

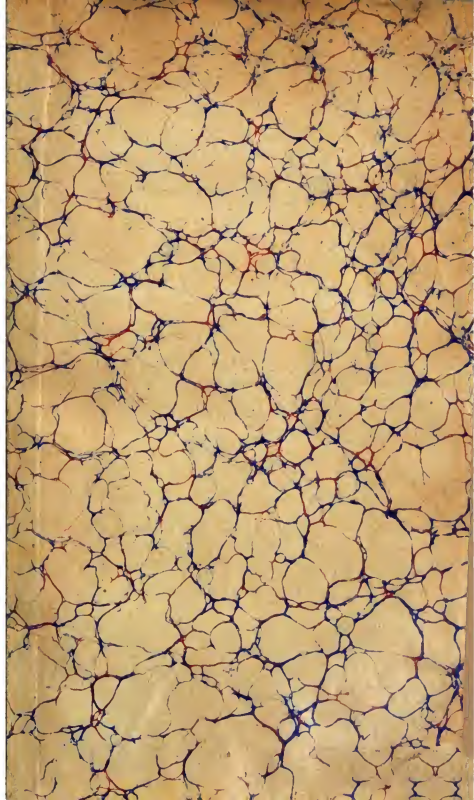
ALLI

· BIBLIOTECA ·
· LVCCHESI · PALLI ·



grande sala OS

24-VII.6



III 24 VII 6

LES
RÉPROUVÉES

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

LE CALVAIRE DES FEMMES

1 volume. 3 fr.

LA CROISADE NOIRE

1 volume. 3 fr. 50 c.

UNE FEMME HORS LIGNE

1 volume. 3 fr.

UN DRAME ÉLECTORAL

1 volume. 3 fr.

Imprimerie générale de Ch. Lahure, rue de Fleurus, 9. à Paris.

23173

LES
RÉPROUVÉES

SUITE ET FIN

DU

CALVAIRE DES FEMMES

PAR

M.-L. GAGNEUR



PARIS

LIBRAIRIE ACHILLE FAURE

18, RUE DAUPHINE, 18

1867

Tous droits réservés

25188

LES RÉPROUVÉES

SUITE ET FIN

DU CALVAIRE DES FEMMES

« La classe ouvrière est comme un peuple d'ilotes au milieu d'un peuple de sybarites; il faut lui donner une place dans la société.... Elle est sans organisation et sans lien, sans droits et sans avenir; il faut lui donner des droits et un avenir, et la relever à ses propres yeux par l'association, l'éducation, la discipline.

« Aujourd'hui la rétribution du travail est abandonnée au hasard ou à la violence; c'est le maître qui opprime ou l'ouvrier qui se révolte.

« La pauvreté ne sera plus séditeuse lorsque l'opulence ne sera plus oppressive. »

L. N. BONAPARTE.

(*Extinction du paupérisme.*)

« Les masses populaires, si longtemps deshéritées et exploitées par des habiletés égoïstes, réclament leur part au banquet de la civilisation. »

M. DE PERSIGNY.

(*Discours devant la Société littéraire de Saint-Etienne. Septembre 1866.*)

I

L'hiver de 1863 s'annonça fort rigoureux. Dans tous les grands centres industriels, la misère était menaçante. La guerre d'Amérique, alors à son début, paraissait devoir se prolonger. Les communications avec les États-

Unis du Sud étant interrompues, les affaires se trouvaient arrêtées. M. Borel, en six mois, avait perdu deux millions. Il cherchait à écouler les marchandises qu'il n'avait pu livrer, et il avait suspendu toute fabrication. Cette crise atteignait également toutes les maisons importantes de Lyon et de Saint-Étienne. Chaque jour le commerce lyonnais comptait un nouveau désastre.

Comme dans l'industrie de la soierie les transactions s'opèrent généralement au comptant, et que le plus souvent la fabrication n'a lieu que sur commande, on y voit peu de ces grands sinistres commerciaux où sombrent l'honneur du fabricant et la fortune de ses commanditaires et fournisseurs. Le fabricant ruiné ferme son comptoir, sa maison disparaît, voilà tout. Le capitaliste a donc relativement moins à souffrir que l'ouvrier et le chef d'atelier de ces crises commerciales qui, de temps à autre, ébranlent l'industrie lyonnaise.

Quand une crise survient, du jour au lendemain les ateliers deviennent déserts; les métiers dégarnis et immobiles ressemblent à des ruines ou mieux à des spectres.

Si le chef d'atelier a des épargnes, il peut chômer pendant quelque temps. Mais les ressources s'épuisent, elles s'épuisent vite; et, lorsque la crise continue, il ne trouve pas de crédit. Alors il recourt au mont-de-piété, et cet expédient ne fait que précipiter sa ruine. Bientôt le pain manque absolument dans cette famille qui, quelques jours auparavant, jouissait d'une aisance relative.

Mais l'ouvrier qui n'a rien, lui, pas d'épargnes, pas de meubles, pas de vêtements de luxe, est subitement précipité dans la misère et réduit à la mendicité. Il a du courage, cependant, et des bras robustes.

Qu'y a-t-il de plus navrant que le spectacle d'un travailleur intrépide, mourant de faim parce qu'il ne peut trouver de travail !

A Lyon, plus de cent mille ouvriers et ouvrières vivent de la fabrication de la soierie. En temps de crise, ce sont donc plus de cent mille personnes réduites à demander l'aumône.

On étudie activement les moyens d'endiguer le Rhône et de prévenir les inondations qu'il cause ; mais s'est-on jamais occupé activement d'endiguer ces fléaux industriels, plus désastreux encore, car ils ont une durée plus longue ; et les souffrances lentes de la faim ne sont-elles pas plus horribles que les angoisses passagères de l'asphyxie ?

Ces fléaux-là, on ne pense sérieusement à les combattre que lorsqu'ils sévissent.

C'était un soir. Un brouillard glacé enveloppait la ville comme dans un voile de deuil. Un silence lugubre régnait dans les quartiers laborieux qui naguère retentissaient du tic-tac des mécaniques. Tout y était sombre et morne.

On ne rencontrait que visages pâles et abattus. Les femmes se glissaient comme des ombres, et tendaient furtivement la main aux passants. Quelques-unes chantaient ; mais il y avait des sanglots dans ces chants, et puis, honteuses, elles détournaient leurs visages, dans la crainte d'être reconnues.

La peste n'est pas plus horrible que toutes les douleurs qui se devinaient au milieu de cette nuit et de ce silence, car devant chaque maison de ces quartiers misérables on pouvait se dire : Il y a là des hommes, des femmes, de pauvres petits enfants qui souffrent de la faim.

Un homme sortit de la rue Terraille, se dirigeant vers la place des Terreaux. Il chancelait. De temps à autre il s'arrêtait, comme si ses jambes refusaient de le soutenir.

Il essuyait la sueur qui lui montait au front par bouffées; ses lèvres blémisaient. Il posait la main sur sa poitrine, comme pour y comprimer une crispation qui se reflétait sur son visage.

Les passants se retournaient pour le regarder.

« Il est ivre, » murmuraient-ils.

Et ils continuaient leur chemin.

Cet homme n'avait pas plus de trente ans, il était maigre, de haute taille. A sa démarche un peu trainante on reconnaissait un canut.

Il avait faim; mais ce n'était point sa plus grande souffrance.

Poussé par un dévouement héroïque, il était descendu dans la rue pour mendier et il ne le pouvait pas.

Plusieurs fois, voyant passer une femme élégante, il hâtait le pas pour la suivre. Il essayait encore de tendre la main; mais son gosier, serré par la honte, refusait d'articuler une supplique, et sa main timide retombait.

« Je ne pourrai jamais, » se disait-il.

Et il s'appuyait à la muraille, car il se sentait défaillir.

Il alla ainsi, luttant contre la faiblesse physique qui l'envahissait. Il traversa la place des Terreaux. Il prit à gauche et se glissa le long du théâtre; car il espérait avoir plus d'audace dans une rue plus sombre. Ce fut en vain.

Il descendit ensuite la rue Impériale et arriva en Bellecour.

Au coin de la rue de la Barre il voulut franchir la chaussée. Il faisait déjà nuit. Le brouillard était plus épais. Un phaéton rapide qui passait le heurta. Il eut comme un éblouissement. Il perdit l'équilibre et roula à terre.

On s'empessa de le relever.

Il se forma, comme d'ordinaire, un rassemblement dans la rue.

On le transporta dans le café le plus voisin, situé rue de la Barre.

Le conducteur du phaéton avait renvoyé sa voiture et présidait aux premiers soins. Il était connu dans le quartier; et, quoiqu'il fût jeune, on lui parlait avec déférence.

Le mendiant était évanoui.

Une femme hideuse qui allait à la Guillotière traversa le rassemblement pour voir; et, se levant sur la pointe des pieds, elle aperçut le mourant.

« Je connais ça, murmura-t-elle, il est malade tout comme moi.... Il fait le mort aussi bien que Tribouillard. »

Dans un angle du café se tenait un homme, jeune encore, au front puissant. Il jouait aux dés. Ni l'envahissement de la foule, ni le bruit, ni les gémissements du moribond ne pouvaient le distraire. Toujours les dés roulaient.

« Cinq, sept, douze ! » disait-il.

La figure anxieuse et blême, les yeux rougis par les veilles, il ne s'interrompait que pour boire de temps à autre une gorgée de vin bleuâtre.

Son adversaire, qui gagnait, sans doute, voulut se lever pour demander la cause du tumulte.

« Jaclard, viens donc voir.

— Un homme blessé ? dit-il.

— Il a été renversé par la voiture du jeune Borel, repartit un assistant.

— Maxime Borel ? repartit Jaclard. Ce n'est pas assez de nous éclabousser, il faut qu'il nous écrase. »

Le jeu lui avait donné la fièvre. Il se leva d'un bond, fendit la foule, et se trouva en face de Maxime.

Il regarda le mourant.

« C'est Grangoire, » dit-il. Et puis, toisant Maxime : « C'est un de vos ouvriers. Il meurt de faim. Depuis cinq jours nous sommes tout à fait sans ouvrage, et par conséquent sans pain. Qui est-ce qui vous enrichit ? C'est nous. Mais vienne une crise, vous vous souciez de nous moins que d'une machine. Les nécessités du commerce, dites-vous. Pour les fabricants pauvres, à la bonne heure ; mais pour ceux qui, comme vous, dorment sur des millions, il vous faudrait songer un peu plus aux pauvres diables à qui vous devez votre fortune. »

Cette apostrophe brutale souleva une réprobation unanime. Tout le monde connaissait la générosité de M. Borel.

Mais Maxime prit la parole.

« Monsieur a raison, dit-il, non pas contre mon père, qui est un homme vraiment bienfaisant, mais contre l'organisation de la manufacture lyonnaise. Je pense, comme vous, qu'il devrait y avoir quelques garanties en faveur de l'ouvrier. Cependant, si personnellement vous êtes dans l'embarras, adressez-vous à mon père, il vous obligera certainement. »

En cet instant, Grangoire revint à lui.

On lui demanda ce qu'il éprouvait.

« Je n'ai pas de mal, répondit-il, c'est de honte que je meurs¹.

— Où faut-il vous transporter ? lui demanda Maxime.

— Je n'ai plus de domicile.

— Mais enfin vous avez une famille ; faut-il la prévenir ?

— Je n'ai pas de famille.

— Des amis alors ?

— Il n'y a qu'une femme qui s'intéresse à moi ; elle est malade. C'est pour elle que j'ai voulu mendier. Ah ! pauvre Marie ! »

Et Grangoire, en prononçant ce nom, s'évanouit de nouveau.

« Qu'on le porte chez mon père ? » ordonna Maxime.

Comme Maxime franchissait la porte du café, une femme s'accrocha à lui, et, les yeux couverts par son mouchoir, comme si elle pleurait :

« Ah ! monsieur Borel, dit-elle, suppliante, mon mari est à l'agonie et j'ai quatre enfants à nourrir. Ayez pitié de moi ! J'ai entendu parler de votre bonté par le père de Mlle Madeleine, un bien brave homme qui demeure chez nous quand il est sans ouvrage. »

Au nom de Madeleine, Maxime avait tressailli.

« Eh bien ! demanda-t-il, le père Bordier est-il aussi malade ?

— Il s'en va tout doucement, le pauvre homme. Mais c'est mon mari, Tribouillard, qui est au plus mal. Il a reçu ce matin les derniers sacrements. »

Elle feignit d'éclater en sanglots.

1. Paroles authentiques d'un ouvrier ramassé sur la voie publique, citées par Jules Simon dans *l'Ouvrière*.

Maxime lui glissa dans la main une pièce d'or.

Après avoir mangé, Grangoire reprit des forces; car il n'avait été aucunement blessé par sa chute.

Mme Borel, apprenant par Maxime qu'on venait d'apporter dans son hôtel un homme mourant de faim, descendit en hâte avec Béatrix pour juger de son état et le questionner.

Depuis cette recrudescence de misère, les institutions charitables de la ville de Lyon redoublaient d'activité.

Mme Borel était à la tête de plusieurs saintes confréries où elle déployait un zèle infatigable. Toutefois, pour obtenir réellement quelque résultat, il eût fallu opérer avec ensemble, d'après des vues un peu larges.

Mais ce n'est pas là l'idée catholique. Le catholique qui s'attache à la lettre plutôt qu'à l'esprit des préceptes, voit dans cette parole du Christ : « Il y aura toujours des pauvres parmi vous, » la perpétuité fatale du paupérisme. Et il commente, dans son acception la plus étroite, cet autre passage de l'Évangile : « Un verre d'eau donné à un pauvre en mon nom vous sera compté dans le ciel comme m'ayant été donné à moi-même. »

Donc, pour lui, la misère est d'ordre divin. Il n'y a pas à la prévenir, mais seulement à la soulager par l'application de cette charité individuelle consistant presque toujours en aumônes minimes, charité aussi stérile qu'humiliante pour celui qui reçoit le bienfait.

Dans ces grandes crises industrielles, qui en quelques mois détruisent le bien-être gagné en plusieurs années, la cause de la misère n'est donc pas seulement une organisation défectueuse de l'industrie, c'est encore un système de secours qui produit l'imprévoyance chez les travailleurs.

Lyon est une ville pieuse, une ville fanatique. Prêcher au peuple qui est déjà aux prises avec les répugnances du travail, lui prêcher la résignation et l'amour de la souffrance, puis lui distribuer des aumônes qui le font vivre à peu près, n'est-ce pas l'entretenir dans une indolence funeste, l'habituer à la mendicité, et par cela même perpétuer le paupérisme?

Sans doute les fondateurs de ces innombrables institutions destinées, soit à secourir des misères et des maladies incurables ou passagères, soit à accaparer l'enseignement, étaient réellement des hommes de bien; mais leurs successeurs n'ont-ils pas trop souvent fait de la charité un moyen de propagande religieuse ou de domination sur les classes secourues?

Quand on parcourt la nomenclature de toutes les œuvres charitables qui pullulent dans la ville de Lyon, lorsque, en montant surtout la colline de Fourvières, on mesure du regard l'emplacement énorme occupé par toutes ces pieuses maisons, on se demande comment une ville aussi florissante par son commerce et par son industrie peut renfermer autant de misères que le démontrent les statistiques.

Que penserait-on de la moralité d'une ville où se verrait une prison dans chaque rue et une potence sur chaque place? Que penser également des bienfaits de la charité en présence de tant d'asiles, d'hôpitaux et de maisons de secours? Une longue expérience a constaté que les maisons d'asile et l'aumône n'en finissent pas plus avec la misère que les prisons et les potences n'en finissent avec les criminels. Il est donc nécessaire de rechercher la véritable cause du mal pour en trouver le remède.

..

Mme Borel questionna Grangoire avec bonté. L'ouvrier lui conta sa courte et douloureuse histoire.

« Depuis l'âge de quinze ans je suis canut, dit-il. Je n'ai jamais appris d'autre état ; je ne pourrais me résoudre à être domestique. Il y a près d'un an, j'entrai comme veloutier dans l'atelier de Mme Bonfilon. J'avais alors quelques épargnes ; mais la besogne va si mal depuis six mois ! A l'atelier se trouvait une brave fille, veloutière aussi, qui travaillait quatorze heures par jour pour soutenir sa pauvre mère aveugle. C'était trop pour une femme ; elle est tombée malade et la vieille mère également. Le père, qui est ivrogne, venait encore les voler, quand il ne les battait pas. Enfin, tout y a passé, leur pauvre mobilier, les épargnes de Marie et les miennes ; car nous devions nous marier. Alors, ce soir, les voyant si malheureuses, je suis descendu jusqu'en Bellecour, et j'ai tendu la main. Mais le sang me montait au cerveau ; j'avais comme des éblouissements ; j'ai failli mourir de honte.

— Pauvre homme ? fit Mme Borel. Donnez-nous l'adresse de ces malheureuses femmes, et dès demain nous irons les voir.

— Mlle Marie Bordier, rue Terraille, 9, » répondit Grangoire, ignorant encore qu'il parlait à Mme Borel.

Béatrix et sa mère se regardèrent avec surprise.

« Comment ! la sœur de Madeleine ! s'écria Béatrix. Madeleine laisse donc ses parents mourir de faim ?

— Ah ! vous connaissez Mlle Madeleine ? Alors vous savez que ces Bordier sont de bien braves gens, dignes d'intérêt. Mlle Madeleine a fait ce qu'elle a pu ; mais elle gagne si peu ! Elle a envoyé le mois passé cent francs, avec lesquels on a payé le loyer, on a retiré des draps et

une couverture du mont-de-piété ; au bout de huit jours il ne restait pas un sou. Enfin elle a écrit qu'elle ne pouvait plus demander d'avances, car elle n'était pas sûre de rester dans cette place.

— Vraiment ! dit Béatrix presque avec joie, elle a écrit cela ! Y a-t-il longtemps ?

— Il y a deux jours. »

Béatrix ressentit une satisfaction si vive qu'elle ne put la dissimuler entièrement. Depuis six mois elle éprouvait toutes les inquiétudes de la jalousie. Elle craignait que M. de Lomas ne s'éprit de Madeleine.

« Rassurez Marie et sa mère, reprit Mme Borel. Il y a ces jours-ci réunion des dames de charité. Je parlerai en leur faveur. Tenez, en attendant, prenez ce secours. »

Elle remit 20 francs à Grangoire. Qu'était-ce que vingt francs pour une situation pareille ! Et cependant combien d'autres eussent donné moins encore !

« Laissez-nous aussi votre adresse, ajouta-t-elle, je vous ferai recommander au président de la société de Saint-Vincent de Paul ; car je suppose, mon ami, que vous remplissez exactement vos devoirs religieux, et que vous saurez mériter la protection de ces dignes jeunes gens.

« Non, madame, fit l'ouvrier, je ne vais pas à la messe. »

La figure de Mme Borel et celle de Béatrix prirent soudain une expression de sévérité et de sécheresse.

« Mais au moins, repartit Mme Borel, vous n'avez aucune hostilité contre notre sainte religion, et vous ne rejetterez point leurs bons conseils. »

Grangoire poussa un profond soupir.

« J'aime autant mendier, dit-il, que de faire l'hypocrite.

— Vous ne croyez pas, parce qu'on ne vous a jamais

éclairé. C'est Dieu sans doute qui vous envoie cette tribulation pour vous rendre meilleur et pour vous inspirer le désir de vous instruire. Vous devez, mon ami, le remercier de cette épreuve comme d'un bienfait.

— J'aimerais mieux, madame, penser que le bon Dieu n'est pour rien là-dedans.

— Cette réponse prouve votre profonde ignorance, répartit durement Mme Borel, et si vous désirez qu'on s'occupe de votre sort matériel, il faudra du moins écouter les salutaires enseignements qu'on voudra vous donner.

— Mon Dieu! madame, dit Grangoire, qui pensait à Marie et qui craignit de lui enlever une protection, si l'on peut me convertir, je le veux bien, quoique.... »

Il s'arrêta.

Mme Borel fit signe à Béatrix de s'éloigner.

« Vous m'assurez, du moins, demanda-t-elle à Grangoire, quand elle fut seule avec lui, que vos relations avec cette ouvrière ont toujours été pures.

— Oh! madame, s'écria-t-il avec une sorte d'indignation, Marie est la plus honnête fille de Lyon; elle n'a jamais pensé qu'au travail. D'ailleurs, y a-t-il besoin d'autre preuve que sa pauvreté! Si elle avait été légère comme tant d'autres, elle ne serait pas sur son grabat. Elle n'aurait pas eu besoin de se rendre malade pour gagner sa vie. Avec la moindre toilette elle serait jolie aussi. Mais elle s'est toujours sacrifiée à sa famille.

— Alors, puisque vous connaissez depuis un an Mlle Bordier, comment se fait-il que vous ne soyez pas encore mariés?

— Nous n'avions pas l'argent nécessaire. Je lui ai proposé, je l'avoue, de nous associer, comme cela se pratique à Lyon parmi les ouvriers. Nous nous serions

mariés plus tard, quand nous aurions eu amassé quelques économies. Mais elle a toujours refusé; car c'est une très-digne fille. Elle n'aurait pas consenti non plus à quitter sa mère.

— C'est bien, c'est très-bien; j'intéresserai à votre sort la société de Saint-François Régis. Elle se chargera probablement de tous les frais de votre mariage. »

Grangoire ne répondit pas. Il se retira. Ces vingt francs pesaient bien lourdement dans sa poche. Il lui semblait qu'il venait de vendre sa conscience. Il voulut les reporter à Mme Borel; mais Marie qui se mourait faute de secours!...

II

Depuis quinze jours Marie était au lit. Elle avait lutté contre le mal avec une énergie de volonté dont on n'eût pas cru capable un corps aussi débile. Mais la maladie se déclara d'autant plus intense qu'elle l'avait plus longtemps combattue.

Une fièvre brûlante la dévorait. La vieille Françoise était assise tristement au chevet de sa fille. Des larmes coulaient de ses yeux sans regard. Ses paupières rougies semblaient n'avoir de vie que pour la souffrance.

Quand l'oppression de Marie augmentait, elle se le-

vait, allait à tâtons puiser avec un verre un peu d'eau qu'elle réchauffait entre ses mains avant de le présenter à la malade.

Et puis elle reprenait son attitude immobile et désolée.

De temps à autre elle poussait un gémissement, et, joignant les mains :

« Mon Dieu ! mon Dieu ! soupirait-elle, que devient Claudine à Paris, seule dans ce gouffre ? Et Madeleine qui est malheureuse aussi là-bas, et si loin, si loin ! Puis ma pauvre Amélie qui ne vient pas et qu'on tourmente aussi ! Enfin celle-ci qui va mourir si vous ne la sauvez pas. C'est trop de malheurs pour une pauvre mère ! Mon Dieu ! mon Dieu ! n'aurez-vous pas pitié de moi ? »

A peine achevait-elle cette courte et ardente prière, qu'un nouveau malheur venait encore frapper à la porte de cette femme déjà si cruellement éprouvée.

Amélie entra.

Elle avait reçu son changement. On l'envoyait tout au fond de l'Ardèche, de l'autre côté de Privas, dans une commune perdue, plus petite et moins productive encore que celle d'où on l'exilait.

Elle pleurait en annonçant à sa mère cette injuste disgrâce.

Depuis dix ans elle luttait contre le parti du curé qui désirait une sœur.

Amélie était une excellente institutrice. Elle se montrait si attentive et si douce pour les enfants, qu'ils l'aimaient comme une mère. La pureté de sa conduite, sa dignité, son courage l'avaient rendue inattaquable. Pourtant on ne lui avait ménagé aucune vexation. On lui avait rogné les vivres, enlevé même le gain légitime

qu'elle réalisait avec quelques enfants du dehors. Elle avait tout enduré. Elle s'était attachée à cette commune où elle avait un parti qui la soutenait. Elle s'était attachée surtout à ces pauvres petits êtres qu'on lui avait envoyés incultes, presque sauvages, et dont elle avait éveillé l'intelligence, auxquels enfin elle avait donné la vraie vie, celle de l'esprit, celle de l'âme. Ce changement la faisait donc souffrir moins encore dans son sentiment de justice que dans son cœur.

Toutefois, devant la maladie de sa sœur, devant la douleur de sa mère, elle oublia un instant ses propres infortunes.

Cette femme de mérite qui, depuis dix ans, se vouait à l'éducation de l'enfance, possédait pour toute économie 13 fr. 50. Elle les remit à sa mère. Et pourtant elle avait besoin d'une robe pour l'hiver.

Grangoire entra quelques instants après. Il apportait les 20 francs aux pauvres femmes, et la nouvelle des secours promis par la famille Borel.

« La famille Borel ! s'écria Françoise. Vous êtes allé chez les Borel ? Et Madeleine qui nous suppliait de ne rien leur demander ! C'est vrai ; ils ont déjà tant fait pour nous !

— Je ne leur ai rien demandé, » repartit Grangoire.

Et sans parler de ses propres tortures, pendant cette heure de faim et d'angoisse, il raconta simplement son accident de voiture.

« Et puis, ajouta-t-il, ce n'est pas le moment d'être fier, madame Bordier ; il faut sauver Marie. Hier, sans vous rien dire, j'étais allé demander une avance aux Bonfilon ; mais ils sont eux-mêmes fort gênés, car ils payent huit cents francs de loyer, et pour le moment

tous leurs métiers chôment. Puisqu'ils ne peuvent rien pour nous, ne vaut-il pas mieux accepter des riches ? »

Le lendemain, Mme Borel et Béatrix vinrent, selon leur promesse, visiter la malade.

Elles ne s'attendaient point à rencontrer une pareille misère. Trouvant Marie très-gravement atteinte, elles envoyèrent chercher un médecin qui prescrivit des remèdes.

« Croyez-vous qu'il y ait danger ? » lui demanda Mme Borel.

Le médecin répondit par un signe de tête affirmatif.

« Et l'on peut appeler un prêtre ? »

— Il faudrait du moins le faire avec beaucoup de circonspection, dit-il à demi-voix ; car elle très-ébranlée. Une émotion lui serait funeste. »

Et il sortit.

Alors Mme Borel, voyant une âme à sauver, s'assit au chevet de la malade.

« M'entendez-vous, mon enfant ? »

Marie ne pouvait parler. Elle ouvrit des yeux fixes et fit signe qu'elle entendait.

Amélie était descendue pour chercher les remèdes nécessaires, et Françoise, dans sa vénération pour la famille Borel, laissait faire.

« J'ai intéressé à votre sort un digne ecclésiastique qui s'occupe de bonnes œuvres. Il m'a promis de vous aider, ma fille ; car nous connaissons votre dévouement héroïque pour votre famille. Puis, en considération de Madeleine, que nous aimons, nous serons heureux de vous secourir. Cet excellent homme viendra vous voir

cet après-midi, tout à l'heure peut-être. Recevez-le comme un père. Ouvrez-lui votre cœur; vous vous en trouverez sinon guérie, du moins soulagée. Quand la conscience est libre de toute inquiétude, le corps est bien vite rétabli. Vous m'entendez bien? » répéta Mme Borel.

Une pâleur de mort couvrit les joues de la malade. La bouche parut plus sèche. Elle se souleva comme pour échapper à l'angoisse qui l'oppressait.

« Oui, dit-elle d'une voix saccadée, j'ai compris. Je suis bien malade.... il faut me confesser.... »

Elle s'évanouit.

Au bout de quelques instants, Marie revint à elle. Mais on voyait des larmes couler de ses yeux à demi fermés.

« Je la crois très-mal, dit Mme Borel à Françoise; il faut absolument l'administrer le plus tôt possible. »

Françoise ne répondit pas; elle sanglotait.

Béatrix cependant ne perdait pas de vue le motif qui l'avait amenée : sa jalousie contre Madeleine. Elle questionna Françoise, qui lui confirma que Madeleine pensait à quitter les Daubré, bien qu'elle ne les eût pas encore prévenus de sa résolution.

« Vous donne-t-elle ses motifs? demanda Béatrix.

— Elle nous écrit que Mme Daubré a de grandes exigences; les enfants en ont aussi beaucoup. Elle a été si gâtée chez vous ! » ajouta Françoise.

Alors les deux dévotes ayant remis à la pauvre mère quelques bons de pain et quelque argent, se retirèrent.

En descendant ce long et lugubre escalier, Béatrix dit à sa mère :

« Quelle pauvreté ! Quand on pense combien cette Madeleine est fière ! Nous avons été trop bons pour elle. Elle nous traitait vraiment comme si elle était notre égale. Ah ! en dehors des principes religieux il n'y a ni vénération pour les supérieurs ni reconnaissance possible. Je suis sûre qu'elle nous jalouse et nous déteste.

— Il en est ainsi, ma fille, de tous ces petits génies bourrés d'orgueil qui, au lieu d'élever leurs aspirations vers le ciel, sont torturés par les mesquines ambitions de ce monde. »

Françoise profita d'un moment où Marie dormait pour raconter à Amélie et à Grangoire, qui venait d'arriver, que Mme Borel allait envoyer un confesseur à Marie.

« Non, repartit Grangoire ; puisque le médecin a dit qu'il y avait danger, aucun prêtre n'entrera ici. »

Françoise voulut protester. Comment enfreindre les ordres de Mme Borel qui leur témoignait tant d'intérêt ! Ne serait-ce pas de l'ingratitude ?

« Oh ! reprit l'ouvrier qui avait encore sur le cœur le sermon de la veille, elles nous les font payer si cher, leurs aumônes, elles imposent tant de conditions, qu'on ne leur doit guère de reconnaissance. »

Toutefois, ne voulant pas contrister Françoise, il descendit et attendit le prêtre dans la rue.

Lorsque le prêtre voulut entrer, Grangoire opposa une résistance à la fois si ferme et si respectueuse, qu'il fut contraint de se retirer.

« Qu'aurait-elle donc à confesser, disait le canut, cette brave fille qui, toute sa vie, s'est tuée au travail, qui ne s'est jamais donné le moindre plaisir ? C'est une

sainte. Si Dieu ne la mettait pas dans son paradis, elle n'y perdrait pas grand'chose, car ce serait un Dieu injuste et méchant. »

Dans la soirée, il arriva, au nom de Françoise Bordier, un billet de cent francs, sous enveloppe, sans un mot qui indiquât la source et le motif du bienfait.

Ce bienfaiteur anonyme, c'était Maxime.

Une manière aussi noble de comprendre la charité ne doit-elle pas faire pardonner bien des légèretés et bien des fautes ?

III

Pendant que Mme Borel pratiquait la charité religieuse, M. Borel s'occupait, lui, de l'assistance publique. Sans doute il y était entraîné par une pitié très-réelle et un désir très-vif de soulager les classes laborieuses. Toutefois, son zèle et sa compassion avaient aussi un autre mobile. Il pensait qu'il est dans l'intérêt bien entendu des classes opulentes de secourir le peuple quand il souffre, afin de prévenir ces violences qui bouleversent parfois les sociétés aux jours des révolutions. Aussi, malgré les pertes énormes qu'il avait subies, malgré les inquiétudes que lui causaient ses propres affaires, déployait-il une très-grande activité, payant de sa bourse et de sa personne pour l'organisation des secours.

Il avait été frappé de la mauvaise administration de ces secours, et surtout de leur insignifiance pour améliorer la condition générale de la population indigente¹.

M. Borel se demandait s'il ne vaudrait pas mieux donner ou prêter une somme assez forte à un nombre de familles plus restreint pour les tirer de la misère, que d'éparpiller ainsi inutilement les ressources de l'assistance publique en aumônes minimales sur un grand nombre d'individus.

Il proposait surtout de consacrer des sommes importantes à procurer aux pauvres des instruments de travail, à ouvrir de vastes chantiers où tous les hommes valides trouveraient une occupation utile convenablement rétribuée.

Les sociétés de bienfaisance privée se chargeraient de distribuer des secours, principalement aux vieillards et aux infirmes.

Quelques-unes de ces mesures furent adoptées. Mais, comme toujours, on s'occupait plutôt des hommes que des femmes, lesquelles pourtant sont employées en très-grand nombre dans la fabrication de la soierie.

Cependant, malgré les salaires de ces travaux excep-

1. Selon M. de Watteville, la moyenne des secours accordés aux indigents est, pour toute la France, de dix francs par individu, et ne s'élève pas à plus de six francs pour la ville de Lyon, où les charges de l'existence sont considérables. « Ces secours, ajoute l'inspecteur général des établissements de bienfaisance, sont dérisoires, et l'on pourrait affirmer que les malheureux ne souffriraient pas davantage s'ils étaient entièrement privés d'une aussi faible subvention. » Les récentes statistiques du même auteur constatent qu'on dépense 17 millions par an pour secourir 1 400 000 pauvres, dont le nombre se trouve exactement le même à la fin de chaque année.

tionnels, malgré les souscriptions envoyées de toutes les parties de la France, il fut constaté, pendant cette crise de 1863, qu'on parvenait à peine à donner une livre de pain par jour à chacun de ces 100 000 pauvres. « La peste et la famine ne sont rien auprès de calamités semblables¹. »

Comme on le voit, M. Borel élargissait un peu la sphère de la charité administrative. Mais des préjugés étroits le tenaient comme attaché aux anciens errements de l'économie sociale. Il n'approuvait qu'avec réserves cet aphorisme de Ricardo : « qu'aucun plan pour secourir les pauvres ne mérite attention, s'il ne met les pauvres en état de se passer de secours. » Il pensait que les ouvriers manquent généralement de prévoyance ; qu'il faut prévoir pour eux, et réserver tous les efforts et les bienfaits pour le temps de l'adversité.

« Ils sont insoucians comme des sauvages, disait-il ; ils ne songent qu'au² jour présent. Augmenter la paye, c'est mettre un peu plus de rubans sur les bonnets des femmes et quelques bouteilles de plus dans l'estomac des hommes. Qu'ont produit les sermons, les discours et les livres contre l'intempérance de la classe laborieuse, et contre ses funestes tendances vers le luxe ? »

En ce sens, il partageait l'avis de sa sœur, qui ne croyait pas à la moralisation des masses par la prédication. Seulement il souriait avec scepticisme lorsqu'elle demandait que, pour les rendre plus courageux et plus dignes, on intéressât directement les ouvriers à leur travail en les associant. Il haussait les épaules lorsqu'elle

1. Jules Simon.

affirmait que le prolétaire deviendrait prévoyant du jour où, par ce moyen, il parviendrait, sans s'imposer de trop dures privations, à amasser un pécule capable d'assurer son avenir.

Le moment était donc venu pour M. Borel de prouver son dévouement aux classes souffrantes, et il le montrait noblement.

Dès sept heures du matin, avant même de se rendre à sa fabrique, il donnait audience dans son cabinet à tous ceux qui venaient l'entretenir soit d'affaires administratives, soit de réclamations particulières.

Le lendemain de son altercation avec Maxime au café de la rue de la Barre, Jaclard se présenta chez M. Borel. Il venait le prier de lui avancer une somme qui lui permit d'aller à Paris chercher une occupation lucrative.

« Laissez-moi votre nom et votre adresse, lui avait répondu M. Borel ; et si les renseignements sur votre compte sont favorables, je verrai ce que je puis faire pour vous obliger.

— Oh ! ces renseignements, je vais les donner moi-même, répliqua audacieusement Jaclard. Bon ouvrier quand il travaille ; mais paresseux, joueur, libertin, et par-dessus le marché, ancien vorace.

— Voilà des renseignements qui ont du moins le mérite de la sincérité, répartit sévèrement M. Borel ; mais ils ne vous attireront pas beaucoup de sympathies de la part des honnêtes gens.

— Et cependant, monsieur, reprit Jaclard avec un ton plus humble et plus poli dans lequel perçait pour-

tant la révolte, ce sont ces mêmes défauts qui font la célébrité de M. Maxime. Comme il est riche, lui, c'est un aimable mauvais sujet; tandis que moi, je ne suis qu'une canaille. J'espérais que vous seriez assez juste pour me témoigner un peu de l'indulgence que vous montrez à M. Maxime. »

M. Borel devint pâle.

Il était peu habitué à de telles impertinences; mais cet homme disait juste. La fortune seule établissait une différence entre son fils et cet ouvrier. Toutefois sa position, son caractère, ses principes l'empêchaient d'en convenir.

« Monsieur, répondit-il d'une voix émue par la colère, si mon fils allait vous demander un service, vous seriez en droit de contrôler sa conduite; mais, comme il ne vous demande rien, sa conduite ne vous regarde pas. »

Le ton avec lequel il prononça ces paroles signifiait :

« Faites-moi le plaisir de sortir d'ici ! »

Jaclard le comprit et se dirigea vers la porte.

Il était à peine dans l'antichambre que M. Borel le fit rappeler.

C'est un homme dangereux, pensait-il, il vaut mieux l'éloigner de Lyon.

« Me certifiez-vous, monsieur, lui dit-il, que votre intention est bien réellement de quitter Lyon, afin d'aller chercher à Paris une occupation qui vous permette de vivre honnêtement ? »

Jaclard le certifia.

« Tenez, voici deux cents francs; car, malgré votre insolence, je ne veux pas vous pousser à quelque extrémité. Si vous m'en croyez, vous partirez aujourd'hui même.

— Je vous le promets, repartit Jaclard qui s'éloigna en souriant.

— Je lui ai fait peur, se disait-il. Ah ! si tous les ouvriers voulaient s'entendre, comme nous les tiendrions, ces bourgeois, et cela, sans toucher à un de leurs écus, ni à un de leurs cheveux ! »

Resté seul, M. Borel se promena quelques instants dans son cabinet avec agitation.

Il sonna pour demander Maxime.

Le domestique qui entra lui remit une lettre. Elle était de Pinsard. L'usurier prévenait M. Borel qu'une lettre de change de 20 000 fr., souscrite par Maxime, venait d'être protestée. Il demandait en outre si M. Borel ferait honneur à la signature de son fils.

« Il est grand temps que cela finisse ! s'écria M. Borel en fronçant le sourcil. Cet homme, tout à l'heure, avait raison. J'ai été trop faible pour Maxime. Quelles mœurs attendre en effet des classes ouvrières si nous, qui avons l'éducation, nous leur donnons l'exemple de l'oisiveté et du désordre ! »

Maxime entra.

Tant de franchise, de noblesse rayonnaient sur cette figure intelligente et sympathique, que M. Borel eut peine à garder un air sévère. Ce fils, c'était son orgueil, c'était l'héritier de son nom. Malgré des écarts de jeunesse, ce fils, sans nul doute, perpétuerait plus tard les traditions d'honnêteté, de réelle grandeur qu'il saurait lui léguer.

Maxime portait un vêtement du matin fort coquet, en cachemire blanc brodé de soutache d'or.

« Que signifie, Maxime, cet accoutrement ? Vous devriez au moins vous vêtir d'une façon convenable pour paraître devant moi. Ce vêtement est indigne d'un homme sérieux. »

Maxime resta interdit.

« Tiens ! pensa-t-il, papa est de mauvaise humeur ce matin.

— C'est la première fois, mon père, que vous m'adressez une pareille observation. C'est aussi la première fois que vous me faites l'honneur de me ranger parmi les hommes graves. Me serait-il poussé des cheveux blancs cette nuit ou des rides ? Vous m'effrayez !

— Je ne plaisante pas, monsieur, je parle sérieusement. J'entends que vous me répondiez de même.

— C'est bien, maintenant que je suis prévenu. Veuillez du moins, mon père, me dire le motif de ta colère ; car je ne puis supposer que cette robe de chambre, sortie de chez Humann, un vêtement, certes, dans le dernier bon goût, puisse seule exciter ton mécontentement.

— Voyez ce papier, monsieur, » repartit M. Borel en montrant à son fils la lettre qu'il venait de recevoir.

Maxime demeura interloqué et pâlit légèrement.

« Qu'est-ce donc que ce monsieur Pinsard ? Un usurier sans doute. Il est probable que cette lettre de change n'est pas la seule que vous ayez souscrite. »

Maxime mit la lettre dans sa poche.

« Mon père, je vous en prie, ne vous occupez point de cette bagatelle ; j'arrangerai cela.

— Vous appelez bagatelle, Maxime, une somme de 20 000 francs ! Avec 20 000 francs on peut arracher quarante familles à la misère. Y avez-vous jamais songé ? Non, n'est-ce pas ? vous n'avez jamais pensé à

tout le bien que vous pourriez faire avec la moitié seulement de l'argent que vous dépensez follement chaque année. Et cependant, depuis deux mois, vous n'entendez parler autour de vous que de misères affreuses.

— C'est vrai, je le confesse, je ne suis pas un philanthrope. Mais il est prouvé par des chiffres et par l'expérience que la philanthropie est impuissante contre le paupérisme.

— Voilà qui est parler en égoïste. Sans doute il est plus commode d'accepter de telles conclusions que de se donner la peine de les vérifier. Je suis péniblement étonné de vous entendre émettre de telles opinions, Maxime, vous que j'avais toujours regardé comme une nature généreuse, momentanément engourdie par les plaisirs, mais que l'âge ramènerait à des préoccupations plus sérieuses et plus dignes.

— Décidément, pensait Maxime, papa n'est pas amusant aujourd'hui, mais du tout, du tout! »

M. Borel, prenant un ton plus grave encore, lui répéta les insolentes allusions de Jaclard.

« Cet homme est un impertinent, dit Maxime, mais il ne manque pas d'esprit. C'était adroitement joué. Cependant vous avez sagement fait de lui donner deux cents francs.

— Eh bien, reprit M. Borel, quels sont vos projets? Vous avez maintenant vingt-six ans; vous ne prétendez pas sans doute m'abuser plus longtemps sur les motifs de votre séjour à Paris. Jusqu'à présent vous n'avez fait autre chose que de vous amuser en dépensant beaucoup d'argent. Je vous le répète, cela ne peut me convenir désormais. J'ai éprouvé des pertes considérables, et la crise menace de se prolonger. Il faut donc songer sérieu-

sement à vous créer une position. Je ne reculerai d'ailleurs devant aucun sacrifice pour vous y aider. Avez-vous renoncé à la carrière diplomatique ?

— Je n'y ai pas renoncé ; mais, je l'avoue, j'y pense rarement.

— Ainsi vous abusiez de ma bonté ?

— Mon Dieu ! oui, père, de ta bonté et aussi de ma jeunesse. Ah ! une belle chose, la jeunesse, et qui ne se retrouve plus quand une fois on l'a gaspillée à poursuivre de chimériques projets d'ambition ! Pour moi, vois-tu, il n'y a de certain que le présent, et de sérieux que le bonheur. Je sais bien que les parents ne sont jamais de cet avis. Aussi n'ai-je pas la prétention de te convertir.

— Non, mon enfant, repartit M. Borel avec tendresse, tu ne me convertiras pas. Écoute-moi, ajouta-t-il en lui prenant la main ; et il avait presque des larmes dans les yeux. Il m'en coûte trop de te traiter avec sévérité. Je préfère te parler avec douceur. Je suis bien persuadé que tu ne me refuseras pas ce que je te demande au nom de l'affection.

— A la bonne heure ! je te reconnais maintenant. Eh bien ! voyons, il faut que je me range, que je pose ma tête carrément dans ma cravate, là, comme cela ! »

Il se leva pour se regarder à la glace.

« Dis-moi, suis-je bien ainsi ? Mais, papa, as-tu bien pensé à ce que tu me demandes là ? S'il allait me pousser du ventre ! Ah ! si Coralie, Poulliche, Lucrèce me voyaient avec du ventre ! Ne fronce plus le sourcil. Me voilà tout à fait sérieux. Tu sais bien que, pour t'épargner un chagrin, je serais capable de tout, même d'accepter une position. Ah ! par exemple, pourvu que tu ne me deman-

des pas de me marier. Le mariage, vois-tu, ça vous enterre un homme; n, i, ni, c'est fini.

— Non, je ne veux te demander que le possible. Qu'as-tu fait de ces brillantes relations qui devaient te donner accès auprès du ministre des affaires étrangères? As-tu cherché déjà à les utiliser?

— Sans doute, sans doute; mais, j'en conviens, sans un bien vif désir de réussir.

— La diplomatie ne te plaît donc plus?

— Je ne suis guère diplomate par nature; cependant on se fait à tout.

— Je te le dis très-sérieusement, Maxime, le moment est venu d'employer le crédit de tes amis, du baron de C... et du comte de M... De cette manière, du moins, tu n'auras pas complètement perdu ton temps à Paris. Avoue qu'il serait sage et d'un bon diplomate de faire servir tes plaisirs à la réussite de nos projets.

— Euh ! euh ! repartit Maxime avec une petite moue. Ce système d'utilisation ne me plaît pas beaucoup; ça sent le commerce. Le plaisir, c'est comme les fleurs, cela ne doit servir à rien. Cependant, pour t'être agréable, je me rangerai à ton système. Seulement, ma modique pension de 30 000 fr. ne me permettra guère de tenir un rang honorable parmi toute cette *gentry*.

— Que te faudrait-il donc pour la première année ! »

Maxime hésitait. Il paraissait faire mentalement un budget.

« Quatre-vingt mille francs, répondit-il, pour lutter avec le jeune duc de Braciolles et le marquis de Vrioul; car moi je n'ai pas de titre, il faut que l'argent m'en

tienne lieu. Mais, dès l'an prochain, je te le promets, je serai apprenti diplomate dans quelque cour étrangère.

— Soit ! Je payerai en outre ta lettre de change de vingt mille francs. Ce sera cent mille francs que tu me coûteras cette année. Songes-y bien, dans les circonstances actuelles, c'est un véritable sacrifice que je m'impose.

— Sois tranquille, père, je ne l'oublierai pas. »

Sans doute Maxime fut, pendant un instant, impressionné par les tendres remontrances de son père ; mais il ne tarda pas à revenir à sa nature mobile et passionnée pour le plaisir.

« Encore une année de gagnée ! se disait-il en rentrant chez lui. Dès mon arrivée à Paris, j'enverrai Renardet en ambassade auprès de mes créanciers. En voilà un, de diplomate, qui n'est pas à sa place, Renardet, ambassadeur du royaume des ténèbres ! Il faudra que je voie cette petite ouvrière dont il me rebat depuis six mois les oreilles. Si, comme il le prétend, c'est une merveille, je me déciderai peut-être à acheter cet hôtel de Mme de Courcy dont il rabâche également. Quel homme sérieux que ce Renardet, et quel philosophe ! C'est peut-être ma dernière année de jeunesse. Diable ! papa était bien lugubre tout à l'heure. Il faut que l'hiver prochain je fasse parler de moi et laisse des souvenirs parmi la bohème dorée de 1864. »

Deux jours après, il partait pour Paris.

M. Borel lui recommandait de penser à l'avenir.

Mme Borel était fort heureuse. Elle avait enfin obtenu qu'il porterait en breloque, à sa chaîne de montre, une médaille de Notre-Dame de Fourvières.

Quant à Béatrix, elle se haussa sur la pointe du pied et lui dit à l'oreille en l'embrassant :

« N'oublie pas, dès ton arrivée, de me donner des nouvelles de M. de Lomas, si, comme je le suppose, il est de retour à Paris.

— Tu embrasseras pour-moi Mademoiselle-Lucie, » lui criait Laure.

Le même jour, Jaclard partait aussi pour Paris. Des deux cents francs il ne lui restait que l'argent nécessaire pour son voyage.

IV

En arrivant chez lui, Maxime trouva plusieurs lettres de Mme Daubré.

« Pauvre femme ! dit-il en les serrant dans son secrétaire sans les ouvrir. Elle s'imagine que j'ai le temps de lire des romans. Je parcourrai cela ce soir pour m'endormir. Ces beautés au déclin, ce sont de vrais crampons : »

Il décacheta pourtant la dernière de ces lettres.

Elle commençait ainsi :

« Mon ami,

« Votre silence me désespère.

« Faudrait-il donc vous supplier, comme d'une grâce,

de m'écrire une simple ligne, un mot pour me rassurer, pour me dire que vous pensez à moi et que vous m'aimez encore ! Ah ! vous n'avez donc jamais souffert, vous, les inquiétudes, les angoisses de l'attente ?

« N'était-ce pas assez des remords, des troubles de l'âme ? Me fallait-il encore les souffrances du cœur ? Souffrir par vous, Maxime, par vous qui m'aviez juré de m'aimer toujours, par vous que je croyais le meilleur des hommes, ah ! qui m'eût dit qu'un pareil châtiment m'était réservé ! Mais c'est en vain que je veux accepter votre oubli comme une expiation méritée ; mon cœur, mon pauvre cœur, éternellement soudé au vôtre, se révolte malgré moi contre une séparation qui, de votre part, je le vois, est déjà accomplie. »

— En voilà assez, dit Maxime, cette femme est une élégie à jet continu. Quelle sentimentalité filandreuse ! Si seulement son cœur, dont elle parle tant, avait dicté cette phraséologie mystique ! A la campagne on dans une île déserte, je pourrais perdre mon temps à lui répondre sur le même diapason ; mais à Paris, au beau milieu du tourbillon de la vie réelle, me lancer dans ces rêvasseries passionnées, ce n'est pas possible, ma pauvre Géraldine, avec la meilleure volonté. Je ne puis cependant pas la laisser gémir ainsi, cette malheureuse Calypso ! Vite deux lignes. Envoyons-lui une consolation, et surtout tâchons de lui faire entendre que nos cœurs sont destinés à se dessouder. Car, saprebleu ! en continuant à s'exalter ainsi, elle finirait peut-être par tomber chez moi un de ces beaux matins. Brrr ! ça me donne la chair de poule. »

Il trempa sa plume dans l'écritoire, et puis s'arrêta.

« Diable ! écrire dans son style, ce n'est pas facile. Essayons :

« Ne pouvez-vous, chère enfant, dominer l'inquiétude de votre cœur ? Pauvre âme adorée, croyez-vous donc que moi, je sois sur des roses ? Comme vous, j'ai dû lutter et je lutte. Quelle énergie de volonté ne m'a-t-il pas fallu pour recouvrer un peu de calme !

« Depuis deux mois je ne m'occupe avec mon père que de soulager les malheureux. Vous savez combien Lyon est éprouvé par cette horrible crise. Au milieu de ces navrantes préoccupations, c'était à vous que je pensais, à vous toujours, Géraldine. Si je fais un peu de bien, me disais-je, que la gloire lui en revienne, à elle qui m'inspire ces sentiments généreux ! Ah ! c'est bien vrai, l'amour rend meilleur ; et vous ne sauriez croire combien je trouvais d'allègement aux douleurs de la séparation en me rendant utile à mes semblables, en épurant ainsi mon amour. Car notre affection n'est point une de ces liaisons éphémères nées du caprice ; c'est un de ces sentiments si profonds qu'ils dominent la vie entière, et si élevés qu'ils doivent contribuer à notre perfectionnement.

« Si donc j'osais ma chère Géraldine, vous donner un conseil, ce serait de suivre mon exemple, de secourir ceux qui souffrent.

« L'oisiveté est la cause première de toutes les souffrances de votre âme. Je ne les comprends que trop pour les avoir moi-même éprouvées. En exerçant votre activité et surtout en donnant un but généreux à votre vie, vous trouverez seulement le repos de l'esprit et du cœur.

« Sans doute la destinée qui nous sépare est bien

cruelle : vous rencontrer, vous aimer, et puis vous quitter peut-être pour toujours ! car la nouvelle que vous m'annoncez est terrible. Quoi ! il serait possible ! vous ne viendrez pas à Paris cet hiver !

« Ma première pensée a été de braver toutes les entraves et de courir à Lille vous arracher à cet ennui, à cette mort lente qui vous mine, dites-vous. Mais un peu de raison m'est revenue enfin. Non, mon amie, je ne veux pas d'un bonheur qui vous coûterait le repos de votre conscience. Votre âme sublime ne peut faillir, et je remercie Dieu de me l'avoir fait comprendre.

« Comment ! moi, dans un coupable égoïsme, j'irais vous enlever à vos devoirs, à la tendresse de vos enfants ! Vous, si pure, si noble, si grande, j'aurais voulu vous rabaisser aux proportions d'une femme vulgaire !

« Que vais-je devenir ? Grands dieux ! je n'ose y songer.

« J'ai pensé d'abord à voyager, à m'embarquer pour les Grandes Indes ou la Nouvelle-Zélande ; il me semblait qu'en dévorant l'espace, en mettant un continent entre vous et moi, j'apaiserais la fièvre qui me brûle. C'était un mauvais moyen ; et d'ailleurs je suis un homme et je veux essayer ma force.

« Je lutterai donc contre la tyrannie de cette passion ; je me rejeterai, s'il le faut, dans ce tourbillon d'où votre tendresse m'avait tiré. Car ce que je veux, Géraldine, ce n'est pas vous oublier, c'est dégager mon amour de ce trouble, de cette ivresse, qui le rapprochent des passions ordinaires ; je veux que votre souvenir plane sur mon âme comme une bienfaisante étoile, comme une divinité adorée à laquelle mon cœur a voué un culte éternel. »

Après avoir relu sa lettre,

« Tiens ! tiens ! dit-il, ce n'est pas trop mal. Si jamais je me trouve dans la *dèche*, j'écrirai des romans pour une revue quelconque. Cependant c'est peut-être encore un peu trop tendre. Si elle allait ne pas comprendre que j'en ai par-dessus la tête. Terminons par un mot frappé à la glace, par le « soyez heureuse » traditionnel.

Il ajouta :

« Mais ce que j'implore de votre bonté, ma Géraldine, c'est de m'envoyer de temps en temps un souvenir et de me dire : « Je suis heureuse. Un moment troublée par le remords, mon âme a repris enfin sa sérénité. »

« Adieu, mon amie adorée ; croyez à mon amitié la plus pure et en même temps la plus véhémence, et comptez, dans toute circonstance, sur mon inaltérable dévouement.

« MAXIME. »

—Voilà pourtant, pensa-t-il, comme nous nous débarrassons de ces pauvres femmes ; et nous les accusons d'être volages ! Je suis en vérité un fameux gredin. Bah ! disons-nous, tromper une femme, qu'est-ce que cela ? Feindre des sentiments que nous n'éprouvons pas, aimable rouerie ! De la part d'un homme, c'est reçu. On trouve même cela charmant. Non, vraiment, c'est indigne ! Me moquer ainsi d'une femme qui m'aime, ou du moins qui s'est exaltée jusqu'à le croire ! Je n'enverrai pas cette lettre. »

Il allait peut-être la déchirer, lorsqu'on annonça Renardet.

Renardet entra en se glissant par côté, à la manière des animaux guetteurs.

« Dix heures sonnant ! voilà de l'exactitude, dit Maxime.

— Si l'exactitude est la politesse des rois, c'est la vertu des agents d'affaires.

— Eh bien ! quelles nouvelles ?

— Permettez-moi d'abord de vous féliciter de votre retour. Paris s'ennuie depuis que vous l'avez quitté.

— C'est vraiment trop flatteur.

— Parole d'honneur ! L'autre jour, j'ai rencontré Pouliche. « Quand vous écrirez à ce monstre, s'est-elle écriée, dites-lui de revenir bien vite s'il ne veut trouver un cimetière à la place du quartier Bréda. Depuis son départ c'est une épidémie de spleen. On n'a pas fait un baccarat sérieux, ni un souper réussi. Dites-lui surtout qu'il court d'horribles calomnies sur son compte. Ses ennemis prétendent qu'il s'est amouraché d'une femme honnête et qu'il se range. Les moins mauvaises langues affirment qu'il est ruiné. »

— Ah ! ah ! mes ennemis disent cela ; alors que doivent dire mes amis ! Que mes dents se gâtent, que mon nez bourgeonne et que je suis atteint d'un ramollissement du cerveau. Dieu merci ! nous sommes en mesure de les confondre tous. Mon père me fait cette année 100 000 fr., à la condition que je tâcherai de me faufiler dans quelque ambassade. Mais nous avons le temps d'y songer. Ainsi cette pauvre Pouliche pense toujours à moi. Que fait-elle ?

— Après vous, elle a aimé pendant quinze jours un banquier américain ; puis la Russie a succédé à l'Amérique. Folle comme toujours, elle a fait de l'esbrouf, a

mis le Russe à sec, et le Russe l'a plantée là. Pour le moment, je la crois dans la débîne. L'autre jour, quand je l'ai rencontrée vers cinq heures, pomponnée dans le dernier goût, j'ai supposé qu'elle cherchait à dîner.

— Pauvre Poulîche ! Alors ce tendre souvenir était intéressé.

— Vous voilà bien avec votre scepticisme.

— Ah ! je ne lui en veux pas. Elles ont raison. Elles nous traitent comme nous les traitons. Leur avons-nous jamais demandé de la tendresse ? Est-elle toujours jolie ?

— Euh ! euh ! elle se fatigue. Ses yeux sont moins brillants. Et puis elle abuse du rouge et de la mouche.

— Tant pis ! J'aime les femmes nature. Et Mme de Courcy est-elle revenue de son voyage sentimental avec Albert Daubré ?

Renardet mit un doigt sur ses lèvres.

« Pas encore, dit-il.

— Comment ! cette belle passion dure toujours ?

— C'est un mystère.

— Où sont-ils ?

— C'est un mystère.

— L'a-t-elle enlevé en ballon ?

— Mystère encore.

— Quand reviendront-ils ?

— Toujours mystère.

— Tant de mystères que cela ! On se croirait en plein roman d'Anne Radcliff. Savez-vous que je ne voudrais pas être à la place d'Albert ! Cette Catherine Lemoine, autrement dite Lucrèce de Courcy, me fait l'effet d'avoir dans les veines du sang des Catherine de Médicis et des Lucrèce Borgia. Dieu veuille qu'elle n'empoisonne pas

ce pauvre Albert ! Quand ces femmes énergiques se mettent à aimer, elles sont aussi terribles dans leurs amours que dans leurs haines. Il m'intéresse, ce pauvre garçon. Il est plus doux, plus inoffensif qu'une pensionnaire du Sacré-Cœur. Oh ! la puissance attractive des contrastes ! voilà les hommes qu'il faut à ces femmes-là. A propos ; un détail que vous avez toujours omis dans vos lettres : cette petite ouvrière est-elle brune ou blonde ?

— Ah ! ah ! vous y songez ?

— Bien plus, j'en suis amoureux. Vous m'en avez tant dit sur sa beauté piquante et son esprit original ! Il n'en faut pas tant pour m'enflammer. Et puis Fosseite, c'est un si joli nom. Bien sûr, cette vertueuse résistance n'est pas de la comédie ?

— Non, elle vient d'éprouver un chagrin d'amour.

— Ah ! diable ! reprit Maxime avec froideur ; cela change de note alors.

— Pourquoi donc ? mais c'est ravissant, au contraire, vous arrivez en consolateur.

— Non, non, c'est encore de l'élégie ; et merci, je sors d'en prendre ! Sait-elle écrire ?

— Oui, parfaitement. Elle a même un peu de littérature.

— Aïe ! aïe ! J'aimerais mieux qu'elle ne sût pas même signer son nom. Tenez, Renardet, regardez-moi ce paquet de lettres ? Hein ! il y en a bien dix volumes ; et il m'a fallu répondre à tout cela ! Vrai, j'aimerais autant être condamné à un an de travaux forcés que d'avoir à recommencer. Si seulement on me payait ma prose à raison de cent mille francs le volume, ce serait supportable. Mais écrire pour rien un tas de balivernes, c'est un héroïsme dont je ne me sens plus capable. Reparlons

cependant de cette petite Fossette. Décidément, sans calembour, ce nom me sourit. Faites-moi donc son portrait.

— Yeux gris, cheveux châtons, bouche moyenne, menton rond, visage ovale.

— C'est son passe-port que vous me récitez là.

— Justement ; mais ce que son passe-port ne dit pas, et ce que je ne puis vous rendre, c'est la physionomie, c'est le jeu des fossettes, c'est la grâce, la finesse et la bonté du sourire ; c'est ce regard espiègle et doux. Il faut la voir enfin !... Et voilà ce qui est fort difficile ; car il ne s'agit pas seulement de la regarder comme on regarde une autre femme, il faut la voir parler et rire. Elle aime les fleurs à la passion. Si vous lui adressiez des fleurs ?

— Dès demain. Je vous charge de cela, Renardet ; je veux que les plus belles fleurs de Paris soient chez Fossette.

— Attendez, j'ai une idée ! s'écria Renardet en se frappant le front. Laissez-la-moi mûrir. Mais envoyons toujours les fleurs.

— A mes créanciers, maintenant. »

Il montra à son homme d'affaires la lettre adressée par Pinsard à M. Borel.

« Pinsard aura voulu savoir, dit Renardet en examinant la lettre, si M. Borel est toujours bien dans ses affaires. Car le bruit courait que les meilleures maisons de Lyon étaient ébranlées par la crise. Ne vous en inquiétez pas, j'arrangerai cela. Je pourrai même vous procurer d'autres fonds ; mais, vu les éventualités de la guerre d'Amérique, qui peut porter atteinte au crédit de votre maison, il faudra payer un peu plus cher, c'est-à-dire le 30 p. 0/0 au lieu du 20. Toutefois, dans le cas où

vous achèteriez le petit hôtel de la rue Blanche, vous savez, 250 000 francs, un amour d'hôtel ! je vous trouverai de l'argent au 10, en hypothéquant l'immeuble.

— Eh bien ! j'y songerai.

— Enfin, j'ai encore un marché d'or à vous proposer, un attelage complet à la daumont, calèche huit ressorts, pour une bagatelle de 20 000 francs. Vous devriez voir cela.

— Peut-être. Mais avant tout il me faut une femme, une créature entraînante, folle au plaisir, et qui ait cependant assez de distinction pour tenir un salon ; car je veux faire jouer cet hiver.

— Laissez-moi faire. Je vaincrai tous les obstacles. Vous arriverez à Fossette.

— Je le sais, Renardet, vous êtes un stratégiste de génie.

— Je suis tout bonnement, et cela suffit à ma gloire, le grand ordonnateur de vos plaisirs. Moi, le plus laid des hommes, j'éprouve je ne sais quelle joie à me dire en vous voyant si beau, si fêté, si heureux : « Je suis pour quelque chose dans cette splendide existence. » Il me semble que je reçois quelques-uns de vos rayons. Vous pouvez donc compter sur mon entier dévouement ; et, si j'osais, je dirais sur mon amitié. »

Maxime touché fit un mouvement comme pour lui tendre la main ; mais la répulsion instinctive que cet homme lui inspirait, comprima un premier élan.

« Il me méprise, l'imbécile, grommela Renardet en quittant Maxime. »

Et il eut ce sourire atroce qui découvrait ses dents pointues.

V

On le voit, Lucrèce ne s'était pas trompée : six mois de séparation avaient suffi à guérir le capricieux Maxime de son amour pour Mme Daubré.

Les obstacles et quelques lettres un peu trop larmoyantes eurent raison de cette belle passion dont son esprit fantaisiste avait fait tous les frais.

Il n'en était pas ainsi chez Mme Daubré.

Sans doute cette femme méritait quelque pitié. La vie contre nature que l'usage impose à celles qu'on appelle les heureuses du monde est pleine aussi de souffrances. Les supplices de l'oisiveté ne sont-ils pas plus douloureux pour certaines natures que les répugnances du travail excessif ?

Et combien d'autres tortures dans ces existences futilles, ennuyées ! L'hypocrisie des relations, les servitudes de l'étiquette, les blessures de l'amour-propre dans ce steeple-chase effréné des toilettes, les perplexités que ces femmes éprouvent, l'avilissement où elles tombent pour cacher à leurs maris les dépenses exorbitantes où les pousse un luxe insensé, les préjugés étroits de ces âmes asservies à l'opinion et plus encore à la mode, enfin les troubles physiques qu'amène le dévelop-

pement anormal du système nerveux, toutes ces douleurs, plus vives, plus réelles qu'on ne le suppose, font parfois aussi de ces privilégiées de la richesse, de véritables martyres.

Si ces femmes savaient quelles pures satisfactions procurent les larges croyances, les études sérieuses, quelque but noble et utile à poursuivre !

L'amour de Mme Daubré pour Maxime avait grandi. L'isolement, le désœuvrement, la séparation même, avaient laissé à son imagination le champ plus libre. Elle lisait beaucoup de ces romans prétendus psychologiques où l'amour est analysé et retourné de cent façons diverses, et qui exaltent l'esprit plutôt qu'ils ne l'élèvent. Cette littérature quintessenciée fait naître chez les lectrices des penchants romanesques qui leur créent une vie factice dont l'amour est l'intérêt exclusif.

Mme Daubré avait le cœur sec, mais la tête fort disposée à l'exaltation sentimentale. Une mauvaise éducation de couvent n'avait pas peu contribué à développer cette tendance. Ses lettres à Maxime ressemblaient beaucoup, en maints endroits, aux adorations ferventes que, jeune fille, elle avait adressées à Jésus.

Maintenant cet amour remplissait sa pensée.

Quand elle avait reçu une lettre de Maxime, elle s'enfermait pendant plusieurs jours dans sa chambre et se concentrait dans son bonheur. Puis, pendant plusieurs jours encore, elle s'occupait de répondre. Elle essayait un brouillon qui ne la satisfaisait pas, et elle le recommençait. Enfin, lorsqu'elle avait parfait un de ces chefs-d'œuvre épistolaires où le ciel, Dieu, les anges, les extases, les serments éternels, les remords tenaient tant de place qu'on eût pu se demander si c'était une lettre

d'amour ou une oraison mystique, elle l'envoyait, et puis elle attendait une nouvelle épître du bien-aimé.

Mais Maxime ne répondait pas exactement. De là des troubles profonds dans le ménage de Mme Daubré.

Tout à coup, on ne savait pourquoi, elle sortait de son apathie léthargique. Elle se mettait à prendre au sérieux ses devoirs de mère de famille. Elle parvenait à se persuader qu'elle éprouvait de véritables remords. Elle voulait expier ses négligences passées par un surcroît de zèle, surveillait minutieusement les domestiques, s'occupait fièvreusement de l'éducation de sa fille et gourmandait Madeleine sans motif.

Pauvre Madeleine ! Est-il une position plus fausse que celle de l'institutrice ? Égale ou supérieure même par l'éducation, elle est placée dans une situation subalterne dont elle souffre nécessairement. Et puis elle intéresse trop. Le père est touché ; le fils ou le frère deviennent amoureux ; les domestiques sont jaloux.

Ce qui rendait à Madeleine cette vie intolérable, c'étaient moins encore les caprices de Jeanne, les irrégularités de caractère de Mme Daubré, que les obsessions de Lionel.

Jusqu'alors elle avait espéré le retour d'Albert, dont la protection respectueuse lui avait fait supporter dans les premiers temps les répugnances de sa situation.

Cependant Albert ne revenait point. Il voyageait. Il avait écrit de Florence, mais il ne fixait aucune époque pour son retour.

Elle était donc décidée à quitter la maison de Mme Daubré. Toutefois elle attendrait d'être à Paris. Comment se placerait-elle à Lille ? Comment Mme Daubré se procurerait-elle une autre institutrice ?

Mais voilà que le voyage à Paris venait d'être mis en question. La crise industrielle sévissait à Lille comme à Lyon. Les intérêts du commerce se trouvaient même plus directement compromis, et l'on ne pouvait prévoir la durée de cette guerre d'Amérique, qui chaque jour devenait plus acharnée. Il fallait faire des économies, car la fortune de M. Daubré consistait principalement dans ses fabriques. et un moment pouvait venir où il faudrait les fermer.

D'un autre côté, les ouvriers, mécontents de la condamnation de Gendoux, inquiets aussi de l'avenir, gardaient une attitude menaçante. M. Daubré signifia donc à sa femme qu'elle devait renoncer pour cette année à passer l'hiver à Paris.

« C'est bien, mon ami, avait répondu Mme Daubré, je comprends vos motifs, et je saurai m'y conformer. »

Elle savait bien qu'elle irait à Paris si elle le voulait ; mais c'était une péripétie dans son roman ; c'était le sujet d'une lettre à grands effets, pleine de désespoir, de résignation, de folie sentimentale. Elle ne pouvait perdre une si belle occasion de s'exalter et de divaguer.

Cette résolution dérangeait les plans de Madeleine. Aussi en devint-elle plus triste. A cet ennui s'ajoutaient tant d'autres inquiétudes ! Elle n'avait pas de récentes nouvelles de sa mère et de ses sœurs. Et puis que faisait Claudine seule à Paris, Claudine qui ne lui écrivait pas ?

M. de Lomas savait par Maxime que les Borel ne devaient pas non plus quitter Lyon l'hiver prochain, ou du moins pas avant le printemps, et que M. Borel suspendait pour le moment tout projet de mariage.

Cet ajournement lui parut une fin de non-recevoir. Aussi ne pensa-t-il plus qu'à Madeleine, qu'il voyait

chaque jour, et pour laquelle son attrait grandissait en raison directe de l'éloignement qu'elle lui témoignait.

Il recherchait toutes les occasions de la rencontrer seule; mais elle gardait vis-à-vis de lui une réserve si froide, et parfois si imposante, que, malgré tout son aplomb, toute son audace, il n'avait encore osé lui déclarer son amour. Il avait cherché à remplacer Albert en l'entourant de soins tendres, d'attentions empressées; mais Madeleine savait s'y soustraire avec une sorte d'humilité hautaine qui le déconcertait. Il était peu habitué à cette résistance. Son caprice avait pris le caractère de la passion. Il jura qu'il aurait raison de ses mépris.

Un jour, au salon, Madeleine travaillait à un portrait de Jeanne que l'avait priée de faire M. Daubré. C'était une charmante tête d'enfant encadrée dans une couronne de fleurs. Elle achevait de mémoire ce petit portrait, car Jeanne était sortie avec sa mère.

Elle se trouvait donc seule lorsque M. de Lomas entra. Absorbée par sa composition, elle ne l'entendit pas. Aussi, quand Lionel lui adressa la parole, poussa-t-elle un cri de surprise.

« Pardon, mademoiselle, de vous avoir effrayée. Dois-je me retirer? dit-il humblement et d'une voix si tremblante que Madeleine en fut presque touchée. Il était réellement fort ému, peut-être pour la première fois de sa vie.

— Ah! monsieur, répondit Madeleine avec une dignité froide, n'est-ce pas plutôt à moi de m'éloigner si je désire être seule?

— Que vous êtes cruelle, mademoiselle? Croyez-vous

que je ne sente pas tout ce qu'il y a de fierté dans cette feinte humilité, et que je ne comprenne pas la portée de vos paroles? Ce qu'elles signifient, le voici : « Sachez, monsieur, qu'il n'y a rien de commun entre vous et moi. Je préfère rester dans une position subalterne qui établisse une distance entre nous, plutôt que d'être traitée par vous en égale. Enfin je ne veux point de votre affection, parce que je ne vous aime pas. » Me trompé-je? N'est-ce pas là le sens de vos regards, de vos paroles?

— Non, monsieur, ce n'est pas cela. Mais, puisque vous me demandez d'être sincère, je pense que, dans la position dépendante et fausse où je me trouve, il y a danger pour ma réputation à accueillir l'amitié d'un jeune homme, surtout d'un jeune homme faisant partie d'une famille où je remplis les fonctions d'institutrice. Car, bien qu'on m'accorde toute confiance, mon manque de fortune me laisse toujours en suspicion.

— Cependant, mademoiselle, cette amitié vous l'acceptiez d'Albert?

— Oh! monsieur Albert.... dit Madeleine un peu embarrassée, était presque un enfant; et d'ailleurs son caractère même me mettait à l'abri de tout soupçon.

— Mais alors, moi, comment me jugez-vous donc?

— Je vous regarde comme un homme très-compromettant. Pour M. Daubré, les distinctions sociales n'existent pas, tandis que, vous, vous avez sur ce sujet des idées tout opposées. A vos yeux une institutrice n'est guère autre chose qu'une première femme de chambre.

— Merci, mademoiselle, répondit-il en s'inclinant, ..

pour la belle opinion que vous avez conçue de moi. Je suis un sot, ni plus ni moins, entiché de toutes ces vieilleries du moyen âge. Pourquoi ne me dites-vous pas tout de suite que je prends au sérieux mon blason ?

— Je ne sais si vous le prenez au sérieux, mais vous en tirez quelque vanité.

— Je considère mon écusson comme une jolie vignette, voilà tout. Les hommes qui ont beaucoup vécu, comme ceux qui ont beaucoup voyagé, ne peuvent plus avoir de préjugés.

— Cela dépend. Qu'entendez-vous par préjugés ?

— Les convenances sociales et les distinctions de castes, par exemple.

— Tout est relatif. Sans doute, il est des conventions sociales que nous devons repousser comme injustes ou surannées ; mais il est aussi des convenances que nous devons respecter dans l'intérêt d'autrui comme dans un intérêt personnel bien entendu. D'autres enfin nous sont imposées par la nécessité. A quoi me servirait, par exemple, de me révolter contre la dépendance où je me trouve placée ?

— Comment ! s'écria de Lomas, vous vous résigneriez à passer votre vie dans cette triste condition ! Avec des talents remarquables, une intelligence hors ligne, une beauté qui, à elle seule, vous constitue une fortune, vous resteriez enfouie dans cet emploi effacé et pénible de gouvernante d'enfants ? Vous n'avez donc jamais fait d'autre rêve ? Vous n'avez jamais aspiré à une existence indépendante et luxueuse, ou tout au moins plus artistique ? Non, il est impossible que vous n'ayez point désiré de briller au milieu d'un monde capable de vous comprendre et de vous admirer. »

Madeleine ne répondit pas.

« Bon ! pensa Lionel, elle a de l'ambition. Vous vous dites peut-être, reprit-il, « à quoi bon ces rêves, puisqu'ils sont irréalisables ? » Une femme d'esprit comme vous peut tout ce qu'elle veut ; une femme d'esprit, surtout belle comme vous l'êtes, trouve toujours les moyens de sortir d'embarras. Et, si vous voulez m'en croire....

— Je le sais bien, qu'il y a des moyens, interrompit Madeleine avec hauteur, mais il ne me plaît pas de les employer. »

Lionel resta un moment interdit.

Madeleine, tout en continuant de peindre, avait l'air irrité. Il reprit avec un ton plus respectueux :

« Peut-être ne m'avez-vous pas compris. Je veux dire qu'un honnête homme qui vous aimerait, que vous aimeriez....

— Je sais, monsieur, quelle destinée offre l'amour à une jeune fille pauvre.

— Sans doute, mademoiselle, pour la majorité des filles pauvres, l'amour n'offre qu'une existence précaire et peu honorable. Mais n'êtes-vous pas une exception ? n'êtes-vous pas une femme accomplie ? Qui peut vous voir sans ressentir pour vous un sentiment où le respect domine encore l'amour ? Et quel est l'homme qui, ayant pu vous apprécier, n'aspire comme au bonheur suprême à vous consacrer sa vie entière ? Quelle position brillante, quel nom honoré pourraient valoir jamais un trésor si rare, une perfection aussi complète ?

— C'est assez, monsieur, dit Madeleine en fronçant le sourcil.

— Ah ! je vous en supplie, continua Lionel avec chaleur, puisque l'occasion depuis si longtemps désirée se

présente enfin, je vous en supplie, laissez-moi vous dire tout ce que mon cœur ressent pour vous de vénération, de tendresse dévouée et aussi de folle passion.

— Monsieur....

— Je vous en supplie, ne me repoussez pas, laissez-moi achever. Sans doute vous ne m'estimez pas. Vous savez que ma jeunesse a été orageuse ; que trop longtemps peut-être j'ai compromis mon honorabilité dans une vie de plaisirs qui dégrade à la longue. Mais votre vue seule m'a transformé. Si je puis encore être sauvé, je ne le serai que par vous, qui m'avez fait comprendre enfin ma dignité d'homme, qui m'avez inspiré pour la première fois la résolution de devenir meilleur. Qu'est-ce que je désire ? Qu'est-ce que j'implore ? Que vous me donniez l'espoir, si éloigné qu'il soit, qu'un jour vous pourriez m'absoudre et m'aimer.

— Monsieur, dit lentement Madeleine, en le regardant en face avec un mépris écrasant, je connais l'histoire de Geneviève Gendoux. Je vous prie de ne pas continuer ; car je ne puis vous entendre. »

M. de Lomas pâlit, voulut balbutier quelques dénégations ; mais Madeleine posa ses pinceaux, sa palette et sortit.

Lionel la suivit d'un regard haineux. Elle venait de se faire un ennemi irréconciliable.

Madeleine le comprit. Aussi se résolut-elle à prévenir immédiatement Mme Daubré de son intention de la quitter.

C'était le premier embarras sérieux de sa vie. Qu'allait-elle devenir en sortant de cette maison ? Elle était profondément dégoûtée de la profession d'institutrice. Elle l'avait embrassée pour conquérir l'indépendance

matérielle, et elle s'était trouvée placée dans une véritable servitude. L'épreuve avait été trop pénible ; elle ne s'exposerait plus à de pareilles humiliations. Un travail manuel lui paraissait même offrir moins de répugnance. Elle essaierait encore de la peinture, et son poëme était maintenant à peu près achevé.

Sans doute cette œuvre ne la satisfaisait point. Elle l'avait composée dans des conditions si défavorables ! Cependant ses vers contenaient des beautés qui, elle l'espérait du moins, les feraient remarquer.

Le lendemain matin, une lettre de Claudine lui apprenait qu'elle venait de trouver dans une maison *très comme il faut* une place de dame de comptoir. Que pouvait être cette maison que Claudine s'abstenait de nommer ? Sa sœur n'y serait-elle pas exposée à des dangers fort graves ? Madeleine prendrait ce prétexte pour motiver son départ.

VI

Claudine écrivait en outre à Madeleine :

« Geneviève est toujours triste et languissante. Elle est surtout fort inquiète de ses parents. Puisque tu es à Lille, ne pourrais-tu t'informer de ce qu'ils sont devenus ? Thérèse Gendoux demeurait rue des Étaques. Si

elle a changé de domicile, les voisins te diront sa nouvelle adresse. »

Madeleine alla rue des Étaques. La cave habitée autrefois par Gendoux était fermée. Ayant appris des voisins que la mère de Geneviève s'était réfugiée dans la *courette* Muhaut du quartier Saint-Sauveur, elle s'y rendit.

Ces courettes sont des labyrinthes formés de longues ruelles qui débouchent les unes dans les autres et sont toutes bordées de vieilles et chétives maisons mal bâties, mal éclairées, mal fermées; où s'entassent les familles d'ouvriers. Dans ces ruelles on ne peut passer qu'un à un, et l'on marche dans les immondices. Il s'échappe de toutes ces maisons et de toutes ces gaines fangeuses des exhalaisons infectes.

On rencontre là des phénomènes affreux d'hommes, de femmes, d'enfants et d'animaux, d'êtres-rachitiques couchant pêle-mêle, quelquefois le ventre gonflé d'eau pour apaiser la faim¹.

1. Nous lisons dans le rapport de la commission des logements insalubres, 1866 :

On a fermé beaucoup d'anciennes caves habitées, qui du moins ouvraient sur la voie publique, et la commission se voit obligée de recommencer ce travail pour les caves des quartiers neufs, lesquelles ouvrent sur des cours étroites et malsaines. Il en est de même des courettes. Celles que nous avons visitées cette année donneraient lieu à un tableau plus déplorable encore. L'air et la lumière y sont plus parcimonieusement mesurés. Ces petites cours, fermées par des murailles d'une hauteur de 18 à 20 mètres, ressemblent à des sortes de cheminées. C'est dans ce tuyau que s'ouvrent, du rez-de-chaussée au 3^e étage, un nombre considérable de fenêtres. L'atmosphère est viciée au niveau du sol, par l'écoulement et plus souvent par la stagnation d'eaux fétides.

Devant une si réelle calamité, la commission des logements insalubres et la municipalité elle-même se déclarent impuissantes.

Ce fut à grand'peine que, dans cet horrible dédale, Madeleine parvint à découvrir Thérèse Gendoux.

Thérèse était venue demeurer là avec sa voisine de la rue des Étaques. Elle soignait les enfants pendant que la Bourgeat travaillait à la fabrique, et elle faisait la soupe quand elle pouvait se lever ; car elle ne se levait pas tous les jours, la pauvre femme. Elle mourait lentement. Son estomac, contracté par le chagrin, refusait tout aliment un peu substantiel.

Quand Madeleine entra, elle était assise grelottant auprès du poêle éteint. Les enfants, forcément abandonnés par leur mère et mal surveillés par la malade, vagabondaient dans les rues.

Thérèse portait une mauvaise robe d'indienne qui tombait en lambeaux, et sur ses épaules un châle en loques.

Elle était morne. Ses yeux fixes semblaient n'avoir plus de larmes.

Lorsque Madeleine lui annonça qu'elle venait de la part de Geneviève, ce corps, déjà à moitié dans la tombe, reçut comme une secousse galvanique ; elle se dressa debout. De ses yeux éteints jaillit une lueur ; ils retrouvèrent des larmes.

« Ma fille ! » s'écria-t-elle.

Et puis elle retomba sur sa chaise.

« Rassurez-vous, lui dit Madeleine, votre fille pense à vous ; elle vous aime toujours, mais elle n'osait plus même implorer son pardon.

— Oh ! moi, je lui ai pardonné. Dites, vous l'avez vue ? Elle se porte bien ? Pauvre petite ! Mon Dieu ! est-elle là ? doit-elle venir ? Prévenez-moi ; car si je devais la revoir comme cela, tout de suite, j'en mourrais.

— Non, elle est à Paris. J'y retournerai bientôt. Je lui dirai que vous lui pardonnez et que vous l'aimez toujours.

— Est-ce qu'une mère peut cesser d'aimer son enfant ? reprit la pauvre Thérèse en appuyant la main sur son cœur comme s'il se gonflait à éclater. Est-elle heureuse, du moins, loin de nous ? Oh ! rassurez-moi. Si j'étais rassurée sur son sort, je mourrais plus tranquille. Mais quand je songe qu'elle est là-bas, seule dans cette grande ville, toute seule, une enfant qui ne nous avait jamais quittés ; et si douce, si réservée ! »

Comme Madeleine se taisait,

« Mon Dieu ! mon Dieu ! vous ne répondez pas ! Est-elle donc malheureuse ? »

Et tout à coup ses yeux s'agrandirent. Elle saisit fortement la main de Madeleine, et, d'une voix rauque :

« Ma fille est-elle morte ? »

— Non, non, mais je ne puis vous donner de détails bien précis ; car, par moi-même, je la connais fort peu. Elle est liée avec ma sœur, qui est ouvrière aussi. Elles ont de l'ouvrage, elles demeurent ensemble, s'aiment beaucoup, s'entraident. Enfin, ce que je puis vous certifier, c'est qu'elles vivent honnêtement.

— Alors pourquoi ne revient-elle pas ?

— Elle craint sans doute vos reproches. Mais, je vous le répète, je la rassurerai et je tâcherai de la décider à rentrer auprès de vous.

— Sait-elle que son père est en prison ?

— Oui, par les journaux.

— Quant à moi, vous voyez, je m'en vais. Je n'en ai plus pour longtemps : j'ai trop souffert. Tant de malheurs coup sur coup, quand on est déjà usée par les pri-

ventions et par le travail ! Oh ! si seulement l'homme était moins malheureux ? Nous autres femmes, nous sommes bien habituées à souffrir. Mais, ce pauvre Gendoux, comme il a vieilli ! Quand il a appris le départ de Geneviève, j'ai cru qu'il en deviendrait fou. Il lui est venu des rides et des cheveux blancs en une nuit. Ah ! lui, il ne pardonnera jamais. Je désire le retour de ma fille et j'en ai peur ; car Gendoux, loin de se calmer, s'aigrit de plus en plus. Il parle toujours de se venger. Par instant, il est si terrible que je suis contente qu'il soit en prison. D'ici à six mois il oubliera sans doute. Mon Dieu ! mon Dieu ! s'il devait faire encore un mauvais coup ! Mais je serai morte auparavant. »

Madeleine pensait à l'homme qui avait plongé toute cette famille dans une pareille infortune.

« Et la loi n'atteint pas, se disait-elle, l'opinion même ne flétrit point de semblables criminels ! »

Elle adressa encore quelques consolations à la pauvre mère, avec des mots partis du cœur. Elle allait se retirer lorsque entra le médecin des pauvres, le docteur Aubert, qui était aussi le médecin de Mme Daubré. Il connaissait Madeleine pour l'avoir aperçue quelquefois. Il crut sans doute qu'elle était venue là pour un motif de charité. Il la salua poliment.

M. Aubert avait été demandé par la Bourgeat pour son enfant de six ans, qui avait à la hanche une douleur si violente qu'il ne pouvait se mouvoir sans pousser des cris aigus.

Cet enfant rachitique était couché dans un coin de la chambre, sur de la paille putrescente, recouverte d'un haillon. Dans cette demi-obscurité, Madeleine ne l'avait pas encore aperçu.

En entrant, le premier mouvement du docteur fut de se précipiter vers la croisée.

« Comment ! pas d'air ici ! s'écria-t-il ; mais, malheureuse que vous êtes ! l'air, c'est le pain des poumons ! »

Il ébranla la fenêtre pour l'ouvrir.

Thérèse poussa un cri de détresse.

« Ah ! monsieur, dit-elle, ne la secouez pas tant ; le propriétaire l'a fait clouer pour qu'on ne la casse pas¹.

— C'est une infamie ! dit le docteur.

— Dans presque toutes les maisons voisines, ajouta Thérèse, les fenêtres ne sont pas faites pour s'ouvrir².

— Je ferai un rapport à ce sujet, reprit M. Aubert ; je préfère encore à ces propriétaires qui affament les poumons de leurs locataires et leur putréfient le sang, ceux qui enlèvent portes et fenêtres lorsqu'on ne les paye pas. Il vaut mieux trop d'air que pas du tout³. »

Le docteur examina l'enfant.

« Tenez, dit-il à Madeleine, voici l'un des plus tristes résultats de l'insalubrité des logements. La hanche va se déboîter, et, si l'enfant ne meurt pas dans cette crise, il sera estropié. Cependant la commission des logements insalubres fonctionne à Lille avec beaucoup de zèle ; mais elle est encore impuissante contre la rapacité de

1. *L'Ouvrière*. Jules Simon, page 160. Rapport à la municipalité de Lille, cité par Villermé.

2. Jules Simon. *L'Ouvrière*, page 159.

3. Jules Simon. *L'Ouvrière*, page 176.

« On citait à Lille, il y a quelques années, un propriétaire qui partait le matin de chez lui en traînant une petite charrette à bras. Quand un locataire ne le payait pas, il prenait lui-même la porte ou la fenêtre et la mettait sur la charrette. Ce galant homme voiturait parfois une très-lourde charge à la fin de la journée. »

quelques-uns des petits propriétaires de ces bouges. Et les locataires eux-mêmes se coalisent avec eux pour conserver ces logements malsains, qu'ils payent un peu moins cher.

— Évidemment, c'est un cercle vicieux, fit observer Madeleine. Les pauvres iront toujours où ils auront moins à payer.

— Il faudrait tant de conditions impossibles à réaliser ! reprit le docteur. Une chose m'a toujours étonné, c'est que la mortalité ne soit pas plus grande encore. Quel énergique principe de vie, et quelle bonté primitive ne faut-il pas à l'homme pour n'être pas plus déformé au physique, pas plus vicié au moral, avec l'existence que lui font les préjugés et les souffrances sociales aussi bien dans les classes élevées que dans les classes inférieures ! En haut, excès d'oisiveté ; en bas, excès de travail. Chez les riches, régime trop succulent ; chez les pauvres, insuffisance de nourriture : ces deux extrêmes produisent exactement les mêmes résultats : affaiblissement et phthisie ; car il y a des phthisies de toutes sortes et de tous degrés, dégénérescence générale de l'espèce humaine.

— Je suis de votre avis, répartit Madeleine, on a peine à comprendre que nous ne soyons pas tous beaucoup plus malades. Ainsi cette pauvre femme, ajouta-t-elle, en désignant Thérèse, conçoit-on qu'elle puisse vivre, épuisée comme elle l'est, dans cette atmosphère putride, avec une nourriture très-certainement insuffisante ? Veuillez donc l'examiner, monsieur. »

Le docteur interrogea la mère Gendoux.

« Il vous faudrait, ma brave femme, du bouillon, du vin de Bordeaux et une complète tranquillité d'esprit. »

Thérèse sourit tristement.

« Moi, je ne puis plus travailler, dit-elle. Dès que je prends l'aiguille, il me vient des crampes d'estomac qui m'empêchent de continuer, et mon mari ne gagne que neuf sous par jour.

— Neuf sous ! Quel est donc son état ?

— Il est en prison, et on l'occupe à clouer des cercueils. Cela ne l'amuse guère, le pauvre homme ; mais il le fait pour me nourrir.

— C'est, ajouta Madeleine, la femme de Gendoux, le fleur, dont la condamnation a fait tant de bruit à Lille.

— Ah ! » dit le docteur qui s'inclina devant cette noble infortune.

Ce médecin était un homme généreux, essentiellement libéral, et qui sympathisait profondément avec les malheurs de la classe ouvrière pour les avoir vus de près.

« Mais ces neuf sous ne peuvent vous suffire ? Vous êtes-vous adressée au bureau de charité ?

— Ne suis-je pas la femme de Gendoux le démocrate ?

— Il y a tant d'autres institutions de bienfaisance !

— Partout, on sait que Gendoux est un impie ; je n'aurais rien. Et d'ailleurs, il faudrait aller mendier. Gendoux ne le veut pas ; il pense que la vie n'est pas si précieuse, et qu'il vaut mieux mourir que de faire une bassesse. D'ailleurs, je puis vivre à peu près ; car je n'ai pas de loyer à payer : c'est la mère Bourgeat qui s'en est chargée, moyennant que je veille un peu sur ses petits. Mais elle est rentrée hier au soir tout en larmes ; elle disait qu'on allait peut-être fermer les fabriques et, pour sûr, diminuer le nombre des ouvrières. Elle se désolait. En effet, que deviendrait-elle, la pauvre

femme, avec ses trois enfants? On frémit rien que d'y penser.

— Tenez, dit le médecin, qui glissa dans la main de Thérèse une pièce de monnaie, voilà pour vous acheter un peu de vin. Gendoux me le rendra quand il pourra. »

Madeleine sortit en même temps que le docteur, car il commençait à faire nuit; et seule, elle craignait de s'égarer au milieu des courettes.

Elle était loin de se douter que sa rencontre avec le docteur pût être observée et mal interprétée.

Cependant Lionel, depuis la fenêtre de son cercle, avait aperçu Madeleine sur la place d'armes, marchant d'un pas rapide. Où pouvait-elle aller seule dans cette direction? Une pensée jalouse lui vint. Il descendit et l'épia à distance. Il l'avait vue s'engager dans les courettes et entrer dans une pauvre mesure. Qu'allait-elle y chercher? Il s'enquit et apprit que là demeurait la mère Gendoux.

Comment l'institutrice de M. Daubré osait-elle rendre visite à la femme de cet ouvrier révolté? D'où venait tant d'intérêt pour la mère de Geneviève? En tout cas, Madeleine savait son secret et pouvait le révéler. Il décida que Madeleine serait renvoyée. Il chercherait un prétexte.

Un moment après, il aperçut le docteur Aubert entrer aussi dans la mesure. Quelle singulière coïncidence! Mais non, ce n'était point un hasard; l'entrevue avait dû être concertée. Ils s'étaient rencontrés plusieurs fois chez Mme Daubré. Nul doute, cet homme était son rival.

« La voilà donc, cette vertu farouche, » se disait-il en

mâchonnant sa moustache avec une rage concentrée ! La fille la plus sévère a l'imagination plus dépravée que le plus blasé des hommes. Aimer ce docteur Aubert ? Ce sont sans doute ses déclamations philanthropiques, ses paletots sac et ses lunettes vertes qui l'auront séduite ! »

Et il riait avec effort, car il ressentait réellement les souffrances de la jalousie.

« En tout cas, il ne faut pas les laisser continuer ces relations. Si l'on venait à apprendre que c'est moi qui ai enlevé Geneviève ! Quel scandale ? Et quelle rancune j'amasserais contre moi et contre les Daubré ! »

Prévenir lui-même sa sœur eût semblé suspect.

Il préféra raconter l'histoire à sa mère.

C'était mettre le feu aux poudres.

Mme de Lomas se montrait alors aussi rigide sur les questions de mœurs qu'elle l'avait été peu dans sa jeunesse. D'ailleurs elle n'aimait point Madeleine qui manquait de piété, et qui, plusieurs fois, avait essayé de combattre sa manière de pratiquer la charité. Elle s'empara de cette histoire comme d'une proie. Lionel n'eut même qu'à modérer son ardeur.

Elle courut chez sa fille, et, toute haletante d'indignation, lui conta le fait.

Mme Daubré ne voulut pas croire à cette intrigue ; elle essaya donc de défendre son institutrice. L'éloquence de Mme de Lomas monta alors sur des échasses pour condamner l'indulgence coupable de sa fille et excommunier Madeleine, qui devait avoir tous les vices, puisqu'elle ne disait jamais son chapelet.

Toutefois Mme Daubré résista aux injonctions de sa mère ; elle promit seulement de surveiller plus étroitement Madeleine. Elle ne la congédierait qu'autant

qu'elle découvrirait des preuves de culpabilité. Mais tant d'indulgence chez cette femme égoïste n'était point tout à fait désintéressée.

Pendant que ce petit complot se tramait, Madeleine prenait enfin, après bien des perplexités, le parti de retourner à Paris.

Ce ne fut pas sans de violentes palpitations qu'elle entra dans la chambre de Mme Daubré pour la prévenir de son projet.

Mme Daubré était étendue sur son lit, pâle et comme inanimée. Ses paupières fermées étaient humides de pleurs. Elle tenait à la main une lettre déployée qu'elle venait de recevoir.

C'était la lettre de Maxime.

Elle avait compris que c'était une rupture : de là cet immense désespoir.

Pendant huit jours, Maxime avait hésité à faire partir cette lettre. Mais il eût fallu la recommencer, imaginer d'autres périphrases, pour faire entendre à Mme Daubré, sans le lui dire positivement, qu'il avait cessé de l'aimer. Il avait donc envoyé sa lettre.

C'était un coup bien rude pour une coquette de trente-six ans. Elle avait assez d'esprit pour comprendre qu'un amour vrai ne s'exprime pas ainsi, et que, plus jeune, elle eût inspiré plus de passion. Cependant, le moment d'après, elle cherchait à se persuader que c'étaient les obstacles peut-être et la perspective d'une séparation aussi longue qui avaient rebuté Maxime.

Lorsque Madeleine entra, Mme Daubré se souleva vivement et cacha la lettre.

Madeleine surprit ce mouvement rapide, et, craignant d'être indiscreète, voulut se retirer.

« Qu'y a-t-il ? » demanda Mme Daubré d'un accent si douloureux qu'on eût dit qu'elle se mourait.

Madeleine lui exprima son intention de la quitter.

Ce fut pour la pauvre femme une diversion foudroyante. Elle tenait à conserver Madeleine, non par affection, mais pour les services qu'elle en tirait. Car Madeleine la remplaçait pendant ses longues rêveries sentimentales. Ce départ allait donc lui créer une foule d'embarras. Et, au milieu de son chagrin, comment trouverait-elle la force de reprendre la direction de sa maison ?

« Voyons, soyez sincère, lui dit-elle ; pourquoi voulez-vous me quitter ? N'êtes-vous pas contente de moi ? Je suis malade, bien malade, mon enfant ; vous devriez avoir pitié de mes nerfs, de mes pauvres nerfs, et me pardonner quelques vivacités.

— Ah ! madame, ce n'est pas cela. Peut-être n'ai-je pas la vocation suffisante pour la profession d'institutrice.

— Cependant Jeanne est si gentille ! Vous ne vous intéressez donc pas à ce cher petit ange qui, elle, vous aime de tout son cœur ? Elle me disait encore hier que, après moi, c'était vous qu'elle préférerait. Vous qui êtes si parfaite, manqueriez-vous donc de sensibilité ?

— Sans doute je suis attachée à Jeanne, mais je me dois d'abord à ma famille. Vous savez, madame, que j'ai une sœur à Paris. Elle est fort belle, et je crains de la laisser trop longtemps exposée aux périls d'une entière liberté.

— Elle sait coudre, n'est-ce pas ? reprit Mme Daubré. Comme j'ai toujours besoin d'une ouvrière, si vous le désirez, je la prendrai chez moi.

— Je ne crois pas que son caractère s'accommoderait de cette contrainte incessante.

— Eh bien ! avouez-le : vous vous ennuyez avec nous, ou plutôt, je devine, vous désirez revoir Paris, et vous vous êtes découragée parce que, l'autre jour, M. Daubré a déclaré que nous n'y irions pas cette année. Nous partirons la semaine prochaine ; êtes-vous satisfaite ? En tout cas, je vous en prie, attendez pour me quitter, que je sois un peu moins malade. »

Madeleine céda à de si pressantes sollicitations et promit de rester.

Mme Daubré envoya immédiatement chercher son mari.

Elle lui raconta son entretien avec Madeleine.

« Vous le voyez, mon ami, ce voyage de Paris est indispensable ; autrement elle nous quitterait, et jamais je ne trouverais à la remplacer. Elle est si bonne pour Jeanne, et elle me rend à moi-même tant de petits services lorsque je suis souffrante !

— Comment ! s'écria M. Daubré, vous voulez que je quitte mes affaires, que nous allions à Paris pour promener une institutrice qui s'ennuie ? Vous perdez l'esprit, je pense ?

— Mais ce n'est pas tout, mon ami ; je désire consulter pour moi-même. Le traitement que j'avais suivi l'année dernière m'avait si bien réussi !

— Eh ! madame, prenez un peu plus d'exercice, occupez-vous de votre maison au lieu de lire des romans, et d'écriviller du matin au soir, je ne sais à qui. Vous aurez moins de vapeurs. »

Pour toute réponse, Mme Daubré se donna une crise de nerfs.

M. Daubré était ébranlé.

Dans un moment de répit, Géraldine reprit :

« Ne faut-il pas aussi consulter pour Jeanne, qui est malade, et dont les secondes dents poussent mal ? Ah ! monsieur, qu'une mère soit obligée de vous implorer quand il s'agit de la santé de votre enfant ! »

L'habile coquette savait à point tendre à M. Daubré une planche de salut, quand elle voyait son autorité maritale prête à sombrer.

En effet, M. Daubré ne demandait maintenant qu'à céder. Il saisit avec empressement ce dernier prétexte.

« Oui, c'est vrai, dit-il, les dents de Jeanne poussent mal ; je n'y avais pas pensé. Eh bien ! quand donc voudriez-vous partir ? »

La crise de Mme Daubré se calma comme par enchantement.

« Aussitôt que ma santé me le permettra, répondit-elle en levant au plafond des yeux mourants. Mais je suis faible, et des scènes semblables ne sont guère propres à me remettre. »

Puis, après un silence entrecoupé de soupirs....

« Cependant, mon ami, reprit-elle, si ce voyage vous contrarie par trop, je suis prête à y renoncer. Ne dois-je pas me soumettre à toutes vos volontés ? Tenez, nous n'irons pas.

— Pardon, ma Géraldine, d'avoir été si prompt. Vous avez raison, comme toujours. Je suis un brutal. C'est moi maintenant qui désire ce voyage, puisqu'il est nécessaire à votre santé et à celle de Jeanne, et surtout puisqu'il vous fait plaisir. »

Cependant Géraldine eut encore à lutter contre Mme de Lomas qui n'approuvait pas le voyage. Égoïste, comme toutes ces vieilles personnes qui ont été adulées dans leur jeunesse, Mme de Lomas désirait garder sa fille à Lille; car elle aimait le monde, quoique dévote. Or, elle se voyait encore, comme l'hiver précédent, condamnée à faire son whist au milieu d'une collection de bigotes, d'ecclésiastiques sexagénaires et de galantins fossiles.

Mais Mme Daubré sut résister aux remontrances, aux supplications même. Ce voyage, c'était son dernier espoir.

Elle avait relu bien des fois la lettre de Maxime. La première impression s'était effacée. Elle avait fini par y découvrir l'expression de la passion la plus brûlante et en même temps la plus respectueuse.

Il souffrait, assurait-il; elle voulut le croire. Il n'avait pu écrire autrement; mais alors elle devait à cet amour si ardent et si désintéressé de lever elle-même les obstacles qui les séparaient.

Sur ce nouveau thème, elle s'exalta de plus belle l'imagination.

Elle partirait sans prévenir Maxime. Elle se réjouissait de le surprendre. Quelle serait sa reconnaissance! Quelle serait sa joie!

VII

Dans quelle mystérieuse retraite Albert et Mme de Courcy cachaient-ils leur amour ?

On savait seulement qu'ils avaient passé la plus grande partie de l'été dans l'île de Wight, et s'étaient embarqués pour l'Italie au commencement d'octobre. Voyageaient-ils ou s'étaient-ils établis dans quelque villa enchantée du lac de Côme ou des bords de la mer ?

Ils n'écrivaient à personne.

Avare de son bonheur, Lucrèce ne voulait pas qu'aucun œil curieux le contemplât; elle redoutait surtout la méchanceté des hommes; car si elle avait beaucoup d'amis, elle comptait encore plus d'ennemis.

Ce n'était pas seulement une femme d'esprit, une femme habile, c'était en amour, comme elle le disait parfois elle-même, une femme de génie.

Sans doute elle comprenait que l'amour, qui est un luxe, a besoin de tous les luxes : la richesse, un ciel bleu, une atmosphère tiède et parfumée. Mais, pour elle, ce n'était que le cadre. Où elle excellait, où elle déployait vraiment des facultés éminentes, c'était dans la diplomatie du sentiment, dans l'art de conduire une passion, de la faire naître, de la développer, en un

mot de nouer et dénouer une intrigue de cœur. Un amour, pour elle, c'était tout un drame dont elle dirigeait l'action avec autant de talent et de science du cœur humain qu'un dramaturge émérite.

Jusqu'alors elle avait travaillé dans ce genre de haute comédie pour s'enrichir. Chacun de ces drames, elle se les était fait chèrement payer. Son amour pour M. de Lomas avait été moins une passion réelle qu'un besoin d'intrigue ; mais elle aimait Albert.

« A quoi me servirait, se disait-elle, toute mon expérience de l'amour, si je ne parvenais à dominer entièrement cet enfant, à garder son cœur pour moi seule ? »

Elle l'avait d'abord enveloppé de toutes sortes de langueurs.

L'île de Wight est un paradis terrestre : riants paysages, ombrages luxuriants, prairies embaumées et brises caressantes ; enfin la vue de la mer, la vue de l'infini.

Ils avaient passé là quatre mois pleins d'enivrement.

Lucrèce avait repris une nouvelle jeunesse. Elle oubliait son passé orageux. Elle se sentait régénérée par cet amour si frais. Elle s'abreuvait à ce sentiment exquis qui la relevait à ses propres yeux.

Son visage s'était transfiguré. Il avait parfois des expressions enfantines ; ou bien il se répandait sur ses traits des langueurs telles qu'en produit un amour profond qui fait souffrir par excès de bonheur.

Vraiment, quand le matin elle sortait au bras d'Albert avec une robe de mousseline blanche nouée à la taille par une longue ceinture à bouts flottants, elle avait des poses si coquettes, des gaietés si franches ; son visage, animé par la fraîcheur de l'air, exprimait tant de joie

..

naïve que, sous son ombrelle à reflets roses, on lui eût à peine donné vingt-cinq ans.

Albert n'avait pas assez d'expérience pour découvrir sous tant de charmes la science amoureuse de Lucrèce ; il savourait le bonheur sans l'analyser. Peut-être, avec sa nature, toute d'instinct, eût-il deviné la comédienne ; mais il se sentait si réellement aimé ! Comment se fût-il défié de cette femme qui lui prodiguait les séductions d'un esprit vraiment supérieur, en même temps qu'elle l'enivrait par les attraits tout féminins de son cœur et de sa beauté ?

Dès les premiers jours de brume ils s'étaient enfuis vers le Midi.

« J'ai horreur du brouillard, avait dit Lucrèce. Au moindre nuage qui obscurcirait le ciel de notre amour je ne pourrais survivre. »

Ils décidèrent d'aller s'établir dans les environs de Florence.

C'était elle qui s'occupait des côtés matériels de l'existence. Elle y apportait une entente des choses et un ordre qui surprenaient le rêveur Albert.

« Je suis née, prétendait-elle, avec des goûts simples. Si la fortune m'eût été favorable, j'aurais passé ma vie à la campagne, entre mon mari et mes enfants, comme une bonne ménagère. Si tu veux, nous achèterons une ferme dans quelque coin du monde ; et là nous vivrons ignorés, heureux, répandant le bonheur autour de nous, ou même réalisant, pour occuper ta belle intelligence, quelques-unes de tes généreuses idées d'amélioration sociale. Dis, le veux-tu ? »

Albert restait songeur.

Et cependant il aimait Lucrèce avec toute la passion

de la vingtième année, avec toutes les délicatesses d'une âme neuve, d'un cœur tendre et bon. Il y avait dans ce sentiment autant de reconnaissance que d'enthousiasme. Il sentait toutefois que cet amour lui laissait au cœur une sorte de vide ; qu'il y avait entre lui et cette femme un abîme moral, un abîme que l'affection, tout ardente qu'elle fût, ne pourrait jamais combler.

Sa tendresse était fiévreuse et inquiète ; il lui semblait que Lucrèce s'était emparée de son âme de vive force, et parfois il regrettait de l'avoir donnée. Enfin il pensait souvent à Madeleine ; il lui conservait la même adoration fervente ; il se reposait, dans ce souvenir si doux et si pur, des troubles et presque des remords que lui causait son amour pour la courtisane.

Lucrèce devinait qu'elle ne le possédait pas tout entier et que, malgré tout son art, ou plutôt tous ses artifices, il était un coin de ce cœur où elle ne régnait pas. Sa passion, comme sa coquetterie s'en irritaient.

Maintes fois, elle changea de tactique. D'abord elle lui avait fait croire qu'elle n'avait jamais aimé véritablement que lui, qu'il l'avait initiée à des bonheurs qu'elle ne soupçonnait pas ; puis elle lui avait raconté les amours violents qu'elle avait inspirés, pensant ainsi éveiller en lui une jalousie rétrospective.

Voulant conquérir le côté chevaleresque de son esprit, elle lui avait dit que cet amour la réhabilitait et la purifiait. Elle lui en exprimait sa reconnaissance en termes si humbles et si touchants, qu'alors Albert se mettait à ses genoux pour lui attester qu'aucune femme ne lui avait jamais paru plus pure ni plus sainte. Mais il évitait toujours de jurer un amour éternel. Il semblait

même contraint lorsqu'il lui disait qu'elle seule remplissait sa pensée.

Sans doute, il lui pardonnait son passé ; mais, quelque effort qu'il fît, il sentait d'instinct qu'il ne pourrait fondre entièrement son âme droite et naïve avec cette âme que le vice avait à jamais dégradée.

Lucrèce, avec sa finesse d'observation et son tact féminin, saisissait toutes ces nuances. Alors une idée diabolique lui vint. Elle entamerait ce diamant ; elle aurait raison de cette austérité, de cette élévation de principes, de cette justice inaltérable. Comment résisterait-il ? La corruption est si contagieuse !

Elle commença donc lentement son œuvre de perdition. Avec quelle adresse elle lançait un trait spirituel et incisif à quelqu'une des plus saintes croyances d'Albert ! Le scepticisme a tant d'attrait pour les esprits jeunes qui commencent à penser, et il était présenté par une bouche aimée sous une forme si fine ! Il en souffrit d'abord ; il s'en plaignit ; mais elle s'excusait si bien, elle demandait pardon avec tant de grâce ! Il pardonnait ; toutefois le coup était porté. Son âme ne s'en relevait pas entièrement ; le doute s'y glissait peu à peu.

« Le bonheur ne doit-il pas être le but unique de notre vie, disait-elle, et l'égoïsme n'est-il pas une nécessité de la nature humaine ? Le dévouement alors n'est il pas une duperie ? Qui vous en sait gré ? Secourir ses semblables, c'est presque toujours faire des ingrats. N'est-ce pas aussi un sentiment bien creux que cette satisfaction intérieure que prônent nos moralistes. »

Sauver le genre humain ? fonder une société nouvelle ? A quelle sauce voulez-vous nous l'accommoder ? cabétiste proudhonienne, saint-simonienne ou fouriériste ? Vou-

loir faire le bonheur des hommes malgré eux ! n'ont-ils pas prouvé de tout temps qu'ils avaient l'amour de la fange et du cloaque ? Ce sont des chauves-souris. Montrez-leur le plus petit bout de lumière, ils poussent des cris de terreur et d'affolement, comme si on voulait les incendier. N'est-il pas démontré que la clarté les blesse et qu'ils se plaisent dans les ténèbres ?

Sauver les femmes ! Mais d'abord veulent-elles être sauvées ? Le sentiment de justice le plus élémentaire n'est-il pas de laisser chacun arranger son bonheur et sa conscience tels qu'il les conçoit ? La femme adore le péché, le fruit défendu. Elle ne veut pas d'une liberté qui lui supprimerait le plus intense de ses plaisirs. Sa dignité ! elle n'en a que faire. Elle la place dans l'esclavage de l'amour. Toute sa destinée, tout ce qui fait sa supériorité même, n'est-ce pas l'amour ?

Justice, dites-vous ? Où donc la trouvez-vous, la justice ? Est-elle quelque part ailleurs que dans la cervelle atrabilaire de vos songes-creux ? Ne voyez-vous pas tous les règnes de la nature s'entre-absorber et s'entre-dévorer ? Telle est notre société. Demander au puissant, qui peut impunément abuser de sa force, de respecter le faible, n'est-ce pas comme si vous demandiez au brochet d'épargner le goujon ?

Vous réclamez la liberté comme un droit ? Mais êtes-vous bien sûr que ce soit un droit ? N'y a-t-il pas des hommes faits pour le commandement, et des hommes faits pour la soumission ? N'y a-t-il pas des natures puissantes pour l'action, et d'autres essentiellement passives ? Niez tant que vous voudrez le droit du plus fort, en tant que force musculaire ; mais refuserez-vous à cette force morale, qui s'impose plus impérieusement

encore que la force physique, le droit de s'exercer ? Nieriez-vous la légitimité des instincts dominateurs ? Ce serait refuser à certaines natures ce droit de développement que vous réclamez pour tous. N'y a-t-il pas aussi la force des circonstances ? Quel est celui d'entre nous que sa position rende complètement libre ! Quelle liberté relative réclamez-vous donc ? A quel degré vous arrêtez-vous ?

Enfin vous lancez toutes vos foudres contre le règne du mensonge. Mais supprimez le mensonge, du même coup vous supprimez les fictions politiques et sociales, admises] comme principes essentiels. Vous supprimez aussi l'art et la politesse ; vous supprimez le bonheur lui-même ; car avec la vérité absolue dans les relations, il n'y aurait plus de bonheur possible. Figurez-vous un moment que tous les voiles tombent. Quelle confusion ? quel chaos ! quels chocs ! quels désespoirs ! Il n'y aurait pas jusqu'aux mets sophistiqués de nos tables, jusqu'aux relations si fausses et pourtant si vantées de la famille, qui ne nous révoltassent ; jusqu'aux amants et aux époux dormant côte à côte qui ne se fissent horreur. C'est avec raison que la vérité nous effraye. Vous, tout le premier, en la voyant nue, vous la renverriez dans son puits. Sans doute vous tolérez la fiction inoffensive ; mais il faut être conséquent : la morale doit être absolue ; on ne peut demander la vérité dans certaines relations et la repousser dans d'autres. Le mensonge est nécessaire : c'est un élément d'ordre social ; enfin, qui ose le nier ? c'est un élément de plaisir. N'est-ce pas l'un des principaux mobiles de l'amour ? L'intrigue (et qui peut concevoir l'intrigue sans le mensonge ?) est la plus vive de nos passions. N'a-t-on pas érigé le mensonge en nécessité, en talent ?

Qu'est-ce autre chose que la diplomatie ? Supprimez le mensonge, et du jour au lendemain le corps social se dissoudrait ; c'est son principal ressort, c'est son lien le plus puissant.

Telles étaient, en substance, les attaques de Lucrèce. Mais avec quel art tout féminin, quel tact vraiment infernal elle savait présenter ces sophismes et les graduer, afin d'insinuer peu à peu le venin dans cette âme droite et délicate !

Souvent Albert ne pouvait s'empêcher de sourire, alors même qu'instinctivement il se révoltait.

Combien de temps résisterait-il ? A la longue ne se laisserait-il pas énerver au contact de cette dangereuse torpille ?

Un soir, ils étaient assis sur une falaise au bord de la mer. Le ciel était pur et calme. Le soleil disparaissait dans un horizon de feu. Pas une voile, pas un être vivant, pas un souffle dans cette immensité ; rien qu'un mugissement vague, monotone, incessant ; c'était la grande voix du gouffre, la voix imposante de l'infini.

Ils ne parlaient pas. On eût dit qu'ils craignaient de troubler ce majestueux silence.

Depuis plusieurs jours, Albert était soucieux, triste même. Plusieurs fois, Lucrèce l'avait interrogé sur le sujet de sa tristesse ; il éludait ces questions.

Elle était sérieusement inquiète. Quel pouvait être ce chagrin subit ? Aurait-il reçu une lettre sans qu'elle le sût ? C'était impossible. Elle le gardait si bien !

S'ennuyait-il ? Elle ne s'adressait cette question qu'en frémissant.

Plusieurs fois elle avait écrit devant lui à Renardet. La soupçonnerait-il ?

Cette pensée flattait son amour-propre. Elle s'y arrêta.

Albert regardait d'un air distrait ce beau ciel et cette mer tranquille. Évidemment son esprit était ailleurs.

Lucrèce appuya sa tête sur l'épaule du jeune homme.

Mais il n'eut pas, comme autrefois, ce sourire et ce regard enivrés pour la remercier de son abandon.

Alors Lucrèce se leva avec impatience et s'éloigna de quelques pas. Albert ne la suivit point.

Il était plongé dans une de ces rêveries si profondes qu'on eût dit un sommeil.

Elle marcha pendant quelques instants avec colère, arracha plutôt qu'elle ne cueillit quelques algues marines.

Elle regardait Albert, qui, lui, ne la regardait pas.

« Peut-être est-il souffrant, pensa-t-elle, et n'ose-t-il me le dire ? »

Elle revint auprès de lui.

Le visage de son ami était inondé de larmes.

« Albert, s'écria-t-elle en le secouant fortement, tu pleures, tu souffres, et je n'en sais pas la cause ! Vous ne m'aimez pas, vous ne m'avez jamais aimée ; jamais votre cœur ne s'est donné à moi sans réserve comme le mien s'est donné à vous ; jamais je n'ai obtenu votre confiance entière. Avec tous vos grands sentiments, vous n'êtes qu'un ingrat.

— Pardonnez-moi, Lucrèce ; c'est vrai, je suis coupable de m'abstraire ainsi en votre présence. Vous avez raison ; depuis quelques jours, je ne sais, je suis obsédé par une pensée fixe, un pressentiment. Oui, je souffre. Je vous en conjure, pardonnez-moi.

— Vous ne remarquez donc pas que, moi aussi, je souffre de vous voir ainsi, que je suis inquiète, que je voudrais connaître la cause de votre chagrin, afin de pouvoir le partager, le guérir?

— Non, mon amie, je ne puis vous confier mes étranges appréhensions.

— Craignez-vous de m'offenser? Je vous promets de tout pardonner. Seriez-vous jaloux?

— Moi, mais de quoi? de qui? dit Albert surpris. Nous vivons toujours seuls.

— Que sais-je? de mon passé peut-être.

— O Lucrèce! ce serait insensé. Ne suis-je pas assez heureux de vous posséder dans le présent sans vouloir vous posséder encore dans le passé? Je ne trouve rien de sot, d'égoïste, comme cet exclusivisme rétrospectif. »

Lucrèce se mordit les lèvres. Un amour très-entier, très-véhément, ne s'exprime pas ainsi.

« Eh bien! alors, reprit-elle avec froideur, il faut nous quitter; car je vois clairement que vous vous ennuyez avec moi. Sans doute nous sommes arrivés à l'apogée de notre amour. Maintenant il entre en phase décroissante. Je crois donc que c'est le moment de rompre. Je n'essayerai pas de lutter plus longtemps contre ce déclin fatal de la passion. Non, je souffrirais trop et dans ma tendresse et dans mon amour-propre. Subir un à un tous les désenchantements d'un amour qui s'en va, de ce bel amour qui était mon refuge, mon espoir suprême! Non, je ne veux pas d'un pareil supplice. »

Elle éclata en sanglots.

C'était la première fois qu'Albert la voyait pleurer. Il en fut profondément attendri. Il ne soupçonnait pas, avec sa nature confiante et bonne, que c'étaient des

larmes de colère plutôt que des larmes d'amour, ni même que ce pût être une douleur simulée.

Il tomba à ses genoux et lui baisa les mains avec transport.

« Mais dites-moi la vérité. Qu'avez-vous ? Quelle était la cause de votre tristesse ? » demanda Lucrèce avec l'insistance d'une enfant gâtée. « Je ne puis vous pardonner qu'à cette condition.

— Vraiment, dit Albert, je ne sais pourquoi je vous l'ai caché si longtemps ? J'avais peur.... je craignais.... Il me semblait que ce nom ne devait pas être prononcé entre nous. »

Lucrèce écoutait, anxieuse.

« J'ai une amie, reprit-il avec quelque hésitation.

— Une femme ! s'écria Lucrèce ; je m'en doutais. »

Ses lèvres tremblaient. Et elle devint fort pâle.

« Vous voyez bien, j'avais raison de ne pas vous parler d'elle.

— Si, dites. Oh ! je suis forte maintenant. Dites, je veux savoir.

— Je vous le jure, Lucrèce ; je n'ai jamais ressenti pour elle qu'une sainte amitié. L'affection qu'elle m'inspire n'a aucune ressemblance avec le sentiment que je vous ai voué. Toutefois, c'est une amitié très-vive. Elle en est si digne !

— Eh bien ! quoi ? Vous vous la rappelez comme cela tout d'un coup, après six mois de séparation !

— Je ne l'ai jamais oubliée. Mais, en cet instant, j'en suis particulièrement préoccupé, car je pressens qu'elle court un danger, qu'elle est malheureuse ou qu'elle va le devenir. Je ne puis penser à elle sans souffrir. Vous allez comprendre cela, Lucrèce. Dans ma jeunesse j'étais som-

nambule, et je crois qu'il m'en reste quelque chose, tout au moins pour ce qui concerne les êtres qui me sont chers.»

Le front de Lucrèce était sombre et son œil haineux.

« Et son nom, quel est-il ? »

— C'est cette jeune fille que nous avons rencontrée dans notre visite à la rue de Venise.

— Madeleine Bordier ? dit Lucrèce qui prononça ce nom d'une voix étouffée, comme s'il lui coûtait un violent effort.

— Oui, l'institutrice de ma nièce. »

Lucrèce appuya ses coudes sur la falaise et son front dans ses mains.

Elle ne répondit pas aux protestations d'Albert.

De temps en temps elle frissonnait.

Tout à coup elle releva la tête : ses yeux étaient secs, son regard, calme et triste.

« Rentrons, dit-elle, j'ai froid ! »

Le retour à la villa fut silencieux.

Lucrèce prétexta un malaise subit et se mit au lit.

Albert était au désespoir. Il s'agenouilla devant son lit et lui demanda pardon en termes passionnés.

Lucrèce jouait admirablement la malade. Cette femme, d'un esprit et d'un caractère si virils, trouvait alors des grâces, des langueurs, des tendresses qu'elle savait irrésistibles.

« Je le sens, j'en mourrai, disait-elle avec une douceur, une émotion qui bouleversaient Albert. Mais, va, la mort ne m'effraye pas. Je la préfère à la vie sans ton amour ; je l'appelle, au contraire, car je ne vois pas quelle existence pour moi serait désormais possible. Tu es si noble et si bon que peut-être, par grandeur d'âme, voudrais-tu te dévouer à moi, me sacrifier ton bonheur.

Je serais pour toi un ennui, une entrave. Non, je préfère que tu me quittes. Abandonne-moi, retourne en France, Albert. Je ne puis pas te dire que je te pardonne, car tu n'es pas coupable. Est-ce ta faute si tu ne m'aimes plus? C'est la mienne, puisque je n'ai pas su conserver ton amour. Le cœur est-il libre! Tu l'aimes, elle, parce que sans doute tu ne peux faire autrement. Elle est plus belle, plus jeune, plus heureuse que moi, et voilà ce qui vous séduit. Et puis elle ne t'aime pas, peut-être. Les hommes sont attirés par la froideur, qu'ils prennent pour de la vertu. L'obstacle les passionne. Tant qu'une femme leur résiste, c'est un ange, une merveille, une divinité. Mais dès qu'elle répond à leur amour, tout ce bel enthousiasme s'évanouit. Hélas! j'étais trop aimante pour être coquette. »

Albert avait beau protester, elle poursuivait sans l'entendre. Et avec quels soupirs, quels sanglots étouffés elle savait ponctuer toutes ces plaintes! Sans doute elle souffrait; mais avec quel art elle savait le dire!

« Et moi, reprenait-elle, qui t'empêchais d'écrire! Combien tu devais être malheureux! Car tu désires recevoir de ses nouvelles, n'est-ce pas? Je te rends la liberté, mon pauvre Albert.

— Non, je ne veux pas écrire, je n'écrirai pas. Je vous assure que je saurai dominer cette préoccupation, qui tient plutôt, je crois, à un état maladif qu'à une inquiétude raisonnée et réelle.

— Eh bien! alors, j'écrirai moi-même; car, dans l'un ou l'autre cas, je ne veux pas que tu souffres. Ce que je souhaite avant tout, c'est ton bonheur, mon enfant. Écoute, Albert, si tu le veux, je te tiendrai lieu de mère. Sans doute je ne suis pas assez sainte, assez digne;

mais ne me refuse pas cette grâce, la dernière. Laisse-moi croire que je mérite ton respect. Je t'aime tant ! »

Et doucement elle passait la main sur le front de son ami.

Albert pleurait.

Tout à coup elle se leva, revêtit un peignoir, se mit à son pupitre.

« C'est demain, dit-elle, que part le courrier pour la France. Je vais écrire à Lionel. Dans six jours nous aurons des nouvelles de Madeleine. »

Elle écrivit :

« Cher ami,

« Si je romps cet éternel silence, n'allez pas croire que c'est pour m'informer de votre santé ou de l'état de votre cœur. Non, je vous sais trop philosophe pour ressentir un chagrin capable de troubler votre équilibre ; je vous sais trop soigneux de votre personne pour l'exposer à un danger sérieux ou à un courant d'air. Quant à votre cœur, il doit être amoureux juste assez pour ne pas s'ennuyer. La nature, qui vous a si heureusement doué, s'est chargée elle-même de vous assurer contre les incendies de la passion. Il n'en est pas ainsi de moi, hélas ! À mon retour, je verrai à fonder une société d'assurances contre ces grands désastres du cœur.

« Je sais aussi tout ce que vous faites. Vous jouez, vous vous endettez. Vous subjuguiez et plantez là toutes les jolies personnes que le hasard a placées sur votre route. Vous faites damner vos créanciers, qui vous le rendent bien.

« Si je vous écris, ce n'est pas non plus pour appren-

dre ce qui se passe entre le faubourg Montmartre et la barrière de l'Étoile, comment on porte les chapeaux cet hiver, ni même pour savoir si la Beausire se coiffe à la grecque, à la romaine ou à la chien; ni si de Barnolf, subitement éclipsé, a reparu sur l'océan parisien. Non, plus rien ne m'intéresse au monde qu'une seule chose, parce qu'elle intéresse Albert : Comment se porte Madeleine Bordier, cette charmante institutrice de votre nièce? Vous reconnaissez bien là, n'est-ce pas, ma grandeur d'âme habituelle?

« Il nous faut des nouvelles très-exactes. Si vous n'êtes pas auprès d'elle, faites le voyage tout exprès pour aller la voir; car nous ne pourrions nous contenter de quelques détails vagues. Informez-nous si elle a couru quelque danger. N'a-t-elle pas souffert dans ses affections? Savez-vous quelque chose de ses projets, de ses espérances, de ses rêves même? Où en est-elle de son poème? Dites-nous encore que le travail de nuit n'a rien fait perdre à ses yeux de leur éclat et de leur limpidité; et surtout répondez-nous courrier par courrier.

« A vous d'amitié,

« LUCRÈCE. »

Elle lut cette lettre à Albert, qui ne savait comment admirer tant de générosité.

« Maintenant, lui dit-elle, va porter toi-même cette lettre à la poste. Cela te distraira d'ailleurs. Je t'ai tellement ennuyé avec mes jérémiades! Monsieur, c'est un ordre : ainsi, obéissez. »

Pendant qu'Albert s'apprêtait, Lucrèce se hâta d'ajouter en post-scriptum :

« Il faut que Madeleine Bordier soit à jamais perdue

dans l'esprit d'Albert. Répondez donc en conséquence. Mais pas d'acrimonie. Comme toujours, renvoyez-moi ma lettre. »

Puis elle cacheta, et Albert emporta la missive.

Le lendemain Lucrèce dit à Albert :

« Mon ami, j'ai eu tort peut-être de te vouloir ainsi pour moi toute seule, de te séquestrer comme je l'ai fait. Tout aussi bien j'ai besoin moi-même d'un peu de distraction. Voilà deux mois que nous vivons à quelques heures de Florence, et nous n'en avons pas encore visité les merveilles. J'ai commandé la voiture; nous partons tout à l'heure. »

Albert accepta avec joie cette diversion. Depuis la scène de la veille, la solitude l'embarrassait.

Une des premières personnes qu'ils rencontrèrent en arrivant à Florence, ce fut M. de Barnolf, qui sortait de l'hôtel des Étrangers comme ils y entraient.

M. de Barnolf était seul. Il les enveloppa tous deux d'un regard curieux et vindicatif.

Lucrèce tressaillit.

« Vous connaissez cet individu ? demanda Albert. Il nous a singulièrement regardés. »

— Oui, répondit-elle négligemment ; je l'ai vu quelquefois à Paris. »

Au musée, ils rencontrèrent encore M. de Barnolf.

Ils l'aperçurent également, en traversant le jardin des Médicis, arrêté devant une statue de Michel-Ange.

A l'église Santa-Maria dei Fiori, ils entendirent derrière eux un pas nerveux qui frappait la dalle. Lucrèce se retourna : c'était encore M. de Barnolf. Cette fois elle pâlit. En effet, comment attribuer toutes ces rencontres au hasard seul ?

Dès le lendemain, au lieu de passer plusieurs jours à Florence, comme elle l'avait projeté, elle trouva un prétexte pour retourner immédiatement dans leur villa.

Au moment où ils quittaient le chemin de fer, Lucrece aperçut encore M. de Barnolf qui semblait prendre des informations.

Elle fut réellement effrayée. Pourquoi les suivait-il ainsi ?

Le soir, elle dit à Albert :

« Cette villa, je le sens, me deviendra insupportable, car elle me rappellera sans cesse le premier chagrin que je t'ai fait. Si tu y consens, nous la quitterons, et nous irons nous établir à Naples. D'ailleurs, je trouve qu'il fait un peu froid, et que jusqu'ici ce beau ciel de Florence n'a guère soutenu sa réputation. Depuis un mois, il est presque constamment brumeux. »

Le voyage à Naples fut résolu. Ils passeraient par Rome et visiteraient en détail la ville éternelle.

VIII

Que devenait Fossette pendant que M. de Barnolf voyageait ?

Elle avait quitté le garni de la rue Notre-Dame, où ses fleurs manquaient de soleil ; elle était venue repren-

dre sa mansarde de la rue de Venise. Robiquet l'avait encore suivie et il habitait le même étage. Geneviève occupait maintenant la même chambre que Claudine.

Par une triste et froide journée de novembre, les trois ouvrières se trouvaient, comme par le passé, réunies chez Fossette. Elles travaillaient accroupies sur leurs chaufferettes, se serrant les unes contre les autres pour se réchauffer; car il n'y avait pas de feu dans ce réduit délabré, où le vent sifflait par la fenêtre mal jointe.

De temps à autre, elles cessaient de coudre pour souffler dans leurs doigts bleuis par le froid.

Elles ne riaient guère, les pauvres filles !

La morte saison avait duré plus que d'habitude et durait encore. La hausse des cotons avait fait restreindre la confection du linge blanc. Ces huit derniers mois avaient donc été très-difficiles à traverser.

Cependant, grâce aux cinq cents francs qu'avait laissés Mlle Borel, elles avaient pu vivre, bien que l'envoi de cent francs à la mère de Claudine et une maladie assez longue de Geneviève en eussent absorbé une partie.

Pour le moment, elles se trouvaient réellement misérables.

Leurs visages pâlis, leurs robes fanées, les seules qui n'avaient pu être engagées au mont-de-piété, c'étaient là des preuves douloureuses de leur vertu comme de leurs souffrances.

Geneviève, la moins forte et la plus éprouvée par le malheur, était presque méconnaissable. Ses traits tirés et fatigués portaient l'empreinte d'une tristesse navrante. Ses yeux agrandis prenaient tantôt un éclat fébrile, tantôt une fixité qui révélaient un secret désespoir.

Claudine également avait maigri. Son visage, autre-

fois admirable par ces teintes chaudes qui rappelaient les carnations méridionales, avait pris les tons pauvres et ternes qui se remarquent chez les ouvrières sédentaires de Paris, privées d'air pur et d'exercice. Cependant elle portait maintenant sur sa figure comme un rayonnement. Elle souffrait moins que les autres du froid; elle parlait davantage; elle parlait surtout de Jaclard, qu'elle avait revu, qui l'aimait toujours.

Fossette, de temps à autre, au lieu de rire comme autrefois, poussait un soupir. Elle levait sur ses fleurs un regard douloureux; car ses fleurs aussi souffraient du froid.

Elles cousaient toutes trois des pantalons de grosse toile qu'elles avaient obtenus d'un entrepreneur d'habilllements militaires. La maison qui leur avait pendant quelque temps donné de la lingerie fine, s'était fermée. La passementerie n'allait pas non plus. La mode était alors aux garnitures de dentelles noires et aux franges en chenille.

Chaque pantalon leur était payé huit sous, et elles fournissaient le fil et les boutons. En travaillant depuis le petit jour jusqu'à dix heures du soir, elles n'en cousaient pas deux. Elles ne gagnaient donc pas seize sous. Avec ce mince salaire, elles devaient se vêtir, se nourrir, se blanchir et payer leur loyer.

En pareille matière, toute réflexion est superflue. Les chiffres parlent, et leur éloquence irréfutable donne le frisson.

Les statistiques les plus rigoureuses, les calculs les plus exacts établissent qu'une ouvrière arrive tout au plus à vivre même en gagnant deux francs par jour¹.

1. Simon et Le Play.

Mais, en tenant compte des dimanches, fêtes et chômages, on ne peut porter qu'à cinq cents francs au plus le salaire d'une année.

Maintenant, si l'on compte 100 fr. pour le loyer, 185 fr. comme chiffre minimum de l'entretien, il reste à l'ouvrière 215 fr. pour la nourriture, c'est-à-dire 59 centimes par jour.

Toutefois il faut supposer que l'ouvrière ne sera jamais malade, qu'elle a de bons yeux, une bonne poitrine, des doigts agiles et infatigables, qu'il n'y aura pas de crises commerciales et que l'hiver ne sera pas trop rude. Alors, en mangeant un peu de pain, un peu de lait, très-peu de charcuterie, en se privant de tout, en rétrécissant son estomac par l'habitude d'une nourriture insuffisante, elle peut à la rigueur pourvoir à une misérable existence; car ce n'est pas là vivre.

Encore ces deux francs par jour ne les a pas qui veut. Ce sont les ouvrières d'élite, les plus favorisées, qui les obtiennent. Ce n'est pas la chemisière, car pour gagner deux francs il lui faudrait coudre huit chemises par jour; ni la gantière, car pour 1 fr. 80 c. elle devrait coudre par jour six paires de gants; ni la gilette, car le salaire de 1 fr. 70 c. supposerait la confection de six gilets droits, ou de cinq pantalons en un jour.

Quand donc l'ouvrière ne reçoit que 1 franc au lieu de 2 francs, par quelle épouvantable misère, par quelles horribles privations, par quelles honteuses ressources peut-elle combler ce déficit?

Depuis longtemps Fossette désirait apprendre à faire les fleurs. Pendant l'été, elle avait passé quinze jours dans un atelier de fleuriste; mais, au lieu de gagner, il eût fallu payer un apprentissage. Elle n'avait donc pu

continuer. Le dimanche, elle s'essayait avec du papier commun à imiter ses fleurs; elle parvenait à faire quelques roses qu'elle vendait à très-bas prix.

Elle était née artiste cette enfant de la rue. Douée d'un goût très-délicat, d'un esprit plein de finesse, d'un véritable talent d'observation, elle était condamnée cependant, sous peine de mourir de faim, à coudre des pantalons de toile grossière, à meurtrir ses petits doigts effilés, en poussant une grosse aiguille dans cette rude étoffe.

Pauvre Fossette!

« Le gouvernement, dit Fossette, ne ferait-il pas mieux, au lieu de permettre qu'un entrepreneur s'enrichît à nos dépens, d'ouvrir lui-même un atelier où les ouvrières qui ont faim iraient chercher l'ouvrage. On nous le payerait alors à peu près ce qu'il vaut réellement. Nous pourrions vivre au moins. Mais huit sous pour un pantalon comme cela, si ce n'est pas révoltant! Et c'est à prendre ou à laisser. Il y en a tant qui voudraient travailler pour le même prix! Je le sais bien, nous avons des concurrences terribles : les mécaniques, les couvents, les prisons, et toutes ces demi-bourgeoises qui n'ont pas absolument besoin de leur travail pour vivre, et qui peuvent, comme les religieuses, travailler au rabais. Elles ne réfléchissent pas qu'elles nous ôtent le pain.

— Ah! que signifient les plaintes? repartit Geneviève. Pour moi, il y a longtemps que mon parti est pris, je ne tiens plus à la vie.

— Tais-toi, dit impérieusement Claudine, tu sais bien que tu nous fais de la peine!

— Cependant, reprit-elle avec un regard vague, ne

vaut-il pas mieux mourir tout d'un coup, en un instant, que de souffrir pendant huit jours, un mois, un an peut-être, toutes les horreurs de la faim ?

— C'est un crime de se tuer, allégua Claudine.

— Quand on ne peut plus vivre cependant, quand on est si malheureux qu'on n'a plus la force de souffrir, ce n'est pas plus un crime que de mourir du choléra.

— Ah ! le fait est que ce n'est pas un métier, celui que nous faisons là. Jaclard a raison ; c'est perdre sa jeunesse que de travailler comme cela du matin au soir, et même souvent le dimanche, sans jamais se donner un plaisir.

— C'est vrai, repartit Fossette. On a beau se dire : « Bah ! la vie est faite comme cela. Qu'y faire ? Il faut la prendre comme elle est ; » il vient un moment où le courage est à bout. Je croyais qu'à force de lui rire au nez, je lasserais le guignon ; mais je commence à croire que ça le vexe et qu'il s'acharne d'autant plus qu'on a l'air de se moquer de lui. Scélérat de guignon, va ! Tiens ! pas moins, voilà encore pour toi. »

Et, appuyant son pouce sur le bout de son nez, si finement retroussé, elle envoya, par ce geste vulgairement appelé pied de nez, un défi au destin.

Elle voulut rire, mais c'est à peine si ses fossettes purent se dessiner dans ses joues roidies par le froid.

« Pourquoi, dit-elle à Claudine, n'acceptes-tu pas la proposition de Jaclard, et ne prends-tu cette place de dame de comptoir ? Au moins, là, tu auras chaud et tu serais nourrie.

— J'attends Madeleine, qui m'a défendu de m'engager avant son arrivée.

— Avant son arrivée, reprit Fossette; elle en parle à son aise! Et si la place allait être prise?

— Ah! tu ne me dis pas toute la vérité, repartit Geneviève; tu as peur de me faire de la peine. Voilà pourquoi tu hésites. C'est encore moi qui suis cause....

— Allons! vas-tu te mettre ces idées-là dans la tête! s'écria Claudine. Non, ce n'est pas cela.

— J'ai bien entendu ce que tu disais l'autre soir à Jaclard: « Je ne puis la laisser dans l'état où elle est. » Claudine, si tu m'aimes, tu prendras cette place.

— L'affaire est arrangée. Jaclard a obtenu qu'on attendrait encore quelques jours. Là, es-tu contente? D'ailleurs je suis presque sûre que Madeleine s'opposera à ce que j'entre dans un café comme dame de comptoir. »

Geneviève poussa un soupir.

« On n'entend pas Robiquet, dit tout à coup Fossette. Il n'a pas encore chanté son refrain du matin.

— C'est le froid qui lui gèle l'amour sur les lèvres, repartit Claudine.

— Voilà onze heures pourtant, et il ne pense pas à notre déjeuner. (*Appelant.*) Monsieur Robiquet! Pas de réponse? Mais où donc est-il allé, sans seulement montrer le bout de son nez en passant? Cela m'intrigue.

— Reporter son ouvrage, sans doute, dit Geneviève.

— Oh! non, il y est allé hier. C'est que j'ai une faim canine.

— Chut! quelqu'un monte. C'est lui, » fit Claudine.

Un instant après, la porte s'ouvrit; mais, au lieu de Robiquet, on vit apparaître la mère Blancheton.

« Comment, déjà! s'écrièrent les jeunes filles.

— Oui, j'ai eu de la chance ce matin; j'ai tout vendu,

sauf ces trois belles pommes que je vous ai gardées, mes petites biches, pour assaisonner votre pain sec. Dame! c'est pas trop réchauffant les pommes par la bise qui court. Il vaudrait mieux un bon bifteck. Et quand on pense que là, toutes les trois, aussi jolies que vous êtes, vous pourriez être habillées comme des princesses et souper à la Maison-d'Or, au lieu de grignoter votre pain dur, et de grelotter sous vos robes d'indienne! Tenez, il m'en vient des larmes aux yeux, tant je trouve ça beau, trop beau même; et je me dis: « Ces pauvres petites, bien sûr qu'elles regretteront plus tard leur belle jeunesse; car cette vertu, à qui cela profite-t-il? Peut-être trouveront-elles à épouser des ouvriers, des ivrognes qui les éreinteront de coups et qui ne leur laisseront que les yeux pour pleurer. Et, sur leurs vieux jours, elles feront comme la mère Blancheton, elles crieront dans la rue: Un sou les reinettes! un sou! Je sais bien qu'avec les beaux messieurs on ne s'enrichit pas toujours; mais on a la chance d'épouser un prince, ça s'est vu quelquefois, mes petits agneaux. Et puis, en tous cas, ma foi, on s'est un peu amusé dans sa jeunesse! Ah! si j'avais encore vingt ans!

— Mais, mère Blancheton, c'est très-immoral tout ce que vous nous conseillez-là. Vous nous poussez au vice, » dit Fossette en riant.

Hélas! la mère Blancheton avait été profondément démoralisée par la misère. En parlant ainsi elle croyait donner d'utiles conseils à ses voisines. Comment, en effet, les malheureux qui ont perdu tout espoir d'amélioration dans leur sort, conserveraient-ils des instincts moraux élevés, quand, à chaque instant, leur sentiment de justice est révolté par les souffrances imméritées

qu'ils endurent, par le spectacle du vice prospère, de la vertu pauvre et dédaignée !

« Au moins, mère Blancheton, ajouta Claudine, il ne faudrait pas nous décourager davantage.

— Moi, vous décourager, mes pauvres enfants ! Vous ne me comprenez pas. Tenez, puisqu'il faut vous le dire, jamais jusqu'à présent je ne m'étais repentie d'être restée une honnête femme. Mais c'est depuis que je vous vois là, toutes les trois, vous esquinter à tirer l'aiguille, sans arriver à vous nourrir à votre faim et à vous habiller chaudement, que je me dis : Il faut en convenir ; trop, c'est trop. Et ma foi, je ne puis regarder cela d'un air tranquille. J'en ai des envies de pleurer. Vraiment, le sort n'est pas juste. Il y a du mal qui devrait être permis. Quand ces pauvres petites s'amuseraient un petit brin !

— Et la morale, mère Blancheton, la morale, répéta Fossette.

— La morale.... C'est les riches qui parlent de cela. C'est facile à eux, qui ont du pain à manger à leur saoul. Ils en parlent beaucoup, oui ; mais faut voir ce qu'ils font en cachette. Blancheton a été valet de chambre dans une grande maison ; il en racontait de belles sur le compte de ses maîtres, allez ! En voilà qui s'amuse et qui ne se gênent guère. La morale, c'est pour les misérables ; comme s'ils n'avaient pas déjà assez de travailler et de souffrir.... C'est vrai qu'à la place des millionnaires nous en ferions peut-être autant.

— Ma pauvre mère Blancheton, répliqua Fossette, vous seriez jeune et vous seriez riche, que vous feriez encore comme vous avez fait. Quand on est fière et honnête, voyez-vous, il y a des choses qu'on ne peut pas

faire. Pour moi, j'aimerais beaucoup mieux mourir que de recommencer ma vie passée.

— Allons, vous avez peut-être raison. Mettons que je n'aie rien dit. »

En ce moment, on entendit dans l'escalier la voix de Robiquet qui chantait joyeusement :

Pour tant d'amour...

Et on le vit entrer portant un panier de charbon, plusieurs fagots de petit bois, un long pain sous son bras, puis un cabas d'osier dont le couvercle soulevé laissait apercevoir des paquets de toutes les couleurs.

Robiquet était rayonnant.

Les ouvrières et la mère Blancheton ouvraient de grands yeux.

Il jouissait de leur surprise.

« Les mines de la Californie, mesdemoiselles, que je vous apporte ; les mines de la Californie ! Tenez, regardez. »

Successivement il tira les provisions contenues dans le cabas et les étala sur la table. Il y avait :

Quatre tranches de saucisson, un quart de jambon, un quart de sucre, cinquante grammes de café, quatre chaussons aux pommes, un quart de gelée de groseille dans du papier gris.

« Et puis, dit-il, en tirant un dernier paquet, du nanan, du nanan, devinez quoi ! »

Il ouvrit le paquet.

« Des cornichons ! »

Ce fut un cri de joie.

C'est en effet un régal pour la plupart de ces pauvres filles, dont l'estomac appauvri par les privations recherche les stimulants.

« Enfin ce n'est pas tout. »

Et il tira de sa poche quatre grosses pièces de cinq francs.

« Il a volé ! exclama Claudine.

— Ah ! il a bien fait, dit la mère Blancheton, dont la moralité décidément était trop peu scrupuleuse.

— Il a vendu sa montre, repartit Fossette qui eut des larmes dans les yeux, car elle savait combien Robiquet tenait à sa montre, une montre qui lui venait de son grand-père.

— Ma foi, tant pis, reprit-il, on ne m'en donnait que dix francs au mont-de-piété, et je n'y tenais plus de vous voir grelotter de froid comme cela et mourir de faim petit à petit. Vous n'avez pas le droit de vous en fâcher, mademoiselle Fossette, puisque ce n'est pas seulement pour vous.

— Robiquet, mon garçon, s'écria la mère Blancheton, il faut que je t'embrasse, il le faut, Robiquet, viens dans mes bras.

— Pas vrai, mère Blancheton, que grand-père me pardonnera du haut du ciel, où il n'est pas pour sûr, car il n'a jamais mis les pieds dans une église.

— Il te pardonne, va, il ne t'avait laissé sa montre que pour ça.

— A quoi me servait-elle cette montre ! Ai-je besoin de savoir l'heure ? Je me réveille, quand il fait jour. Quand j'ai faim, je mange, et quand j'ai sommeil, je me couche. D'ailleurs, lorsque le vent souffle de ce côté, on entend très-bien l'horloge de Saint-Merry.

— Bon, vous le voyez, il ne nous a pas fait le moindre sacrifice, dit Fossette, et bientôt ce sera lui qui nous devra de la reconnaissance.

— Enfin, reprit Robiquet, j'ai une grande idée, car je ne puis non plus vous voir tristes comme cela. Si ce soir nous allions au bal? Hier, dimanche, n'avez-vous pas travaillé toute la journée comme des malheureuses?

— Au bal! s'écrièrent les jeunes filles. Avec quoi nous habiller? toutes nos affaires sont au clou.

— Ah! diable! fit Robiquet en se grattant l'oreille. Si nous allions au spectacle ou bien dîner au restaurant?

— Non, reprit Fossette, nous nous amuserons autant ici. Nous n'avons pas le moyen de dépenser vingt francs comme cela en un jour. Dans un autre moment, je ne dis pas; mais il me semble qu'en achetant des marrons, une bouteille de vin blanc et un bifteck qui nous coûtera deux francs, nous allons faire un diner princier. Il vaut mieux retirer une robe du mont-de-piété pour celle qui se chargera d'aller reporter l'ouvrage. Voilà les pantalons finis. Il s'agit d'en obtenir d'autres. Vous le savez, on donne toujours l'ouvrage le plus avantageux à celles qui sont le mieux mises. »

Geneviève seule paraissait indifférente aux propositions de Robiquet.

« Fossette a raison, dit Claudine, mais qui reportera l'ouvrage?

— Nous allons tirer à la courte-bûche. »

Robiquet allumait le feu et soufflait de toutes ses forces.

Mme Blancheton ouvrait les paquets.

En réunissant toute la vaisselle des quatre ménages, on trouva cinq assiettes, deux fourchettes et trois verres. Une bouteille servait de carafe.

Le déjeuner fut très-joyeux. Mais quel bonheur on se

promit au dîner! On ferait la cuisine. La mère Blancheton avait été cuisinière dans son temps. Elle savait aussi bien qu'aucun restaurant préparer un ragoût de mouton. Depuis près de six mois, ces pauvres filles n'avaient pas fait un repas sérieux, Elles mangeaient froid, sur le pouce, et souvent sans quitter leur ouvrage.

Puisqu'elles avaient vingt francs, elles se donnèrent congé pour le reste de la journée.

IX

Le hasard décida que ce serait Claudine qui irait rapporter l'ouvrage. Elle alla donc au mont-de-piété retirer sa robe de laine et son châle.

Elle revint s'habiller, se pomponna du mieux qu'elle put.

« Ne te fais pas si belle, lui dit Fossette, car si l'entrepreneur allait devenir amoureux de toi....

— Oh! sois tranquille, je le remettrais bien à sa place.

— Oui, mais il ne nous donnerait plus d'ouvrage.

— Ah! c'est vrai. je n'y avais pas songé.

— Ne le regarde pas trop, car avec tes yeux tu perdrais tout.

— Eh bien ! vas-y, toi, dit Claudine.

— Oh ! moi, c'est autre chose. Je n'ai qu'à rire devant un homme, et tout de suite, crac ! il est amoureux. Et je ris sans y penser, alors même que je suis triste. »

Claudine partit.

« Puisque c'est vacance, proposa Fossette, qu'en dis-tu, Geneviève, si nous allions faire un tour jusqu'au Palais-Royal pour voir ce magasin où il y a toujours de si belles fleurs ? »

— Je ne veux pas sortir, répondit Geneviève en rougissant. »

Fossette n'insista pas.

« Voyons, Robiquet, habillez-vous ; mettez votre chapeau le plus neuf, le dernier retapé, et vous m'offrirez votre bras. Je n'ai pas une belle robe, mais c'est égal ; vous allez voir dans un moment, j'aurai l'air de quelque chose. »

En effet, elle drapa sa robe d'une certaine façon, posa son châle fané avec tant de grâce ; enfin, elle chiffonna sur son chapeau un petit nœud si coquet, que, sans changer de costume, elle paraissait vraiment être en toilette. Se composer une mise élégante avec des chiffons sans valeur, c'est en cela surtout que consiste le génie de la grisette parisienne.

Or, Fossette était Parisienne jusqu'au bout des ongles.

« A mon tour maintenant, dit Geneviève dès qu'elle fut seule ; je ne puis rester ici plus longtemps. »

Fiévreusement elle fit un paquet de ses hardes, et dans ce paquet elle en introduisit un autre. C'étaient quelques petits bonnets, quelques brassières pour un nouveau-né,

mince trousseau, hélas ! qui tenait tout entier dans un mouchoir.

Elle peignait ses beaux cheveux si longs, si touffus, que, dénoués, ils la couvraient entièrement, et si fins, si soyeux, d'un blond si magnifique ! En les peignant, elle pleurait.

« Gorgu m'en donnera bien vingt francs, pensait-elle. »

Elle mit son petit bonnet de linge, qui toujours retombait en arrière à cause du poids de ses cheveux. Sur ses épaules, elle posa un pauvre châle mince et usé dont les plis formaient comme des cordes autour d'elle.

Puis elle écrivit au crayon quelques mots sur un morceau de papier qu'elle posa sur la table, afin que Claudine le vît en rentrant.

Au moment de sortir, elle hésita. Il lui sembla tout à coup qu'en franchissant le seuil de cette mansarde, elle allait tomber dans un gouffre. Un pressentiment lui serra le cœur : elle entrevit toutes les horribles tortures de la faim et du désespoir.

« Qu'ai-je donc ? dit-elle. Ah ! c'est affreux. »

Elle s'appuya au chambranle de la porte et s'essuya le front, autour duquel la sueur perlait.

Sur le lit se trouvait la robe que Claudine venait de quitter. Elle s'approcha du lit et posa cette robe contre ses lèvres.

« Merci, ma bonne Claudine, de ton amitié. Adieu ! »

Et puis, une dernière fois encore, elle voulut voir la chambre de Fossette et lui dire adieu aussi.

Elle sanglotait.

Elle passa rapidement devant la loge du concierge et entra chez Gorju.

La nuit commençait à tomber.

« Monsieur Gorju, dit-elle d'une voix si timide et si tremblante qu'il l'entendit à peine, je voudrais vous vendre mes cheveux.

— Ah ! ah ! je savais bien qu'ils m'arriveraient tôt ou tard, ces beaux cheveux-là, fit le gros homme. »

Et sa bouche droite, sans lèvres et sans dents, eut un rictus horrible ; ses yeux si petits se fermèrent tout à fait, son nez court et rond se grima d'une manière ignoble.

Geneviève frémit.

« Combien voulez-vous m'en donner ? demanda-t-elle en faisant un effort comme si l'émotion lui serrait le gosier.

— Voyons, voyons ça, dit Gorju qui avança sa main vers les cordons du bonnet pour les dénouer. »

Geneviève se retira avec effroi.

« Quoi donc ? est-ce que je vous fais peur ? Faut pas avoir peur du papa Gorju. C'est un bon enfant. Pas vrai, monsieur mon fils, dit-il à un affreux petit bonhomme qui regardait, la bouche béante. »

Geneviève avait dénoué son bonnet et ôté son peigne.

Gorju ne put retenir, non pas une exclamation, le marchand ne se la fût pas permise, mais comme un sourd grognement d'admiration. Et de sa main courte, boursofflée, blafarde, il souleva ces cheveux admirables, faits pour les caresses de l'amour comme pour les parures les plus riches. Il les souleva encore, les soupesa. Dans ses deux mains il les réunit, les tordit, en fit une natte, et puis, après avoir longuement réfléchi, il dit à Geneviève :

« Parce que vous êtes une voisine, je vous en offre cinq francs. »

Geneviève eut comme une sueur froide.

« C'est impossible, dit-elle, il me faut vingt francs.

— Oh ! ma mie, ce n'est pas moi qui vous les donnerai. Allez voir ailleurs, répondit-il en affectant une grande indifférence. »

Geneviève tordit ses cheveux, remit son bonnet et se dirigea vers la porte.

« Voyons, dix francs, fit Gorju. Mais c'est parce que je vous vois triste et dans l'embarras.

— Vingt francs, répéta Geneviève avec fermeté. Il me faut vingt francs. »

Il y eut un long et douloureux débat, dans lequel la pauvre fille marchandait son à son sa seule richesse, son dernier luxe, une partie de son corps même, dans lequel tout à la fois elle marchandait son pain, sa vie pendant quelques jours.

Gorju lui payait 18 fr. 50 c. cette belle chevelure, qu'il comptait revendre 100 francs peut-être.

Alors il procéda à cette triste exécution. Il mit ses longs ciseaux sur le cou de la jeune fille qui, à ce contact, frissonna. Et mèche à mèche, les cheveux se détachaient et tombaient dans la main de Gorju.

Geneviève fermait les yeux pour ne pas voir et aussi pour retenir ses larmes.

Pendant qu'il coupait, il interrogeait la pauvre ouvrière.

Elle répondait d'une voix brève et sèche aux curieuses questions de celui qu'on appelait dans le quartier « le chasseur de chevelures. »

« Où donc allez-vous avec ces paquets ? vous quittez notre rue, peut-être ?

— Oui.

— Pour longtemps ?

— Je ne sais pas.

— Ah ! ah ! un amoureux sans doute ?

— Si c'était cela, je ne vendrais pas mes cheveux.

— Vous retournez dans votre pays ?

— Je ne sais pas.

— Oh ! oh ! vous faites la mystérieuse avec le papa Gorju. Vous avez tort : c'est un bon enfant, le papa Gorju, qui aime à obliger son prochain, surtout quand son prochain est une jolie fille. Puisque vous ne voulez rien me dire, je ne veux rien savoir. Seulement, je puis bien supposer que vous n'êtes pas riche, puisque vous vendez vos cheveux. Si jamais vous voulez vendre soit bijoux, soit robe ou linge, allez trouver mon ami Pinsard, qui demeure rue Saint-Roch. Sa femme est marchande à la toilette. Enfin, si vous avez jamais envie de vous placer, vous pouvez aussi aller trouver de ma part M. Renardet, agent d'affaires, rue Richer, 57. Voilà des hommes de bon compte, avec lesquels il est agréable de traiter. »

A tout hasard, Geneviève prit ces deux adresses.

Elle remercia et sortit.

Gorju voulut envoyer son enfant pour épier Geneviève, ainsi qu'il l'avait fait pour Fossette ; mais comme la nuit était presque venue, l'enfant se mit à pleurer et refusa d'obéir.

Geneviève tourna la rue Quincampoix et disparut.

Claudine rentra peu de temps après. Elle revenait désolée ; car elle n'avait pu obtenir d'ouvrage. Dans son regard animé se lisaient l'indignation, la colère.

L'entrepreneur avait tenté une déclaration que Claudine avait repoussée. Alors, comme Fossette l'avait prédit, il avait refusé de l'onvrage. Elle avait supplié, non pour elle, mais pour ses amies. Espérant la réduire par la faim, le spéculateur s'était montré inflexible.

Avec quelle douleur elle rapportait à ses amies cette désastreuse nouvelle!

Une diversion tout aussi douloureuse l'attendait au logis.

Ne retrouvant pas Geneviève, apercevant l'armoire ouverte et deux rayons vides, elle eut peur. Son regard inquiet découvrit le papier laissé par son amie. Elle l'ouvrit en tremblant, le parcourut et tomba bouleversée sur une chaise.

« Où est-elle allée? mon Dieu! où est-elle allée? »
Voici ce que contenait le billet:

« Ma bonne Claudine,

« Pardonne-moi, je pars sans t'avoir prévenue. Je connais votre bon cœur. Fossette et toi, vous auriez essayé de me retenir et peut-être vous aurais-je cédé. Je vais me mettre au lit. Vous auriez voulu me soigner, soigner mon enfant, vous vous seriez privées du strict nécessaire pour me venir en aide. C'est bien assez que je souffre, sans voir encore souffrir les autres à cause de moi. Et puis, je vois bien aussi que tu refuses une bonne position dans la crainte de me faire de la peine.

« Puisque tu ne me quitterais pas, il faut que moi j'aie le courage de partir. Enfin, je dois tout dire: on me connaît maintenant dans le quartier, et la honte.... Ah! ma pauvre Claudine, je sens que j'en mourrai! Écoute,

ne t'afflige pas trop de mon départ, je suis plus riche que tu ne penses. J'ai vingt francs ; et puis un médecin que j'ai consulté l'autre jour, espère obtenir mon entrée à l'hôpital. Ne sois donc pas inquiète.

« Aussitôt que je le pourrai, je viendrai te voir. Si tu ne me revois pas, c'est que j'aurai cessé de souffrir.

« Tón amie qui t'aime de tout son cœur et qui t'embrasse en pleurant, ainsi que la bonne Fossette.

« GENEVIÈVE. »

« Partie ! partie ! où est-elle allée ? Et dans sa position ! Ah ! c'est affreux, c'est affreux ! répétait Claudine. Mais elle ne peut être bien loin. »

Elle courut chez la mère Blancheton, qui faisait tranquillement cuire son haricot de mouton et qui ne s'était pas aperçue du départ de Geneviève.

Alors Claudine alla chez les Brisemur. Personne n'avait vu l'ouvrière.

Elle questionna le concierge qui ne put non plus la renseigner.

Claudine, à moitié folle d'inquiétude, descendit dans la rue, questionna les boutiquiers d'alentour. Apercevant Gorju sur sa porte, elle courut à lui.

« Avez-vous vu, demanda-t-elle fièvreusement, une jeune ouvrière, blonde, malade, avec des paquets ?

— Oui, dit Gorju. Tenez, elle m'a laissé ses cheveux. »

Depuis la porte, Claudine aperçut posé sur le comptoir, au-dessous d'une petite lampe de cuivre, un flot d'or. Ce n'était pas la lampe qui éclairait cette sombre boutique. On eût dit que c'étaient ces cheveux, tant ils étaient brillants et lumineux.

Claudine poussa un cri.

Ces cheveux coupés lui causèrent une impression indéfinissable. Il lui sembla qu'elle venait d'entrevoir Geneviève morte.

« Tenez, dit Gorju, ils sont encore chauds. Elle sort d'ici. Pauvre fille! ça m'a fendu le cœur de couper ces beaux cheveux-là. Et puis, comme elle pleurait, j'ai eu pitié d'elle, je lui ai payé ses cheveux trois fois plus cher qu'à une autre. C'est tout au plus si je trouverai à changer mon argent. Mais il est si bon enfant, le papa Gorju; il se ruinerait pour obliger une pauvre fille. »

Claudine tenait avec abattement ces beaux cheveux coupés entre ses mains. Elle croyait toucher le cadavre chaud de son amie.

« Mais où est-elle allée? par où a-t-elle passé?

— Ah! dame! elle n'a rien voulu dire. »

En cet instant, Fossette revenait avec Robiquet.

Ils furent, eux aussi, atterrés de cette nouvelle.

Comme ils rentraient tous ensemble, le concierge remit au chapelier une lettre venant de la province. Robiquet l'ouvrit avec émotion.

Elle renfermait un billet de banque de 50 fr. et ces mots seulement : « Venez au plus vite, votre mère est malade et désire vous voir avant de mourir. »

La signature était illisible.

« Ah! c'est le jour des malheurs, dit Fossette.

— Un malheur n'arrive jamais seul, fit observer sentencieusement la mère Blancheton. Je commence à croire que vous avez eu tort de vendre la montre de votre grand-père. »

Le dîner, qui devait être si joyeux, fut bien triste. Personne ne put toucher au ragoût de la mère Blan-

cheton. On oublia même les marrons et le vin blanc.

Vers huit heures, on entendit un pas lourd dans l'escalier, un pas de souliers ferrés, un vrai pas d'Auvergnat.

Puis un moment après, un coup rude ébranla la porte.

« Il arrive toujours trois malheurs en un jour, dit encore la mère Blancheton, qui était décidément fataliste. Voici le troisième. »

Un véritable Auvergnat de l'Auvergne, portant sur son dos un échafaudage de pots de fleurs, cria !

« Est-che que ch'est ichi chez mademoigèle Fochette ?

— C'est ici, dit Fossette.

Eh bien ! voilà de la part d'un grand cheigneur qui vous j'aime. »

Robiquet devint pâle, Fossette aussi ; car elle crut au retour de M. de Barnolf.

« Remportez ces fleurs, répondit-elle, et dites à ce grand cheigneur que je refuse ses cadeaux.

— Ah ! moi, cha ne me regarde pas. Je chouis payé pour apporter ches pots de fleurs, je ne chouis pas payé pour les remporter.

— Mais je n'en veux pas, insista Fossette.

— Arrancez-vous. Moi, cha m'est égal. »

Et il déposa au milieu de la chambre plusieurs arbustes rares.

« Ce grand cheigneur, il vous fait remarquer qu'il a choigi les fleurs chans parfum, afin de ne pas vous achephixchier ; ch'est tout clair, pouishqu'il vous j'aime, il ne veut pas votre mort. Hi ! hi ! hi ! »

Et il descendit sans écouter Fossette et Robiquet qui lui criaient de reprendre ses fleurs.

..

Robiquet fut plus triste encore de l'arrivée des fleurs que de la maladie de sa mère.

« C'est trop fort, cela, » disait Fossette.

Elle s'avança près d'un magnifique cactus amarante. Elle voulut l'arracher, le flétrir; mais elle s'arrêta.

« Mon Dieu! quelle fleur superbe, soupira-t-elle. Je crois que les fleurs sont en vie, je crois qu'elles ont une âme. Ce serait un crime de les tuer, Robiquet. Il faut les laisser vivre. Et, depuis si longtemps, je n'ai que mon pauvre basilic!

— Vous ne savez pas d'où cela vous vient? demanda Robiquet d'une voix étouffée.

— Je vous jure que je n'en sais rien, répliqua Fossette qui eut pitié de la douleur contrainte de son ami.

— Ah! j'ai une idée, proposa Claudine. Comme nous sommes très-pauvres, il faut les vendre.

— Mais tu n'y penses pas, répondit fièrement Fossette. Che cherait acchepter de l'archant de che grand cheigneur qui nous j'aime. »

X

Le lendemain, Claudine, qui avait une robe et qui forcément chômait, alla voir Jaclard.

Jaclard, presque dès son arrivée à Paris, avait trouvé une place de garçon de café dans un établissement de la rue Mazarine.

Cet estaminet se composait de deux locaux très-distincts : d'un rez-de-chaussée où l'on recevait les passants, et d'un premier étage, que fréquentaient les habitués.

Ainsi que dans tous les établissements de ce genre, le comptoir du rez-de-chaussée était tenu par la maîtresse de la maison, dont la réserve impose un peu ; celui du haut, par une jolie femme, qui ne doit pas effaroucher les admirateurs.

Mais depuis huit jours cette dame de comptoir avait disparu, enlevée, disait-on, par l'un des habitués, un fils de famille.

Comme une dame de comptoir doit être jolie, savoir un peu causer et faire une addition, on ne trouve pas facilement, du jour au lendemain, un sujet convenable.

Jaclard avait pensé immédiatement à proposer Claudine, dont la rare beauté pourrait suppléer à ce qui lui manquait de calcul et d'orthographe. Jaclard était profondément démoralisé. Il voulait séduire Claudine ; mais il ne comptait point l'épouser.

Claudine, découragée par ce dernier chômage, n'étant plus retenue par Geneviève, et prévoyant l'opposition que ferait Madeleine, se résolut à suivre les conseils de Jaclard et à se présenter avant l'arrivée de sa sœur.

Dès que le maître de l'établissement la vit, il n'hésita point à l'engager.

« Seulement, dit-il, vous devrez avoir une mise un peu plus soignée. Voici cinquante francs pour subvenir aux premiers frais de toilette. Vous serez nourrie, et vous gagnerez huit cents francs par an. »

Huit cents francs, c'était plus que Claudine n'avait jamais osé rêver ; c'était toute une fortune, et une fortune qui, d'après Jaclard, serait honnêtement gagnée.

« Moi, je reçois presque autant, ajoutait-il. Aussitôt que nous aurons quelques économies, nous nous marierons. »

Claudine le crut et prit les cinquante francs d'arrhes. Dès qu'elle serait habillée, elle entrerait en fonctions. Jaclard, qui avait quelque instruction, ferait les additions et tiendrait les livres en attendant que Claudine fût au courant.

Elle revint à la rue de Venise, tout heureuse de la vie nouvelle qu'elle allait embrasser. Elle ne coudrait plus maintenant que pour son plaisir ; elle aurait des admirateurs. Enfin tous les jours, à toute heure, elle verrait Jaclard.

Pendant ce temps, Fossette rêvait tristement. Elle pensait à Robiquet, qui venait de lui dire adieu avec des larmes plein les yeux et plein la voix.

« Pauvre Robiquet ! se disait-elle, comme il m'aime ! Et moi.... non, hélas ! je ne pourrai jamais l'aimer. J'ai beau me dire : « C'est un excellent garçon, qui respecterait toujours ma volonté, mes caprices même, je serais certainement heureuse avec lui ; » hé bien ! au moment de consentir, c'est plus fort que moi, je ne puis pas. Sans doute j'avais espéré une autre vie que celle-là. Je ne puis cependant le laisser des années et des années me faire la cour pour arriver à lui dire alors comme aujourd'hui : « Robiquet, mon ami, j'en suis fâchée ; mais c'est impossible. » Et il souffre, je le vois bien ; ces émotions, ces pâleurs lorsqu'il me trouve seule....

Vraiment, je m'en veux de ne pouvoir aimer ce bon garçon-là. L'aimer par complaisance?... Non, car je l'aime encore, *lui*.... oui, je l'aime toujours. Et, je ne sais pourquoi, mais il me semble qu'il ne m'a pas oubliée. Si seulement je pouvais avoir la certitude qu'il ne m'aime plus, qu'il en aime une autre, je ne penserais plus à lui.... »

Elle regardait vaguement, et des larmes roulaient dans ses yeux.

« Mon beau Léo, soupira-t-elle, je ne savais pas que je t'aimais autant. Sans doute ces belles fleurs me viennent de toi. Voilà pourquoi je n'ai pas eu le courage de les refuser. »

Au même moment, Fossette entendit dans l'escalier les gros souliers ferrés de l'Auvergnat.

« Mon Dieu! s'écria-t-elle en posant la main sur son cœur, serait-ce encore lui qui...? »

On entra sans frapper.

C'étaient les mêmes habits de velours brun râpés, les mêmes gros souliers, le même chapeau de feutre; mais ce n'était pas le même Auvergnat. Celui-ci était plus jeune, et, bien qu'à demi cachée par d'épais favoris, sa figure paraissait belle. Cependant Fossette ne vit que le magnifique pot de camélia panaché qu'il tenait entre ses mains.

« Voilà, mademoigèlle, dit le commissionnaire avec un accent auvergnat encore plus prononcé que celui de la veille, un chuperbe pot de fleurs de la part d'un grand cheigneur qui vous j'aime.

— Comment! encore! exclama Fossette. Vous ne le poserez pas ici, je vous le défends.

— Che chouis payé pour cha.

— Posez-le à ma porte, si vous voulez ; mais dans ma chambre, je ne le veux pas.

— Mademougèle, quand je chouis payé, je fais che qu'on me dit. On m'a dit de dépoger che pot chez vous, et che le dépoge ; car che chouis un brave Auvergnat, et che ne vole chameis l'archent de la pratique.

— Ah ! c'est trop fort ! dit Fossette qui avait envie de rire. Au moins ce sera le dernier.

— Nenni, nenni, mademougèle. Tous les chours che vous j'apporterai un autre pot de fleurs, et chi vous le permettez, che les j'arrocherai.

— Mais non, mais non, je ne le permets pas.

— Alors je les j'arrocherai chant votre permichion, puicheque je chouis payé pour cha, t'rrr.

— Ah ! je comprends, dit Fossette, qui cette fois se mit à rire franchement ; c'est une farce ; c'est un grand cheigneur qui s'amuse. Mais combien de temps cela doit-il durer ? que je sache seulement si ma patience y suffira.

— Il m'a dit qu'il ne cherait content que lorscheque votre maijon cherait remplie de fleurs depuis la loche du concierge jusque chous les tuiles.

— Alors remplissez la maison si le concierge ne s'y oppose pas. Mais, pour ma chambre, en voilà assez comme cela. Demain, vous trouverez la porte fermée.

— Oh ! che n'est pas j'un obstacle ; je pacheraï par la fenêtre.

— Au cinquième ?

— Je deschendraï par les toits. Ch'ai été couvreur dans ma cheunesche et che cours chur les tuiles comme un chat.

— Je barricaderai ma fenêtre.

— Eh bien ! Ch'ai été ramoneur auchi dans ma cheunesche, che deschendrai par la cheminée.

— Il n'y en a pas.

— Alors che ferai un trou dans le mur. Ch'ai été auchi machon dans ma cheunesche.

— Je vais aller de ce pas prévenir le commissaire de police qu'on viole mon domicile.

— Je rocherai le commichaire. Mais, chavez-vous, mademoigèle, que vous j'êtes bien méchante. Qué mal donc qué vous font ches belles fleurs, puichqu'elles ne chentent rien, et que tous les matins che viendrai les jarrocher ?

— Mais, qui est-il che grand cheigneur ? Donnez-moi son adresse, je veux lui écrire, afin de savoir s'il a fait un pari, ou si tout simplement il veut me faire rire.

— Puichequ'il vous chaime, il veut que vous l'aimiez, pardine ! Et moi, à votre plache, pour avoir la paix, che l'aimerais tout de chuïte. Ah ! mais, attendez donc, ch'en dis là de belles ! Chi vous l'aimiez tout de chuïte, il n'aurait plus besoin de commichionnaire.... Mettons plutôt que che n'ai rien dit.

— Tiens ! mais il commence à me divertir, cet Auvergnat, pensa Fossette. Au fait, reprit-elle, remplissez ma chambre, puisque ça vous amuse. Moi, j'irai m'installer dans la chambre de mon voisin.

— Dans la chambre de M. Robiquet ? Aïe ! aïe ? s'écria l'Auvergnat en se grattant l'oreille. Cha ne cherait pas l'affaire du grand cheigneur qui vous j'aime.

— Dieu ! je ne m'étais pas trompée, se dit Fossette ; ce grand seigneur, c'est M. de Barnolf. Ces fleurs, c'est un prétexte pour me faire espionner. Il est toujours

jaloux de Robiquet. Voyons, faisons parler ce commissionnaire.

« Eh bien ! reprit-elle gaiement, puisque nous sommes destinés à faire connaissance, commençons tout de suite. Voulez-vous boire un verre de vin !

— Cha ne che refuche chamais, churtout de la main d'une cholie demoigèle. »

Fossette alla chercher un verre et la bouteille de vin, qui, la veille, n'avait pas été entamée.

L'Auvergnat prit le verre, y trempa ses lèvres ; mais il fit la grimace et le reposa.

« Comment ! mais vous ne buvez guère pour un Auvergnat ?

— Ch'est trop doux. Il me faut plus dur que cha.

— Ainsi, ce monsieur qui m'aime, vous l'avez vu ? Est-il grand, petit, brun, blond ?

— Cha mord donc déjà ? Ah ! les jeunes filles, ils sont-ils curieuges ?

— Eh bien ! répondez-donc ?

— Che chouis pas payé pour cha.

— Combien vous faut-il ? Je ne suis pas riche.

— Rien que cheulement un petit baiger chur la joue.

— C'est trop cher, dit Fossette.

— Ah ! qu'il est gruelle la damougèle. Che chouis che pendant un beau garchon, et j'ai une payge qu'est pas chi fière. Elle m'embrasche comme du pain. Allons ! un petit baiger, et che vous dirai che que vous voulez chavoir.

— Impossible ! mon brave homme.

— Vous n'êtes donc pas une fille de la maman du chenre humain ?

— Non, je déteste les pommes.

— Et les jolis garchons ?

— Les jolis garçons sont tous des serpents. Je les déteste encore plus que les pommes.

— Vous j'avez donc un chagrin d'amour ?

— Ah ! mais cela frise l'indiscrétion, ce que vous me demandez là, monsieur l'Auvergnat.

— Vous faites la mychtérieuse à prégent. Eh bien ! che vous le prédís ; un peu plus tôt, un peu plus tard, ch'aurai votre confianche.

— Êtes-vous j'auchi payé pour cha ? demanda Fossette en contrefaisant de nouveau l'accent auvergnat.

— Non, mais che voudrais bien travailler pour mon propre compte.

— Faites-y attention, mon brave homme, che cherait voler l'argent de la pratique.

— Chur chet article, nous n'avons pas fait de marché. Aïnchi, pas le moindre petit baiger pour tout chavoir ?

— Pas le moindre.

— Vous gêtes donc avare ?

— Oui. Il n'y a pas que les Auvergnats.

— Et chi je vous dijais que je meurs d'amour, me laicheriez-vous mourir ?

— Mon Dieu ! oui, un Auvergnat de plus ou de moins.

— Chan rancune alors. A demain !

— Vous savez que ma porte sera fermée.

— Vous faites bien de me prévenir ; ch'apporterai des g'inchetruments pour faire chauter la porte. J'ai été auchi un peu cherrurier dans ma cheunesche. »

Quand il fut parti :

« Mais c'est un Auvergnat universel, se dit en riant Fossette ; c'est égal, il est bien drôle avec son patois. Il

n'est vraiment pas trop mal, pour un Auvergnat; il a même de l'esprit, il me distraira un peu; car je vais rester seule, toute seule, et sans ouvrage. Si pourtant c'était M. de Barnolf qui m'envoyât ces fleurs! Ah! je n'y veux pas penser; j'en ai comme un vertige de joie; je serais lâche, je lui pardonnerais.... Mais Robiquet...? Maintenant qu'il est loin, que je ne puis l'aimer, dois-je lui écrire? Ou plutôt si je partais, moi aussi; car enfin cette situation ne peut durer. Il faut bien que je prenne une résolution. Mais partir?... où aller?... N'est-ce pas me condamner à mourir d'ennui, de faim, peut-être? Bah! pourquoi me préoccuper ainsi de l'avenir? cela donne de mauvaises pensées.... Il faut vivre au jour le jour. Ces belles fleurs songent-elles qui les arrosera demain? Dieu! qu'elles sont belles!»

Et elle s'accroupit pour les regarder de plus près. Elle les contempla longtemps. Elle en prit une et l'embrassa.

« C'est drôle, dit-elle. Tout ce qui est beau, j'ai envie de l'embrasser. Mais pourquoi cette fleur me fait-elle penser à ce ridicule Auvergnat? Ah! c'est qu'il m'a demandé de l'embrasser, l'insolent! C'est encore la pauvreté qui nous vaut cela. Un homme, si grossier soit-il, n'oserait pas parler ainsi à une fille riche. Mais nous, nous sommes si malheureuses! On peut nous insulter impunément. Qui se soucie de notre honneur, et qui peut y croire? Tout s'achète, le respect comme les bijoux. Le respect, c'est un luxe qui n'est pas fait pour les pauvres filles. »

XI

Mme Daubré, accompagnée de ses enfants, de Madeleine et de Lionel, venait d'arriver à Paris.

Elle avait loué un appartement rue de Provence. Maxime habitait rue Joubert.

Madeleine, vaincue par les instances de Mme Daubré, avait pris le parti de rester chez elle comme institutrice jusqu'au retour de Mlle Borel.

A peine arrivée à Paris, Mme Daubré écrivit à Maxime.

« Mon ami,

« J'ai voulu lutter contre mon amour, et Dieu seul peut savoir ce que j'ai souffert. Mais je ne suis pas faite pour ces luttes héroïques, ou peut-être mon amour est-il si grand qu'il est de ceux qu'on ne peut vaincre. Vivre plus longtemps loin de vous m'était impossible. A ce martyre de tous les instants ma vie s'en allait.

« Je suis venue, dût-il m'en coûter le repos de mon existence entière et le salut de mon âme. Mais j'oublie tout pour ne songer qu'au bonheur de vous aimer. A

la seule pensée de vous revoir, mon cœur défaille de joie.

« A bientôt, n'est-ce pas ?

« Votre GÉRALDINE. »

Lorsque Maxime reçut cette lettre, il s'habillait pour se rendre chez Fossette. Il avait déjà chaussé les gros souliers de l'Auvergnat et passé le pantalon brun à reflets blanchâtres.

En reconnaissant l'écriture de l'adresse et le timbre de Paris, il devint pâle.

« Elle est ici ! » s'écria-t-il.

Il lut la missive emphatique.

« Dans quel guêpier suis-je tombé ? Et il marchait dans sa chambre en secouant les mains et levant les pieds, comme s'il voulait se tirer d'un mauvais pas.

« Que faire ? Que lui répondre ? Mais je ne l'aime plus du tout, du tout ! C'est l'expiation qui commence.... Si je prétextais une affaire pressante dans la Patagonie ou au Kamtchatka ! Elle serait capable de me suivre. « Son amour est si grand, dit-elle, qu'il est de ceux « qu'on ne peut vaincre. » Eh bien ! me voilà joli garçon ! Où aller ? où me cacher ? Et ma Fossette ! A la bonne heure, il y a de l'esprit dans ces yeux-là. Ça petille, ça rit, ça chante. C'est la jeunesse, c'est la gaieté. Mais cette femme langoureuse et plâtrée, avec ses yeux toujours levés au ciel, son chignon postiche, ses grandes phrases et ses attaques de nerfs, ouf ! qui me tirera de ses griffes ? C'est le désœuvrement qui cause toutes ces exaltations et ces vapeurs. Si je lui écrivais de broder, comme remède, des pantoufles à son mari, ou de coudre des

layettes pour les petits pauvres? Je ne puis cependant pas la laisser mourir de chagrin! »

Un coup de sonnette interrompit ce monologue plein d'un comique désespoir. Ce fut Lionel qui entra.

En voyant Maxime dans cet accoutrement, avec ce pantalon d'Auvergnat qui lui montait presque jusque sous les bras, il ne retint pas un bruyant éclat de rire.

Maxime avait complètement oublié son déguisement. Dans la situation d'esprit où il se trouvait, il fut choqué de cette hilarité, dont il ne comprenait pas le motif.

Il fronça le sourcil.

« Ah çà! de quoi riez-vous? demanda-t-il à Lionel. »

— Comment! mais il me semble que c'est assez plaisant.

— Je n'ai pas la moindre envie de plaisanter, dit Maxime, presque en colère.

— Ah çà! mon cher, sur quel jésuite avez-vous marché? dit Lionel. Qu'y a-t-il d'étonnant que je me mette à rire devant un pareil déguisement? En temps de carnaval, je trouverais cela tout naturel. Mais là, en plein mois de novembre... »

Maxime regarda son pantalon et fut pris à son tour d'un fou rire.

« Pardon, mon ami, dit-il. Mais une violente distraction m'avait fait oublier complètement où j'en étais de ma toilette. Permits que j'endosse la veste.

— Ah! complet, mon cher, complet! Mais, sans indiscretion, que signifie cette mascarade?

— Bon! pensa Maxime, je vais le lui dire, et il le répètera à Mme Daubré, qui rompra d'elle-même. »

Il lui conta son amour naissant pour Fossette, et son amour éteint pour certaine grande dame qu'il s'abstint

de nommer, mais que Lionel put facilement reconnaître.

« Vois-tu, mon cher, ajouta-t-il, malgré ma mauvaise réputation, je suis un honnête garçon. J'estime le mari, qui est un brave homme, et qui me reçoit avec une grande cordialité. C'est une position fausse et désagréable qui me répugne.

— Ce sont là des considérations qu'on oublie quand on aime et qu'on se rappelle quand on n'aime plus. Pour le moment, l'ouvrière l'emporte sur la grande dame, voilà tout. »

Lionel était contrarié d'une rupture qui pouvait faire manquer son mariage avec Mlle Borel, ou du moins y apporter de nouvelles entraves.

« Et cette ouvrière, demanda-t-il, qu'a-t-elle donc de si séduisant?

— Une nouveauté, une perle, mon cher, une vraie perle enfouie dans un affreux galetas de la rue de Venise. »

Lionel tressaillit. Il pensait à Geneviève.

« Elle s'appelle Fossette, continua Maxime, sans remarquer l'émotion de son ami.

— Fossette ! s'écria Lionel, je ne connais que ça ! Une nouveauté passablement vieille ! Elle a bien vingt-cinq ans, cette fille-là. Elle a été, je ne sais combien de temps, la maîtresse de Barnolf. C'était cette belle mystérieuse qui avait mis à la mode ce Magyare grinchu.

— Comment ! tu en es sûr ? dit Maxime. Mais c'est impossible. Renardet le saurait, et m'en aurait prévenu.

— Renardet ! pensa Lionel. C'est Lucrèce qui noue cette intrigue ; il faut que je m'en aie. Après cela, reprit-

il à haute voix, sa liaison avec Barnolf était un amour de cœur.

— Aujourd'hui même, tout à l'heure, je saurai cela, repartit Maxime, qui parut vivement contrarié de cette révélation. Comme je vais intriguer Fossette !

— Eh bien ! demanda Lionel, mon mariage où en est-il ? Béatrix pense-t-elle toujours à moi ?

— Au fait, elle m'a chargé de te dire d'espérer encore. Ces dames comptent venir à Paris au printemps. Eh ! mais, tu oublies aussi de me donner des nouvelles de Madeleine. Que devient cette charmante fille ?

— L'aimes-tu aussi ?

— Comment ne l'aimerais-je pas ? Oui, je l'aime avec respect, avec enthousiasme. Je l'aime un peu plus qu'une sœur et pas tout à fait comme une femme. Pureté, chaleur d'âme, attrait sensuel, elle réunit tout. Je n'ai jamais rencontré une créature pareille. »

Lionel eut sur les lèvres le sourire des fats.

« Comment ! reprit Maxime qui l'observait, tu ne crois pas à sa pureté ? Tu aurais osé ?... Oh ! Lionel, tu n'aurais pas respecté cette candeur, tu aurais fait la cour à l'institutrice de ta nièce ? Enfin, que signifie ton sourire ?

— Rien, absolument rien, je t'assure. »

Il y eut un silence.

Maxime soupira.

« Je pense quelquefois, dit-il, que nous sommes de bien affreux scélérats, nous faisant un jeu de corrompre les femmes, et les écrasant ensuite de nos mépris. Comment trouves-tu cela, toi ?

— Moi j'avoue que j'y pense rarement. Ma foi ! je profite sans remords de la situation que nous font les

préjugés. Chacun pour soi. C'est aux femmes de se défendre.

— C'est cela ! tu es de l'avis de cette mère qui disait : « J'ai lâché mon coq, gardez vos poules. » Oui, mais celles qui n'ont pas de mère pour les garder ; celles qui, instruites et fières comme Madeleine, sont dans une position inférieure et douloureuse, n'ont-elles pas droit plus encore à notre respect ? Et quelle conduite tenons-nous envers ces pauvres filles qui ne peuvent vivre qu'à grand'peine de leur travail, et que nous achetons pour quelques pièces d'or ?

— Oh ! mais, mon pauvre Maxime, tu tournes à l'élégie, à la morale, à la tragédie ; tu deviens impossible. Voyons ! ce que je viens de te dire t'aurait-il aussi guéri de Fossette ?

— Non, je pensais à Madeleine. Ton affreux sourire de tout à l'heure m'a ôté une illusion que j'aimais.

— Quand je te proteste....

— Je douterai toujours. Nous ne devrions jamais sourire ainsi en parlant des femmes.

— Mais comment peux-tu supposer?... N'aimé-je pas Béatrix ?

— Je connais M.^r de Lomas pour un franc libertin. Là-dessus je vais arroser les fleurs de Fossette.

— Voilà pourtant à quoi sert la morale, dit Lionel. Nous la trouvons bonne pour les autres ; mais pour nous, quand elle gêne nos inclinations, nous l'envoyons au diable. Allons ! bonne chance ! »

Maxime serra la main de Lionel, prit le pot d'azalée et monta dans un coupé qui stationnait à la porte, sans penser que Mme Daubré l'attendait dans une fiévreuse impatience.

XII

Béatrix, tourmentée par une secrète jalousie, avait écrit à Mme Daubré que Madeleine avait l'intention de la quitter, qu'elle le tenait elle-même de la mère Bordier. Cette lettre, rédigée avec une grande perfidie, laissait entendre que Madeleine se plaignait de Mme Daubré et de Jeanne. Béatrix gémissait d'une telle ingratitude, et engageait son amie, avec toutes sortes de périphrases jésuitiques, à se débarrasser au plus tôt d'une personne qui savait si mal apprécier ses bontés.

Cependant Mme Daubré eût résisté peut-être à toutes ces accusations, si une lettre de Lucrèce à Lionel n'était venue précipiter le renvoi de l'institutrice.

Voici cette lettre datée de Naples :

« Mon cher Lionel,

» Votre lettre a produit un effet inverse à celui que tous deux nous espérions. En lisant cette histoire de promenade à la brune avec un médecin, histoire fort adroitement racontée du reste, Albert s'est écrié : « C'est une calomnie. Je savais bien qu'elle courait un danger. »
« On veut la perdre. »

..

Or, depuis la réception de votre lettre, il est plongé dans une telle mélancolie que je viens de lui offrir de rentrer en France. Il a accepté avec joie. Nous partirons donc dans deux ou trois jours. Il faut qu'à notre arrivée Madeleine ne soit plus chez votre sœur.

« LUCRÈCE. »

Lionel avait, pour obtenir le départ de Madeleine un moyen qu'il tenait en réserve. Il résolut de l'employer, puisque l'histoire du docteur Aubert n'avait pas réussi.

On se le rappelle, il avait autrefois surpris l'amour de Madeleine pour Maxime. Or, depuis le matin même, il pouvait croire que Maxime, lui aussi, aimait Madeleine.

Dans l'après-midi, à l'heure où il savait l'institutrice et les enfants aux Tuileries, il entra chez sa sœur.

Mme Daubré, vêtue avec une très-grande coquetterie, se tenait au salon. A chaque coup de sonnette, elle prêtait l'oreille et paraissait en proie à une vive angoisse. Depuis plusieurs heures elle attendait ainsi, et Maxime ne venait pas.

« Comment ! si peu d'empressement, se disait-elle, après tout l'amour que je lui ai montré ! »

D'abord elle l'avait excusé. Peut-être des affaires urgentes l'avaient-elles conduit ailleurs. Peut-être, au moment de partir, une visite, un ami l'avaient-ils retenu.

Puis, l'impatience grandissant, avec son imagination fiévreuse et ses nerfs malades, il n'est sorte d'inquiétudes, d'accusations, de résolutions insensées qui ne lui passèrent dans l'esprit.

Il ne l'aimait plus, il ne l'avait jamais aimée. Elle avait été indignement abusée par ses protestations.

Ses joues recouvertes d'un carmin factice ne pouvaient pâlir ; mais par instants, ses mains devenaient blanches, froides et moites. Elle ne souffrait pas seulement dans son amour, elle souffrait plus encore dans sa vanité. Elle expiait cruellement alors ses coquetteries passées et ses torts envers M. Daubré.

Lionel, avec sa perspicacité habituelle, devina les tortures de sa sœur. Il s'assit en face d'elle.

« Avez-vous vu beaucoup de monde aujourd'hui ? demanda Mme Daubré, qui fit un effort pour parler, car elle se mourait. »

« Non, quelques amis seulement, répondit Lionel négligemment. J'ai vu Maxime ce matin. »

— Ah ! fit Mme Daubré d'une voix étouffée ; et comment va-t-il ? Vous a-t-il dit qu'il viendrait nous voir ?

— Non, mais il m'a beaucoup questionné sur Madeleine. Autrefois déjà j'avais cru remarquer entre eux quelques intelligences. J'avais même supposé que Maxime ne venait aussi souvent vous voir qu'entraîné par un penchant secret pour votre belle institutrice. Mais je le croyais trop léger pour éprouver jamais une passion bien sérieuse. Pourtant je me trompais. C'est un culte qu'il a pour Madeleine. Il vient de m'en parler avec une admiration, un enthousiasme ! J'en étais stupéfait. Je n'aurais jamais cru qu'un homme aussi sceptique pût éprouver pour une femme une telle vénération et en même temps un tel amour. »

Mme Daubré ne répondait pas. Elle avait d'abord écouté, palpitante, et puis, peu à peu, par l'effort même

qu'elle faisait pour dominer son émotion, elle s'était évanouie.

Comme l'appartement commençait à devenir sombre, Lionel ne s'en aperçut pas immédiatement. Mais, surpris de l'immobilité de sa sœur, il l'appela en lui secouant doucement le bras.

Ayant repris ses sens, Mme Daubré se fit porter sur son lit; puis elle s'informa de l'heure.

Il était cinq heures.

« Si M. Borel vient, ordonna-t-elle, vous lui direz que je suis sortie. »

Mais Maxime ne vint pas.

Le lendemain, Mme Daubré manda Madeleine dans sa chambre.

« Mademoiselle, lui dit-elle froidement, vous m'avez manifesté à Lille le désir de nous quitter. J'ai reçu, il y a quelques jours, une lettre de Béatrix qui m'apprend que depuis longtemps vous vous trouvez malheureuse dans ma maison. Je ne veux donc point vous retenir chez moi malgré vous. Vous pouvez chercher une autre position. Moi, de mon côté, je me suis enquis d'une autre institutrice.

— En effet, madame, reprit Madeleine, j'ai pu dire que j'avais le projet de vous quitter. Toutefois, je me suis plainte, non de vous, madame, mais seulement de mes fonctions qui n'étaient pas selon mes goûts. L'attachement que vous m'avez montré en insistant pour me retenir m'avait déterminée à rester. »

Mme Daubré arrêtait sur Madeleine un regard haineux. Jamais elle ne l'avait trouvée plus belle, plus

fière, plus digne d'amour. En cet instant, elle la détestait. Elle ne résista pas au désir de se venger en l'humiliant, en la faisant souffrir aussi. Elle lui reprocha son excursion dans les *courettes* de Lille.

Madeleine raconta avec simplicité sa rencontre avec le docteur Aubert chez la mère de Geneviève.

« Il est tout naturel que vous vous disculpiez, repartit Mme Daubré; si c'est un hasard, comme vous le dites, ce hasard est fort malheureux. Je le regrette; mais toutes les apparences étaient contre vous. Je dois tenir compte de l'opinion du monde. Enfin, mademoiselle, savez-vous encore de quoi l'on vous accuse? d'avoir une intrigue avec M. Maxime Borel. »

Madeleine rougit; et, comme Mme Daubré la regardait en face, elle se troubla.

« Je veux bien croire que cette affection remonte à votre séjour dans la famille Borel, et qu'elle avait le mariage pur but, dit encore Mme Daubré, qui eut sur les lèvres un sourire dédaigneux. »

Au premier instant, Madeleine, bouleversée par cette accusation, ne répondit point. Elle pensait que la famille Borel avait peut-être découvert son amour pour Maxime, et que c'était la cause de l'hostilité qu'elle lui avait témoignée dans les derniers temps.

« Sans doute, reprit Mme Daubré avec le même ton nuancé de mépris, jusqu'à un certain point vous êtes excusable. Il n'est pas étonnant que vous ayez cherché à épouser M. Maxime Borel. C'était pour vous un brillant mariage. »

Devant ce reproche de calcul ambitieux, la fierté de Madeleine se révolta.

« C'est absolument faux, madame; je n'ai jamais

songé à épouser M. Borel. Est-ce encore Béatrix qui vous a dit cela?

— Non, mademoiselle, c'est une autre personne parfaitement renseignée, et tout à fait digne de foi.

— Mais au moins sur quels faits repose cette accusation, et qui la porte contre moi? Est-ce M. Maxime Borel? Ne serait-ce pas plutôt M. de Lomas?

— On m'a recommandé la discrétion, je ne dirai rien.

— Alors, madame, devant une affirmation sans preuves, je n'essayerai pas de me disculper. D'ailleurs, je ne m'abaisserai pas à me défendre contre une semblable calomnie. Ce soir même je quitterai votre maison.

— Vous pouvez attendre d'avoir trouvé une autre place, dit Mme Daubré.

— Non, madame, je ne resterai pas vingt-quatre heures dans une maison où je suis ainsi soupçonnée.

— Pouvez-vous donc affirmer que vous n'aimez pas M. Maxime Borel; que vous ne l'avez jamais aimé? demanda Mme Daubré, ébranlée par la fierté de Madeleine.

— Je ne dois compte de mes sentiments à personne, répondit la jeune fille avec hauteur. »

Elle sortit, monta dans sa chambre, où elle fondit en larmes.

Ce n'était donc pas assez d'être pauvre, de souffrir par le cœur, de souffrir dans sa liberté et dans sa dignité! Il fallait encore qu'elle fût indignement outragée, et par qui? par une femme sans honneur, sans vertu, qui mentait au monde et trompait son mari. Mais cette femme avait sur elle droit de surveillance et de réprimande. Et qu'est-ce qui le lui donnait, ce droit? Était-ce un mérite réel? Non, le hasard de la fortune.

Où irait-elle ? Qu'allait-elle devenir ? Mme Daubré lui devait fort peu. Elle recevait à peu près les appointements d'une femme de chambre, 800 fr. par an. Elle avait envoyé déjà quelques centaines de francs à sa mère. Sans argent, sans protection, sans famille, jetée sur le pavé d'une grande ville, quel sort l'attendait ?

Elle ne s'en inquiéta pas longtemps. N'avait-elle pas son éducation, ses talents, son travail, vingt ans, beaucoup de courage et d'espérance ? Elle vivrait avec Claudine jusqu'à ce qu'elle eût trouvé un moyen de gagner sa vie ; car pour rien au monde elle ne voulait reprendre un emploi d'institutrice. Depuis son retour à Paris, absorbée par les détails de l'installation, elle n'avait pu aller encore chez sa sœur. Elle s'y rendrait dès le soir même pour lui demander l'hospitalité.

Cependant, bien que Madeleine eût souffert dans la maison de Mme Daubré, elle ne la quittait point sans quelques regrets. Les larmes de Jeanne, qui ne voulait pas la laisser partir, lui déchirèrent le cœur ; mais, par fierté, elle ne laissa rien paraître.

« Décidément, fit observer à dîner Mme Daubré, cette fille n'a pas d'âme. Elle s'est séparée de Jeanne sans verser une larme. Nous qui avons eu tant de bontés pour elle !... »

— Il en est ainsi, répartit Lionel, de toutes les femmes chez lesquelles l'intelligence prend un développement excessif : l'esprit tue le cœur.

— Vraiment, ajouta Mme Daubré, je suis de l'avis de ceux qui regardent ces prétendues femmes supérieures comme des monstruosités. »

XIII

Madeleine avait reçu de Mme Daubré 115 fr. 115 fr., c'était une richesse. En vivant de la vie de Claudine, c'étaient deux ou trois mois d'indépendance, deux ou trois mois pendant lesquels elle achèverait son poëme, ferait un tableau pour la prochaine exposition des beaux-arts et verrait se préparer l'avenir.

A la rue de Venise, une contrariété assez vive l'attendait. Claudine avait quitté le garni depuis la veille ; mais sa mansarde n'étant pas louée, Madeleine la retint jusqu'à ce qu'elle eût trouvé un logement plus convenable.

Ce fut avec une véritable joie qu'elle prit possession de ce misérable réduit. Jamais elle ne s'était trouvée plus heureuse. Elle était libre, libre enfin ! La nuit, elle travaillerait à son poëme ; le jour, elle peindrait. Que lui importait la vie matérielle ? Cette existence ne serait d'ailleurs que transitoire ; et tant d'autres pauvres filles s'en accommodaient pendant toute leur vie !

Elle ne connaissait pas encore par sa propre expérience les tristesses et les douleurs de la misère. Elle trouvait une sorte de poésie à se voir tout à coup transportée dans ce pauvre grenier où l'attendaient le froid,

la faim peut-être. Mais alors elle regardait à travers la prisme de ses illusions. Qu'est-ce que la souffrance quand on a devant soi l'avenir, l'inconnu, cet inconnu qui laisse un champ si vaste aux rêveries de la vingtième année ?

Elle oublia les injustes soupçons dont elle avait été l'objet ; elle s'en réjouit presque, puisqu'ils la rendaient à la liberté.

Elle passa une partie de la première nuit à relire son poème, et ne se coucha qu'à trois heures du matin. Jamais elle ne dormit mieux que sur ce misérable grabat. Il était onze heures, quand un bruit de voix et de rires, qui lui parvenait à travers la cloison, l'éveilla.

En ce moment elle rêvait qu'elle entrait dans un palais magnifique. Maxime s'avavançait à sa rencontre et lui offrait son bras. Mme Daubré, Béatrix et Lionel, vêtus en mendiants, se tenaient sur son passage et lui tendaient la main.

Deux personnes en effet parlaient avec animation dans la chambre voisine. L'une de ces voix la fit tressaillir. Toutefois, écoutant avec plus d'attention, elle entendit une sorte de patois auvergnat qui la rassura.

Mais tout à coup elle se dressa sur son lit. Son cœur battit avec violence.

« C'est Maxime qui vient de rire, » dit-elle.

Elle tendit l'oreille.

« Je me suis trompée, reprit-elle, c'est tout simplement une voix qui ressemble à la sienne. »

Et sa palpitation se calma.

Cependant, comme l'Auvergnat sortait, elle l'entendit sur le palier qui disait :

« Eh bien ! mademougèle, chi vous j'êtes intriguée de

chavoir qui m'a raconté vos j'amourettes et quel est che grand cheigneur qui vous j'aime, venez demain à deux j'heures, rue Joubert, 15, et demandez monchieur Maxchime Borel. Il vous dira auschi che qu'est devenu votre Hongrois.

— J'irai peut-être, répondait Fossette d'une voix émue.

— Je vous préviens, mademoichelle, que chi vous ne venez pas, moi che ne reviendrai plus. »

Poussée par une curiosité qu'elle ne pensa pas même à réprimer, Madeleine entr'ouvrit sa porte, et reconnut le profil de Maxime, comme le prétendu Auvergnat se tournait de côté pour descendre l'escalier.

« C'est lui, dit-elle en s'appuyant contre la muraille ; car elle défaillait. Cette femme, c'est l'amie de Claudine, c'est Fossette, sans doute, dont m'a parlé hier le concierge. Mais que signifie ce déguisement ? Que vient faire Maxime dans ce bouge ? Comment, lui qui aime tant le luxe, n'est-il pas révolté par cette misère ? Ah ! c'est qu'il l'aime ! »

Pendant quelques instants, elle resta pâle, immobile, désespérée, souffrant au cœur d'une douleur aiguë.

Et puis elle se redressa.

« Mais à quoi pensé-je donc d'aimer ainsi un homme qui ne m'aime pas, un homme qui en aime une autre, deux, trois autres peut-être ? Et quelles femmes ? des menteuses, des coquettes, des créatures sans valeur, sans dignité. D'ailleurs, ai-je le temps d'aimer ? il faut que je travaille. Allons, Madeleine, un peu de courage contre ton cœur. »

Elle fit quelques pas dans cette triste cellule, luttant contre sa douleur, essayant de sourire aux pâles rayons de soleil qui s'efforçaient de traverser un lambeau de

mousseline placé devant la fenêtre ; essayant de sourire encore aux brillantes espérances qu'elle avait caressées la veille ; mais elle ne le put pas. Elle s'assit sur son lit et pleura.

« Être aimée, pensait-elle, est-ce donc un bonheur que je ne connaîtrai jamais ? Un instant j'avais cru qu'Albert m'aimait ; mais la première courtisane qu'il a rencontrée lui a pris le cœur au point de m'effacer entièrement de son souvenir. Il avait pourtant un esprit élevé, une âme tendre, respectueuse. Est-ce donc que l'amour n'est pas ce que je pensais ? qu'il n'est pas cette fusion de deux âmes, de deux intelligences qui se comprennent, se respectent, se complètent et se rivent l'une à l'autre pour jamais ? Serait-ce donc que la corruption attire l'homme, et que le mensonge et la coquetterie ont seuls la puissance de le subjuguier ? Ah ! s'il en est ainsi, je préfère ne pas aimer. Je ne veux plus penser à cela. »

Elle s'essuya les yeux, prit au hasard un de ses manuscrits et tâcha de lire : mais les mots pour son esprit distrait n'avaient aucun sens. Elle continuait de penser à Maxime.

« Comment a-t-il connu Fossette ? se demandait-elle. Claudine doit le savoir. Ah ! dans mes préoccupations égoïstes, j'oubliais ma sœur. »

Elle s'habilla à la hâte et alla frapper à la porte de Fossette.

Fossette était, elle aussi, plongée dans une profonde rêverie. Elle pensait à Barnolf. Elle pensait à ce grand seigneur qui l'aimait. Elle pensait à ce commissionnaire si spirituel qui travaillait aussi pour son propre compte. Elle soupçonnait quelque intrigue. Fille d'Ève, elle était bien près de céder à la tentation et d'aller chercher le

mot de toutes ces énigmes au numéro 15 de la rue Joubert.

« Pardon de vous déranger, mademoiselle, dit Madeleine; j'espère savoir de vous ce qu'est devenue ma sœur. »

Fossette lui raconta que Jaclard était arrivé, et qu'il avait réussi à lui trouver une bonne place dans un café du quartier latin.

« Je l'ai engagée moi même à accepter, continua Fossette; car vraiment l'ouvrage va si mal que nous ne pouvons plus vivre. Claudine a choisi entre ces trois alternatives: mourir de faim, ou se vendre, ou accepter un emploi, honorable après tout, si l'on veut se bien conduire. Elle n'avait donc pas à hésiter. Si je pouvais, moi, faire le sacrifice de ma liberté, je chercherais une place aussi; mais je l'ai essayé plusieurs fois déjà, et cela m'est impossible. Mourir d'ennui ou mourir de faim, il y a long temps que j'ai choisi. Mais tout le monde n'est pas comme moi, heureusement, ajouta-t-elle en riant. »

Madeleine la regardait attentivement, et elle la trouvait en effet charmante avec son sourire tout à la fois si fin et si naïf. Enfin un pareil amour de la liberté, qui faisait supposer chez cette fille de la rue un grand fond de dignité, acheva de gagner sa sympathie. Surmontant toute jalousie, elle lui tendit la main, comme pour réparer la pensée mauvaise qui avait un instant traversé son esprit.

« Eh bien ! mademoiselle, lui dit-elle, je sens comme vous, je vous approuve, j'ai loué pour quelques jours la mansarde de ma sœur. Si vous le voulez, nous vivrons en bonnes voisines. »

Fossette accepta avec empressement. Cependant un instant après, elle reprit :

« Je ne sais pas encore si je pourrai rester ici bien longtemps. J'hésite à prendre un parti. Mais peut-être le voisinage me décidera-t-il à attendre encore. »

XIV

Madeleine, avant de quitter sa nouvelle amie pour aller voir Claudine, se souvint qu'elle n'avait pas déjeuné.

« Voudriez-vous bien m'indiquer, lui dit-elle, les ressources du quartier ? Je désire vivre avec une grande économie, car je suis fort pauvre.

— D'ordinaire, je déjeune chez moi avec un petit pain et un morceau de charcuterie, ou un fruit pendant l'été. Quand je suis un peu plus riche, je vais à la crèmerie du numéro 20. Mais peut-être, vous qui êtes habituée à une table somptueuse, trouverez-vous cette cuisine très-mauvaise.

— Oh ! non, dit Madeleine, je ne suis pas difficile ; et, si vous voulez être assez aimable pour venir y déjeuner avec moi, vous me ferez plaisir ; car, s'il y a beaucoup de monde, je n'oserais y entrer seule. »

Au milieu de la rue, en face de la boutique de Gorju le perruquier, se trouve la crèmerie recommandée par

Fossette. C'est un établissement fort en vogue dans le quartier.

Derrière les vitres sales et huileuses sont collés des écriteaux indiquant le menu du jour. Dans la montre, deux immenses jattes d'une propreté suspecte contenaient, l'une, un liquide noir, dans lequel baignait une montagne de pruneaux en bouillie; l'autre, un liquide blanc ou plutôt bleuâtre qui sans doute voulait représenter du lait.

Les économistes de notre siècle sont les premiers qui se soient inquiétés du sort de l'ouvrière. Ils ont enfin découvert que, pour les femmes pauvres, ce monde-ci n'est pas précisément un paradis terrestre. Ayant sondé la profondeur du mal, ils ont solennellement rédigé leur ordonnance. Avec cette autorité que leur donnent leurs graves études, avec cette sagacité et cette rectitude de jugement que les générations admirent dans M. de la Palisse, ils ont dit :

« L'alimentation des ouvrières est insuffisante et malsaine. Le laitage principalement est un poison pour des femmes qui, du matin au soir, travaillent assises, penchées sur leur ouvrage, dans des ateliers mal aérés et souvent humides. Il leur faut une nourriture fortifiante, de la viande, des légumes frais et du vin. »

Ont-ils indiqué aux ouvrières le moyen de se procurer cette nourriture fortifiante? Non, c'est un détail dans lequel de si profonds génies dédaignent sans doute de s'immiscer.

Peut-être la crèmerie a-t-elle voulu répondre à cette pensée philanthropique, en ce qu'on y vend très-peu de lait, de vrai lait; car on ne peut appeler de ce nom le liquide blanchâtre et séreux, produit de l'industrie

parisienne, avec lequel on fabrique ces bouillies d'amidon, ces décoctions de chicorée appelées café au lait, dont la Parisienne est si friande.

L'ouvrier, laborieux et occupé, ne paraît guère dans les crémeries. Il a les marchands de vin. Mais c'est là que la plupart des ouvrières trompent leur faim pour quelques sous. C'est là aussi que les déclassés dont Paris fourmille viennent chercher une maigre pitance.

La pauvreté honteuse y coudoie le vice inoccupé. On y rencontre le poète de l'avenir et la courtisane du passé; on y voit autant de robes de soie fanées que de robes d'indienne, et bien moins de blouses que de redingotes râpées.

La crèmerie-traiteur de la rue de Venise était assez mal hantée. C'était un mélange d'hommes à visage suspect, de femmes à mine effrontée. Il y venait aussi de vieilles femmes sordides qui devaient être balayuses ou chiffonnières, et enfin de véritables ouvrières. Parmi celles-ci se voyaient de jeunes filles enveloppées de ces longs sarraux de lustrine qui indiquent leur profession de brunisseuses ou de batteuses d'or, et quelques autres, travaillant sans doute dans des fabriques de chapeaux de paille, car elles en avaient encore des débris attachés à leurs cheveux ou à leurs vêtements effilochés.

En pénétrant dans cette salle sombre, profonde, basse de plafond, d'où s'échappait plutôt une odeur de vaisselle graisseuse qu'un fumet savoureux, Madeleine recula d'un pas. Mais elle pensa qu'elle désobligerait peut-être Fossette en se montrant trop délicate. Puis, en sa qualité de poète, ne devait-elle pas tout étudier, tout connaître?

Elles entrèrent.

Gorju depuis sa boutique les regardait.

« Tiens, fit-il à sa femme, la sœur de Mlle Claudine avec Fossette ! Viendrait elle aussi habiter le quartier ? Il faudra que je m'informe et prévienne Renardet. »

Fossette, qui connaissait l'établissement, alla s'asseoir à la meilleure place, entre le fourneau et le comptoir. Il y fait plus chaud.

La carte était assez variée. Elle portait des pieds de mouton à la poulette, du filet de chevreuil, de la tête de veau à l'huile et du civet de lièvre.

Fossette, après avoir longtemps médité cette carte, demanda pour trois sous de riz au lait.

« Moi je prendrai un bouillon, » dit Madeleine, qui se défiait aussi de ces mets recherchés.

On apporta à Fossette un de ces bols si épais qu'ils ne contiennent presque rien, à pen près rempli d'un riz ou plutôt d'une boue blanche qui sentait la colle.

À Madeleine, on servit une eau trouble d'une couleur brune, obtenue sans doute à l'aide de quelque procédé de teinture.

Après avoir achevé leur potage,

« Que voulez-vous comme viande ? demanda Madeleine.

— Des pommes de terre à l'huile, dit Fossette, car, pour la viande, ici, on n'est jamais sûr de ce qu'on mange. Vous pensez bien qu'à quatre ou cinq sous la portion on ne peut donner ni de vrai lièvre ni de vrai chevreuil, à moins qu'ils ne soient gâtés. »

Madeleine suivit l'exemple de son cicérone. Fossette ajouta à ses pommes de terre beaucoup de vinaigre, et parut les manger avec une grande sensualité.

« Le café noir non plus n'est pas trop mauvais, dit encore Fossette, qui demanda deux *petits noirs*. »

Le petit noir, nous l'avons dit, est une réduction de la demi-tasse.

Des épiciers sophistiquent le café, surtout avec la chicorée. Il en est qui fraudent encore la chicorée¹ !

Mais aussi une tasse de café pour deux sous ! C'est, comme le dit M. William Duckett, le luxe à la portée de tout le monde, c'est la limite extrême du bon marché. Nos économistes peuvent se croiser les bras.

Fossette adorait le *petit noir*.

Pour l'ouvrière, en effet, que débilitent à la fois une vie de réclusion et son régime d'eau et de laitage, le café est, avec le vinaigre, un excitant dont elle est avide. Elle se priverait de pain pour une gorgée de ce liquide amer. Elle en aime jusqu'à l'apparence, dont elle se délecte avec la naïveté de la foi.

Pour elle le café, c'est l'absinthe. Il lui procure un moment l'excitation de l'ivresse ; il ramène une vie factice dans son organisme atrophie ; il lui monte à la tête en bouffées chaudes : il dissipe les brumes du présent et illumine les perspectives de l'avenir. Il fait renaître un instant la gaieté, la lumière, la chaleur dans une réalité sombre, froide et douloureuse.

1. Rapport de M. Tissandier, chimiste, sur les falsifications du café et de la chicorée. Voici les principales drogues employées :

Sable, brique pilée et ocre rouge ;

Foie de cheval grillé ;

Trognons de choux torréfiés ;

Noir d'os épuisé ;

Glands de chêne et betteraves torréfiés, etc., etc.

Sans doute, la police sanitaire s'exerce avec une grande vigilance ; mais, elle est loin de prévenir ou de punir tous les délits de ce genre.

Comme il était un peu tard, la plupart des consommateurs s'étaient retirés.

La porte de la crèmerie s'entr'ouvrit, et dans l'entrebâillement on vit apparaître la face blafarde de Gorju.

Il salua en vieille connaissance la patronne de l'établissement, une grosse femme à figure revêche, qui alignait sur le comptoir les gros sous reçus dans la matinée; puis il vint s'installer sans plus de façon près du poêle.

« Eh bien ! mademoiselle Fossette, dit-il, vous pouvez vous flatter de recevoir des commissionnaires dans le grand genre. Celui qui, depuis huit jours, vous apporte tous les matins de si beaux pots de fleurs descend d'un joli coupé peint en bleu, qui s'arrête au coin de la rue Beaubourg. Et quel beau cheval ! Mon père a été maquignon, je m'y connais. Le cheval vaut à lui seul de quatre à cinq mille francs. Pas la moindre tare ! Ah ! la mignonne bête, avec une robe alezan doré et une crinière noire et soyeuse comme les cheveux de mademoiselle, » acheva-t-il en désignant Madeleine.

Madeleine rougit et conserva un air sérieux qui interrompa un moment le perruquier.

« Y a-t-il quelqu'un qui vous paye pour m'espionner, monsieur Gorju ? » demanda Fossette, qui ne déguisa pas non plus l'antipathie que lui inspirait le personnage.

« J'use du droit de tout le monde, celui de passer dans la rue. J'ai vu cet Auvergnat portant des fleurs entrer au n° 37; je me suis dit : « Voilà pour mademoiselle Fossette. C'est la fortune qui vient encore frapper à sa porte. » Et pour le mal que je vous veux, j'ai ajouté : « Tant mieux ! elle le mérite. Pourvu qu'elle soit un peu plus rusée avec celui-ci qu'avec l'autre. » Ce ne

sont pas des fleurs qu'il faut demander, ça se fane encore plus vite que l'amour et la beauté; ce sont des colliers de perles et des rivières de diamants, avec le cheval et le coupé. Il n'est pas bête, Gorju, pas si bête que bien d'autres qui passent pour avoir de l'esprit. Hi! hi! hi!

Cet homme faisait horreur à Madeleine. Elle le trouvait encore plus repoussant au moral qu'au physique.

« Si vous avez fini, mademoiselle, dit-elle à Fossette en se levant, nous partirons. »

Elle paya au comptoir et sortit, sans même adresser un regard à Gorju.

« Voilà une chipie, fit le perruquier. Elle a encore quelques sous, apparemment. Ah! j'aurais du plaisir à tondre cette tête-là. Et qu'elle vienne! elle n'en aura pas cher, de ses cheveux, si longs et si beaux soient-ils.

— Oui, elle fait sa tête, ajouta la patronne; il y a des filles qui, parce qu'elles portent un chapeau, se croient quelque chose. N'avait-elle pas l'air de mépriser le bouillon et le petit noir! On lui en donnera de la marchandise à ces prix-là pour qu'elle fasse la pimbêche¹. »

1. A côté de ces établissements : crèmerie, bouillon, petit traiteur, marchand de vin, fourneau économique, etc., il s'élève à Paris, rue Grenier-Saint-Lazare, 34, un établissement coopératif, fondé par des ouvriers et des ouvrières. Les initiateurs, MM. Vincent, Geoffray et Lemaître le dirigent avec une rare intelligence des besoins moraux et matériels de l'ouvrier.

Le but des fondateurs n'est pas seulement de procurer aux travailleurs une nourriture saine, fortifiante, et peu dispendieuse, soit consommée en ville, soit consommée sur place, généralement à des tables communes : d'où économie dans le service. Leur but est encore de créer pour les travailleurs, au point de vue des relations, de l'instruction et de l'agrément, comme une vie bourgeoise.

Après le repas du soir, la salle à manger est convertie en une sorte de cercle et de salon tout à la fois, où l'on prend le thé, on joue, on lit, on cause. C'est en même temps une petite bourse du

XV

Madeline quitta Fossette et se dirigea vers le quartier latin. Persuadée d'avance qu'elle aurait une lutte à soutenir avec Claudine, elle n'entra point sans quelque émotion dans l'établissement de la rue Mazarine.

Il était deux heures. L'estaminet était à peu près désert. On lui dit que Claudine était sortie pour emplettes, mais qu'elle ne tarderait pas à rentrer.

Madeline, ayant demandé la permission de l'attendre, s'assit dans un coin de la salle et prit un journal; mais elle ne lisait pas, elle observait ce qui se passait autour d'elle.

Dans une salle du fond, elle aperçut Jaclard en long tablier blanc, qui suivait une partie de billard.

Cependant peu à peu le café s'emplissait. Ceux qui entraient, étaient, la plupart, des étudiants aux grands cheveux rejetés en arrière, à la mise peu soignée, aux gestes expansifs, au parler libre, au rire bruyant.

Quelques-uns amenaient des femmes dont l'élégance

travail au sein de laquelle l'ouvrier peut se renseigner et se procurer de l'occupation. Les groupes s'y forment selon les affinités. Les travailleurs isolés y trouvent une famille. Enfin, le dimanche des familles entières s'y réunissent.

Les fonctions du service sont réservées exclusivement aux femmes, surtout aux veuves et aux ouvrières sans travail.

tapageuse trahissait la condition. Ceux-là montaient en haut; c'étaient des habitués. On les reconnaissait à leur manière familière de saluer la maîtresse de l'établissement, à la façon dont ils interpellaient les garçons qui leur souhaitaient la bienvenue.

Enfin de temps à autre il entra une femme seule.

Une assez belle créature, enveloppée d'un manteau et coiffée coquettement d'un réseau de chenille fanée, vint s'asseoir à quelque distance de Madeleine. Elle demanda un grog.

Madeleine entendit le garçon qui, se penchant à l'oreille d'un consommateur, lui dit tout bas :

« C'est la piqueuse de bottines du n° 30.

— Une belle femme!

• — Magnifique et pas chère. »

L'habitué parla bas au garçon. Celui-ci s'avança vers la malheureuse, qui, en prenant son grog, affectait de montrer ses bras.

Elle sortit. Le garçon paya le grog, bien qu'il n'eût reçu aucun argent de l'ouvrière. L'habitué sortit également.

« Pauvre fille! dit le garçon à un monsieur en lunettes qui lisait le journal. « Elle n'a pas mangé depuis vingt-quatre heures. On reproche aux ouvrières de manquer de cœur. En voici une qui depuis un mois avait un attachement. Il y a deux jours, celui qu'elle aimait l'a quittée.

— Mais combien en a-t-elle quittés, elle? répliqua le consommateur. A peine ces filles-là ont-elles trouvé un homme qui pourrait s'attacher à elles, qu'elles se préoccupent bien moins de le conserver que de lui chercher un successeur. Quelle corruption effroyable! C'est

.. .

à ces malheureuses qu'il faut attribuer l'abâtissement de notre jeunesse.

— Eh! eh! vous en parlez à votre aise, repartit le garçon. Donnez-leur du pain, et peut-être se conduiront-elles autrement.

— Du pain! quand elles ont deux sous, elles les dépensent à leurs chiffons. C'est l'amour de la parure qui les perd, car on ne meurt pas de faim.

— La toilette est leur gagne-pain, reprit le garçon, qui était décidément un défenseur du sexe faible. Je vous assure que nous voyons parfois des misères atroces. Avec quelques sous j'ai sauvé de pauvres filles du dernier désespoir.

— Bah! vous êtes donc un philanthrope?

— J'en ai pitié, voilà tout.

— Vous êtes leur confident?

— Oh! l'habitude que j'ai de les voir fait que je devine leur détresse, rien qu'à leur manière d'entrer dans la salle. Aussi me connaissent-elles bien, » ajouta-t-il en se caressant le menton avec un certain air de fatuité qui laissait supposer que sa générosité n'était pas tout à fait désintéressée.

Madeleine avait entendu ce dialogue. Elle en avait observé la pantomime. Était-il possible de vivre à côté de cette corruption sans céder à l'entraînement de l'exemple? Non, elle ne laisserait pas sa sœur dans un milieu dont le contact seul lui semblait une flétrissure.

Claudine rentra et parut presque contrariée et embarrassée de voir sa sœur. Elles montèrent ensemble au premier. Si, au rez-de-chaussée, on gardait un certain décorum, là, entre habitués, on ne se gênait pas. On

parlait haut. Les propos grivois circulaient. Quelquefois même on se querellait.

« Ne pourrais-je te voir ailleurs un instant ? » demanda Madeleine.

— C'est impossible, répondit Claudine. Les habitués arrivent, je ne puis plus m'absenter. »

Claudine était mise avec coquetterie. Un coiffeur lui avait relevé les cheveux selon la dernière mode. Ils étaient retenus par une élégante résille bleue et or, dont la maîtresse de l'établissement lui avait fait cadeau, dit-elle. Sa robe d'alpaga noire était toute neuve et bien faite. Elle portait une ceinture de cuir doré avec une boucle qui brillait.

Madeleine elle-même fut frappée de sa beauté que mettait en relief cette toilette un peu prétentieuse.

Quand elle s'assit au comptoir, tous les yeux se fixèrent sur elle. On parlait bas, et on riait en la regardant. Madeleine aussi excitait la curiosité, bien qu'elle se tournât de côté pour dissimuler son visage.

« Ma chère Claudine, dit-elle sévèrement avec un peu de colère dans la voix, tu as eu grand tort d'entrer dans une maison semblable avant mon arrivée. Je t'aurais certes conseillée autrement ; mais, puisque la faute est faite, il faut la réparer et quitter cette maison au plus vite.

— C'est tout à fait impossible, repartit froidement Claudine ; on m'a avancé cent francs pour mes premiers frais de toilette ; je ne puis sortir d'ici avant de les avoir gagnés.

— Je sais aussi, continua Madeleine sans s'arrêter à l'objection de sa sœur, que Jaclard est ici, que c'est lui qui t'a attirée dans cette maison. Il t'y retient sans doute.

N'est-ce pas désobéir à notre mère ? Si Marie le savait, cela suffirait à hâter sa mort. As-tu bien réfléchi à cela ?

— Ma chère Madeleine, répondit Claudine avec aigreur, j'ai un an de plus que toi, et je ne sais de quel droit tu viens me faire des réprimandes. Il y a quelques jours, j'ai reçu une lettre d'Amélie. Elle m'apprend que Marie est toujours très-mal, et que, à supposer même qu'elle se guérisse, elle ne pourra reprendre son travail de tout l'hiver. D'un autre côté, tu m'écrivais toi-même que tu allais quitter la maison de Mme Daubré. A moins de laisser notre mère et Marie dans la plus grande détresse, il fallait bien accepter un emploi quelconque. Ici, je gagne 800 fr. et je suis nourrie ; c'est 400 fr. au moins que je pourrai envoyer à Lyon.

— Oh ! l'horrible misère ! » fit Madeleine qui cacha son visage dans ses mains. Les résolutions les plus héroïques et les vertus les plus pures viennent échouer contre elle.

Madeleine réfléchit quelques instants. Puis elle releva la tête et essuya ses yeux pleins de larmes. Pour sauver sa sœur, elle venait de sacrifier ses beaux rêves de liberté.

« Écoute, Claudine, dit-elle simplement, j'ai cent francs. Je possède quelques robes assez riches. En vendant tout ce luxe, qui me devient complètement inutile, je pourrai bien réaliser cent francs encore. Je rembourserai au maître de l'établissement la somme qu'il t'a avancée, afin que tu sois libre demain. Les cent francs qui me resteront, je les enverrai à notre mère.

— Et toi ? fit Claudine, touchée de cette abnégation.

— Oh ! moi, je me placerai n'importe où, dans un pensionnat, par exemple. Je travaillerai, je ferai tout

plutôt que de te laisser ici, plutôt que de consentir à ta perte.

— A ma perte ! repartit Claudine offensée. N'ai-je pas toujours été libre et me suis-je conduite malhonnêtement ? Je veux rester ici, afin de te prouver que je suis assez forte pour me garder sans le secours de personne. Je veux rester ici, parce que la vie que je menais dans mon misérable garni ne m'était plus possible. Enfin j'aime Jaclard, c'est vrai, mais nous avons l'intention de nous marier. Ici j'apprends le commerce, la tenue des livres, ce qui sera plus lucratif et moins pénible que de coudre toute ma vie à raison de seize sous par jour. D'ailleurs, informe-toi, ce café jouit dans le quartier d'une bonne réputation.

— A quoi bon m'informer ? Ce que j'ai vu et entendu tout à l'heure me suffit. Et ces regards audacieux que t'adressent tous ces jeunes gens, comment peux-tu les supporter sans rougir ? Je t'avoue que moi, en venant te voir, je craindrais d'être prise pour l'une de ces femmes qui cherchent aventure. Je t'en supplie, sors d'ici. Tu peux trouver un autre emploi, dans une maison de commerce par exemple.... Nous nous informerons. Au nom de notre mère, déjà si malheureuse, au nom de Marie, qui est mourante peut-être et qui a eu pour toi des soins si tendres, si maternels, ne résiste pas, je t'en conjure. Non-seulement tu te conduiras en fille sage et honnête, mais encore tu feras une bonne action en m'ôtant du cœur une grande inquiétude. »

Madeleine était si émue, elle suppliait avec tant d'âme que Claudine fut ébranlée.

« Eh bien ! dit-elle, je te promets de parler dès demain au maître de l'établissement.

— Soit, à demain ! reprit Madeleine qui embrassa Claudine avec effusion. »

Mais le lendemain elle reçut de sa sœur une lettre ainsi conçue :

« Ma chère Madeleine,

« Ce que tu me demandes est impossible. J'y ai bien réfléchi. Une bonne place est difficile à trouver. Tout le monde m'engage à conserver la mienne.

« En vérité, tu vois des inconvenances où il n'y en a pas. Toi, tu as été élevée comme une bourgeoise, avec toutes les idées de ce monde-là. Dans notre classe, on n'est pas si sévère sur ces sortes de choses ; car il faut vivre avant tout. D'ailleurs, je te le répète, je saurai me bien conduire.

« Tu sais que je t'aime de tout mon cœur, et que je suis sincèrement désolée de te faire du chagrin. J'en aurais beaucoup moi-même de ne plus te voir. Pourtant, dans cette circonstance, je ferais une folie de te céder, et de renoncer, par des scrupules exagérés, à une position qui pour moi est presque la richesse, et qui me permettra d'aider nos chères malades.

« Adieu, Madeleine, je t'embrasse quand même, et j'espère que tu ne me garderas pas rancune.

« CLAUDINE. »

Évidemment cette lettre avait été dictée par Jaclard.

Madeleine comprit qu'elle ne pouvait entreprendre de lutter avec lui, et que l'amour l'emporterait toujours sur les affections de la famille.

XVI

Vers deux heures, Fossette se rendit rue Joubert.

Elle espérait vaguement revoir M. de Barnolf.

Cependant, arrivée à la porte de Maxime, elle hésita. Son cœur battait violemment.

Quelle fut sa stupéfaction en reconnaissant dans Maxime son Auvergnat !

Maxime reçut Fossette avec beaucoup d'égards, presque avec respect, dans un petit salon à la fois riche et coquet qui contrastait avec le sombre appartement de M. de Barnolf.

Maxime était ému. Depuis huit jours qu'il s'occupait de Fossette, il en était devenu sérieusement amoureux. La résistance de l'ouvrière l'avait intéressé d'abord, puis avait piqué son amour-propre, enfin lui avait pris le cœur.

Fossette était aussi fort pâle : elle crut à un guet-apens. Elle resta debout, fière et indignée.

« Voyons, dit-elle, j'attends le mot de cette comédie : êtes-vous un Auvergnat déguisé en grand seigneur ou un grand seigneur qui vous déguisiez en Auvergnat pour vous amuser d'une pauvre fille ?

— Je suis tout bonnement, repartit Maxime, un

homme qui vous aime et qui demande à devenir le plus humble de vos serviteurs.

— Autrement dit, vous voulez me séduire?

— Avec quels yeux sévères vous me regardez! Suis-je donc bien coupable? Si je cherche à vous séduire, n'est-ce pas une preuve que vous-même la première, vous m'avez séduit? »

Fossette trouva l'argument ingénieux et sourit.

Maxime, enhardi par ce sourire, se jeta à ses genoux; mais Fossette se leva.

« Monsieur Borel, dit-elle sérieusement, je veux être sincère avec vous. Tout Auvergnat que je vous aie connu, vous m'avez paru respectueux et bon pour les pauvres filles, et j'ai pour vous un commencement d'amitié. Faut-il être plus sincère encore? Bien des fois, en tirant mon aiguille, je pensais au commissionnaire qui m'apportait de si belles fleurs, et je regrettais qu'avec un si aimable visage et un si gai caractère, il ne fût qu'un Auvergnat. Peut-être, si je vous avais rencontré avant M. de Barnolf, vous aurais-je aimé. Mais, malgré sa conduite envers moi, j'ai beau faire, je l'aime encore. C'est le seul espoir d'avoir de ses nouvelles qui m'a conduite ici. »

Maxime se mordit les lèvres.

« Eh bien! reprit-il, vous êtes une bonne et honnête fille, et quoique je doive souffrir de votre refus, je serais un sot de vous garder la moindre rancune. Je vous estime davantage au contraire pour votre sincérité. D'ailleurs, personne plus que moi ne respecte la liberté dans l'amour. Quoique, par nature, je sois inconstant et que l'inconstance me paraisse la vraie loi du cœur, cependant je ne disconviens pas que la fidélité puisse avoir son

mérite. Et quand je la rencontre, je m'incline, sinon avec beaucoup d'admiration, du moins avec déférence. Dans cette circonstance, je la regrette autant pour vous que pour moi ; car il me semble que mon caractère éminemment fantaisiste eût mieux convenu au vôtre que celui de Barnolf. Barnolf, soit dit entre nous, est un peu tragique et rancunier. Je ne veux pas lui nuire dans votre esprit. C'est un homme loyal et passionné. Je ne plaide plus ma cause, puisqu'elle est jugée ; mais je déplore amèrement d'être venu trop tard. Je désire rester votre ami, le voulez-vous ? Je suis un peu artiste. J'aime les bonnes et jolies filles pour la vue, comme vous, vous aimez les belles fleurs ; vous êtes aussi agréable à entendre qu'agréable à voir ; me permettrez-vous d'aller quelquefois vous rendre visite ? »

Fossette lui tendit la main.

« Je crois, lui dit-elle, que vous êtes le premier homme juste que j'aie jamais rencontré ; juste envers les femmes, entendons-nous. J'aurai toujours grand plaisir à vous voir ; mais, hélas ! vous m'aurez bientôt oubliée.

— Voyons, reprit Maxime, je veux remplir tout de suite mes fonctions d'ami. Vous venez, n'est-ce pas ? pour chercher des nouvelles de Barnolf ; je vous en ai promis pour vous attirer ici ; je vais vous en donner. Je sais qu'il voyage en Italie.

— Ah ! et reviendra-t-il bientôt ?

— Je m'en informerai, si vous désirez le savoir. Faudra-t-il même plaider votre cause ?

— Oh ! non, s'écria Fossette, rien de semblable. Je ne veux pas qu'on lui rappelle mon existence, s'il ne s'en souvient plus.

— Étrange fille ! pensa Maxime. Quelle femme char-

mante elle eût fait, placée dans une sphère plus élevée ! »

Comme Fossette sortait, elle se retourna, et regardant Maxime avec affection :

« Je vous accorde, sur la joue, le baiser que l'Auvergnat m'a tant demandé.

— Non, merci, ça brûle, » fit Maxime en riant.

En cet instant, le valet de chambre de Maxime entra et demanda :

« Faut-il servir monsieur ?

— Voulez-vous, dit Maxime à Fossette, accepter un déjeuner de garçon ?

— Non, répondit-elle, avant de venir j'ai déjeuné avec une nouvelle amie, une belle personne. Eh ! mais, vous devez la connaître. N'êtes-vous pas M. Maxime Borel, de Lyon ?

— Oui.

— Eh ! bien, cette belle personne, c'est Mlle Madeleine Bordier.

— Madeleine ! s'écria Maxime ; comment la connaissez-vous ? »

Fossette lui raconta sa liaison et son voisinage avec Claudine, puis sa connaissance toute récente avec Madeleine.

Et quand Fossette fut partie :

« Quelle singulière coïncidence ! se dit Maxime. Ces deux femmes amies, les deux seules femmes que j'aime, les deux seules qui m'aient résisté ! »

Il soupira.

« Allons, puisque je suis en veine de générosité, soyons généreux pour tout le monde. Voilà trois jours que Mme Daubré m'attend. J'irai la voir, ne serait-ce que pour connaître la cause du départ de Madeleine. Mais

comment lui expliquer mon retard, mon silence? Que lui dire? Que Mademoiselle-Lucie a pris une fluxion de poitrine?... La mettre en concurrence avec une jument, ce serait peu gracieux. Que deux jolies fossettes m'avaient tourné la tête?... De moins en moins flatteur. Que la joie m'a donné une attaque d'appoplexie?... Non, restons vraisemblable. Je lui dirai dans son style que, voulant être plus fort qu'elle-même, j'ai lutté pendant trois jours contre un amour qui nous perdra tous deux, et que je cède à l'attrait irrésistible qui m'entraîne vers elle. Et elle le croira, pauvre femme! A son âge on est si crédule. Il y a des grâces d'état. Ces choses-là s'écrivent encore assez facilement; mais les dire, c'est rude à passer. Et puis, c'est de la comédie. Bah! ça la rendra si heureuse.... Ah! combien j'aime mieux la charmante simplicité de Fossette! »

Il trouva au salon de Mme Daubré M. de Lomas, qui lui dit :

« Voilà trois jours que ma sœur est malade; elle ne reçoit pas.

— Veuillez donc voir. »

Lionel revint lui dire un instant après :

« Ma sœur n'y est pour personne: elle a une migraine affreuse. Plus tard, quand elle sera remise, elle me chargera de t'en prévenir. »

Lionel apprit à Maxime, comme grande nouvelle, le retour de Lucrèce et d'Albert.

« Tant mieux, dit Maxime, il n'y a que chez Mme de Courcy qu'on s'amuse un peu et qu'on joue sérieusement. Je suis si malheureux en amour depuis quelque temps,

que, si le proverbe est vrai, je dois cet hiver gagner des sommes folles. »

XVII

En entrant chez lui, Maxime trouva Renardet et plusieurs invitations pressantes pour dîners et soirées.

« Dieu ! quel ennui et quelle fatigue ! s'écria-t-il en se laissant tomber dans un fauteuil.

— Il vous est si facile, dit Renardet, de rester chez vous quand le monde vous ennuie !

— Ah ! vous croyez cela ? Certainement, quand on est simple comparse dans la société, il est permis de se coucher à dix heures, après avoir fait une vertueuse partie de dominos. Mais quand on compte dans le monde élégant, il faut travailler. Travailler est le mot, entendez-vous, Renardet ? Il faut travailler à soutenir sa réputation. Et l'on nous appelle des oisifs ! Nous sommes les vrais martyrs de la civilisation. Vous, monsieur Renardet, vous pouvez porter simplement un habit de gros drap en hiver, et une veste de toile en été ; vous sortez à pied ; vous vous crottez, personne n'y fait attention. Mais moi, qui appartiens à cette curieuse variété de l'espèce humaine qu'on appelle les élégants, sous peine de perdre toute considération, de passer pour un

homme ruiné ou, qui pis est, pour un homme fini ; sous peine de tomber dans l'hypocondrie en changeant d'habitude, je suis obligé de m'habiller chez Humann, de porter des bottes où mon pied est à l'étroit, des faux-cols et des pantalons qui me gênent. Voilà pour la torture physique. Mais qu'est cela à côté de nos tortures morales ? L'amour, l'amitié, la considération, le repos, le bonheur enfin, il nous faut tout soumettre au contrôle de quelques conventions sociales. Au risque de déchoir dans l'estime d'un millier d'individus dont isolément on ne fait aucun cas, il est certains endroits où il faut paraître certains jours, à de certaines heures. Il faut cabaler pour certaines femmes qu'on méprise, ou contre certaines autres qu'au fond l'on estime. S'attabler chaque nuit au baccarat ; professer le mépris de tout ce qui est sérieux, le dédain de tout ce qui est utile ; tourner en un mot dans un univers qui commence au bois de Boulogne et finit à la rue Le Peletier ; voilà les douleurs, les capitulations, les servitudes de nos élégants, de ces oisifs somptueux qu'on appelle les rois de la mode.

— Ah ! diable ! fit Renardet, vous êtes donc malade ? Auriez-vous éprouvé quelque nouveau désastre, ou bien aurais-je par mégarde négligé quelques-uns de vos créanciers ?

— Non ; mais de temps à autre je me révolte contre le vide, contre la fatigue d'une pareille vie, fatigue que je n'ose même pas montrer, tant j'ai encore à toutes ces puérilités, à tous ces vaniteux plaisirs. J'aurais eu l'ambition de donner à l'élégance parisienne un peu d'intelligence et de grandeur ; mais je ne rencontre que de petits fous qui, au moral, ont au moins soixante ans, gourmés, mesquins, incapables d'enthousiasme ; sans es-

prit et sans goût. Je les voudrais artistes ; ce ne sont que des mannequins. J'ai honte parfois de me trouver mêlé à ce monde-là, de ne pouvoir imprimer à toute cette froide jeunesse, je ne dirai pas des élans généreux, mais seulement la passion de l'art.

— Sous le rapport des idées, j'en conviens, dit Renardet, la jeunesse élégante de nos jours est tout à fait nulle ; mais comme rouage social, son utilité est incontestable. Votre faste, vos caprices donnent du travail à plusieurs millions d'hommes. Enfin, si vous concourez peu à l'amélioration de l'espèce humaine, au moins contribuez-vous puissamment à l'amélioration de la race chevaline.

— Comment ! monsieur Renardet, repartit Maxime en riant, vous ne vous contentez pas d'être un homme d'affaires incomparable, vous êtes aussi un économiste ?

— A mes moments perdus, je fais de tout un peu. Je suis surtout un profond anatomiste du cœur humain. Et je devine à votre mauvaise humeur que vous êtes amoureux de Fossette, qui en ce moment joue avec vous la comédie de la vertu.

— Vous n'y êtes pas. Je suis de mauvaise humeur, c'est vrai ; je suis amoureux, c'est vrai, et j'ai échoué, c'est encore vrai ; mais Fossette ne joue aucune comédie.

— Eh bien ! vous êtes plus amoureux que je ne l'aurais cru. Voyons, que lui avez-vous offert ?

— Mon cœur.

— Votre cœur et rien avec ?

— Non.

— Vous avez beau être joli garçon, un cœur tout seul, c'est comme le pain sec, un peu aride, et les fillettes aiment tant les confitures !

— Mon cher monsieur Renardet, je n'y ai pas même songé. Instinctivement je sentais que c'eût été une fausse note.

— Oh ! il y a manière de présenter les choses. C'est surtout une question de chiffres. Quand le chiffre est très-élevé, l'offre cesse d'être blessante. Avez-vous oublié le mot d'une grande reine à son ministre qui, à chaque refus, augmentait l'enchère : « Vous en direz tant, » répondit-elle enfin.

— C'est que, toute reine qu'elle fût, elle était de l'étoffe dont on fait les courtisanes. Moi, je crois à la vertu de certaines femmes ; et lorsque je rencontre un fat qui fait parade d'incrédulité sur ce chapitre, je me dis : « Voilà un homme qui certainement a rencontré beaucoup de cruelles. »

— Eh bien ! reprit Renardet piqué au jeu, me donnez-vous votre procuration pour traiter avec Fossette comme bon me semblera ?

— Oui, mais à la condition que vous y mettrez des formes ; car pour rien au monde je ne voudrais blesser cette aimable fille.

— Oh ! soyez tranquille, je sais me conduire avec le beau sexe. Mais il faut se hâter et profiter de l'absence de Robiquet et de M. de Barnolf. Quand Robiquet verra sa mère en parfaite santé, il reviendra.

— Renardet, je n'approuve pas le stratagème que vous avez imaginé pour éloigner ce garçon. N'en pourriez-vous inventer un autre ?

— Aucun autre n'eût pu le déterminer à quitter Fossette du jour au lendemain, et comme vous vouliez attaquer immédiatement la position, il fallait la priver de sa principale défense.

— Mais enfin, que voulez-vous tenter ?

— Je ne sais pas encore. En tout cas, nous avons une auxiliaire qui, cet hiver, ne nous fera pas défaut. Je n'ai pas besoin de la nommer : c'est la misère. Les temps sont durs pour les petites ouvrières. Or, à vingt ans, on ne se résout pas à mourir de faim quand on peut faire autrement. Sans doute, elles luttent plus ou moins ; mais fatalement il faut qu'elles tombent. Comment résisteraient-elles ? D'un côté, des tortures dont personne ne leur sait gré ; de l'autre, les entraînements de l'exemple, toutes les séductions du plaisir et de la richesse.

— C'est horrible ! fit Maxime. Pauvres créatures ! Et quand on pense comme nous les traitons ! Si nous avions souffert ce qu'elles ont enduré ! Nous n'y songeons pas seulement ; nous exploitons leur misère au profit de nos plaisirs, et ensuite nous les foulons aux pieds ; nous sommes plus vils qu'elles, plus coupables surtout. Non, je ne veux pas devoir Fossette à la misère.

— Alors, répliqua vivement Renardet, qui craignait de perdre le fruit de sa diplomatie, il faut nous hâter de faire nos offres pendant que son travail suffit à la faire vivre. »

Maxime donna son consentement.

« Toutefois, ajouta-t-il, je vous le répète, je ne ratifierai vos moyens qu'autant qu'ils me paraîtront tout à fait avouables.

— Il ne ratifiera que ce que je voudrai bien lui montrer, pensa Renardet. Est-il niais avec tout son esprit ! »

Comme il sortait, Maxime le rappela pour lui annoncer le retour de Mme de Courcy.

• Si vous la voyez avant moi, lui dit-il, apprenez-lui une grande nouvelle, une nouvelle qui lui fera plaisir :

Mme de Beausire, qui lui a causé tant d'insomnies, est sur le pavé. Elle trompait le duc avec son coiffeur; le duc l'a mise à la porte.

— Je le savais, repartit l'homme d'affaires. Peut-être même ne suis-je pas tout à fait étranger à ce dénoûment comique.

— Cet homme me fait peur, se dit Maxime quand Renardet fut dehors. Il se trouve mêlé à tant d'intrigues, à tant d'affaires équivoques, que vraiment j'hésite à lui continuer ma confiance. Mais c'est un homme si habile ! D'ailleurs je ne signe jamais rien sans l'avoir examiné. Je crois bien qu'il me vole et que ses comptes sont un peu chargés ; mais les soucis d'argent me sont si odieux que vraiment je ne puis payer trop cher ma tranquillité. D'ailleurs de tous les usuriers auxquels je m'étais adressé, c'est encore lui qui m'étrille le moins. Enfin, tout de suite, du jour au lendemain, j'ai la somme qu'il me faut. A propos, il convient pourtant que je sache un peu où j'en suis ; car voilà un an que je ne vais pas mal ! Bah ! ce sera pour un autre jour. Ce soir j'ai un diner et deux bals ; c'est assez d'occupation. »

Comme il s'habillait, on lui remit une lettre de Mme Daubré.

Il l'ouvrit ; il y avait huit pages d'une écriture fine et serrée. Que de lamentations ! que de reproches !

« Eh bien ! pensa Maxime, elle n'avait pas la migraine, elle m'écrivait. Si elle m'avait reçu, sa littérature se trouvait perdue. Oh ! quelles migraines que celles qui se résolvent en une pareille avalanche de phrases ! Elle devrait écrire des romans, la pauvre femme, si elle a besoin de répandre son imagination pléthorique ; mais qu'elle me laisse en repos ! A demain les affaires ennuyeuses. »

..

Sans en achever la lecture, il posa la lettre dans son secrétaire et sortit.

XVIII

Un incident imprévu vint retarder le retour de Lucrèce et d'Albert.

Les deux amants avaient visité Rome. Et à Rome comme à Florence, ils avaient trouvé M. de Barnolf sur leur passage.

Ce fut à Naples que leur parvint la réponse de Lionel, réponse qui avait si fort attristé Albert. Ils décidèrent de retourner en France.

C'était la veille de leur départ. Quoique toujours préoccupé, Albert paraissait heureux. Lucrèce était soucieuse et triste. Elle éprouvait quelque vague appréhension. Le jour précédent, ils avaient encore rencontré M. de Barnolf, qui leur avait jeté un regard de défi.

Maintenant elle semblait aussi pressée qu'Albert de rentrer en France. Dans ce pays de brigands où la vie humaine est comptée pour si peu de chose, elle tremblait que M. de Barnolf ne cherchât à se venger. Car elle le savait violent, audacieux, vindicatif.

Comme Albert se retirait dans son appartement, un domestique de l'hôtel lui remit une lettre.

« Il y a deux heures qu'elle est arrivée, dit-il, mais j'avais ordre de ne vous la remettre que lorsque vous seriez seul. »

Albert ouvrit cette lettre.

Voici ce qu'elle contenait :

« Depuis quinze jours, je cherche l'occasion de vous provoquer en duel. Que m'avez-vous fait ? Absolument rien. Mais vous êtes l'ami ou l'amant de Catherine Lemoine. Je hais cette femme intrigante et perfide.

« Depuis que, par une odieuse machination, elle est parvenue à me séparer de la femme que j'aimais, je la veux aussi malheureuse que je le suis moi-même.

« Si ce n'eût été manquer à ma propre dignité, je lui aurais en public cinglé le visage de ma cravache, pour vous obliger à prendre sa défense ; mais, par respect pour vous autant que pour moi-même, je préfère un moyen moins brutal.

« Ainsi, monsieur, je retirerais ma provocation si demain vous quittiez cette femme pour ne plus la revoir ; mais je n'espère pas que vous cédiez à une menace, et vous êtes trop jeune, trop amoureux peut-être pour la juger et la mépriser comme elle le mérite.

« J'ai appris que vous partiez demain pour la France. Je vous y suivrai comme je vous ai suivis à Florence, à Rome et à Naples. J'espère que vous ne me forcerez pas à vous faire la dernière des injures.

« LÉOPOLD DE BARNOLF.

« P. S. Je vous attends ce soir, à onze heures, pour arrêter le choix des armes et le lieu du combat. »

Jamais Albert n'avait pris une leçon d'escrime, jamais il n'avait tenu une épée ni un pistolet. En outre, il regardait le duel comme une coutume barbare et stupide qui ne réparait rien. Mais certes, il ne pouvait ni quitter Lucrèce ni lui montrer cette lettre. Donc, il fallait se battre.

A onze heures, il se rendit à l'hôtel d'Angleterre, où logeait M. de Barnolf.

« Je suis à vos ordres, monsieur, » dit-il.

Quand il entra, M. de Barnolf arpentait sa chambre avec agitation, car Albert était en retard de dix minutes.

« Lucrèce aura lu ma lettre, pensait-il. Elle l'empêche de se battre. C'est un lâche ; je le tuerai comme un chien. »

Mais quand il vit le doux et calme visage d'Albert, sa colère tomba ; il éprouva comme un remords de vouloir se venger sur cet enfant des turpitudes d'une femme méprisable.

« Il est ensorcelé, se dit-il. Avant de me battre avec lui, il serait plus humain de lui ouvrir les yeux.

— Veuillez vous asseoir, monsieur, fit-il. Permettez-moi d'abord de vous éclairer au sujet de Mme de Courcy. C'est une femme très-adroite ; et, bien que depuis six mois vous ayez eu le temps de l'étudier, vous ne la connaissez pas, puisque vous l'aimez encore.

— Si, monsieur, je la connais ; je sais que c'était une courtisane.

— Il y a courtisane et courtisane, reprit M. de Barnolf ; il y a la courtisane bonne fille, qui, certes, est plus digne de pitié que de mépris. Je comprends même qu'on puisse l'aimer. Mais la courtisane froide, ambitieuse, ayant perdu tout sens moral, toute bonté, à qui rien ne

coûte pour atteindre à son but, celle-là, cent fois plus coupable et pervertie que les criminels que l'on envoie au bagn pour quelques méfaits matériels, celle-là, il faudrait pouvoir l'écraser comme un insecte immonde et venimeux. Rejetée hors de la société, elle se regarde comme étant hors de la loi ; elle ne recule devant aucune infamie pour se venger du mépris dont le monde l'accable ; telle est cette femme dangereuse qui se fait appeler *Lucrèce de Courcy*.

— Ne l'insultez pas devant moi, monsieur, c'est inutile. Je vous l'ai dit, je suis à vos ordres. Si vous voulez, nous allons régler les conditions du duel.

— Je voudrais éviter un malheur, repartit le Hongrois ; votre figure, votre jeunesse, votre bravoure m'intéressent. Il est presque certain que je vous tuerai. J'ai un remords de me battre avec un honnête homme pour une femme qui ne vaut pas un de vos cheveux. Je vous en prie, veuillez m'accorder encore quelques minutes d'attention. Sans doute, vous vous dites : « Il y a entre *Lucrèce* et *M. de Barnolf* quelque secrète affaire d'amour. De là toute cette haine. » Savez-vous pourquoi *Mme de Courcy* me poursuit de ses odieuses intrigues ? C'est que, l'ayant aimée, je n'ai pas voulu l'épouser. Telle est, en effet, l'ambition de cette femme : se marier avec un homme honorable, afin de rentrer dans le monde, d'où sa conduite scandaleuse l'a exclue.

— En effet, monsieur, *Mme de Courcy* cherche à se réhabiliter. Elle me l'a dit, je le crois, car c'est une nature élevée et fière qui doit souffrir beaucoup de son abaissement.

— Ah ! elle vous l'a dit, n'est-ce pas ? A moi aussi, à moi et à bien d'autres. Dès qu'un jeune homme can-

dide paraît dans le monde parisien, elle tend ses gluaux, elle s'en empare, elle le rend éperdument amoureux, car personne mieux qu'elle ne sait jouer les grandes et les petites comédies du sentiment. Elle vous a dit encore que vous aviez la virginité de son cœur, qu'elle n'a jamais aimé véritablement d'autre homme que vous. Elle vous a dit ses souffrances, ses luttes. A moi aussi elle a dit tout cela. Mais je ne l'ai pas crue, mais j'ai déjoué toutes ses batteries, mais je n'ai pas voulu souiller mon nom en le donnant à cette intrigante. De là son hostilité acharnée.

— Vous vous trompez, monsieur, il n'a jamais été question de mariage entre nous. Cette femme, quelle que soit sa vie antérieure, m'a aimé, elle m'aime, j'en suis sûr, et je l'ai absoute dans une heure d'ivresse, je lui ai promis d'oublier son passé. La plupart des hommes jugent que des promesses dictées par la passion n'engagent pas l'honneur ; moi, je crois tout au contraire que, s'il y a des serments qui doivent être sacrés, ce sont ceux-là. Je conserverai donc toujours une place dans mon cœur pour une femme que j'ai aimée, ne fût-ce qu'un moment. Je pense d'ailleurs qu'il faut surtout attribuer les vices de ces femmes à la position fausse et malheureuse où elles se trouvent placées. Vous me paraissez donc injuste, cruel même envers Mme de Courcy. Enfin vous me racontez ses torts envers vous ; mais vous omettez de me parler des vôtres. D'après la violence de votre haine, je dois croire que vous n'êtes pas non plus exempt de tout reproche. »

Le front de M. de Barnolf se plissa et les veines de son front se gonflèrent.

« En effet, monsieur, dit-il, vous ne me connaissez

pas assez pour me croire sur parole ; battons-nous donc. C'est vous qui l'aurez voulu. Je vous laisse le choix des armes. »

Albert choisit le pistolet.

Le lendemain, à huit heures du matin, Albert était rapporté à son hôtel très-gravement atteint. Le poumon gauche était traversé. Le médecin déclara qu'il y avait danger de mort.

Pendant de grands soins, un repos complet, l'absence de toute émotion, pouvaient amener une guérison. Mais, en tout cas, il ne fallait pas songer à retourner en France pendant l'hiver, car la moindre toux serait mortelle.

Le désespoir de Lucrèce fut immense. Il n'était pas feint.

Albert n'eut pas besoin de lui nommer M. de Barnolf.

« Ah ! pensa-t-elle, c'est une guerre à mort ! Eh bien ! soit, ce sera une guerre à mort ! »

Elle se renseigna et apprit qu'il partait le jour même pour la France.

Immédiatement elle adressa à Renardet une dépêche télégraphique ainsi conçue :

« Mon retour ajourné, le Hongrois en route pour Paris. Conclure l'affaire Max. B. et Foss., en toute hâte et coûte que coûte. »

XIX

Le lendemain de son entrevue avec Maxime, Renardet, vers cinq heures du soir, se tenait dans son cabinet de la rue Richer.

Ce cabinet était austère. Un froid carrelage peint en rouge, des rideaux de serge verte, un vaste casier rempli de paperasses de toutes sortes, un bureau de palissandre qui, neuf, avait dû coûter un grand prix, une pendule en bronze sortant de chez Barbedienne, de mauvaises lampes de trente francs au plus, un canapé couvert de damas brun fané, un fauteuil de velours grenat usé et maculé, quelques chaises de chêne recouvertes de cuir aux dessins effacés, enfin des chenets de bronze doré qui paraissaient neufs, tel était le mobilier hétéroclite de ce cabinet.

Renardet, assis dans le vieux fauteuil, posait ses pieds sur ses beaux chenets sans y prendre garde, et paraissait méditer profondément.

Il sonna.

Une grosse maritorne malpropre, aux joues rebondies et fraîches, quoique un peu barbouillées, demanda d'une voix rude :

« Qu'y a-t-il ? »

— Personne n'est venu pendant mon absence ?

— Si fait. M. Gorju et M. Pinsard.

— Eh bien ! vous ne me le disiez pas ?

— Je l'avais oublié. Pardine ! on ne pense pas toujours à tout.

— Tâchez d'avoir un peu plus de mémoire. Je vous ai déjà dit qu'un oubli de ce genre pouvait me faire manquer ma fortune.

— Oh ! pour ce que vous en faites, de votre fortune, elle est aussi bien dans la poche d'un autre que dans la vôtre.

— Je voulais vous acheter une robe, Joséphine ; mais vous ne l'aurez pas encore, ma belle.

— Depuis le temps que vous me la promettez ! Ce sera comme pour le châle ; vous attendrez l'occasion de l'avoir pour rien, et vous me donnerez une robe usée qui ne vaudra pas quatre sous.

— Vous êtes une ingrate. Vous ne méritez pas mes bontés. Je pense à vous acheter une robe de soie.

— Toute neuve ?

— Elle n'a été portée qu'une fois.

— Le châle aussi n'avait été porté qu'une fois.

— C'est bon. Laissez-moi, je n'ai pas le temps de faire la conversation. Servez-moi bien, et vous ne vous en repentirez pas. »

La maritorne étant sortie, Renardet se replongea dans sa méditation ; mais il en fut tiré de nouveau par Joséphine, qui introduisit un facteur du télégraphe.

Renardet ouvrit précipitamment la dépêche qu'on lui remettait sur son reçu.

C'était celle de Lucrèce.

Il dit à Joséphine :

« Si quelqu'un me demande, vous répondrez que je suis sorti. »

Il se promena dans son cabinet lentement, les mains derrière le dos. De temps à autre, il s'arrêtait et s'asseyait; puis il recommençait à marcher.

Au bout d'une heure environ, il s'écria :

« Je tiens le fil ! je tiens le fil ! »

Il s'assit à son pupitre, et écrivit plusieurs lettres en changeant d'écriture à chaque épître.

Voici la première, tracée en ronde bâtarde :

« Mademoiselle,

« Un homme fort riche a une petite vengeance à exercer contre une femme du monde qui l'a indignement trompé; mais il l'aime toujours et voudrait la ramener à lui par la jalousie. Il désire trouver une charmante personne à laquelle il donnerait des appointements illimités pour habiter un ravissant hôtel de la rue Blanche, meublé avec autant de goût que de magnificence.

« Vous auriez chevaux, calèche et coupé, laquais poudrés, toilettes éblouissantes. Vous seriez là parfaitement chez vous, et le monsieur en question ne viendrait pas vous y déranger, à moins que vous ne demandiez à le voir, auquel cas il serait à vos ordres.

« Tous les jours, quand il fera beau, vous devrez aller vous promener en voiture, de trois à quatre heures, soit au bois, soit aux Champs-Élysées. Le soir, vous irez aux Italiens ou à l'Opéra, dans une loge où le monsieur en question vous rendra visite, si vous le permettez.

« Le reste du temps, vous serez libre comme l'air.

« Réfléchissez. Dans trois jours, j'irai chercher votre réponse. »

Il ne signa pas cette étrange missive. Il la mit sous enveloppe avec cette suscription :

« Mademoiselle Fossette, 37, rue de Venise. »

Prenant ensuite une forme cursive, menue, il écrivit :

« Mademoiselle,

« Une amie inconnue, qui n'a cessé de veiller sur vous, à votre insu, depuis votre naissance, et qui connaît le vif chagrin que vous éprouvez encore de votre brouille avec M. de Barnolf, désire vous guérir de cet amour, car M. de Barnolf est loin de mériter un pareil attachement.

« Je l'apprends de source certaine, il vient de donner ordre à son homme d'affaires de préparer un somptueux appartement pour Mme de Beausire qui, à l'annonce de son retour, a quitté pour lui le duc***.

« Une amie qui vous aime tendrement, mais qui veut rester inconnue. »

Il glissa cette seconde épître dans une autre enveloppe et l'adressa également à Fossette.

Il prit alors dans un buvard une feuille de papier satiné et parfumé, et avec sa véritable écriture, il traça ces mots :

« Madame,

« Un de vos admirateurs, qui désire mettre une for-

tune à vos pieds, vous prie de vouloir bien l'attendre demain vers deux heures.

« C. R. »

Il mit sur ce billet la suscription : A Mme de Beausire, rue d'Isly, n° 7.

Puis il rédigea une quatrième lettre, cette fois d'une écriture tremblée comme celle d'un vieillard, et l'adressa à Robiquet :

« Monsieur,

« Jusqu'à présent des raisons de famille m'ont empêché de révéler à Mlle Fossette que je suis son père. Mais je veille sur elle avec un soin incessant. Malheureusement je me trouve moi-même dans une position très-difficile, qui m'empêche d'améliorer son sort.

« Je connais toute sa vie, et je me préoccupe surtout de ses relations. N'ayant pu lui donner une famille, je désire ardemment qu'elle rencontre enfin une affection qui lui en tienne lieu.

« Sans doute vous êtes un brave garçon, rangé, bon ouvrier; mais vous n'avez pas les qualités qui peuvent plaire à Fossette; car Fossette est une femme supérieure qui ne trouvera le bonheur qu'avec un homme riche, instruit, de manières élégantes. C'est une fleur rare à qui il faut l'atmosphère de la serre chaude. Elle serait toujours malheureuse dans un ménage d'ouvrier, quelque bon que vous fussiez pour elle.

« Elle le sent bien, la pauvre fille ! C'est pourquoi, malgré l'amitié très-réelle et la reconnaissance qu'elle a pour vous, elle ne peut consentir à devenir votre femme.

Cependant elle a si bon cœur qu'elle ne peut non plus se résoudre à vous éloigner d'elle, bien qu'elle souffre d'une situation dans laquelle ni l'un ni l'autre vous ne pouvez trouver le bonheur.

« C'est à vous, cher monsieur Robiquet, de montrer du courage en faisant généreusement le sacrifice d'une affection qui empêche ma pauvre et bien-aimée Fossette de penser à son avenir. Voyons, aimez-la pour elle et non pour vous ; renoncez à vivre à côté d'elle. Et moi, son père, je vous bénirai.

« Écrivez-lui par le retour du courrier, que vous ne pourrez revenir à Paris de tout l'hiver.

« Ne doutant pas de votre dévouement, je vous serre la main de tout cœur.

« CHARLES SIMONEAU. »

Enfin une dernière épître, adressée à M. de Barnolf, écrite avec des pattes de mouche, était ainsi conçue :

« Va-t-en un de ces premiers beaux jours, mon bon, te promener au bois, et tu y verras ta Fossette se prélasser dans une voiture à la Daumont appartenant à Maxime Borel. Elle habite actuellement un hôtel situé rue Blanche, appartenant à M. Borel.

« Elle a un coupon de loge aux Italiens et un coupon à l'Opéra loués au nom de M. Borel. Ses robes à falbalas sont payées par M. Borel, et la modiste envoie les notes à cet aimable Maxime, un vrai grand seigneur, celui-là, quoiqu'il ne soit ni noble, ni Hongrois. Au moins il ne lésine pas. Que lui offrais-tu à cette

charmante Fossette, qui est le rire incarné ? une espèce de tombeau situé à l'entresol. Et quoi avec ? Rien.

« Fossette est une fille d'esprit. Elle s'est dit : « Je vaudrais mieux que cela. » Tu t'imagines, homme candide, que de nos jours les femmes roucoulent encore : « Une chaumière et son cœur ! » C'était bon du temps que les reines épousaient des bergers. Mais aujourd'hui, la plus petite ouvrière rêve un hôtel, un équipage. Le cœur ne vient qu'après.

« Ne te mets donc pas en colère pour ça. Fossette est de son temps, voilà tout. Si tu as cru à sa vertu, tu es bien de ta Hongrie. Voyons, adorable ingénu, console-toi, ou bien double la mise ; donne deux hôtels, huit chevaux, quatre cent mille francs de rente, et Fossette est à toi, à la vie, à la mort.

« Là-dessus, je te tire ma révérence.

« Une femme philanthrope qui te veut du bien. »

« C'est bon, se dit Renardet, je n'enverrai cette dernière lettre que dans trois jours. D'ici là Fossette sera installée rue Blanche. »

Il jeta immédiatement à la boîte les autres lettres.

XX

Mme de Beausire, avant d'accepter les bienfaits du duc de *** , occupait un appartement, rue d'Isly.

Comme l'expérience lui avait appris que la fortune est aussi changeante que le cœur de l'homme, elle avait conservé cet appartement. Elle revint donc l'habiter après sa rupture avec le duc.

Cet appartement, quoique plus modeste que celui qu'elle quittait, était encore somptueux.

Le mobilier présentait l'aspect d'un véritable musée. Il venait des quatre points cardinaux, et un peu des cinq parties du monde, mais de l'Europe principalement.

Le lit, en palissandre, était anglais; la commode, en bois de rose, était allemande. L'armoire à glace, en bois de cèdre, était russe; les fauteuils étaient espagnols; le sofa capitonné, était turc; les bronzes étaient italiens; les porcelaines, chinoises; les vases, égyptiens; les bibelots, français; les tentures, algériennes, rayées blanc et or. Enfin les tapis venaient de Smyrne.

Elle tenait à ce luxe d'apparat. C'était en ce moment toute sa fortune. Depuis cinq jours elle avait quitté le duc; et, pour payer son loyer, pour acheter une calèche et des chevaux, elle avait vendu ses bijoux les plus précieux, car il lui fallait avant tout une voiture pour aller au bois.

Mme de Beausire avait en outre une femme de chambre dévouée à sa fortune. Elle l'appelait *Nonotte*; et la femme de chambre, avec une touchante réciprocité, l'appelait *petite mère*. Les bien informés prétendaient que, en tête à tête, dans les jours de *dèche*, elles se querellaient fort, et parfois même en venaient aux égratignures. Mais sans doute l'intérêt les unissait.

A onze heures Mme de Beausire s'était réveillée et donnait audience à sa maîtresse de piano.

Cette maîtresse de piano était une femme assez laide,

vêtue sans goût, à laquelle il était impossible de donner un âge ; bonne musicienne du reste. C'était un second prix du Conservatoire. Depuis qu'elle savait jouer une sonate, elle courait le cachet, et souvent faisait en un jour autant de chemin qu'un cheval de fiacre, sans parvenir jamais, à la fin du mois, à équilibrer ses recettes et ses dépenses.

Elle louait son talent à trente sous l'heure. Mme de Beausire lui donnait trois francs et lui accordait en outre sa confiance et son amitié. C'était moins comme maîtresse de piano que comme secrétaire qu'elle l'occupait ; car Mme de Beausire prenait rarement une leçon sérieuse.

Mlle Bocquet possédait quelque instruction, une écriture cursive assez distinguée, de l'esprit, du style, voire même un peu d'orthographe.

Elle n'avait jamais eu de préjugés.

Pénétrant dans toutes les classes de la société, connaissant aussi bien les mœurs intimes des portières que celles des grandes dames, et celles des lorettes aussi bien que celles des bourgeoises, elle était profondément sceptique en matière de morale.

Mlle Bocquet se piquait d'être poète, artiste, femme libre. Elle composait des opéras qu'elle n'avait jamais pu faire exécuter, et se plaignait amèrement de la jalousie masculine qui l'empêchait d'arriver. Il y avait eu dans sa vie des aventures fort romanesques, et elle écrivait ses mémoires.

En somme, elle appartenait à la catégorie de ces nombreuses femmes déclassées, instruites et pauvres, démoralisées par la souffrance et par l'injustice du sort, forcées par la nécessité d'accepter tous les métiers.

Le duc reconnaissant le danger de donner un secrétaire à Mme de Beausire, avait congédié Mlle Bocquet; mais le premier usage que la lorette fit de sa liberté fut de rappeler son secrétaire intime.

Comme elle était en quête d'une nouvelle position, Mlle Bocquet lui devenait plus indispensable que jamais. Il fallait parer aux besoins les plus pressants. Elle passa en revue tous ses anciens amis. Ensemble elles confectionnèrent cinq ou six épîtres qui différaient selon l'âge, la position et le goût de chacun.

Dans l'une, Mme de Beausire faisait appel au noble cœur de M. X...; dans l'autre elle stimulait la vanité du baron de T... Elle s'adressait dans une troisième à la bêtise du comte de V.... Tour à tour elle se montrait sentimentale ou légère, tendre ou cavalière, et, selon le caractère, la mémoire ou la générosité de chacun, elle proportionnait le chiffre de ses demandes.

La correspondance était à peu près achevée, lorsque Nonotte entra fort alarmée. « Madame, dit-elle, le palefrenier n'est pas venu ce matin. Il paraît qu'on lui a donné de mauvais renseignements sur notre compte.

— Je voudrais bien savoir qui se permet de donner de mauvais renseignements sur ma solvabilité? dit Mme de Beausire en fronçant l'arc si fin de ses sourcils. Nonotte, prends mon porte-monnaie et remets dix francs au concierge.... Non, je me trompe, attends à demain; car, aujourd'hui....

— Mais, madame, ces bêtes piaffent et font un bruit qui gêne le concierge. Elles ont faim; qui les soignera?

— Va donc, ma bonne Nonotte, leur donner un peu d'avoine. Tout à l'heure, quand je serai levée, je les ferai boire moi-même, puisque tu as peur des chevaux.

C'est bien ennuyeux, cela. Je comptais aller au bois ; il faudra sortir à pied. Nonotte, prépare-nous le déjeuner.

— Mais, petite mère sait bien qu'il ne nous reste qu'un franc cinquante centimes. Ah ! je vais aller chez le petit restaurateur de la rue du Havre, où nous avons diné avant-hier. Là on nous fera crédit. Le garçon me connaît.

— Nonotte, tu es une fille de ressource ; va vite, ma bonne, car je meurs de faim »

Mme de Beausire se leva et se mit à sa toilette, grave occupation que celle-là !

Elle avait des sourcils et des cils roux, de la couleur de ses cheveux, une belle couleur chaude qui se fondait avec les teintes transparentes de son visage. Elle les peignit en noir. Avec un crayon de nitrate d'argent elle se fit des mouches artificielles.

Elle dissimula sous une légère couche de céruse les imperceptibles sillons qui commençaient à se creuser vers les tempes, mit du carmin sur ses lèvres roses, estompa d'un soupçon de rouge ses joues un peu pâles. Tous ces artifices prêtaient à son visage, d'un type distingué, quoi qu'en dit Mme de Courcy, un éclat vulgaire qui attirait les regards plus qu'il ne séduisait.

Le coiffeur vint ensuite. Il releva en coque et roula en spirales cette magnifique chevelure rousse qui avait fait le succès de Mme de Beausire ; et, lui ayant posé sur les cheveux une résille d'or, lui dit ces mots pleins de galanterie :

« Vous êtes divine ainsi, Léonora.

— Ah ! des fadeurs ! fi ! cela sent la pommade, Isidore.

— Eh bien ! quel compliment faut-il vous faire ? Parole d'honneur ! vous êtes *épatante*. »

Nonotte, en apportant le déjeuner, monta une lettre. C'était celle de Renardet.

Ayant jeté les yeux sur ce billet parfumé :

« Dieu ! s'écria Léonora avec émotion, quelle heure est-il ?

— Deux heures moins un quart.

— Vite, habille-moi ! Un monsieur va venir ; « il met sa fortune à mes pieds. » Mon peignoir blanc avec mes manches à la grecque ! « Un de mes admirateurs les plus enthousiastes. » Mes pantoufles turques et mes bas brodés ! Qui ça peut-il être ? Ouvre le piano. Trouve-moi les valse de Beethoven ; c'est tout ce que je sais. Adieu ! monsieur Isidore, tâchez de vous éclipser au plus tôt. Qu'on ne vous rencontre même pas dans l'escalier. Vous êtes si compromettant avec vos cheveux toujours irréprochablement frisés ! Nonotte, range un peu le salon. Non, plutôt, je le recevrai dans ma chambre, puisqu'il y a du feu. Non, au salon, c'est plus convenable. Une fortune, Nonotte !

— Quelle fortune ? C'est ce qu'il ne dit pas. Comment s'appelle-t-il ?

— Ce n'est pas signé. »

Léonora examina l'enveloppe.

« La date est d'hier ! s'écria-t-elle. Cet affreux concierge.... Un peu plus, par sa négligence, il me faisait manquer ma fortune. Et dire que notre vie, notre avenir sont entre les mains de ces gens-là ! Aussitôt que nous aurons touché le moindre billet de mille, tu lui porteras 50 fr., Nonotte. Alors il deviendra plat comme un valet. Mais point d'argent, point de suisse. Que l'espèce humaine est vile ! »

Pendant que Nonotte mettait l'appartement en ordre, Mme de Beausire jetait un dernier coup d'œil à sa psyché. Elle donna de la grâce à ses repentirs et une touche artistique aux plis de sa robe.

On sonna.

Nonotte courut ouvrir.

Mme de Beausire la rappela.

« Fais-le entrer au salon d'abord. Il est bon qu'il attende un peu. Dis-lui que je termine mon courrier. Ça pose bien. »

Et, quand Nonotte fut partie, Mme de Beausire s'écria.

« Quel métier ! Ma couturière n'est-elle pas cent fois plus heureuse que moi ? Et mes chevaux qui n'ont pas à boire ! Heureusement que le temps se couvre ; je ne sortirai pas aujourd'hui. »

Et, soulevant le store de guipure pour regarder le ciel,

« Tiens, s'écria-t-elle, on fait l'appartement de M. de Barnolf. On l'attend sans doute. »

M. de Barnolf, on s'en souvient, demeurait rue d'Isly.

En cet instant, Nonotte rentrait et riait à se tenir les côtes.

« Un singe, une fouine, ou plutôt un renard, car il s'appelle Renardet.

— Au moins a-t-il l'air cossu ?

— Plus mal mis qu'un palefrenier.

— Ah ! ma chère, ce n'est pas une raison. Il y a des gens très-riches qui méprisent la toilette. Renardet est peut-être un nom d'emprunt. »

Léonora, impatiente d'apprécier par elle-même son

visiteur, ne se fit pas longtemps attendre ; et du premier regard elle jugea Renardet, sur sa mine et sur sa mise, un homme de rien, quelque chose comme un commissionnaire. Elle l'aborda, l'œil hautain et surpris :

« C'est vous qui?... Vous venez de la part?... Est-ce vous qui m'auriez écrit?

— Oui, madame, c'est moi qui viens mettre une fortune à vos pieds, si vous daignez vous baisser pour la ramasser.

— Cette fortune, est-ce vous-même, monsieur, qui me l'offrez?

— Tranquillisez-vous, madame, je ne suis pas assez joli garçon pour oser prétendre....

— Peuh! fit la lorette, je n'aime pas énormément les jolis garçons. C'est fat, c'est personnel. Ils se croient suffisamment séduisants, et se laissent adorer sans faire aucuns frais pour gagner notre cœur.

— Acheter, voulez-vous dire, reprit Renardet avec son sourire sceptique; car je suis tout simplement un homme d'affaires, et c'est une affaire que je viens vous proposer.

— Tiens! tiens! ça m'amuse. Etes-vous agent de change? Est-ce qu'on me cote à la bourse? C'est assez neuf. Je savais bien que nos petits messieurs dédaignent de nous faire la cour; mais il y a progrès. Ils nous envoient leurs hommes d'affaires, absolument comme s'il s'agissait d'une négociation commerciale. Ah ça! monsieur, pour qui me prenez-vous? ajouta-t-elle avec un air superbe. On voit bien que vous ignorez ma vie, mes antécédents. J'ai aimé le duc, c'est vrai, et notre liaison a eu quelque retentissement; un insensé s'est brûlé la cervelle parce que je ne répondais pas à son

amour; deux hommes du meilleur monde ont tiré l'épée à cause de moi; un journaliste qui m'avait insultée a été blessé par un homme auquel j'accordais mon amitié. Tout cela est vrai, je ne le nie pas; mais tout cela prouve, au contraire, que je ne suis point une de ces femmes dont on trafique comme d'un ballot de marchandises.

— Ah! ah! il y a tant de manières de raconter les histoires. On prétend que l'amoureux qui s'est suicidé pour vos beaux yeux était complètement ruiné; que le spadassin qui a blessé le journaliste avait reçu une bonne somme du duc; que....

— Je le vois, monsieur, vous avez cru comme les autres à la calomnie. Car j'ai pour ennemis des hommes que j'ai repoussés, qui m'en veulent à mort, et des femmes jalouses de ma position, de ma jeunesse peut-être. Enfin je ne suis pas la première venue. Je suis mariée, et je porte un grand nom.

— Vous l'avez porté, reprit Renardet d'une voix pateline, mais vous ne le portez plus.

— Parce que c'est un nom russe trop difficile à prononcer pour des Français.

— Et un peu aussi parce que le vieux boyard Kitzarckoff vous a fait dire que, si vous osiez porter son nom, il vous ferait empoisonner.

— Venez-vous donc ici pour m'insulter, monsieur?

— Je n'y ai, je vous assure, madame, aucun intérêt. Je rétablis les faits par amour pur de la vérité.

— Eh bien! la vérité, c'est que j'ai été légitimement épousée; que pendant deux ans j'ai porté un grand titre, un vrai titre; que pendant deux ans j'ai habité l'Ukraine et fidèlement rempli mes devoirs.

— Oui, jusqu'à ce qu'un beau seigneur du voisinage vous offrit de vous enlever et de vous ramener en France. Il est vrai que l'Ukraine est un pays de loups, et je conçois que cette contrée désolée ait eu peu de charmes pour une femme qui est peu sauvage.

— Oh ! j'aurais supporté l'ennui de cette existence ; mais j'appris que mon père était malade et désirait me revoir avant de mourir. J'ai toujours eu le culte de la famille ! »

Renardet cette fois ne se contenta pas de sourire : pris d'un rire homérique, il ouvrit toute grande sa bouche de crocodile.

Léonora se leva indignée.

« Êtes-vous payé pour m'outrager ou me mystifier, monsieur ? Expliquez-vous.

— Pourquoi donc me dites-vous des choses si drôles ? Vous n'avez jamais connu votre père, et il n'est pas bien sûr que Mme Charboutot, votre mère, le connaisse elle-même. A propos, désirez-vous des nouvelles de votre mère ? Elle est actuellement marchande à la toilette. Elle est associée à un nommé Pinsard et demeure rue Saint-Roch. »

Comme Mme de Beausire était fardée, elle ne pouvait pâlir. Mais son anxiété se lisait dans ses grands yeux bruns, qui eussent été si beaux s'ils eussent exprimé, au lieu de l'astuce, la candeur et la sincérité. Elle comprit qu'elle n'avait rien à cacher à cet homme.

« Vous êtes donc de la police, monsieur, s'écria-t-elle, et vous avez employé un subterfuge pour vous introduire chez moi ?

— Non, madame, reprit Renardet, tous ces détails je les tiens de maman Charboutot elle-même. La pauvre

femme, elle a toujours les larmes aux yeux lorsqu'elle me raconte avec quelle dureté vous l'avez mise à la porte. Voilà ce qui me faisait rire tout à l'heure, quand vous parliez de votre culte pour la famille.

— Alors, vous venez de sa part me réclamer une pension? Je n'ai pas le sou, dit froidement la lorette. Ai-je donc des devoirs filiaux à remplir envers une mère, qui a si mal rempli ses devoirs maternels? C'est elle qui a causé mon malheur; sans elle....

— Vous seriez ouvrière à trente sous par jour.

— C'était le sort que j'enviais tout à l'heure, repartit tristement Léonora Charboutot; car souvent, bien souvent, dans notre vie au jour le jour, nous nous donnons plus de peine, nous dépensons plus d'imagination et de diplomatie qu'il n'en faudrait pour vivre honnêtement. Et à côté de quelques heures, de quelques jours peut-être d'étourdissants plaisirs, que de déboires, que de hontes, que de misères aussi il nous faut endurer!

— Allons, reprit Renardet, j'aime mieux ça. Voilà où je voulais en venir, à vous faire abattre votre jeu et jouer cartes sur table. Depuis que vous avez quitté le duc, vous êtes dans la gêne, n'est-ce pas? Ni votre calèche ni vos chevaux ne sont entièrement payés. Vous allez dans quelques jours devoir un terme au propriétaire; c'est 1200 francs qu'il vous faut tout de suite, sous peine d'être dépossédée de votre seule richesse, de votre mobilier. Voyons, confiez-vous à moi, je vous veux du bien. Pourquoi? me demanderez-vous. Je viens tout simplement vous donner un bon conseil afin de vous tirer d'embarras, car votre embarras causerait trop de joie à une femme que je hais et qui est aussi votre ennemie intime.

— Mme de Courcy ! s'écria Léonora. Savez-vous d'où lui vient sa jalousie contre moi ? C'est que, moi, j'ai été mariée pour tout de bon à un grand personnage, et qu'elle n'a jamais pu y parvenir. On dit même que ce fameux prince dont elle fait tant de bruit s'est empoisonné, aimant mieux mourir que de l'épouser. Il avait peur d'elle. C'est une si méchante femme, et capable de tout ! Elle vient d'enlever un jeune benêt, qui est amoureux d'elle ; car, malgré ses quarante-huit ans, elle poursuit toujours son projet de mariage.

— Je sais cela. Mais vous n'ignorez pas qu'elle a aimé M. de Barnolf, et je crois qu'elle l'aime encore. Un bon tour à lui jouer ce serait de vous faire aimer de M. de Barnolf. Elle en mourrait de jalousie.

— M. de Barnolf n'est pas à Paris.

— Il revient dans deux jours, demain peut-être, et il demeure en face.

— Mais on prétend qu'il n'est pas fort riche, objecta la lorette.

— Sans doute, il l'est moins que le duc ; toutefois je sais pertinemment qu'il reçoit chaque mois 6000 fr. de Pesth. C'est un chiffre assez joli. J'ai pris des renseignements : son père vit ; mais il possède, de sa mère, un immense territoire. Vous le lui ferez vendre. A quoi servent donc les femmes comme vous, si ce n'est à contribuer au déplacement de la richesse ? Les moralistes vous accusent de ruiner la famille, les imbéciles ! Vous avez une véritable mission sociale ; vous faites contre-poids aux injustices de la fortune ; vous sapez les grands héritages ; vous éparpillez ces monstrueux amas de richesses qui font les grandes misères ; vous nivelez les

conditions mieux que ne le ferait une révolution elle-même.

— Voilà quelque chose de très-fort, et c'est neuf. Répétez-moi cela, que je l'apprenne par cœur. Dans ma bouche, cela fera de l'effet.... Lucrèce se mêle de philosopher; avec quelques phrases comme celle-là je me charge d'enfoncer sa réputation. En avez-vous encore de cette force dans votre répertoire?

— Je vous en enverrai par écrit un petit assortiment, madame.

— Corobien les droits d'auteur?

— Je ne vous demande rien que de suivre mes conseils et de faire votre fortune.

— Tiens! c'est drôle : au premier abord, je ne vous aurais cru ni si galant ni si spirituel.

Renardet s'inclina.

« Quant à l'affaire Barnolf, votre conseil est bon peut-être; j'y songerai. Vous me faites souvenir que l'an dernier il a eu quelques vellétés de m'offrir son cœur. Et je sais qu'il m'admire encore, malgré sa mystérieuse duchesse.

— Cette duchesse est tout bonnement une ouvrière du nom de Fossette; mais il y a eu rupture. Maxime Borel aime cette fille et vient de lui acheter un hôtel rue Blanche. Il prépare une cage délicieuse pour loger cette colombe. Dès l'arrivée de M. de Barnolf, tâchez de le voir et contez-lui cela adroitement. Il aura peut-être une attaque d'épilepsie, car vous savez qu'il est très-violent; laissez-la passer. Avant trois jours je me charge de lui fournir les preuves que la rumeur p'blie est fondée.

— Quel homme fort vous faites! Mais, je devina,

vous n'avez pas précisément en vue mes propres intérêts. Vous devez avoir quelque vengeance à exercer. Je suis un moyen, voilà tout.

— Peu vous importe mon mobile, si par ricochet je fais votre fortune. Nous avons d'ailleurs le même mot d'ordre : « Haine à Mme de Courcy. »

— Oh ! pour cela, j'en suis. Merci, en tout cas, de vos excellents renseignements.

— Quand M. de Barnolf aura besoin d'argent, je me chargerai de lui en trouver au 15 pour 100. S'il me prend pour son homme d'affaires, je le débarrasserai de tout souci et traiterai avec ses créanciers, comme il ne pourra manquer d'en avoir quand vous aurez pris en main la direction de sa fortune.

— C'est bon à savoir.

— Je m'occupe aussi d'achats de toutes sortes, principalement de chevaux et de voitures.

— Ah ! si vous aviez un cocher sous la main, vous me rendriez service de me l'envoyer. Mes chevaux sont à jeun ; je n'ai personne pour les panser.

— Ce soir je vous enverrai un homme.

— Et que vous devrai-je ?

— Rien, pas même de la reconnaissance. C'est moi qui vous suis encore redevable. J'ai tant de plaisir à obliger une jolie femme ! »

Léonora lui tendit la main.

Renardet la lui baisa galamment.

XXI

Depuis deux jours, Madeleine cherchait une maison convenable où elle pût s'installer pendant quelque temps; car elle s'était immédiatement aperçue que cet horrible garni de la rue de Venise renfermait encore plus de misères morales que de misères matérielles. A côté de quelques honnêtes familles comme les Brisemur, d'honnêtes filles comme Fossette, et d'honnêtes garçons comme Robiquet, il y avait là des gens sans aveu, des filles sans moyens connus d'existence qui sortaient le soir, rentraient tard ou même ne rentraient point. Une fois, dans l'escalier, un homme ivre l'insulta.

Elle ne pourrait donc demeurer là.

Elle espérait trouver un pensionnat où, pour son logement et sa nourriture, elle donnerait quelques leçons de musique et de dessin. Ainsi elle conserverait sa liberté, et pourrait consacrer une partie de la journée à son travail. Elle avait obtenu d'un bureau de placement quelques adresses où elle se rendit. Mais aucun emploi n'était vacant.

Ici on lui demandait tout son temps sans lui offrir aucune rétribution. Là, elle devrait donner quelques heures de leçons et payer néanmoins une pension élevée.

Ailleurs, elle ne pourrait être libre de sortir, ou bien elle coucherait dans un dortoir.

Elle cherchait en même temps un logement à bon marché. Mais les garnis étaient fort chers; puis elle s'exposait à rencontrer les mêmes inconvénients qu'à la rue de Venise. D'autre part, elle était trop pauvre pour acheter des meubles.

Après trois jours de recherches infructueuses, elle rentra chez elle bien fatiguée et découragée. Elle n'aurait pu croire qu'il fût si difficile à une honnête fille de trouver un abri honnête.

Sans doute elle eût pu s'adresser aux amis de la famille Borel; mais, par délicatesse autant que par timidité, elle craignait de les importuner. Il eût fallu aussi raconter son histoire, donner des détails auxquels peut-être on n'eût pas ajouté foi. C'était humiliant; elle ne put s'y résoudre.

Elle recommença le quatrième jour ses pérégrinations. Il faisait un temps froid et sombre. Il pleuvait un peu. Elle s'en allait de rue en rue, regardant les enseignes sur les murs. Quand elle lisait « pensionnat de demoiselles, » elle entrait.

Mais quelle confiance pouvait-on avoir dans une inconnue? Bien qu'elle eût soin de dissimuler son visage sous un voile, et qu'elle eût même cherché à s'enlaidir par une coiffure disgracieuse, sa beauté excitait la défiance. Elle le voyait, et, en sortant, les larmes lui venaient aux yeux. Elle pleurait d'être belle.

Ce jour-là, elle parcourut les hauteurs des Batignolles, où elle savait trouver plusieurs pensionnats de second ordre. Mais nulle part on ne put l'admettre. Qu'allait-elle faire? A qui devait-elle s'adresser? Elle revenait pen-

sive et désolée, lorsqu'en passant rue de Parme elle découvrit une maison de bonne apparence dont la porte cochère était surmontée d'un écriteau portant ces mots : « Institution de demoiselles. »

Machinalement elle sonna.

On l'introduisit dans une sorte de parloir où bientôt elle vit entrer une petite femme au visage irrégulier, mais intelligent, à l'œil dur, mais perspicace.

« Je voudrais parler à la directrice de l'institution, dit Madeleine d'une voix timide, un peu émue. »

L'expression de fatigue et de découragement empreinte sur la figure de Madeleine; sa robe crottée, ses vêtements modestes, ses manières simples et distinguées, son accent de vérité éloignaient tout soupçon qu'elle pût être une aventurière. La directrice parut écouter sa requête avec intérêt, avec attendrissement même.

D'ailleurs elle donnait quelques bonnes références.

Madeleine crut avoir enfin trouvé une femme bienveillante et secourable.

« Voyons, mademoiselle, dit la maîtresse de pension, il vous faut une chambre; j'en ai une; elle n'est pas belle, tant s'en faut; c'est une mansarde. Je la loue habituellement aux pensionnaires libres, et avec la nourriture, jamais moins de douze cents francs par an. Mais vous m'intéressez. Puisque vous êtes peintre et musicienne, je pourrai, comme vous m'en priez, vous employer quelques heures. »

Elle parut réfléchir.

« Trois heures par jour, est-ce trop ?

— Non, madame, répondit Madeleine; il me restera assez de temps pour travailler.

— Eh bien ! mademoiselle, je ne demanderai alors que

500 francs par an. Je vous fais une concession de 100 francs, car ma maîtresse d'anglais qui me consacre également quelques heures, me paye 600 francs. Sa mansarde touche celle que je vous destine. »

Madeleine poussa un soupir.

Cette femme, comme les autres, exploitait sa misère.

« Vous ne paraissez pas satisfaite, reprit la directrice.

— Madame, balbutia Madeleine avec confusion, je vous assure que j'ai du talent. Et il me semble qu'il serait peu rétribué à de telles conditions.

— Oh ! mademoiselle, le talent court les rues, repartit en souriant la maîtresse de pension. Le talent ! Paris fourmille de jeunes filles comme vous qui ont du talent et qui n'en trouvent pas l'emploi. Il n'est pas de jour où je ne reçoive une vingtaine de cartes, de lettres ou de prospectus. Ce sont des professeurs de talent, des prix de Rome même ou des prix du Conservatoire. C'est bien triste à dire, hélas ! mais la plupart de ces malheureux meurent de faim. Il y a trop de talents. Nous sommes débordés par le talent. Le jour où les parents de nos élèves consentiront à nous payer double pension, nous payerons double nos professeurs ; mais la concurrence nous tue.

— Je comprends cela, madame ; malheureusement je n'ai que fort peu de ressources, et....

— Vous pourriez donner quelques leçons au dehors.

— Je ne connais personne.

— Alors vous vous trouvez dans un dénûment complet ?

— Oui, madame, ou à peu près. Il ne me reste qu'une petite somme que je voudrais conserver pour mon entretien.

— Eh bien, voyons, j'aurais besoin d'une sous-maîtresse pour les petites filles. Vous plairait-il de garder

des enfants, de leur apprendre à lire, à former des lettres ? Vous pourriez d'ailleurs, en les gardant, vous occuper d'autre chose. Je ne vous donnerais point d'appointements ; mais vous n'auriez rien à payer.

— Non, madame, je ne puis accepter cette proposition. Je ne saurais travailler dans le bruit. D'ailleurs, comment peindrais-je au milieu d'une classe ? Mais quels appointements donnez-vous à vos maîtresses d'étude ? Je pourrais pendant plusieurs mois m'occuper ainsi, et gagner une somme qui me permet de rester chez vous comme pensionnaire libre pendant quelque temps.

— Vous ignorez donc, mademoiselle, combien peu se paye l'instruction ? La maîtresse de la première classe reçoit 300 francs ; celle de la deuxième, 200. Jamais je ne paye celle de la troisième. »

Madeleine baissa la tête. Elle faisait mentalement ce calcul.

« En vendant ou en engageant quelques effets, je pourrais rester là trois mois. Ce ne serait guère plus cher qu'à la rue de Venise, et, sous tous les rapports, je serais beaucoup mieux. D'ailleurs, d'ici à trois mois, j'aurai placé mon poème et écrit une nouvelle pour un journal. Dans trois mois je serai sur le chemin de la fortune.

— Puis-je voir cette chambre, madame, car il faut que je sache si le jour est favorable pour peindre. »

La directrice la fit conduire au quatrième étage, c'est-à-dire sous les toits. C'était une mansarde aussi étroite et aussi triste que celle de Claudine ; c'était le même ameublement.

Il se composait d'une petite table de 60 centimètres de large, d'un poêle en fonte, d'un lit de fer misérablement garni, de deux chaises de paille, et d'un petit buffet de

bois blanc. La lucarne en tabatière n'avait guère que 50 centimètres d'ouverture. Toutefois Madeleine pensa que, en se plaçant directement au-dessous, elle pourrait travailler.

Elle convint avec la directrice qu'elle entrerait dès le lendemain en payant un trimestre d'avance.

« Votre mansarde n'est pas luxueuse, ajouta la maîtresse de pension ; mais s'il vous vient des visites, vous pourrez les recevoir au salon. »

Madeleine rentra presque joyeuse.

Pendant ces quatre jours, elle n'avait pas vu Fossette. Quand elle revenait le soir, exténuée par ces courses sans résultat, elle se couchait.

Mais avant de quitter la rue de Venise, elle alla frapper à la porte de Fossette pour lui dire adieu.

Fossette était au lit. Elle avait la fièvre. Ses yeux étaient brillants et caves. Lorsque Madeleine entra, elle essaya de sourire ; mais ses lèvres s'étirèrent sur ses dents et des larmes lui vinrent aux yeux.

« Qu'avez-vous ? lui demanda Madeleine.

— Ce n'est rien, répondit-elle d'un accent étrange. Un refroidissement, je suppose. Demain je serai guérie, tout à fait guérie. »

Elle ferma les yeux.

Madeleine fut frappée de la résignation et du calme empreints sur ce visage qu'elle avait toujours vu sourire.

« Mademoiselle, dit Fossette en se soulevant avec effort sur son coude, vous qui êtes si bonne, veuillez donc donner un peu d'eau à mes fleurs ; voyez comme ce beau camélia languit. J'ai essayé de me lever tout à l'heure, mais il m'a pris un étourdissement ; j'ai été obligée de me recoucher. »

Madeleine descendit chercher de l'eau. Elle arrosa les fleurs, et, avec un tendre intérêt, demanda à la jeune ouvrière si elle n'avait plus besoin de ses services.

« Non, merci, répondit Fossette avec un vrai sourire; et attirant jusqu'à ses lèvres la main que lui tendait Madeleine, elle ajouta : Je souhaite que vous soyez heureuse ; vous le méritez si bien. »

XXII

Quelle était donc la maladie de Fossette?

Elle avait faim.

Les vingt francs provenant de la montre de Robiquet étaient dépensés. Claudine, on s'en souvient, n'avait pas rapporté d'ouvrage. Depuis deux jours Fossette était sans pain.

Elle aussi, pendant trois jours, avait couru Paris, non pour trouver un abri comme Madeleine, mais pour se procurer du travail; les passementières n'avaient pas un bouton à faire, les lingères étaient assiégées de demandes; les entrepreneurs de confection avaient leurs ouvrières attitrées.

Souvent Fossette était restée vingt-quatre heures sans manger, et ne s'en était pas trouvée sérieusement incommodée. Elle s'était dit : « Bah ! on ne meurt pas de faim.

Si je n'ai pas mangé aujourd'hui, demain j'aurai meilleur appétit; et s'il ne me tombe pas précisément du ciel des alouettes toutes rôties, du moins j'aurai de l'ouvrage ou une amie viendra me voir. A toute extrémité, je vendrai un chiffon et je mangerai bien un morceau de pain. »

Les philanthropes qui s'occupent du sort de l'ouvrière et qui ont dressé la statistique de la faim, pensent avec raison que chez les pauvres filles, qui souvent ne gagnent pas de quoi vivre, ce stoïcisme ou plutôt cette incroyable insouciance vient de l'habitude du jeûne; des repas irréguliers et presque toujours insuffisants ont, en effet, endurci leur estomac contre les souffrances de la faim.

Mais l'abandon où Fossette se trouvait alors, le chagrin que lui avait fait éprouver la lettre de Renardet lui apprenant l'inconstance de M. de Barnolf, la fatigue et le découragement causés par ces pérégrinations infructueuses avaient ébranlé son organisme.

Maintenant Madeleine était partie. Dès les premiers froids, la mère Blancheton avait repris sa toux opiniâtre et s'était mise au lit. Enfin les Brisemur étaient retombés dans leur misère. Ils n'avaient pu fonder l'association projetée pour la cordonnerie. La difficulté de trouver une direction active et intelligente, et l'insuffisance des ressources avaient fait sombrer l'entreprise.

A qui donc s'adresserait-elle? A Claudine? Mais elle savait que Claudine avait dépensé l'avance que le maître du café lui avait remise.

Elle relisait l'étrange lettre qu'elle avait reçue, et dans laquelle on lui proposait de servir une vengeance.

Tout d'abord elle n'avait prêté à cette lettre aucune attention. Jouer un pareil rôle ne lui semblait pas honnête.

Cependant peu à peu, au milieu de tous ses déboires, de toutes ses tristesses, la tentation s'infiltra. Elle était fille d'Ève. Les désirs de la coquetterie s'éveillèrent en elle. « Je connaîtrais avant de mourir, se disait-elle, ce luxe, ce grand luxe qui m'attire malgré moi ; je porterais, moi aussi, ces longues robes si riches qui font du bruit quand on marche, et ces beaux cachemires, et ces petits chapeaux si coquets ; et je me promènerais dans une belle voiture, renversée en arrière comme une grande dame ; et j'irais au spectacle tous les soirs ; et j'aurais des bottines d'étoffe avec de hauts talons et des gants glacés qui feraient paraître ma main encore plus petite. »

Des bottines de satin et des gants de vrai chevreau, c'était un luxe que Fossette rêvait depuis qu'elle était en âge de rêver toilette, un luxe auquel jamais elle n'avait pu atteindre.

A mesure que la fièvre et la faim augmentaient, son imagination en délire embellissait le rêve.

Elle voyait accumulés dans sa misérable chambrette, les bronzes d'art, les fleurs superbes dans de grands vases de Chine, de lourdes tentures doublées de soie, des stores de tulle chargés de broderie, toutes ces richesses enfin qu'elle avait si souvent et si longtemps admirées avec envie aux étalages des devantures.

Puis elle se disait encore : « Travailler toujours, sans trêve, sans plaisir, est-ce une vie, cela ? Ne vaut-il pas mieux jouir de sa jeunesse, avoir quelques années heureuses, enivrantes, au risque de mourir à l'hôpital, que de mourir chaque jour de faim et de misère ? »

Il lui arrivait aux oreilles des refrains joyeux, des ritournelles de quadrilles. Elle voyait défiler le cortège

pompeux de ces filles qui sèment follement, selon leurs caprices, l'or qu'on leur a donné.

De temps à autre, cependant, la conscience de la réalité et le sentiment de sa dignité lui revenaient. Elle se relevait, buvait un peu d'eau et la fièvre se calmait. Envisageant plus froidement sa position, elle reprenait :

« Si ce monsieur vient demain, comme il l'a promis, je verrai bien si je puis accepter. En attendant, il faut que je vive jusqu'à demain. »

Elle se leva de nouveau et fut prise d'une faiblesse; mais un instant après elle put marcher.

« Je vais aller emprunter cinq sous au maître du garni. Il ne pourra me les refuser, puisque mon loyer est payé. »

Mais tout à coup elle pensa que son loyer était échu de la veille et qu'elle l'avait oublié. Elle devait la semaine.

Elle s'arrêta.

La mère Blancheton était sa seule ressource.

Luttant contre les étourdissements qui, à chaque instant, la forçaient à s'appuyer au mur, elle arriva chez la vieille asthmatique et frappa à sa porte.

Personne ne répondit.

Elle entra et appela :

« Madame Blancheton ! »

Même silence.

Alors tout doucement, pour ne pas l'éveiller en sursaut, elle s'approcha du lit.

Il faisait un peu sombre. Fossette ne pouvait bien distinguer les traits de la malade.

Elle l'appela de nouveau, à demi-voix d'abord et puis plus haut. Elle la secoua. Enfin, elle lui prit la main. Cette

..

main était rigide et glacée; et se baissant, elle vit les yeux de la mère Blancheton; ils étaient fixes et vitreux.

Fossette poussa un grand cri et s'évanouit.

La mère Blancheton était morte, là, seule, sans secours. Comment était-elle morte? de froid? de faim? Son asthme l'avait-il étouffée? Cette mort dans l'abandon, c'était horrible.

Personne n'accourut au cri de Fossette et elle resta privée de sentiment, appuyée contre le lit de cette morte.

Quand elle reprit ses sens, il faisait nuit; le souvenir lui revint, et une indicible terreur la prit.

Elle se leva, et la peur lui donnant des forces, elle courut sur le palier et appela du secours.

Elle était si pâle, si effrayée, qu'on s'empressa autour d'elle. On lui donna à boire; elle fit signe qu'elle avait faim. La maîtresse du logis lui apporta quelques gouttes de bouillon, et un peu soulagée elle rentra chez elle. Mais elle ne put dormir; la frayeur, la fièvre l'agitaient à la fois. Elle pensa alors à Robiquet.

« C'est affreux, se disait-elle, de vivre seule ainsi! Si j'allais mourir comme la mère Blancheton! Sans doute, Robiquet n'a pas d'esprit; il n'est pas riche, mais il est si bon, et il m'aime tant! J'aurais pour toute la vie un compagnon honnête qui prendrait soin de moi, et, quand je serai vieille, des enfants autour de mon lit pour me fermer les yeux. Accepter les propositions de cet inconnu, ce serait la richesse pour quelques jours, quelques mois peut-être. Mais ce serait me perdre à jamais. Demain, si j'en ai la force, j'écirai à Robiquet qu'il revienne, que je consens à l'épouser, puisque *lui* ne m'aime plus. »

Le lendemain, à neuf heures, la maîtresse du garni qui

faisait l'office de concierge, entra chez Fossette pour s'informer comment elle allait. Elle lui apportait une lettre.

C'était une lettre de Robiquet ainsi conçue :

« Chère demoiselle Fossette,

« Quand je suis arrivé ici, j'ai trouvé ma mère en parfaite santé. Elle n'avait pas même été malade. Je ne puis savoir qui m'a écrit pour m'appeler au pays. Je suppose bien un peu que c'est mon oncle Baptiste, car il a une fille à marier. Ma cousine s'appelle Jacqueline. Elle est assez jolie, mais je ne l'aime pas. Cependant ma mère a si grande envie que je me marie au pays, et que j'épouse Jacqueline, que je viens de consentir à ce mariage.

« Je n'espère pas être heureux, bien sûr, puisque je vous aime toujours. Mais vous savez, mademoiselle Fossette, qu'il ne faut pas songer qu'à soi, et vous comprendrez que je ne puisse, par mon refus, causer du chagrin à ma pauvre mère. Elle est si vieille ! elle m'aime tant !

« Je vois bien aussi que je vous ennuie un peu, quoique vous n'osiez pas me le dire. En outre, je suis peut-être un obstacle à votre établissement. Et vous êtes si parfaite ! Quel est l'homme, quelque riche et bien élevé qu'il soit, qui ne serait fier de devenir votre mari ! Pardonnez-moi donc, mademoiselle Fossette, d'avoir pu être un embarras dans votre vie ; et merci ! oui, merci de l'amitié que vous m'avez toujours montrée ! Maintenant, quand j'y pense, j'ai honte d'avoir pu songer à vous épouser. Mais vous ne m'en voudrez pas de ma hardiesse, car vous savez bien quelle grande estime j'avais pour vous. C'était l'amour qui me rendait fou à ce point.

« J'ai parlé de vous à Jacqueline. Elle vous aime déjà, et, si nous allons à Paris après la mort de ma mère, elle sera aussi contente que moi de vous voir. Mais peut-être alors serez-vous une grande dame et ne vous souviendrez-vous plus du pauvre ouvrier chapelier qui soignait vos fleurs et faisait vos commissions.

« Adieu, mademoiselle Fossette. A cent lieues, vous me permettrez bien, n'est-ce pas? de vous embrasser. Ce sera peut-être la dernière fois.

« GUSTAVE ROBQUET. »

A la lecture de cette lettre, Fossette fut atterrée. Sa dernière planche de salut se brisait.

Elle la relut plusieurs fois.

« Pauvre garçon! se disait-elle, il est si bon! est-il modeste! J'ai été aimée sérieusement. J'ai dédaigné cette affection. Ah! j'en suis punie. Maintenant, quel avenir m'attend? »

Elle fermait les yeux. Enervée par la fièvre, l'insomnie, le chagrin, elle s'attendrissait sur son sort et pleurait abondamment.

Elle ne pouvait songer à rappeler Robiquet, dont l'amour peut-être commençait à s'affaiblir. Elle pensait aussi qu'il serait plus heureux avec sa cousine Jacqueline qu'avec elle, Fossette, qui avait au cœur un autre amour et des aspirations plus élevées que ne le comportait sa condition.

A onze heures, Renardet entra. Fossette était résolue à le suivre.

Toutefois, en voyant ce visage astucieux elle hésita encore. Elle eut peur. Ces splendeurs inconnues l'effrayèrent. Mais la faim, l'impérieuse faim et le souvenir

terrible de la mère Blancheton, dont le masque hideux était encore présent à sa mémoire, la décidèrent.

Renardet n'eut donc pas à déployer de grands frais d'éloquence.

« Oui, monsieur, dit-elle, je consens; mais emmenez-moi tout de suite. J'ai peur ici, et....j'ai faim. Je vous prie, allez me chercher un petit pain, car voilà deux jours que je n'ai pas mangé. »

Renardet lui fit apporter à déjeuner. Cherchant à s'étourdir, elle riait et causait en mangeant; puis tout à coup elle devenait sérieuse. Un instant après, des larmes lui montaient aux yeux; elle les essuyait et reprenait sa gaieté.

Le coupé de Maxime les attendait rue de Rivoli.

Quand ils arrivèrent à l'hôtel de la rue Blanche, un grand laquais poudré leur ouvrit la porte et les introduisit.

Le vestibule était grec. Le salon, Louis XV, en damas rouge, resplendissait de dorures. Un boudoir à tentures orientales précédait la chambre à coucher, une vraie chambre de petite maîtresse, tendue de soie blanche à bouquets de roses. Fosselte osait à peine marcher sur le tapis fond blanc dans lequel ses petits pieds enfonçaient jusqu'à la cheville.

Elle était éblouie par ces magnificences; mais voyant de tous côtés des jardinières remplies de fleurs, son embarras cessa comme si elle se retrouvait avec des amies.

Enfin cette chambre s'ouvrait sur une serre où les plantes exotiques les plus rares, des plantes qu'elle n'avait jamais vues, étalaient leurs somptueuses corolles.

Elle se demandait si elle ne faisait pas un rêve.

« Vous êtes chez vous, mademoiselle, lui dit Renardet; vous pouvez bouleverser tout et commander. Vos moindres désirs seront satisfaits. Vous avez six domestiques à vos ordres.

— Mon Dieu! fit-elle tout à coup, je vais rester là toute seule au milieu de ces gens que je ne connais pas!

— Vous n'y resterez qu'autant que vous le voudrez. Au moindre signe de vous, le propriétaire de l'hôtel viendra vous rendre visite.

— Mais qu'il vienne tout de suite! repartit Fossette, que je sache au moins à quelle sorte de propriétaire j'ai affaire, et combien de temps doit durer cette singulière location. Est-ce à la semaine, au mois, à l'année?

— Votre propriétaire, comme vous l'appellez, vous répondra lui-même à ce sujet. Il attendra que vous soyez convenablement installée pour vous présenter ses respects.

— Et vous êtes.... vous?

— Son homme de confiance. »

Fossette était peu rassurée.

« Bah! se dit-elle, tout ce qui peut m'arriver de pis, c'est d'être assassinée. Mais en restant dans mon taudis, je serais morte de faim. S'il s'agit d'un autre danger, je suis assez forte pour me défendre. »

Elle sonna.

Une soubrette se présenta, portant une toilette complète dont elle revêtit Fossette.

Pendant ce temps, Renardet passait chez Maxime.

« Eh bien! dit-il, je viens de l'installer. Le luxe n'a pas l'air de l'étonner trop. Soyez tranquille, elle s'y ha-

bituera vite, et ensuite elle le quittera difficilement. Mais, si vous m'en croyez, vous ne vous présenterez devant elle que dans quelques jours. Il faut laisser travailler son imagination et attendre qu'elle désire vivement votre présence.

— Je crains qu'elle ne me pardonne pas de l'avoir trompée, et que tant de frais ne deviennent inutiles.

— Inutiles ! Hé bien ! si elle les refuse et abandonne le nid, il sera tout préparé pour une autre ; vous n'avez pas juré, je suppose, de rester à tout jamais veuf de Pouliche. »

XXIII

Pendant que Fossette s'installait dans ce brillant hôtel, Madeleine prenait possession de sa triste mansarde. Au lieu de tentures de soie, c'était des murailles nues, peintes à la colle ; au lieu de tapis moelleux, un froid carrelage. Il n'y avait à son lit ni rideaux ni mol édredon. C'était toujours la misère, quoique un peu plus décente.

Elle songea un instant à faire venir Amélie dans cette pension pour diriger la classe des petites. Mais à quoi bon, puisqu'à Paris on payait l'instruction encore moins qu'au fond de l'Ardèche, puisqu'enfin dans la plupart des

pensionnats, comme nous l'avons vu, les appointements d'une première sous-maitresse sont inférieurs à ceux d'une femme de chambre?

Alors commença pour Madeleine une vie nouvelle. Elle avait payé un trimestre. Elle s'était donc donné trois mois pour commencer sa fortune. Aussitôt après ses leçons elle s'enfermait dans sa chambre et travaillait.

Jusqu'alors la peinture et la poésie, le travail de création, n'avaient été pour elle qu'un délassement. Toute autre chose est de les considérer comme un moyen d'avenir.

Ce travail, à lui seul, est un véritable poème, plein d'émotions, de péripéties, faisant passer l'artiste, en un même jour, de l'enthousiasme au dégoût, des espérances les plus folles aux découragements les plus profonds.

Il ne s'agit pas de l'artiste médiocre que soutient un orgueil impassible; il s'agit de l'artiste de génie qui poursuit l'idéal et qui toujours trouve l'expression matérielle, phrase, ligne ou couleur, au-dessous de sa pensée.

Mais qu'est-ce donc que le génie, si ce n'est la force de conception jointe à la puissance qui exécute? Et qu'est-ce que cette pensée qui ne peut s'exprimer? La pensée qui ne peut s'exprimer, c'est l'idéal, c'est l'élan de l'intelligence vers une beauté et une perfection qui échappent à la matérialité de la forme; beauté et perfection que l'artiste cependant doit chercher à rendre; car la mission de l'art n'est pas seulement de peindre la vie, c'est d'élever l'âme par le sentiment du beau moral comme du beau matériel, c'est de donner la vie à l'idéal.

Madeleine était artiste. Elle possédait de l'artiste, à un degré éminent, les facultés complexes : une très-grande impressionnabilité nerveuse, cette pénétration, ce tact qui font saisir le côté poétique des sentiments et des formes ; un jugement droit en même temps qu'une imagination ardente ; une volonté persévérante et la passion de l'art.

Sans doute elle étudiait la nature et elle la comprenait avec cette fraîcheur et cette vivacité d'impressions propres aux âmes jeunes et pures. Ni les profondes contemplations du philosophe qui remonte aux causes premières, ni l'observation attentive du savant qui étudie et qui découvre, ni les retours ardents du poète lassé du monde ne sauraient être comparés aux premières extases d'une intelligence d'élite devant les beautés et les harmonies de la nature.

Elle les sent comme elle sent sa propre vie. Encore naïve et malléable, elle s'empreint tout entière sur ce grand modèle. Mais Madeleine savait bien que, pour faire une œuvre d'art, il ne s'agit pas de copier servilement la nature ; qu'il faut étudier ses combinaisons et ses effets pour produire l'émotion, une émotion qui élève et améliore.

Cependant si le recueillement dans lequel elle vivait est favorable au travail, cet isolement est aussi un écueil pour l'imagination qui s'abandonne outre mesure aux rêveries exaltées de l'idéal. Car, pour faire vivant, il faut avoir un énergique sentiment de l'existence, lequel ne s'acquiert qu'au contact de la réalité.

Comme dans toutes les œuvres jeunes, créées au milieu de la solitude, il y avait de l'indécision dans son dessin, aussi bien que dans sa poésie. On y sentait trop le rêve.

Pour développer ses facultés artistiques, il lui eût fallu un milieu d'activité intellectuelle, de critique et d'émulation. Il lui eût fallu surtout une existence moins précaire et plus de bonheur : car il n'est pas vrai que la misère et la souffrance soient favorables à l'éclosion du talent. Le plus souvent elles le tuent. Ce sont les forts qui seuls résistent. Mais encore, parmi les forts, combien succombent !

Madeleine, dans son pauvre réduit, eut donc à soutenir des luttes vraiment héroïques contre l'engourdissement et l'atonie d'une vie solitaire et triste et contre les dégoûts qui parfois venaient l'assaillir.

Sans critérium pour juger ses œuvres, doutant d'elle-même, effrayée parfois des entraves qu'elle aurait à vaincre, elle s'arrêtait tout à coup dans son travail, déchirait la page commencée ou retournait contre la muraille l'ébauche qu'elle venait de tracer. Elle pleurait de découragement et restait pendant plusieurs heures, pendant des jours entiers, absorbée dans une rêverie douloureuse.

Puis soudain, sortant de sa torpeur, elle se remettait au travail, et en quelques heures elle traçait une ébauche nouvelle ou recommençait un chant tout entier de son poème. Alors elle admirait son œuvre ; elle pleurait d'enthousiasme comme elle avait pleuré de désespoir. Elle croyait à l'avenir. Elle pensait à sa mère, à Marie, qu'elle allait tirer de la misère ; elle écrivait à Amélie : « Encourage-les à vivre quelque temps encore, car je suis sûre que j'arriverai. »

Elle pensait à Maxime aussi, mais autant peut-être à Albert, cet ingrat ami qui l'avait oubliée. « Ils m'aimeront alors, ou du moins, quand ils entendront parler

de moi, il faudra bien qu'ils se souviennent de mon existence. Oh ! comme je me vengerai.... Je leur pardonnerai. »

Enfin, elle avait des embarras matériels auxquels elle n'était point habituée et qui lui causaient beaucoup d'inquiétude. Pour envoyer quelque argent à sa mère et subvenir à ses menues dépenses, il lui avait fallu vendre ses effets les plus précieux. Ne sachant rien de la vie positive, elle ne songea pas d'abord à faire ces petites économies dont les pauvres ont l'habitude.

A la fin de la première quinzaine, quand elle compta son mince trésor, elle s'aperçut avec terreur qu'il ne lui restait que quinze francs. Elle prit la résolution de devenir avare. Elle acheta dans un bazar une petite lampe de treize sous avec un abat-jour. Elle écrirait au lit et ne se chaufferait plus que dans les grands froids.

« Combien de pauvres ne se chauffent jamais ! pensait-elle. Ne suis-je pas pauvre aussi, moi ? Il faut bien que je m'endurcisse à souffrir. »

D'ailleurs son poëme serait bientôt achevé. De temps à autre elle sortait, allait s'asseoir dans un cabinet de lecture, et lisait les revues qui publiaient des vers. Ou bien elle prenait le nom des libraires qui éditaient des ouvrages de poésie. Elle ignorait que la poésie n'est pas une marchandise ayant cours, et que, à l'exception de deux ou trois, les poètes payent eux-mêmes l'impression de leurs chefs-d'œuvre.

Par quelles rudes déceptions allait-elle acquérir l'expérience !

XXIV

C'était un jour de décembre, un de ces jours exceptionnellement tièdes, où le soleil, perçant les brumes de l'hiver, apporte un peu de chaleur et de gaieté aux mortels transis, réveille un instant la nature et lui adresse un sourire de fête ; un de ces jours enfin où le *tout Paris* élégant et désœuvré se donne rendez-vous au bois. L'air avait le calme, les douces langueurs de l'automne et faisait aussi rêver du printemps. Il communiquait cette vie, ce besoin d'expansion qu'on éprouve à la montée de la sève. Les arbres dépouillés, semblables aux réseaux d'une dentelle, se découpaient sur un fond d'azur pâle. On voyait des couples d'amoureux se promener dans les allées solitaires, et les enfants comme les oiseaux s'ébattre gaiement. Les chevaux fringants, les pimpants cavaliers, les calèches rapides où se renversaient coquettement de jeunes femmes en robes élégantes, circulaient autour du lac. On se reconnaissait, on se saluait, et surtout on se montrait.

Dans une voiture découverte, Léonora, la belle rousse, étalait une éblouissante toilette : des flots de moire antique vert de mer, un paletot couvert de jais et de guipure, un petit chapeau gris perle et velours cerise posé

sur le sommet de la tête et qui découvrait les touffes luxuriantes de sa chevelure d'or.

« Regardez donc, dit-elle tout à coup à M. de Barnolf assis à côté d'elle, cette belle calèche à la Daumont doublée de damas blanc. Quels chevaux superbes, et quel fracas ! Mais c'est Maxime Borel qui caracole à la portière. Qui donc est cette femme ? Elle ne serait pas mal ; mais sa figure manque de caractère. Quand on est si pâle, on se met du rouge. C'est une femme du monde, sans doute, qui pose en poitrinaire. Maxime Borel en serait-il amoureux ? Mais, voyez donc, ce sont les chevaux de Pouliche, si je ne me trompe ? »

M. de Barnolf attachait sur cette voiture un œil avide et sombre.

En cet instant les calèches se rencontrèrent ; Fossette et Barnolf se regardèrent, et de leurs regards s'échappa comme un courant électrique qui en même temps les frappa au cœur.

M. de Barnolf se souleva à demi, et puis retomba en poussant un cri sourd, un cri rauque.

Fossette pâlit davantage, se renversa dans le fond de la voiture et ferma les yeux.

« Ah ! murmura-t-elle, on ne m'avait pas trompée. »

Maxime, remarquant sa pâleur et son émotion, fronça le sourcil.

« Vous l'aimez donc toujours ? dit-il avec dépit.

— Non, répondit Fossette, oh ! non, maintenant je suis bien guérie ; tout à l'heure vous verrez que je passerai à côté de lui et le regarderai en face sans le moindre trouble. »

Elle essaya de sourire, mais ses lèvres se refusèrent à cet effort.

« Qu'avez-vous donc ? demanda de son côté Mme de Beausire à M. de Barnolf.

— Rien ! répondit-il d'un ton terrible.

— C'est donc cette Fossette que vous avez aimée ?

— Taisez-vous ; ne prononcez pas son nom. Je veux la voir encore.... je veux.... Oh ! je suis fou ; rentrons, je ferais un malheur. L'infâme ! elle, Fossette, que je croyais si digne.... avec ce libertin !... Et moi qui....

— Ah ! dit Mme de Beausire, vous aimiez encore cette petite ouvrière ?

— Écoutez, Léonora, ne m'en veuillez pas. Cette femme m'avait enivré au point de m'ôter la raison, mais, à présent, je suis bien guéri ; je le suis, je vous le jure. Tenez, il me semble même que je ne la hais plus.... je la méprise.... oui, je la méprise ! A vous, Léonora, mon cœur, ma vie entière ; oui, vous avez raison, qu'est-ce que la vie, après tout ? c'est la jeunesse, c'est le plaisir. La raison ? vanité ! Le sentiment ? mensonge ! Menons ensemble une existence folle, le voulez-vous ? Ne sommes-nous pas les heureux de la terre ? A nous toutes les joies, tous les luxes. Que faut-il faire ? que désirez-vous ? Y a-t-il quelqu'un de vos caprices qui n'ait pas encore été satisfait ? dites, ma fortune est à vous.

— Vous avez la fièvre, Léopold ; calmez-vous. Vous verrez que je sais aimer, moi, et que je parviendrai à vous faire oublier cette méchante créature.

— Non, vous ne m'aimez pas ; non, ne dites pas cela. Je ne souffrirai plus qu'aucune femme m'adresse ces mots-là. Car vous êtes toutes des menteuses qui jouez avec notre cœur. Non, je ne veux plus que le plaisir étourdissant. Je veux qu'elle entende parler de nos folies.

Je veux qu'elle sache que j'étais plus riche encore que ce faquin ; je veux qu'elle sache surtout que je ne l'aime plus. »

Léonora voulut parler.

« Taisez-vous ! interrompit-il ; ne me parlez plus d'elle ! Oh ! Fossette ! Fossette ! »

Et des larmes lui vinrent aux yeux.

La voiture atteignait la grille.

« Non, il faut que je la revoie, dit-il avec une sorte d'égarement.

— Moi, je ne le veux pas, repartit Mme de Beausire, car vous êtes toujours fou de cette femme, et vous me faites jouer un rôle ridicule.

— Retournez aulac, ordonna M. de Barnolf au cocher. N'ayez aucune inquiétude, ma chère Léonora ; je désire vous prouver au contraire que je suis bien guéri. Pardonnez-moi cet emportement que je n'ai pu dominer. Mais peut-être a-t-elle vu mon émotion tout à l'heure. Maintenant je veux la regarder avec un calme méprisant ; je veux qu'elle me voie sourire.

— Non, rentrons, je vous en prie, insista Mme de Beausire, car je vous assure que vous n'êtes pas calme du tout.

— Il faut que je la voie, répéta sourdement le Hongrois ; car si je restais sur l'impression que j'ai éprouvée tout à l'heure, je crois qu'en rentrant je me brûlerais la cervelle. Ayez pitié de moi, Léonora, traitez moi comme un insensé ; mais, soyez tranquille, j'aurai la force de me dominer. »

A mesure que la voiture avançait, son regard devenait flamboyant, ses narines palpitaient, une sorte de frémissement sauvage agita ses lèvres ; et, tenant de sa

main crispée un des coussins de la voiture, il en déchira l'étoffe avec ses ongles.

Fossette, elle, penchée vers Maxime, parlait et souriait de son sourire si coquet et si tendre ; et cependant une horrible palpitation lui torturait le cœur.

Les deux voitures marchaient au pas.

Tout à coup M. de Barnolf poussa la portière, sauta à terre, s'élança jusqu'à Fossette et la frappa en plein visage.

De sa cravache Maxime cingla la figure de M. de Barnolf.

Tous deux se toisèrent, et leurs regards voulaient dire : « A demain ! »

Cette scène brutale fut si rapide que les passants eux-mêmes ne s'aperçurent point de l'étrange action de M. de Barnolf.

Fossette était évanouie.

Mme de Beausire faisait mine de prendre une attaque de nerfs.

Le lendemain on rapportait chez lui Maxime blessé.

Le médecin déclara que la blessure, quoiqu'elle fût sans gravité, demandait des soins.

Fossette s'installa au chevet de Maxime et le soigna avec une véritable affection.

Jusques alors elle avait repoussé l'amour de Maxime. Mais il lui montrait tant de respect, tant d'affection, que, par gratitude, et plus encore par haine contre M. de Barnolf, elle l'aima.

Alors tous deux, poussés par Renardet, menèrent la vie à grandes guides.

XXV

Depuis six semaines environ, Fossette, Claudine et Madeleine avaient quitté le n° 37 de la rue de Venise, quand une pauvre fille, misérablement vêtue, se présenta à la porte du logement obscur qu'habitait le maître du garni avec sa famille. Elle demanda timidement :

« Mlle Claudine Bordier ?

— Partie, répondit la femme du fond de sa loge.

— Et Mlle Fossette ?

— Partie aussi.

— M. Robiquet alors ?

— Parti également. »

La malheureuse créature s'appuya au mur comme si elle défaillait :

« Vous n'avez pas leur adresse ?

— Ma foi ! non. S'il nous fallait conserver les adresses de tous ceux qui passent dans la maison, nous aurions fort à faire. »

Cependant la maîtresse du garni, s'étant approchée de la porte, s'écria :

« Seigneur Dieu ! c'est vous, Mlle Geneviève. D'où venez-vous ? Comme vous voilà faite ! Jamais je n'aurais

pu vous reconnaître. Je savais bien que ce gueux de Gorju vous avait coupé les cheveux ; mais cette figure ? vous qui étiez si jolie ! Vous avez donc été bien malade ?

— Oui, bien malade ! répondit tristement Geneviève.

— Et vous venez reprendre votre chambre ?

— Non, je venais seulement pour voir mes amies.

— Elles sont placées toutes les deux ; mais vous, que faites-vous donc ? »

Geneviève n'osa dire à quel degré de misère elle était arrivée. Ses vêtements usés, son visage hâve et flétri racontaient d'ailleurs assez éloquemment ses souffrances.

La maîtresse du garni craignit de sonder par des questions indiscrètes la profondeur du gouffre où Geneviève était tombée.

En passant devant la boutique de Gorju, la malheureuse détourna la tête.

Elle avait quelques adresses et cherchait de l'ouvrage. Mais la pauvreté de sa mise la faisait repousser comme une mendiante ; car pour obtenir du travail, pour gagner la confiance, il faut porter des vêtements propres, sinon élégants.

Elle alla dans les fabriques où l'on trie la laine, puis au Temple, chez les marchands qui décousent et recousent tous les haillons de Paris ; ensuite elle entra chez les blanchisseuses, et se proposa pour porter le linge aux pratiques, mais elle semblait trop délicate ; elle se présenta aussi dans un bureau de placement, demandant un emploi de domestique.

« Faible comme vous êtes, lui répondit-on, personne

ne voudra de vous. Soignez-vous d'abord, et nous verrons ensuite.

— Soignez-vous ! » murmurait Geneviève en sortant.

Elle soupirait, levait les yeux au ciel ; elle pensait :

« Du moins, si je ne trouve pas à me placer, je ne me séparerai pas de mon enfant. »

Et, frissonnant, elle répétait dans une inexprimable angoisse :

« Oh ! mon enfant ! mon enfant ! »

Il faisait nuit. La neige tombait à flocons serrés et le froid était très-vif. Elle reprit le chemin de la rue du Bon-Puits, une misérable rue du côté de la place Maubert. C'était là qu'elle demeurait alors.

Qu'était-elle devenue depuis deux mois ?

Elle avait obtenu d'entrer à l'hôpital, et là, elle s'était liée avec une malheureuse fille qui lui avait offert en sortant une place dans son repaire : on ne pouvait donner une autre appellation au taudis obscur et désolé qu'elle habitait.

Entre le Panthéon et la rue Saint-Victor s'étend un quartier qui rappelle le quartier Saint-Merry, mais plus fangeux encore, plus repoussant peut-être.

Qui n'a parcouru le soir ces rues étroites, montueuses, d'où s'exhalent des miasmes indéfinissables, ne saurait se faire une idée de ce qu'est la misère dans une grande ville.

Là abondent, comme dans toutes les agglomérations d'existences misérables, ces étalages de haillons et ces cabarets toujours ouverts, où l'on entrevoit des figures effrayantes : hommes tarés, filles perdues, repris de justice, ouvriers fainéants.

A voir tout ce monde malpropre, encore plus dégradé

moralement que physiquement, au milieu duquel règnent la misère, l'ignorance, la paresse, cette trinité du mal, on est saisi d'une douloureuse pitié, et l'on ne peut croire qu'on se trouve en plein dix-neuvième siècle, dans la ville la plus progressive du monde et la plus fière de sa civilisation.

La maison habitée par Geneviève se composait de deux corps de logis séparés par une cour boueuse qu'on traversait sur deux planches placées bout à bout. L'amie de Geneviève occupait, au fond de cette cour, une espèce de trou qui avait dû servir de cellier.

Le jour y entrait par deux carreaux placés au haut de la porte. Cette porte, pourrie dans le bas, fermait mal ; et, quand il pleuvait, l'eau de la cour passait dessous et pénétrait dans le bouge. Le carrelage, arraché par endroits, laissait voir la terre nue sur laquelle le pied glissait. L'humidité faisait gonfler les murs et craquer la chaux. Quand on entrait, il tombait sur les épaules comme un manteau de glace.

Un grabat placé dans un coin et recouvert de haillons, deux chaises estropiées et une sorte de bahut servant à la fois de table et d'armoire, étaient les seuls meubles de ce taudis.

Geneviève, en rentrant, trouva son amie couchée. Comme il faisait froid, elle s'était mise au lit pour se réchauffer. Elle gardait à côté d'elle l'enfant de Geneviève.

Cette amie du hasard était une pauvre fille venue à Paris pour se placer comme domestique. Séduite par son maître, elle avait été honteusement chassée de sa place.

Livrée ainsi à elle-même, sans ressources, moins cou-

rageuse que Geneviève, élevée peut-être dans des principes moins sévères, elle avait succombé ensuite aux séductions dont une fille pauvre à Paris est toujours entourée¹.

Légère et corrompue, elle était cependant incapable de commettre une indélicatesse. Les conséquences de son inconduite et les conseils de Geneviève lui avaient fait prendre la résolution de vivre honnêtement. Elle ne voulait pas rentrer au service. Comme elle avait perdu son enfant, elle proposa de nourrir celui de Geneviève. Geneviève, elle, se placerait pour les faire vivre.

Mais, quand, au retour, Geneviève apprit à son amie l'insuccès de ses démarches, la douleur fut grande dans ce pauvre réduit où le pain manquait.

« Je te disais bien, s'écria Joséphine avec humeur, qu'une fille, à Paris, ne peut vivre honnêtement, et que tôt ou tard, il faut faire comme les autres.

— Ah ! si ce n'était l'enfant !... soupira Geneviève.

— Eh bien ! que veux-tu dire ? puisque je le garde, ton enfant.

— Je me jetterais à l'eau et tout serait fini. Voilà ce que je veux dire, murmura Geneviève avec accablement.

— Il est toujours assez tôt pour en venir là.

— Pouvons-nous être plus malheureuses ?

— Si tu m'avais crue, tu aurais écouté cette femme qui t'offrait, à l'hôpital....

— Tais-toi, ne me parle pas de cette horrible

1. Parent-Duchâtelet cité par Legouvé : « Sur 5083 filles perdues, 285 étaient des domestiques séduites par leurs maîtres et renvoyées.

femme. Plutôt que d'écouter de semblables conseils, j'aimerais mieux cent fois me noyer, moi et mon enfant !

— On dit comme cela, et puis il vient un jour où, lasse enfin de souffrir, on accepte. Qui le saurait, après tout ? »

Geneviève avait allumé la lampe et pris son enfant dans ses bras.

C'était une jolie petite fille, un peu chétive et d'une pâleur diaphane. Elle commençoit à regarder, et, par instant, elle semblait sourire.

La pauvre Geneviève l'aimait ; elle l'aimait malgré les souffrances que cet enfant lui causait ; elle l'aimait de cet amour ardent, courageux, sans bornes, de cet amour qui absorbe chez la mère tout sentiment égoïste, et la fait vivre dans son enfant.

Un cri de sa fille lui déchirait l'âme, et elle restait longtemps à la contempler dans une sorte d'ivresse. Pour lui épargner une larme, une douleur, elle eût souffert le froid, la faim, la mort.

« J'ai faim, dit Joséphine ; qu'allons-nous faire ? »

Geneviève réfléchit qu'elle avait sur elle un jupon dont au besoin elle pouvait se passer. Elle possédait encore six chemises de toile. Elle en vendrait quatre ; deux lui suffiraient bien.

Elle en prit une et alla chez la marchande de haillons la plus voisine, qui la lui paya huit sous.

1. Legouvé, *Histoire morale des femmes*. « Dans les hôpitaux mêmes, au chevet des jeunes ouvrières, se glissent de hideuses habitudes des prisons et des hospices qui escomptent à la convalescence la santé qui revient, la beauté qui renaît, et l'achètent d'avance à quatre ou cinq francs par semaine pour la revendre ensuite à prix d'or. »

Avec cette faible somme elle acheta deux livres de pain et un peu d'huile pour la lampe.

Mais Geneviève, bien qu'elle nourrit encore son enfant pendant la nuit, ne put manger. Son estomac, contracté par l'angoisse, refusait toute nourriture.

Dans la soirée, comme toutes deux grelotaient, elles allèrent se chauffer chez une vieille voisine où toujours il y avait bon feu. On disait même qu'elle vivait bien et ne se refusait pas les bons morceaux. Fort égoïste, elle se plaignait toujours de maux imaginaires et ne secourait jamais personne.

On l'appelait la mère Florimond. Elle s'habillait en vieille, bien qu'elle fût jeune encore, et elle avait l'art de se vêtir proprement, tout en conservant un aspect misérable.

Elle portait des robes raccommodées avec des morceaux d'étoffe de différentes couleurs, et sous ces robes rapiécées elle avait de bons jupons et de chaudes flanelles.

Elle prenait son café deux fois par jour et buvait du vin à un franc la bouteille.

La mère Florimond était cependant inscrite au bureau de bienfaisance comme une pauvre femme infirme.

Un certificat du médecin l'avait déclarée incapable de gagner sa vie. Grâce à des protections, elle obtenait par mois plusieurs secours de l'administration, tandis que des ouvriers chargés de famille recevaient dix francs au plus.

En outre, elle avait su capter l'intérêt de plusieurs dames pieuses s'occupant de bonnes œuvres. Comme elle ne manquait pas d'imagination, elle racontait une série d'aventures romanesques qui, d'une bonne position, l'avaient fait descendre jusqu'au dernier échelon.

Puis elle affectait la piété et prétendait avoir des extases; elle voyait dans le ciel ou dans l'enfer, mais plutôt encore dans le purgatoire, les parents et les amis de ses bienfaiteurs. Une vieille dévote, pour obtenir le secours de ses prières, lui faisait une petite pension.

Elle gagnait aussi la bienveillance par ses manières patelines. Comme elle savait baiser pieusement la main qui l'avait secourue, et avec quelle onction vénéralive elle parlait de sa reconnaissance !

Elle assistait tous les matins à la messe de Saint-Étienne du Mont, se confessait et communiait fréquemment, et ces pratiques extérieures lui valaient encore un secours de la paroisse.

Elle n'était pas non plus oubliée dans les aumônes que distribuaient les petites sœurs des pauvres.

Avec toutes ces momeries elle se faisait un bon petit revenu qui lui permettait de vivre fort à l'aise sans travailler. Si elle restait dans cette hideuse maison, c'était uniquement pour exciter la pitié.

Geneviève et Joséphine vinrent lui demander à se chauffer.

Par besoin de société plutôt que par compassion, elle leur permit d'entrer.

Geneviève s'assit au coin du poêle. Son enfant, qui pleurait de froid, s'apaisa dès qu'il sentit l'impression de la chaleur, et s'endormit sur ses genoux.

La pauvre mère le regardait tristement, et des larmes roulaient sur ses joues.

« Qu'avez-vous donc ? » lui demanda Mme Florimond.

Joséphine lui raconta dans quelle navrante position elles se trouvaient toutes deux.

« Vous êtes-vous adressées au bureau de charité ? »

Sur leur réponse négative, elle donna l'adresse du bureau du quartier, et leur indiqua de quelle manière il fallait se présenter.

Cette démarche répugnait beaucoup à Geneviève. Élevée par son père dans des sentiments de dignité, elle regardait l'aumône, soit privée, soit administrative, comme une ressource humiliante. Mais, dans sa situation, elle n'avait pas le droit d'être fière.

Elle s'y rendit le lendemain avec son enfant, afin d'attendrir l'employé.

Hontense et toute tremblante, la pauvre fille raconta son malheur. Mais l'employé, blasé sans doute sur ces sortes de récits, l'écoutait avec indifférence.

« Ainsi, demanda-t-il, vous n'avez qu'un enfant ?

— Oui, monsieur.

— En ce cas, mademoiselle, nous ne pouvons rien pour vous. Le règlement nous défend d'accorder des secours à toute femme, fille ou veuve qui n'a qu'un enfant. Il faut qu'elle en ait au moins deux. Autrement, il y en a tant dans votre position, que les revenus du bureau n'y suffiraient pas.

— Alors, monsieur, parce que je n'ai qu'un enfant, il faut que nous mourions toutes deux sans secours ?

— Je suis désolé ; mais nous devons suivre les prescriptions du règlement. »

Geneviève revint désespérée.

Joséphine l'attendait avec impatience. C'était une nature révoltée. Elle s'emporta, et contre Geneviève qui n'avait pas su demander, et contre le bureau de charité.

« Comment ! s'écria-t-elle, on donne à la mère Florimond, et on nous refuse, à nous qui manquons de travail et qui cependant avons la bonne volonté de travailler ;

à nous qui sommes jeunes et qu'un secours sauverait du désespoir ! Non, vois-tu, Geneviève, tout dans ce monde est arrangé à l'envers de la justice. Il faut faire comme on peut. D'ailleurs, comment serions-nous sages ? Avons-nous jamais eu sous les yeux des exemples de vertu ? Je me rappelle que, dans mon village, presque toutes les filles avaient des amoureux. A Paris, les ouvrières en ont toutes trois ou quatre ; d'ailleurs, sans ce moyen, elles ne gagneraient pas assez pour manger et se vêtir. Puis, quand on a travaillé toute la semaine, il faut bien se distraire un peu. Si tu m'en crois, nous irons au bal ce soir et nous chercherons des amoureux. Nous vivrons bien sans rien faire ; nous donnerons une bonne nourrice à ta fille, et nous ne serons plus vêtues comme des pauvresses. Sais-tu que je gèle avec cette robe d'indienne ; et toi qui veux vendre ton jupon ! En restant sage, on souffre toute sa vie, on meurt de faim tout doucement, et l'on périt à l'hôpital, quand on peut y entrer encore ! »

Geneviève laissait parler Joséphine, car elle craignait en l'interrompant, d'exciter de nouveau sa colère. Elle répondit simplement :

« Non, je ne le veux pas.

— Eh bien ! j'irai, moi, répondit Joséphine ; car je ne me soucie pas de passer toute ma jeunesse dans cette cave.

— Je t'en prie, Joséphine, n'y va pas ; car, en menant cette vie-là, on n'est pas heureuse non plus, et l'on se fait honte à soi-même. Enfin, elle conduit tout aussi bien que la vertu à l'hôpital, quand ce n'est pas à la morgue. Songe à ta mère, à ta famille.

— Ma famille m'a écrit qu'elle me reniait, et que, si

je retournais au pays, elle ne me recavrait pas. Je serais donc bien bonne de me gêner pour elle. »

Le soir, Geneviève vit son amie s'apprêter pour sortir; mais, au moment où Joséphine voulut franchir la porte, elle lui barra le passage.

« Non, Joséphine, ce n'est pas possible! Tu n'y as pas réfléchi.

— Si, j'ai réfléchi.

— Mais qui rencontreras-tu? Un malhonnête homme, peut-être un repris de justice, un voleur, un assassin?

— Et crois-tu donc qu'il y ait une bien grande différence entre des voleurs et ces gens qui séduisent les filles, qui les enjôlent par toutes sortes de mensonges, de protestations; et puis qui les abandonnent avec des enfants à la honte, à la dernière misère! Moi j'aime mieux un homme qui, pour voler ma bourse, me tuerait tout d'un coup, que ces lâches qui, au lieu de nous soutenir, nous laissent mourir de faim. Veux-tu me laisser sortir, maintenant? »

Joséphine, en parlant ainsi, s'était animée. Son regard brillait de colère.

Geneviève aimait cette fille qui l'avait aidée, qui lui avait témoigné de l'affection au milieu de sa détresse.

« Du moins attends à demain! supplia-t-elle tout en larmes; demain je me rendrai chez un nommé Pinsard dont on m'a donné l'adresse, et puis j'irai.... »

Elle hésita.

« Et puis j'irai trouver le duc, qui a été si bon pour moi. J'essayerai aussi de me présenter chez Mme Thomassin. Peut-être aura-t-elle de l'ouvrage à me donner.

— Mais ne pourrais-tu écrire aussi à M. de Lomas?

— Non, répondit fièrement Geneviève, cet homme n'existe plus pour moi. »

Joséphine, touchée par les larmes de son amie, consentit à attendre.

XXVI

Le lendemain, Geneviève, s'armant de courage, recommença ses douloureuses pérégrinations.

En se rendant chez le duc, qui demeurait rue d'Anjou-Saint-Honoré, elle s'arrêta rue Saint-Roch, à l'adresse que lui avait donnée Gorju.

« Ah ! ah ! fit la femme Pinsard, vous venez de la part de l'ami Gorju ? Eh bien ! comment va-t-il, ce gros pansu ? »

L'horrible femme examinait attentivement Geneviève, qui, sous ses regards inquisiteurs, baissa les siens.

« Mais comment veut-il que je vous place ? reprit l'associée de Pinsard ; vous avez l'air malade. Il vous faudrait d'abord une bonne nourriture pour vous remettre en état.

— Ainsi, madame, dit timidement Geneviève, vous ne pouvez pas me placer ? »

L'émotion que lui causait ce nouvel échec colora son visage encore si pur et si candide ; et ses yeux supplièrent

avec tant de charme, que la mégère s'arrêta à la regarder.

« Voyons, reprit-elle, vous semblez si malheureuse que vraiment je m'intéresse à vous. Otez donc cet affreux bonnet. »

Geneviève enleva son bonnet.

Ses cheveux blonds, fins et soyeux, naturellement bouclés, descendaient en grappes dorées le long des tempes et sur le cou, dont ils dissimulaient la maigreur. Elle paraissait encore si jeune ! Il y avait dans l'ovale aminci de son visage une mièvrerie et une grâce si touchantes que Pinsard, qui levait les yeux au-dessus de ses lunettes, reprit :

« Tu te trompes, Anastasie, on la placera.

— Eh bien ! voyons ! il faut commencer par vous habiller autrement. »

Anastasie Charboutot semblait prendre du regard la mesure de sa taille.

« J'ai justement une robe qui pourrait vous aller. Il vous faut aussi des bottines, un chapeau. Venez par ici, nous allons faire votre toilette.

— Mais, madame, demanda Geneviève, que ces préliminaires étranges commençaient à inquiéter, pourrais-je du moins savoir quelle place vous voulez me procurer, et ce que je gagnerai ?

— Comment ! Gorju ne vous a pas dit ?....

— Non, il ne m'a donné aucun détail. Il m'a fait espérer simplement que vous m'aideriez.

— Venez donc, nous allons causer. »

Et la femme Charboutot entraîna Geneviève dans la pièce voisine.

Un instant après, la fille de Gendoux en sortit avec

épouvante et se précipita dans la rue, sans même regarder Pinsard, qui, tout surpris, demanda à Anastasie :

« Eh bien ! qu'est-ce qu'elle a donc ? »

— C'est une petite niaise à qui il faut encore quelques mois de misère pour lui apprendre à vivre. »

Geneviève passa rue Neuve-Saint-Augustin ; mais elle n'osa pas entrer chez Mme Thomassin. Elle vit dans le fond de la boutique du pâtissier le bon Édouard qui rangeait des gâteaux sur une claie d'osier. Honteuse, elle passa vite, craignant d'être reconnue.

Elle hésitait aussi à se présenter chez le duc. N'aurait-il pas oublié la petite ouvrière qui l'avait intéressé un moment ? Et puis, que lui dirait-elle ? Elle irait donc mendier !

Plus elle approchait, plus son cœur se serrait. Elle n'osait plus. Mais le souvenir de son enfant lui donna le courage d'avancer.

Elle pensa à l'autre adresse que lui avait laissée Gorju. Si elle essayait encore ! Mais non : un ami de Gorju ne pouvait être qu'un homme infâme, comme ces Pinsard.

En réfléchissant, elle allait toujours. Elle arriva enfin rue d'Anjou, devant l'hôtel du duc. Elle sonna. Une grande porte cochère roula sur ses gonds, et Geneviève se trouva sous un élégant péristyle orné de statues et ouvrant sur une pelouse.

Il faisait un temps clair, et au milieu de la pelouse jouait une petite fille avec un beau chien blanc.

Une jeune femme, si jeune qu'on l'eût prise elle-même pour une enfant, se tenait à l'une des fenêtres du premier étage, frappait des mains et riait aux éclats des sauts de l'animal et des cris joyeux de la fillette.

Le concierge, en voyant Geneviève, la prit pour une mendiante et lui répondit que le duc était en voyage.

Geneviève se disposait à se retirer quand l'enfant, qui s'était curieusement avancée, s'écria :

« Mademoiselle Geneviève ! Maman, mademoiselle Geneviève ! »

Geneviève reconnut alors la fille adoptive de Christine Ferrandès.

Christine accourut à la rencontre de son ancienne voisine et l'accueillit avec effusion.

Elle lui fit traverser plusieurs pièces somptueuses et la conduisit dans une chambre à coucher fort élégante.

« Voici ma chambre, lui dit-elle avec une vanité de parvenue. Assieds-toi et causons. »

Involontairement, Geneviève comparait cette chambre luxueuse à l'horrible repaire qu'elle habitait. Quelles que fussent sa dignité, sa vertu, est-il bien sûr que, ébranlée déjà par l'excès de sa misère, elle ne regretta pas alors d'avoir refusé les offres du duc ?

« Vous avez donc quitté le théâtre ? demanda-t-elle à Christine.

— Non, c'est là que j'ai connu le duc.

— Vous aviez du travail, un avenir assuré, et vous avez accepté cette existence ?

— D'où sors-tu ? s'écria Christine avec un frais éclat de rire. Crois-tu que toute actrice puisse vivre de son art ? Non, pas plus que vous avec votre aiguille. Les grandes actrices qui arrivent tout d'un coup à la réputation sont bien payées sans doute ; mais les pauvres débutantes comme moi n'ont pas de quoi manger du pain et acheter des maillots.... Sais-tu ce qu'on me donnait par soirée ? Trois francs pour figurer dans un ballet. Il est

vrai qu'on a l'avantage de se produire en public et la chance d'enflammer le cœur de quelque millionnaire chauve. Je vois bien à ton air, ma bonne Geneviève, que tu ne m'approuves pas. Cependant n'est-il pas beaucoup moins vil pour moi d'accepter une espèce de mariage que de courir de théâtre en théâtre, de directeur en directeur, et d'aventure en aventure, faisant des bassesses pour obtenir un éloge ou un engagement meilleur ? Oui, ma chère, beaucoup de ces belles actrices que tu vois si parées ne gagnent pas même pour s'habiller. A moins de paraître sur la scène en robe d'indienne ou de mérinos, il faut bien se créer d'autres ressources. Mais, à propos, ta robe de mérinos que je trouvais si belle, pourquoi ne la mets-tu pas par ce beau froid ? Tu dois être gelée avec cette mauvaise petite robe. »

Geneviève baissa la tête.

« Bon ! Je devine, fit Christine, elle est au clou. Voyons, raconte-moi aussi ton histoire ; car je m'aperçois que tu as du chagrin. Qui t'a appris que je demeurais ici ?

— Je venais parler au duc.

— Au duc ? s'écria Christine avec un air inquiet et surpris.

— Oui.

— D'où le connais-tu ? »

Geneviève raconta comment elle avait fait sa connaissance ; comment, se trouvant dans la détresse, elle venait recourir à sa générosité.

Christine ne crut pas à la véracité de Geneviève. Elle ne croyait pas davantage au désintéressement des hommes. Cette âme de seize ans, nous l'avons dit, avait perdu tout sens moral. La vertu lui semblait une niaiserie ; le vice pour elle n'était pas du vice, c'était de la raison.

Eile soupçonna donc que Geneviève lui cachait une partie de la vérité, et sa jalousie s'éveilla.

« Écoutez-moi, mademoiselle, dit-elle avec une colère contenue, vous paraissez malheureuse, je ne veux donc pas vous faire mettre à la porte; mais je sais ce que c'est que la vie; ce n'est pas à moi qu'on raconte de pareils romans. Le duc vous a aimée, et vous étiez assez belle pour cela. Vous venez pour le voir. Sans doute vous ne me saviez pas ici, voilà pourquoi je vous pardonne; mais vous comprenez bien que je ne puis me laisser enlever le duc comme cela. »

Geneviève voulut protester.

« Oh! si vous aviez l'intention de me supplanter, reprit Christine fort émue, ce serait une infamie. Il est si bon pour moi, pour ma petite Lilie, pour maman et pour grand'mère! Maman et grand'mère n'habitent pas avec moi, mais elles ne manquent de rien. Elles sont habillées comme de vraies dames, et ma Lilie comme une petite princesse. Tous les jours je les mène promener dans ma voiture, une voiture presque aussi grande qu'une chambre, et des chevaux superbes. Je prends des leçons de musique et d'orthographe comme une demoiselle. Je ne puis donc me résoudre à perdre mon bonheur. Ainsi, je vous en prie, sortez vite, que le duc ne vous voie pas, et surtout ne revenez jamais; car je me vengerais! Oh! je me vengerais! »

Au milieu de tout ce flux de paroles débitées avec une animation extraordinaire, la pauvre Geneviève, abasourdie, ne trouva pas à placer un mot.

« Vous vous trompez, je vous assure, » balbutia-t-elle.

Et, se levant tout étourdie, elle gagna la porte.

Christine la suivit des yeux avec anxiété, et ne parut rassurée que lorsqu'elle fut dehors.

Pauvre Geneviève ! Quand elle se trouva dans la rue, une profonde amertume se peignit sur son visage.

« Mon Dieu ! mon Dieu ! murmurait-elle, est-ce assez d'humiliations ! Être honteusement chassée par une pareille créature ! »

Elle n'eut plus le courage de tenter une autre démarche. Elle revint accablée à la rue du Bon-Puits, pensant à la colère et au désespoir de Joséphine.

Elle trouva son enfant toute seule, qui dormait tranquillement sur le lit. Il était cinq heures. On lui dit que depuis deux heures Joséphine était sortie.

Geneviève eut un frisson.

Néanmoins elle attendit. Mais toute la nuit se passa et Joséphine ne rentra point.

Plusieurs jours s'écoulèrent. Geneviève vendit pour vivre ses dernières hardes. Comme elle économisait sa nourriture, son enfant dépérissait. Enfin son logement n'était pas payé. Le propriétaire du garni lui signifia que la chambre de Joséphine était louée, et qu'il ne pouvait la garder plus longtemps. Alors elle prit son enfant dans ses bras, et, une fois dans la rue, marcha devant elle au hasard.

Un brouillard épais rendait le pavé glissant et imprégnait ses vêtements d'une humidité glacée. Mais Geneviève ne sentait rien ; elle allait machinalement, sans prendre garde aux passants qui la heurtaient, sans se soucier des voitures qui eussent pu l'écraser. L'excès de la souffrance morale, comme l'excès de la souffrance physique, produirait-il donc une sorte d'insensibilité, puisque Geneviève, avec son organisme appauvri, put résister à de telles douleurs ?

Son visage portait l'empreinte d'une résignation désespérée. Elle ne pleurait plus. Ses yeux baissés étaient fixés sur son enfant. Tantôt elle le serrait convulsivement contre sa poitrine, tantôt elle l'embrassait avec une sorte de délire.

Elle marchait toujours.

Elle se trouvait alors sur le quai. Elle aperçut des sergents de ville.

Si on allait l'arrêter comme vagabonde ! A l'idée d'aller en prison, elle frissonna.

« Et cependant, se dit-elle, là du moins j'aurais un abri et du pain. Mais si on me séparait de ma fille ! »

Arrivée au boulevard, elle était exténuée. Elle ne put aller plus loin et s'assit.

L'enfant pleurait, et, trop faible pour crier, poussait des gémissements plaintifs qui déchiraient le cœur de la pauvre mère.

Elle l'entourait de ses bras glacés et la réchauffait de son haleine.

Quelques passants, émus de cette misère, laissaient tomber une pièce de menue monnaie sur les genoux de l'infortunée.

Ainsi, cette belle Geneviève, qui faisait l'orgueil du fier Gendoux, était là accroupie comme une mendiante, exposée à la pitié publique, avec un enfant dont la vie était pour elle une honte.

Elle était alors rue de la Michodière. A deux pas, son séducteur, le père de cet enfant qui se mourait de froid et de faim, le beau de Lomas, douillettement enveloppé dans une robe de chambre, les pieds sur ses chenets, songeait sans doute à ses plaisirs ; ou peut-être même se trouvait-il au nombre de ces oisifs élégants

qui défilaient sur le boulevard, le cigarre aux lèvres, lorgnant les jolies femmes, s'enquérant des cancans du jour ou racontant ses conquêtes.

Oui, ses conquêtes ! Telle est en France la justice de l'opinion. Le même monde frappe d'anathème les femmes qui succombent, et élève sur une sorte de pavois ceux qui les font succomber. Bien plus, il qualifie leurs succès du nom réservé aux actions les plus glorieuses !

Dans ce même monde qui attache un si haut prix à la vertu des femmes qu'il l'appelle leur honneur, tous les hommes, pauvres et riches, jeunes et vieux, placent leur vanité, leur gloire à ravir aux femmes cette vertu !

Du moins cette injustice de nos mœurs est-elle réparée par la loi ?

Le législateur, en voyant d'un côté tant de périls, de faiblesses, de souffrances expiatoires, et de l'autre tant de puissance pour faire le mal et tant d'impunité, le législateur aura-t-il eu la pensée de défendre la femme contre l'homme ? Se placera-t-il équitablement entre le corrupteur et sa victime ? Accordera-t-il du moins une action à la fille séduite, et permettra-t-il la recherche de la paternité ?

Non, voici les termes de la loi :

« Toute promesse de mariage est nulle.

« La recherche de la paternité est interdite. »

Et cependant, assurer l'impunité au séducteur c'est favoriser la débauche, c'est doubler le nombre des enfants naturels. Or, la moitié des voleurs et des meurtriers sont des enfants naturels. C'est entretenir le libertinage, qui bouleverse les fortunes et les familles ; c'est abandonner sans défense la moitié de la nation aux vices de l'autre.

Le sentiment le plus élémentaire de la justice ne peut admettre une si révoltante iniquité.

Geneviève, trempée par le brouillard, engourdie par le froid, ne songeait point à quitter sa place, et d'ailleurs où serait-elle allée ?

L'enfant pleurait toujours. Ses gémissements devenaient de plus en plus faibles. Tout à coup il cessa ses cris, sa figure se contracta, il éprouva comme une syncope.

Geneviève égarée se leva.

« Ma fille, ma fille ! » cria-t-elle.

Mais le bruit des voitures dominait ses cris. Les passants affairés jetaient sur la malheureuse un regard indifférent.

Alors, abandonnée du monde entier, à moitié folle de douleur, pour sauver son enfant qui se mourait, Geneviève retourna chez Pinsard ¹.

1. Parent-Duchâtelet rapporte que sur 6000 prostituées, plus de 3000 ont cédé aux suggestions de la misère, et que l'une d'elles était restée trois jours sans manger.

« Il est assez commun, ajoute-t-il, de trouver des filles qui se prostituent pour ne pas se séparer de leur enfant, que le produit de leur travail, devenu plus minime à raison du temps qu'elles sont obligées de consacrer à cet enfant, ne leur permet pas d'élever. »

XXVII

Renardet reçut de Lucrèce la lettre suivante, datée de Naples :

« Notre retour en France se trouve ajourné au mois de mars ou d'avril, selon la santé du malade. Le danger est passé, mais je suis épuisée de fatigue; car je l'ai soigné pendant deux mois, nuit et jour.

« L'infâme de Barnolf, qui croyait se venger, ne pouvait au contraire mieux me servir, puisque cette blessure a empêché le retour en France, ce retour qui me remplissait d'appréhension. Enfin le dévouement que j'ai montré à M. A. Daubré pendant sa maladie le lie à moi à tout jamais.

« Cependant il existe encore un obstacle à mon mariage, et cet obstacle il faut que je le brise. C'est sur vous, Renardet, mon ami, que je compte pour l'anéantir. Vous avez été sublime dans la conduite de l'affaire Maxime Borel et Fossette. Suis-je assez vengée ! Dans un an il faut que de Barnolf soit ruiné et disparaisse de l'horizon parisien ; il faut, vous me paraissent du reste l'avoir compris, développer entre Borel et Barnolf une rivalité de luxe et faire qu'ils se ruinent l'un par l'autre.

« Allez à l'ambassade d'Autriche, et, si vous pouvez

vous procurer des renseignements certains et satisfaisants sur la fortune foncière de M. de Barnolf, n'hésitez pas à faire vendre par mon agent de change mes *romains*, pour lui prêter l'argent dont il aura besoin.

« Maintenant voici ce que j'attends encore de votre génie et de votre dévouement : il faut que Madeleine Bordier soit perdue à jamais pour M. Daubré, soit en l'éloignant de Paris de manière à faire perdre sa trace, soit en la mariant, soit en la compromettant d'une façon authentique ; car la supériorité de Madeleine c'est surtout la pureté de sa conduite.

« D'abord, tâchez de découvrir ce qu'elle est devenue. Car M. de Lomas m'écrit qu'elle a quitté Mme Daubré sans indiquer sa nouvelle adresse. Entendez-vous avec lui pour vous la procurer.

« Ne tardez pas à m'écrire le résultat de vos démarches. Répondez-moi deux lettres, une pour moi seule, une autre que je puisse montrer au malade ; car je suis censée vous recommander Madeleine et vous prier de la protéger.

« Le jour où je me marierai, mon cher Renardet, je vous assurerai, outre vos émoluments ordinaires, soit une pension viagère de 5000 fr., soit un capital de 50 000 fr.

« Que d'inconséquences et de bizarreries dans le cœur de la femme ! Sommes-nous donc condamnées à voir toujours grandir nos désirs avec les obstacles ! Jamais je n'ai autant méprisé les hommes ; jamais peut-être, depuis que ces idées ambitieuses me sont venues, je n'ai autant mérité leur mépris, et jamais je n'ai désiré plus ardemment la considération. Le monde qui m'entoure m'est devenu odieux. Je ne puis plus sup-

porter, ni le sourire insolent de ces jeunes imbéciles qui croient se donner une valeur par le nœud de leur cravate ou la nuance de leur gilet, ni l'intimité de ces femmes à tête folle, au parler libre, effrontées et viles; ni tout ce monde qui pare ses plaies d'un vernis d'élégance.

« Que de hontes en effet sous ce vain éclat! Que de misères cache cette insouciance! et sous cette joie bruyante que de douleurs dans le présent, comme dans le passé, comme dans l'avenir! Je m'accuse maintenant d'avoir pris la vie au rebours et de m'être laissé emporter par l'ardeur de la jeunesse. Je voudrais revenir au point de départ. Mais j'entends comme une clameur s'élever contre moi. Le monde me repousse; je veux le forcer à m'accepter. Jeune, je n'avais besoin que de plaisirs, que d'amour; maintenant il me faut le respect. Mais je joue mon va-tout; car, si j'échoue, je ne suis plus en âge et je ne me sens plus la force de recommencer une semblable campagne.

« La bonté et la pureté de cet enfant m'inspirent des délicatesses qui ne m'étaient jamais venues, et.... et j'ai des remords. Ne riez pas, Renardet, j'ai des remords. Mon but atteint, si je l'atteins, je mènerai une vie pure et honorable. Être aimée de lui, être estimée de cette âme d'élite, être sa femme, quelle autre gloire, quel autre bonheur pourrais-je ambitionner? »

La lettre n'était pas signée, et les noms propres qu'elle contenait n'étaient indiqués que par des initiales.

A la réception de cette lettre, Renardet se rendit chez M. de Lomas. Il était, lui aussi, fort soucieux. Ses dettes augmentaient. Son mariage semblait indéfiniment retardé. Il n'osait s'adresser à M. Daubré, dont les

usines marchaient fort mal. Il accueillit donc Renardet comme un sauveur, lui promit l'adresse de Madeleine, et finit par lui demander un prêt de quelques milliers de francs.

Renardet les lui promit; car il savait par Maxime que Béatrix s'obstinait à vouloir épouser M. de Lomas.

Mme Daubré était encore à Paris. Elle aimait toujours Maxime. Elle l'aimait avec toutes les irritations de l'amour-propre blessé. Oh! comme elle se repentait de sa fierté! N'eût-elle pas dû le recevoir et le ramener par le pardon, par la tendresse?

Elle avait appris le duel de Maxime avec M. de Bar-nolf. Il n'était bruit dans le monde élégant que de la liaison du jeune Borel avec cette charmante Fossette, et de ses folles dépenses pour la lancer.

La beauté de cette piquante et gracieuse fille, sa distinction naturelle, son esprit, tous ces charmes enchâssés dans un luxe princier l'avaient mise à la mode. On copiait ses toilettes, on répétait ses bons mots.

Cependant Mme Daubré se disait :

« Est-il possible qu'il préfère longtemps une simple ouvrière, une petite tapageuse, à une femme du monde instruite, élégante, de famille noble? Le bavardage de cette fillette l'amusera un moment; mais avec son esprit délicat il se dégoûtera vite de ces vulgarités, et reviendra à l'élévation de sentiment et de langage, aux élans de passion qu'il avait rencontrés en moi. »

Depuis sa brouille avec Maxime, Mme Daubré rédigeait ses mémoires intimes, et répandait dans des pages brûlantes les souffrances de son cœur brisé. Bien qu'elle écrivit à son mari que ses nerfs l'empêchaient d'aller dans le monde, elle continuait de paraître dans les réu-

nions où elle espérait rencontrer Maxime. Mais Maxime la fuyait à dessein, et ne se montrait plus que dans une société où elle ne pouvait pénétrer.

Il y avait des moments où, exaltée par les obstacles, elle regrettait sa vertu, elle maudissait ses devoirs, pensait à quitter son mari, ses enfants, et voulait proposer à Maxime de vivre avec lui, de la vie folle qu'il menait avec Fossette.

Elle continuait à correspondre avec Béatrix. Par son intermédiaire, Lionel pria Béatrix de demander aux parents de Madeleine l'adresse que cherchait Renardet.

Béatrix ne fit point attendre sa réponse. Elle était allée rue Terraille dans l'espoir d'y rencontrer la mère de Madeleine; mais là elle avait appris que Mme Bordier et Marie, par ordonnance du médecin, étaient parties pour ce village des montagnes de l'Ardèche où Amélie remplissait les fonctions d'institutrice. On n'avait pu lui indiquer le nom de ce village.

Elle se répandait ensuite en condoléances sur l'ennui qu'avait dû causer à Mme Daubré l'ingratitude de Madeleine. « Ce qui nous apprend, ajoutait-elle, que nous ne devons obliger qu'en vue du ciel, et non en vue de notre prochain. » Enfin, elle confiait à son amie qu'elle faisait une neuvaine à Notre-Dame-de-Fourvières pour obtenir l'aplanissement des obstacles qui s'opposaient à son mariage avec Lionel.

Lionel, fort inquiet, porta cette lettre à Renardet qui parut méditer un moment.

« J'ai un autre moyen, dit-il, de découvrir cette adresse. »

Néanmoins, en considération de l'amour que, dans

cette lettre, Béatrix témoignait à Lionel, Renardet prêta à M. de Lomas la somme demandée.

XXVIII

Madeleine avait terminé son poëme.

Mais il fallait l'éditer, il fallait abandonner le rêve, l'espérance vague, et aborder la réalité. Or, la réalité c'étaient les bureaux d'une revue, c'était un juge impartial, sévère même; c'était le marchand, l'exploiteur peut-être de son talent.

Les difficultés commençaient, et avec les difficultés, les émotions, les angoisses même, inséparables du début. Sans appui, à qui s'adresserait-elle? Un recueil nouveau avait obtenu dès son apparition un assez grand succès. Un homme riche le dirigeait: il publiait des vers et payait bien ses collaborateurs. C'est là que Madeleine décida de porter son manuscrit.

Ce manuscrit, noué avec une faveur rose, était un chef-d'œuvre de calligraphie.

Enquittant sa mansarde, que d'appréhensions venaient l'assaillir! Elle se rappelait ses visites chez les marchands de tableaux, visites si malheureuses où elle avait perdu une partie de ses illusions. Ce jour de brouillard restait sombre, presque lugubre dans son souvenir.

Nature impressionnable, elle pensait que les jours brumeux sont néfastes. Aussi avait-elle choisi, pour commencer sa campagne littéraire, un de ces beaux jours d'hiver, froids, mais lumineux et purs, un de ces beaux jours où, comme elle le disait poétiquement, « il y a des sourires dans l'air et de l'espoir dans le ciel bleu. »

Mais arrivée rue Jacob, devant la maison, elle hésita ; son cœur battait si fort ! Elle ne se sentit plus le courage d'entrer ; elle passait outre, et puis elle revenait sur ses pas.

Elle avait préparé quelques phrases d'introduction ; mais, sur le point de franchir la porte, elle les avait oubliées.

Elle se disait :

« Me présenter ainsi seule, sans lettres de recommandation, c'est tellement en dehors des mœurs françaises que je serai mal jugée. Si je dis que c'est mon début, on n'aura pas confiance, on me rendra mon manuscrit sans même y jeter les yeux. »

De loin, elle avait pensé que son poème renfermait de grandes beautés ; maintenant elle avait honte de ce qu'elle avait écrit, et, se rappelant les passages mêmes qu'elle avait le plus admirés, elle les trouvait vulgaires, presque ridicules. Elle n'osait plus soumettre son œuvre à la critique.

« Pourtant, se dit-elle, il faut bien que je sache si j'ai du talent. »

Surmontant enfin son hésitation, sa timidité, elle s'engagea sous la porte cochère et demanda au concierge si le directeur était dans les bureaux.

Sur sa réponse affirmative, elle monta.

Il lui semblait qu'elle rêvait. Au moment de tourner le bouton, elle s'arrêta encore.

Qui allait-elle trouver derrière cette porte ? Serait-ce le directeur ou un employé ?

Elle eut une nouvelle palpitation qui l'empêcha d'avancer.

Faisant un dernier effort,

« Le sort en est jeté ! » murmura-t-elle.

Et elle entra dans une sorte d'antichambre où un employé se tenait assis derrière un grillage.

Une garçon de bureau s'avança.

« Madame veut sans doute un abonnement ? demanda-t-il.

— Non, répondit Madeleine d'une voix altérée. Je voudrais parler au directeur.

— Il est absent pour le moment ; mais le secrétaire le remplace. Si vous voulez entrer.... »

Et il ouvrit une seconde porte sur laquelle se trouvait écrit en grosses lettres noires le mot : *Rédaction*.

Quand Madeleine eut fermé la porte,

« Encore un manuscrit ! dit un des employés dans la première pièce ; il en pleut.

— Oui, mais l'abonné reste bien rare.

— C'est à croire qu'il y a plus de gens qui écrivent que de gens qui lisent. Depuis ce matin, un abonnement et huit manuscrits ! Cela doit amener une hausse sur le papier.

— Pauvres poètes ! soupira l'employé d'un ton mélancolique qui donnait à croire que, en secret, lui aussi, il *sacrifiait aux muses*. »

Dans la pièce où Madeleine était entrée, cinq ou six jeunes gens écrivaient ou lisaient autour d'une grande

table ovale recouverte d'une serge verte. Tous la regardèrent. Et elle remarqua sur leurs physionomies de la surprise et une nuance de raillerie.

L'un d'eux vint à sa rencontre en la saluant.

Tout d'abord Madeleine, confuse, n'osait parler ; mais, devant la pensée que trahissait le demi-sourire de ces lèvres moqueuses, elle leva sur eux un regard fier qui leur imposa le respect.

Sa beauté que rehaussait encore son émotion, intimidait quelque peu le jeune secrétaire, qui n'était point habitué à recevoir d'aussi belles visiteuses.

« J'aurais voulu parler au directeur, » demanda Madeleine.

Comme elle hésitait à s'exprimer devant tout ce monde, le secrétaire, comprenant le motif de son embarras, la fit passer dans le cabinet du directeur.

Madeleine lui remit son manuscrit.

« Ah ! des vers, dit-il, en pinçant les lèvres.

— Oui, monsieur, c'est un poème. »

Il feuilletait le cahier.

« C'est un peu long pour notre Revue. »

Cette simple réponse bouleversa Madeleine, qui crut à un refus.

« Nous publions quelquefois des vers, reprit-il ; mais un poème entier !... Le public, en général, est peu avide de poésie. Si nous en insérons, c'est uniquement par amour de l'art.

— Eh bien ! monsieur, insista-t-elle, il y a dans mon ouvrage des passages qu'on peut détacher et publier isolément. Si M. le directeur voulait prendre la peine d'en lire quelques pages....

— Mademoiselle, je lui remettrai votre manuscrit,

répondit le secrétaire, qui ne voulait point contrarier une aussi belle personne.

— Dans combien de temps devrai-je revenir ?

— Dans une quinzaine de jours. J'espère que le directeur aura pu prendre connaissance de votre travail. »

Madeleine se retira.

« Eh bien ! voilà une ingénue ! dit le secrétaire à ses amis. Un poème en douze chants, et des alexandrins encore ! Elle veut que nous publiions cela !

— Mais elle est diantrement jolie, soupira un blondin à l'air rêveur.

— Oui, si ce n'étaient ses jambes chaussées d'azur.

— Mon cher, tu es en arrière d'un siècle. Ces dames ne portent plus de bas bleus. J'en connais qui portent parfaitement des bas roses.

— Fat !

— Sans ses prétentions de muse, reprenait le secrétaire, elle serait adorable. C'est une candeur, une réserve ! Ma parole ! toute Corinne qu'elle soit, je jurerais qu'elle est honnête.

— Oh ! oh ! il paraît que la candeur se gagne. Une Corinne honnête ! Oui, si elle est très-jeune et riche, si elle vit dans sa famille, si, si, si.... Il se peut qu'en fait elle soit honnête, mais en imagination !... On sait trop ce qu'ont été les Corinnes depuis Sapho jusqu'à....

— C'est égal, je ne crains pas de le répéter, elle est diantrement jolie, interrompt le blondin, dont les soupirs allaient *crescendo*.

— Dire qu'il y a comme cela de jolies créatures qui, un beau matin, rêvent tout éveillées qu'elles sont nées poètes, et qu'elles ont une mission littéraire à remplir !

— Tiens ! et nous donc ! repartit l'un d'eux, nous le faisons bien, ce rêve-là !

— Ah ça ! tu es donc, toi, pour l'émancipation de la femme ?

— Je suis pour la liberté absolue et la justice. Et je ne vois pas pourquoi nous aurions le droit de développer nos aptitudes et pourquoi les femmes ne l'auraient pas. J'ai dit !

— Mais, malheureux ! ouvre les yeux. Tu ne vois donc pas que le bas-bleuisme nous déborde et menace de nous submerger ? Le bas-bleuisme, c'est la révolte de la femme contre l'homme. Aujourd'hui la femme aspire à tout envahir, non-seulement la littérature, mais les fonctions publiques. Aujourd'hui une demoiselle va en Sorbonne, et à la majorité des boules blanches, elle acquiert le droit, qu'elle ne tardera pas à faire valoir, de se présenter aux examens de l'école normale, de l'école de droit, du ministère des finances, etc., etc.

— Pourquoi pas ? En Amérique il y a bien des femmes médecins, et des femmes employées au ministère des finances.

— Aujourd'hui, continua le fougueux défenseur des monopoles masculins, nous avons donc des bachelières, des licenciées, des professeuses, des conférencières. Quant à la politique, elles brûlent, les bavardes, de se mêler aux débats parlementaires. Autrefois, ces prétentions étaient supportables, car les Corinnes étaient assez rares pour qu'on pût les compter ; autrefois ces aspirations de la femme à la publicité, à la gloire, se trahissaient à peine par quelque note timide, par un soupir. De temps à autre, on voyait apparaître un livre pondu discrètement par quelque femme modeste, et puis les auteurs fémi-

nins ne réclamaient pas les droits de la femme. Mais aujourd'hui l'encre leur a monté à la tête. C'est comme une clameur. Les bottines de ces dames sont des bottes de sept lieues. Il en arrive à Paris tous les jours, de ces malheureuses que les lauriers de George Sand empêchent de dormir ; qui, de Quimper-Corentin ; qui, de Carpentras ; qui, d'Aurillac ; qui, de Carcassonne ; qui, de Lons-le-Saunier. Enfin, aujourd'hui, il ne s'agit plus seulement de littérature ; toutes les manifestations de la libre pensée les passionnent, les exaltent. Elles montent au premier rang sur la brèche. Les voilà qui attaquent la religion, la morale, la société. Elles nous apportent le roman philosophique et social.

— Et pourquoi resteraient-elles étrangères au mouvement général ?

— C'est cela : aujourd'hui nous avons même des hommes qui les appuient, qui les encouragent, qui les admirent. Nos philosophes à sentiment, penchés sur leurs urnes lacrymales, prétendent que la femme est un objet de pitié, que la société l'écrase.

— Oh ! ceux-là sont rares ; mais ils ont raison ! s'écria de nouveau l'intrépide champion des droits de la femme. A chacun son développement normal ; à chacun selon sa capacité et selon ses œuvres, sans différence de sexe.

— Eh bien ! moi, je dis que la femme n'a pas d'autre mission que de faire des enfants et de les élever ; car enfin, tu as beau dire, nous ne pouvons cependant pas être nourrices.

— C'est cela, la vieille rengaine de Molière. Vous voulez la femme, telle que la voulait le bonhomme Chrysale :

Que la capacité de leur esprit se hausse...

Mais, s'il est démontré que les femmes ne sont pas toutes nées institutrices, et qu'une seule institutrice peut élever trente enfants mieux que ne le feraient trente mères incapables, que deviendront les autres? Je soutiens, moi, qu'il est absurde et même cruel de vouloir circonscrire ainsi l'activité de la femme dans les fonctions de la domesticité, car vous demandez que la femme reste la servante de l'homme. Or, telle femme peut être un excellent administrateur et n'être qu'une très-mauvaise éducatrice; telle autre, médiocre ménagère, peut devenir une littératrice distinguée. Enfin, si dans le mariage elles apportent quelques talents lucratifs; si dans notre intérieur nous pouvons les entretenir de nos projets, de nos études....

— Ah! voilà votre idéal! interrompit l'ardent détracteur des femmes savantes; votre idéal, c'est une femme forte en thème, en chimie, avec laquelle vous pourriez vous amuser à traduire une page de Sophocle ou à décomposer l'oxygène. Grands dieux! le monde n'est-il pas déjà assez ennuyeux sans qu'on lui enlève encore l'élément fantaisiste, léger, coupable, insensé, adorable, qui s'appelle la femme, et qui disparaîtrait du jour où les deux sexes auraient les mêmes droits, la même éducation, en un mot seraient égaux. Je déclare, moi, que la femme supérieure est un monstre.

— Eh bien! moi, je déclare que, si vous n'êtes pas idiot, vous êtes injuste au premier chef.

— C'est égal, répéta le blondin, ce petit monstre-là est diantrement joli!

— Ah ça! te tairas-tu? C'est donc une scie que tu nous montes là?

— Chut! chut! fit le secrétaire, qui feuilletait le manuscrit, écoutez :

— Ah! bien. Voyons ces vers et jugeons. »

Le secrétaire lisant :

« D'abord, c'est intitulé : *Le poëme de la vingtième année.* »

— Elle va sans doute, dit l'un d'eux, parler de ses fleurs, de ses oiseaux, de sa poupée.

— Ah! il s'agit bien de cela! »

Continuant à lire :

LA CARAVANE.

La voyez-vous au loin, rampant et haletante,
Rouler, puis dérouler, ainsi qu'un lourd fardeau,
Sa chaîne sinueuse, élastique, vivante?
La caravane a soif, elle se meurt : de l'eau!
Midi brûle. Elle cherche une source, un peu d'ombre;
Les pauvres pèlerins ont déjà tant souffert....
— Mais voici l'oasis! Car une masse sombre
Semble là-bas, là-bas, moucheter le désert.
Courage, rien qu'un pas.... un seul pas.... On arrive....
Aucun bruit ne s'élève encor; mais de plus près
Peut-être on entendra soudre une source vive.
— Non, l'oasis, hélas! est faite de cyprès;
C'est un vieil ossuaire où l'eau croupit immonde.
Mieux vaut la soif, la mort que cette âcre saveur.

Amis, la voyez-vous, au Sahara du monde,
La Caravane Humaine en quête du bonheur!

Ainsi, le corps brisé, l'esprit plein de tristesse.
Vaillante toutefois, luttant jusqu'à ce jour,
J'ai traîné le fardeau d'une morne jeunesse;
Mais enfin je vais vivre, et je t'invoque, Amour!
Mon cœur bat. Par pitié qu'une autre âme l'écoute!
J'ai déjà tant prié, j'ai déjà trop maudit....
— Mais voilà l'oasis; car au loin, sur la route,
Comme un point lumineux, l'Inconnu resplendit.
Un regard, un seul mot! et mon âme en son rêve
Entend chanter le rire et voit germer les fleurs;

Un baiser ! et soudain l'enchantement s'achève....

— Non, l'onsis, l'amour, n'est que deuil et que pleurs,
Mensonges, cruauté, douleurs, hontes certaines,
Et le néant vaut mieux que ce triste avenir.

Amis, au Sahara des passions humaines,
Ne cherchons ni l'espoir ni même un souvenir !.

« Hein ! comme ça vous émancipe une jeune fille, la poésie ! Que dites-vous de cette candeur ?

— Laissons la candeur de côté ; mais qui de nous tous aurait fait ces vers-là !

— Cependant, vous en conviendrez, une femme de vingt ans qui soupire de cette façon....

— Il ne s'agit pas de l'âge ni du sexe ; il s'agit de juger un morceau de poésie.

— C'est égal, reprit le secrétaire, je soutiens, moi, qu'il y a au fond de tout ce pathos sentimental un jeune homme blond.

— Blond ou brun.

— Blond, puisqu'elle est brune ; l'attrait des contrastes !

— Peuh ! je ne trouve rien de bête comme les systèmes en amour. L'amour est une question d'électricité.

— Précisément. Si tu avais les plus simples notions sur l'électricité, tu saurais que les semblables se repoussent.

— Je gage que, en physique, cette jeune fille est plus forte que toi. »

En cet instant le directeur entra ; il était de mauvaise humeur.

1. Extrait d'un recueil de poésies de M. Victor Poupin.

« Pas d'abonnements, lui dit-on, mais neuf manuscrits. Une jeune fille charmante vient d'apporter un poëme.

— C'est bon, c'est bon ! j'en ai assez de ces bas-bleus ! Encore une, sans doute, qui réclame sa place dans la société. Dieu merci ! elles en prennent assez de place dans la société. Il ne manquerait plus que de leur laisser étendre dans nos colonnes leurs crinolines poétiques : on ne nous verrait bientôt plus seulement le bout du nez. »

Et, faisant voler les feuilles du manuscrit sous son pouce,

« Des vers ! dit-il. Si c'était une nouvelle, on pourrait lire cela. Les femmes réussissent quelquefois dans la nouvelle. C'est court. Elles peuvent aborder ce genre-là. Elles ont de la finesse, parfois des idées ingénieuses ; elles manquent d'esprit, mais elles ont du sentiment, pourvu qu'elles ne le poussent pas jusqu'au délire. Mettez cela dans le casier n° 12, avec les manuscrits à rendre.

— Et quand elle reviendra....

— Vous le lui rendrez avec des formes. »

Mais le secrétaire ne se pressa point de poser le manuscrit à l'endroit indiqué. Il poursuivit sa lecture.

XXIX

Madeleine avait espéré que, en apprenant à Mlle Borel son changement de position et ses embarras pécuniaires, elle lui enverrait quelques ressources pour lui permettre d'attendre des jours meilleurs. Mais ses lettres n'étaient point arrivées à leur destination. Mlle Borel voyageait alors en Amérique, et la guerre civile des États-Unis rendait en outre les communications fort difficiles. La dernière lettre qu'avait reçue Madeleine était datée de New-York. Mlle Borel n'y fixait pas encore l'époque de son retour ; mais elle y précisait davantage le sujet de ses études et le but qu'elle voulait atteindre. Madeleine avait toujours reconnu chez sa bienfaitrice un esprit essentiellement calme et positif. L'enthousiasme, le ton même un peu lyrique de sa missive eurent donc lieu de la surprendre.

« Enfin, ma chère Madeleine, écrivait-elle, je suis à New-York ! Je ne mourrai pas sans avoir connu cette terre de liberté.

« Oh ! bienheureux le peuple qui comprend ainsi la dignité, l'indépendance de toute créature humaine ! Que de peine ont les vieilles nations d'Europe à s'affranchir des anciennes institutions, et de ce long cortège de préjugés que les siècles ont sanctionnés !

« Chez ce peuple, au contraire, civilisé depuis sa naissance sans passer par l'éducation de l'expérience, toujours lente et difficile ; arrivé de plein saut à la maturité de la raison sans perdre la vigueur et l'élan de la jeunesse, toute idée juste se propage, tout projet sensé s'exécute sans entraves.

« J'ai visité l'Allemagne, les pays Scandinaves, l'Angleterre ; nulle part, au point de vue civil, je n'ai trouvé la femme plus asservie qu'en France. Chez nous on parle et on écrit beaucoup, on agit peu. Les femmes surtout, soit effet de leur éducation, soit indolence ou légèreté, ne se préoccupent nullement de leur destinée malheureuse. Elles sont même les plus grandes ennemies de toute innovation tendant à la modifier.

« Dans tous les pays protestants d'Europe, par exemple, le divorce est établi, le divorce, qui est pour la femme la plus importante des garanties, car il sanctionne la liberté dans la plus grave des institutions sociales. Eh bien ! en France, les femmes elles-mêmes le condamnent. A l'égard des filles séduites, nos préjugés sont encore plus cruels. Nos lois, en interdisant la recherche de la paternité, ne semblent-elles pas reconnaître à l'homme le droit de séduction !...

« Mais quelle est la cause première de cette injustice de l'opinion et de cette inertie de la femme ? Il faut la chercher dans nos croyances superstitieuses et dans le vice de notre éducation française. Tous les partis en effet s'accordent, sauf un groupe d'esprits intelligents et sérieux, à soutenir que les femmes doivent encore être élevées dans les idées superstitieuses du moyen âge. En ce temps de suffrage universel, on n'ose pas dire tout à fait « que les plus grossières superstitions sont bonnes

pour le peuple ; » mais on continue à les trouver excellentes pour les femmes.

« On a voulu dire qu'à l'origine ces croyances avaient affranchi la femme, l'avaient réhabilitée. Sans doute la doctrine du Christ relevait tous les opprimés. Mais ce souffle généreux passa, cette clarté s'éteignit. Les moines asservirent de nouveau la femme, et, par elle, pendant longtemps gouvernèrent le monde.

« La réforme, en dégageant l'esprit humain de la soumission aveugle, de la foi sans contrôle, le secoua de sa torpeur. La femme, elle aussi, prit plus d'initiative, commença à raisonner, à penser seule, à se conduire seule. Dans la différence de religion réside principalement le contraste qui existe entre notre société latine et la société anglo-saxonne. D'un côté, les moines, le mariage indissoluble, une liberté toujours contestée, des mœurs très-relâchées ; de l'autre, le divorce, une grande préoccupation des droits de l'individu et de sa liberté, l'esprit de famille et des mœurs puritaines.

« Tu le sais, je ne me suis jamais préoccupée des droits politiques de la femme. Elle a tant d'autres droits plus pressants à conquérir. Toutefois, j'ai pu constater avec une certaine surprise que, en Autriche, ce pays si arriéré d'ailleurs, la femme, d'une classe privilégiée s'entend, est électeur, peut élire les représentants de la diète.

« Mais le premier des droits de la femme, c'est le droit de vivre, de vivre honnêtement par son travail. Ce que j'ai particulièrement étudié, c'est donc la condition matérielle et morale des femmes. Sans doute la paysanne russe comme la paysanne française meurt de travail ; sans doute, en Angleterre comme en France, l'ouvrière

meurt de faim. Mais en Russie un grand mouvement se prépare en faveur de l'émancipation féminine.

« L'Angleterre est aussi beaucoup plus avancée que nous sur la question des femmes. Les Suédois eux-mêmes sont moins hostiles que les Français à l'admission des femmes dans les emplois civils. On prévoit qu'elles y seront prochainement admises à toutes les fonctions pour lesquelles elles montreront des connaissances et des aptitudes suffisantes.

« Enfin je t'envoie, parce que je sais qu'elles t'intéresseront, comme symptômes des tendances allemandes, les dernières résolutions formulées par l'association de Berlin pour le bien-être des femmes dans les classes ouvrières.

« De plus, à Berlin et en Russie s'est ouverte, comme chez nous, une école professionnelle pour les femmes.

« Dans notre vieille Europe, nous nous réjouissons, nous nous émerveillons de ces premiers pas si craintifs, comme d'une conquête. Ici, dans la jeune Amérique, jamais aucune de ces libertés n'a été contestée. La femme est docteur en médecine, avocat; elle occupe des chaires de professeur; elle est prêtre aussi. Elle est instruite, active, pleine de dignité.

« Nos Français les trouvent trop viriles; mais comme le dit M. de Tocqueville, « c'est à l'énergie des Américaines, c'est à leur mâle raison, à leur réelle supériorité qu'il faut attribuer en partie les progrès de la république, la prospérité singulière et la force croissante de ce peuple. »

« Qui donc peut nier l'influence de la femme sur les destinées d'une nation? Suivant Stendhal, « l'admission des femmes à l'égalité parfaite serait la marque

la plus sûre de la civilisation, elle doublerait les forces du genre humain, et ses probabilités de bonheur. »

« Mais ces belles paroles ne soulèveraient en France que des sourires sceptiques, ou ces railleries que nos Français trouvent spirituelles et qui ne sont que niaises. « La femme est faite pour notre agrément, » disent-ils. Aussi, nulle part elle n'est plus immorale, plus futile, plus menteuse, plus coquette.

« Comment, disent-ils encore, vous voulez faire de nos Françaises des Américaines, c'est-à-dire des femmes sans pudeur qui passent leur jeunesse dans l'exercice de la *flirtation* ? »

« Des Américaines sans pudeur !

« Qu'ils viennent les voir, ces vertueuses femmes, mères de famille, et qu'ils les comparent à nos Françaises, qui attendent d'être mariées, pour *flirter* aux risques et périls d'un mari !

« Cette hypocrisie de nos mœurs est encore une conséquence, et la plus désastreuse, de nos préjugés superstitieux, qui ne permettent aucun essor à la coquetterie de la femme, et causent par la compression ces sourdes réactions qui bouleversent les familles.

« En un mot, les Américains du Nord ont compris que la femme, aussi bien que l'homme, a le droit de manifester son intelligence, et d'être respectée dans son indépendance et sa dignité. Ils ne sont pas éloignés non plus de reconnaître que, productrice, contribuable, justiciable des lois, elle a le droit de compter pour moitié dans la société.

« Ici, la femme supérieure, loin d'être raillée, est acclamée avec enthousiasme ; et l'on ne pose aucune entrave à l'éclosion, au développement de son génie.

« Je me demande avec une véritable angoisse si les Français atteindront jamais à cette hauteur de justice et d'impartialité envers la femme. Mais il faudrait d'abord convaincre les femmes elles-mêmes, et ce n'est point là une tâche facile.

« J'ai eu le bonheur de rencontrer en Allemagne une jeune Russe qui voyage comme moi pour étudier la situation des femmes et rechercher les moyens pratiques d'améliorer leur sort ¹.

« Je compte aussi, ma chère Madeleine, visiter l'Amérique du Sud, car je veux opposer ces deux sociétés contemporaines : celle de l'Amérique du Nord, produit de l'émancipation de l'esprit, et celle de l'Amérique du Sud, produit de l'asservissement de la raison aux superstitions religieuses.

« Je mettrai en parallèle la situation de la femme, son développement, sa moralité aux États-Unis, et ses mœurs sensuelles, sa paresse, son ignorance dans le Brésil comme au Pérou où les moines la gouvernent.

« Enfin, mon enfant, je reviendrai en France riche de documents, d'observations, plus croyante qu'au départ à l'utilité de mon entreprise, et plus forte pour la réaliser. »

1. Mme Soltkaski, qui fit pendant deux ans un voyage d'exploration pour étudier les principales sociétés coopératives, avec le but d'en fonder de semblables en Russie. Elle est morte le 13 mars 1865, à l'âge de vingt-trois ans, par suite des fatigues éprouvées pendant ce voyage, martyre de son dévouement.

XXX

Depuis fort longtemps Madeleine n'avait vu Claudine; cependant elle lui avait écrit son adresse, en l'engageant à venir la voir, car elle était résolue à ne pas retourner elle-même rue Mazarine. Claudine n'avait pas répondu. Inquiète de ce silence qui durait depuis trois mois, elle s'était dit : « Je ne puis cependant l'abandonner. Ne serait-ce pas précipiter sa chute, si elle doit tomber? Mes conseils, ma présence seule peuvent au contraire la sauver. »

Se trouvant donc rue Jacob, elle se rendit à la rue Mazarine.

Mais là, elle apprit que, depuis un mois, Claudine avait quitté l'établissement. Comme on hésitait à lui faire connaître les motifs de ce départ, elle insista. On lui dit qu'un déficit s'étant produit dans la caisse, on avait soupçonné Jaclard qui passait ses nuits à jouer dans les cabarets voisins. Claudine se trouvait naturellement impliquée dans ce soupçon. A la suite d'une vive altercation avec le chef de l'établissement, tous deux avaient voulu sortir sur-le-champ.

« Oh ! madame, s'écria Madeleine toute bouleversée, ma sœur est incapable d'une indécatesse. »

— Sans doute, mademoiselle, nous l'avons jugée ainsi; toutefois elle était entièrement dominée par ce Jaclard, qui peut-être n'est pas encore un malhonnête homme, mais qui est en voie de le devenir: il est joueur, débauché, orgueilleux, arrogant. Je crains qu'il ne tourne mal et n'entraîne votre sœur sur une mauvaise pente.

— Et où sont-ils allés? demanda Madeleine pleine d'anxiété.

— Ils sont partis fort en colère, et nous ne savons ce qu'ils sont devenus.

— Chère et malheureuse Claudine! quel avenir l'attend? pensait Madeleine en se retirant. Oh! l'affreuse pauvreté! A quelles humiliations, à quels soupçons injurieux n'expose-t-elle pas? Refuser de croire à l'honnêteté du pauvre, n'est-ce pas le pousser forcément au vice? Car sa vertu qu'on suspecte lui paraît alors de la duperie, puisqu'en doutant de lui on lui enlève ainsi le seul bénéfice de sa probité. Moi-même suis-je à l'abri de ces insultes? Quelle était la pensée de ces jeunes gens qui tout à l'heure me regardaient d'un œil curieux et moqueur? Je ne l'ai que trop comprise. N'est-ce pas une honte pour notre pays qu'une femme ne puisse sortir seule et se présenter partout sans rencontrer ces regards irrespectueux et ces lèvres railleuses? Est-il donc si rare chez nous de rencontrer une femme jeune, pauvre, libre et vertueuse? Ce peuple français, avec sa réputation de galanterie, ne serait-il pas le peuple le plus insolent envers les femmes? »

Où était Claudine? Madeleine osait à peine s'adresser cette question. Demeurait-elle avec Jaclard? Peut-être était-elle retournée rue de Venise auprès de Fos-

sette? Mais alors comment ne l'en avait-elle pas prévenue?

A tout hasard, Madeleine s'y rendit.

Claudine n'y avait point reparu.

Elle demanda si Fossette s'y trouvait encore.

Quand on lui apprit que Fossette était partie depuis près de trois mois avec un monsieur fort riche, la pauvre Madeleine ressentit au cœur une douleur aiguë.

Elle n'en pouvait douter, c'était Maxime qui l'avait enlevée.

Quoique navrée par ces deux appréhensions qui étaient presque des certitudes, elle s'enquit aussi des Brisemur. Comme on lui répondit qu'ils étaient tout joyeux et en voie de faire fortune, elle voulut féliciter ce brave ouvrier.

Brisemur en effet, à force de persévérance, était parvenu à fonder une petite société coopérative de cordonnerie. Aussi trouva-t-elle à ce pauvre ménage un tout autre aspect. Les enfants étaient mieux nourris et proprement vêtus. Leurs figures étaient moins ternes. La femme souriait et semblait rajeunie. Enfin Brisemur n'avait plus ce regard sombre et plein d'amertume. Sa physionomie maintenant était ouverte et amicale.

Pourtant cette pauvre famille ne possédait pas encore le bien-être; mais elle avait l'espérance.

« Ce qui me rend heureux, surtout, disait Brisemur, c'est de m'affranchir de la charité. Hier, je suis allé faire rayer mon nom du bureau de bienfaisance. Il m'a semblé que c'était un poids de cinq cents kilogrammes qu'on m'enlevait de dessus les épaules. Oh! quelle humiliante servitude que celle-là! Et si seulement elle faisait vivre! Il n'y a que le travail associé, que le travail

affranchi de l'exploiteur qui puisse sauver l'ouvrier de la misère. Quand les travailleurs le comprendront-ils ? Que le capitaliste devienne l'associé de l'ouvrier, ou mieux encore que l'ouvrier soit lui-même son capitaliste, et nous verrons s'accomplir dans le monde une transformation qui sera le complément de celle de 89. Si 89 a donné au peuple les libertés civiles et politiques, la révolution pacifique qui s'accomplit aujourd'hui, consacre la liberté du travail et l'autonomie de l'ouvrier. Associé, le travailleur n'est plus une machine ; c'est un homme qui apporte non plus seulement l'activité de ses bras, mais encore l'activité de son cœur et de son intelligence, parce qu'il est solidaire avec ses compagnons, parce qu'il est directement intéressé à son travail. Enfin je crois que notre modeste association contient en germe la solution du grand mouvement économique de l'époque présente. »

Un savant économiste, connaissant à fond le mécanisme des sociétés modernes, eût cru compromettre sa dignité s'il eût écouté sans un sourire sceptique le discours déclamatoire de Brisemur. Mais Madeleine, qui trouvait du bon sens dans les paroles de l'ouvrier, l'admirait naïvement.

XXXI

Renardet, lui, savait où trouver Claudine. Il l'avait suivie depuis qu'elle avait quitté le garni de la rue de Venise.

Malgré l'arrivée de Jaclard, il n'avait pas perdu tout espoir de faire agréer ses offres. Il se disait au contraire que ce jeune débauché commençait l'œuvre de corruption que lui-même voulait poursuivre. La beauté de Claudine, l'ardeur de son regard et surtout ses dédains avaient fait naître un amour sérieux, le premier peut-être, chez cet homme que le calcul et la cupidité absorbaient.

Par Claudine, il pensait obtenir l'adresse de Madeleine. C'était d'ailleurs un prétexte pour se présenter chez elle.

En quittant le café de la rue Mazarine, Claudine avait voulu d'abord se séparer de Jaclard. Mais isolée, accusée d'être sa complice, innocente pourtant de cette complicité et croyant à l'innocence de Jaclard, elle se laissa convaincre. Il lui faisait d'ailleurs de si belles promesses ! Il ne jouerait plus, il n'irait plus au cabaret. Il disait l'aimer au point de ne pouvoir vivre sans elle ; et il menaçait, si elle se refusait à le suivre, de se brû-

ler la cervelle. Sans doute ils ne pourraient s'épouser immédiatement puisqu'ils étaient sans argent; mais tous deux travailleraient. Dès qu'ils auraient réalisé quelques économies, ils se marieraient, achèteraient un petit mobilier, entreprendraient un commerce qu'elle dirigerait elle-même, pendant que lui, Jaclard, s'emploierait au dehors. A Paris, ajoutait-il, ces unions, quoique irrégulières, sont regardées dans la classe ouvrière comme une sorte de mariage consacré par l'usage.

Or, pendant quinze jours, Jaclard avait tenu ses promesses. Il avait trouvé un emploi dans une fabrique de produits chimiques; le soir, il rentrait exactement.

Claudine, qui était adroite et qui savait un peu repasser, essayait de monter un atelier de blanchissage. Par l'entremise de son concierge, elle avait obtenu quelques pratiques; mais pour les conserver et augmenter sa clientèle, il lui fallait blanchir à très-bas prix; son bénéfice était donc fort minime.

Bien qu'elle fût habituée à des occupations manuelles peu fatigantes, elle allait elle-même au lavoir public deux jours par semaine, deux jours de supplice.

Sans doute le métier de blanchisseuse est un des mieux rétribués. L'ouvrière gagne en moyenne 2 fr. 50. Mais aussi qui n'a pénétré dans un de ces lavoirs, ne connaît pas l'une des plus grandes misères morales et physiques de la femme.

Là, des vapeurs d'eau chaude emplissent l'atmosphère. Les vêtements mouillés de ces pauvres créatures, collés sur leurs membres, leur donnent l'aspect d'oiseaux trempés de pluie. Leurs visages flétris avant l'âge ont perdu toute trace de candeur, de douceur, de jeunesse.

Ces malheureuses sont toutes fatiguées, hâlées et comme disloquées par les mouvements des bras et du corps. Les coups retentissants des battoirs forcent les voix à glapir. Ces voix rauques, éraillées, s'interpellent et se répondent avec véhémence; et, en général, quel langage! quelles gaietés! quels rires! quelles disputes!

Est-ce donc tout que nourrir son corps? Que devient l'âme: que devient la femme, c'est-à-dire cet être naturellement gracieux, pudique, plein de délicatesses exquises, au milieu de cette dépravation?

Dans ces agglomérations d'ouvrières, véritables bagnes où se rencontrent tous les âges, toutes les dégradations; où l'adolescence vit en contact continu avec l'âge mûr, qui se complait à la pervertir, nous voyons sans doute des femmes qui gagnent leur pain; mais en trouve-t-on qui gagnent vraiment leur vie, c'est-à-dire le moyen de développer leur intelligence et leur cœur?

Claudine, dans les premiers temps, souffrit de ce contact. A Lyon, la corruption est grande sans doute; mais dans les ateliers tenus par une patronne, presque toujours mariée et mère de famille, le langage est plus contenu; et il y a dans les mœurs des *canutes* une certaine réserve, apparente du moins.

Au bout de quinze jours, Jaclard se relâcha de sa ponctualité. Il ne rentrait plus qu'à minuit, prétextant des courses éloignées. Mais Claudine devinait qu'il mentait. Toutefois elle n'osait encore se plaindre.

Au bout d'un mois, Jaclard reçut son congé pour

1. *Économiste français*. Les femmes qui ne gagnent pas leur vie, par Mme Marie Pape Carpentier.

cause d'inexactitude dans son service, et de nouveau se trouva sans emploi.

Alors une vie bien douloureuse commença pour la pauvre fille.

Elle demeurait dans un logement situé boulevard Montparnasse.

Jaclard se mit à fréquenter les cabarets de l'ancienne barrière. Comme il était adroit au billard, il gagnait fréquemment; et, trouvant le métier plus attrayant que celui de domestique, malgré les observations de Claudine qui s'inquiétait de sa situation précaire, il s'occupait fort peu de chercher une place. Cependant il se montrait toujours si tendre, si repentant quand elle l'accusait, que l'affection de Claudine pour cet homme indigne, au lieu de diminuer, était devenue un véritable attachement.

Quand Renardet entra, Claudine était seule, occupée à savonner, les épaules nues, les manches relevées jusqu'au coude. Elle était toujours belle. L'amour avait répandu comme une lumière sur son visage.

A la vue de Renardet, elle ne put retenir un cri d'effroi, et se hâta de jeter un châle sur ses épaules.

« Vous ici ! s'écria-t-elle en pâlissant ; vous osez venir jusque chez moi, chez mon mari !

— Oh ! votre mari ! dit Renardet avec son affreux sourire, nous savons qu'en penser.

— Monsieur, repartit fièrement Claudine, sortez d'ici !

— Calmez-vous, madame, reprit Renardet d'un ton respectueux qui apaisa l'ouvrière, je ne viens nullement vous importuner encore par l'expression de mes sentiments, puisque vous les avez si cruellement repous-

sés. D'ailleurs, je suis un honnête homme, et je ne me soucierais point d'avoir pour rival un.... comment dirai-je, un....

— Jaclard est honnête, répliqua vivement Claudine.

— Euh! euh! j'ai grand'peur que, avant six mois, il ne passe sur les bancs de la correctionnelle. »

Claudine devint très-pâle.

« Quoi? dit-elle d'une voix étouffée, que savez-vous? Ce sont des calomnies!

— Des calomnies, soit; je veux bien le croire pour vous faire plaisir; car je suis un excellent homme, incapable de causer le plus petit chagrin à une jolie femme. »

Claudine, indignée, mais atterrée par cette demi-révélation, ne trouvait pas un mot à répondre. Cet homme lui causait une sorte d'épouvante avec son œil fauve et son rire sardonique.

« Je vous prévienne, reprit-elle, que si vous venez ici pour me séparer de Jaclard, vous n'y parviendrez pas. Je l'aime, il sera mon mari. Je ne veux pas vous écouter plus longtemps. Sortez! »

Renardet ne bougea pas.

« Allons! allons! je vois bien que vous ne me connaissez guère. Je ne viens pas ici, comme vous le supposez, pour troubler votre bonheur; au contraire. Dès le premier jour où je vous ai vue, je vous ai porté le plus sincère intérêt. Je n'ai voulu tout à l'heure que vous donner un avertissement salutaire. Vous le repoussez; je n'insisterai pas davantage. Mais tel n'est pas le but de ma visite. Une dame qui connaît votre sœur, Mlle Madeleine, et qui s'intéresse beaucoup à elle, voudrait connaître son adresse pour lui procurer une occupation qui lui conviendrait.

— Une dame ! fit Claudine avec incrédulité. C'est vous peut-être qui voulez.... Non, monsieur, je ne vous donnerai pas son adresse.

— Prenez garde ! en me la refusant, vous perdez l'avenir de votre sœur. »

Claudine hésita.

« Non, répéta-t-elle après un moment de réflexion, je ne vous la donnerai pas.

— Eh bien ! sans adieu ; car, je l'espère, nous nous reverrons.

— Je vous prévienne, dit Claudine effrayée de cette sorte de menace, que si vous reveniez ici, j'irais chercher un sergent de ville pour vous en faire sortir.

— Au revoir, » répéta Renardet en ricanant toujours.

Claudine resta comme terrifiée. Quelques jours après cette entrevue, Renardet parvint à découvrir le cabaret que fréquentait habituellement Jaclard, et, moyennant une somme de cinquante francs, il obtint l'adresse de Madeleine.

XXXII

Au bout de quinze jours, Madeleine se présenta de nouveau dans les bureaux de la *Revue* où elle avait déposé

son poëme. Mais avec quelles palpitations ! Son émotion touchait à l'angoisse.

Combien de jeunes auteurs, ne pouvant surmonter leur timidité, et redoutant l'humiliation d'un refus, abandonnent leurs œuvres sans jamais les réclamer !

Ce fut encore le secrétaire qui la reçut.

D'après un pari fait avec ses camarades, il s'était engagé à leur dire au plus juste à quelle catégorie de bas-bleus appartenait la belle inconnue. Était-ce une femme libre ou un collet monté ? Était-ce une artiste ou une philosophe réclamant ses droits ? une Corinne pédante, prenant ce rôle au sérieux, ou simplement une jolie femme en quête d'une position sociale ?

Tous avaient quelque peu feuilleté le poëme de Madeleine, et comme il s'agissait d'une héroïne qui souffrait d'un amour non partagé, ils inclinaient à croire que c'était plutôt un cœur incompris, cherchant un autre cœur digne de le comprendre.

Peut-être aussi ce jeune secrétaire, qui n'était pas sans quelque fatuité, avait-il espéré qu'une sympathie littéraire pourrait s'établir entre lui et cette muse de vingt ans. Mais il se disait que, si pareil bonheur lui advenait, il commencerait par la corriger de cette manie écrivassière.

Ce secrétaire avait une jolie figure et tournait assez lestement une chronique. Nous connaissons ses opinions sur la littérature féminine. Il se regardait lui-même comme un écrivain d'autant plus supérieur, qu'il était plus médiocre. Il reçut donc Madeleine avec ce ton aimable, dégagé, presque galant, que prend un homme du monde vis-à-vis d'une femme à laquelle il n'accorde pas une entière estime.

« Madame.... ou mademoiselle, dit-il en s'inclinant avec un regard interrogatif.

— Mademoiselle, répondit Madeleine.

— Ce sont vos débuts littéraires?

— Oui, monsieur. Le directeur a-t-il lu?

— C'est moi qu'il a chargé de cette lecture. Je ne l'ai pas terminée, mais j'en ai vu assez pour juger que votre œuvre contient les germes d'un grand talent. Vous avez à la fois l'harmonie de Lamartine et la hardiesse de Hugo. »

Madeline éprouva tant de bonheur que ses joues pâlies par l'émotion se colorèrent vivement.

Le secrétaire ne put réprimer un demi-sourire que remarqua Madeleine.

« Monsieur, reprit-elle avec gravité, je vous remercie de ce jugement flatteur et beaucoup trop bienveillant. Je sais qu'un écrivain craint toujours de désobliger un confrère. Rien n'est irritable, dit-on, comme l'amour-propre d'un poète; mais quand ce poète est une femme, vous jugez sans doute son amour-propre plus irritable encore. Cependant, monsieur, je vous demande comme un véritable service de me répondre en toute sincérité. Je suis pauvre, je voudrais me faire une position dans les lettres. Je sais que c'est difficile, et que pour y arriver il faut un talent hors ligne. Ai-je ce talent-là, ou pourrai-je y atteindre en travaillant?

— Mademoiselle, puisqu'il en est ainsi, je vous avouerai que je n'ai pas encore lu votre œuvre assez complètement pour vous donner un conseil et prononcer un jugement tels que vous le désirez. Je relirai donc votre poème avec une grande attention et le plus vif intérêt. Trop heureux si je puis aider une personne aussi.... »

Le mot : charmante était sur ses lèvres ; mais la gravité de Madeleine le déconcerta.

« Aussi distinguée, » ajouta-t-il.

Il remit à deux jours sa réponse définitive et motivée. Madeleine revint donc le surlendemain.

Le secrétaire poursuivait avec ses camarades son étude sur les Corinnes. Il attendait la jeune fille. Il avait même fait quelques frais de toilette.

Le directeur était encore absent.

« Mademoiselle, dit le jeune homme un peu plus grave que l'autre fois, le directeur partage mon avis relativement à votre poème.

— Vous avez lu complètement, monsieur ?

— Non, mademoiselle, pas encore, avec la meilleure volonté ; car j'ai eu le numéro à composer ; cependant je puis vous donner quelques impressions tout à fait sincères »

Pauvre Madeleine ! comme son cœur battait !

« Nous sommes, mademoiselle, reprit-il, dans une époque de réalisme littéraire, d'un réalisme même un peu brutal. Je ne suis point partisan, tant s'en faut, de cette école outrée qui pousse le réalisme jusqu'à la trivialité ; mais pourtant qui peut nier que cette littérature nouvelle ne contienne une puissance, une sève que les écoles classique et romantique n'ont jamais atteintes ? Ce qu'on cherche aujourd'hui dans une œuvre d'art, c'est surtout la vie. La première tâche d'un littérateur qui veut réussir, c'est de comprendre les tendances de son époque. Or, c'est là une étude qui peut-être vous manque un peu. »

La tirade que venait de lui débiter le secrétaire était une tartine toute faite, qu'il répétait imperturbablement

à tous les jeunes auteurs dont il refusait les manuscrits. Mais Madeleine ne pouvait le savoir. Aussi fut-elle stupéfaite de ce début. Car précisément elle avait compris que la vie est la première condition, la seule indispensable peut-être, de toute œuvre d'art.

« Si je n'ai pas fait vivant, se disait-elle, c'est que je ne comprends pas la vie. »

« Vos personnages, continua le secrétaire, rêvent plus qu'ils n'agissent. Votre héroïne semble se complaire dans son amour malheureux plutôt qu'elle n'en souffre. Enfin votre héros a beau être blasé et ne plus croire à l'amour des femmes ; quand un homme est aimé par une personne aussi belle que vous dépeignez votre Ginevra, il faut être de marbre pour dédaigner un tel amour.

— C'est là, monsieur, dit-elle, très-sérieusement votre impression particulière ? Il s'agit de savoir si cette situation est vraisemblable.

— Sans doute, c'est vraisemblable ; mais ce n'est pas la vie vraie. Peut-être, mademoiselle, êtes-vous un peu jeune pour bien connaître le cœur humain.

— Cette histoire est fort simple, monsieur, et je crois que c'est à peu près celle de toutes les jeunes filles pauvres, dont les aspirations ne sont pas en rapport avec la destinée.

— Dans nos premières œuvres, reprit le jeune homme, nous écrivons tous plus ou moins notre histoire.... »

Madeline rougit.

« A Dieu ne plaise ! mademoiselle, que je veuille faire la moindre allusion ! »

« Bon ! pensait-il, j'ai touché juste. »

« Mais pour l'écrire, il faut avoir eu soi-même une histoire de cœur, et je trouve que ce qui manque à votre

œuvre, c'est l'expérience de la vie, triste expérience, hélas ! et que vous avez bien le temps d'acquérir.

— Cependant, monsieur, interrogea Madeleine, que pensez-vous de la forme ?

— Il y a des pages admirables ; certaines analyses de sentiment sont traitées avec une finesse exquise, une délicatesse toute féminine en un mot. »

Malgré les coups d'œil et les sourires gracieux que lui adressait son interlocuteur, Madeleine restait grave comme s'il se fût agi d'une dissertation scientifique.

« Mais enfin, monsieur, hasarda-t-elle encore, pensez-vous pouvoir en insérer du moins quelques passages ?

— Là-dessus, mademoiselle, il est indispensable que je m'entende avec le directeur. »

Il feuilletait le manuscrit.

« Tenez, voilà sur la première rencontre des amoureux une page pleine de soleil et de lumière. Comme c'est chaud de ton ! Quelle description animée, et en même temps quelle pureté ! On est ému malgré soi.

— Et, monsieur, interrompit Madeleine, si vous en acceptiez quelques passages, quand pourrait avoir lieu cette insertion ?

— Là est la difficulté ; nous sommes encombrés de manuscrits ; mais pour vous.... sans doute.... nous tâcherons....

— Oh ! je vous en prie, monsieur, insista naïvement Madeleine ; ma position est telle qu'il me faut une décision dans un délai très-rapproché. Quel jour donc, monsieur, puis-je espérer une solution ? dit-elle en se levant.

— Veuillez, mademoiselle, me laisser votre adresse, répondit le secrétaire, devenu froid tout à coup, je vous

écrivai, afin de vous épargner la peine d'une nouvelle démarche. »

Le lendemain, Madeleine recevait avec son manuscrit une lettre ainsi conçue :

« Mademoiselle,

« Vous m'avez demandé un avis sincère. Quoi qu'il m'en coûte, je vous le donnerai. C'est aussi d'ailleurs celui du directeur. Sans doute votre poëme renferme quelques passages réussis ; mais comme action dramatique, cela n'existe pas. Je crois qu'en lisant beaucoup, qu'en travaillant quelques années encore, vous arriverez à faire une œuvre acceptable. Croyez, mademoiselle, qu'alors nous serons heureux de vous ouvrir nos colonnes.

« Veuillez agréer, etc.. »

XXXIII

En recevant cette lettre, Madeleine éprouva une de ces émotions qui arrêtent les battements du cœur et apportent aux mains une moiteur froide.

L'ayant lue, elle se laissa tomber sur sa chaise. Dans ce mouvement son manuscrit roula à terre ; ce manuscrit était tout son avenir, toute sa fortune, l'illusion, en

un mot, qui depuis un an la soutenait. Sa main, qui tremblait encore, tenait cette lettre déployée. Des larmes coulaient de ses yeux mornes. Elle était désespérée.

Le premier moment de la douleur passé, elle ramassa son cahier et l'ouvrit au hasard.

Elle relut une strophe.

« C'est mauvais, se disait-elle ; ils ont jugé cela mauvais ! Et moi qui le trouvais si beau ! C'est que le goût me manque alors. Et puis, se rappelant le passage de la lettre : « Lisez beaucoup », elle pensa que sans doute elle n'était pas dans le mouvement littéraire actuel, et qu'elle vivait dans un trop complet isolement du monde lettré.

— Oh ! mon Dieu ! mais alors que vais-je faire ? Où aller ? Mon tableau n'est pas achevé, et d'ailleurs qu'en trouverais-je ? Dix francs, peut-être. Dans quinze jours se termine mon trimestre, et je n'ai plus rien à vendre. »

En cet instant on frappa discrètement à sa porte.

Machinalement elle dit : « Entrez. »

C'était Renardet.

« Est-ce bien à Mlle Madeleine Bordier que j'ai l'honneur de parler ? »

— Oui, monsieur, répondit Madeleine étonnée. Mais comment vous a-t-on laissé monter ici ? Veuillez descendre au salon.

— Je désirerais vous parler en particulier. »

Madeleine était encore si péniblement impressionnée de sa déception, qu'elle ne fit d'abord aucune attention à l'extérieur ignoble de ce visiteur inconnu. Elle ne l'engageait pas à s'asseoir et le regardait d'un air interrogatif.

« Je sais, mademoiselle, dit Renardet, que vous vous

occupez de peinture. Or, je suis chargé de vous demander si vous feriez le portrait d'un monsieur qui a vu un tableau de vous chez Mme Daubré.

— Ah ! fit Madeleine, vous connaissez Mme Daubré ?

— Non, pas Mme Daubré, mais M. Lionel de Lomas.

Ce nom seul suffit à éveiller la défiance de Madeleine.

« Et ce monsieur, demanda-t-elle, est un ami de M. de Lomas ? »

A la froideur de la jeune fille, Renardet devina qu'il avait fait fausse route en nommant Lionel.

« Ami, répondit-il, oui et non. Il l'a rencontré dans le monde, voilà tout.

— Et qu'est ce monsieur ? Est-il jeune, vieux, marié, célibataire ?

— Il est célibataire, mais il n'est plus jeune.

— A-t-il du moins une famille ? où devrais-je travailler ?

— Il vit seul. C'est un homme fort respectable. Vous peindriez chez lui. Comme il a beaucoup de riches connaissances, par lui vous obtiendriez des portraits, bien payés surtout. Lui-même est artiste. Il a vu le portrait de Mlle Jeanne Daubré, et pour avoir une toile semblable, il n'hésiterait pas à vous la payer 500 francs.

Madeleine réfléchissait.

« Comment ce monsieur a-t-il obtenu mon adresse ?

— Je ne sais, » répondit Renardet.

Son instinct de femme lui fit pressentir qu'il y avait là un piège, une vengeance de Lionel, peut-être une vengeance de femme. Elle soupçonnait Mme Daubré.

« Non, monsieur, reprit-elle ; ce que vous me demandez est tout à fait impossible ; il est en dehors de

toute convenance que j'aille travailler chez ce monsieur, quel que soit son âge.

— Ainsi, mademoiselle, vous avez bien réfléchi ?

— Parfaitement, monsieur. »

Renardet affecta de regarder cette pauvre mansarde, si nue et si froide.

« Moi aussi, fit-il galamment, je suis un peu artiste, et franchement je trouve qu'un pareil cadre ne répond guère à une beauté comme la vôtre. »

Renardet, qui se flattait de connaître les femmes, avait pour principe qu'on peut toujours avec elles risquer un compliment.

« Comment vous, mademoiselle, qui, en votre qualité de peintre et de poète, devez avoir plus que personne le sentiment de l'harmonie et du beau en toutes choses, pouvez-vous rester dans une pareille misère ?

— C'est que, apparemment, il me plaît d'y rester, répondit Madeleine avec hauteur.

— En effet, mademoiselle, je me mêle de ce qui ne me regarde pas. Veuillez m'excuser ; mon admiration pour votre personne et pour votre talent m'avait seule donné l'audace de me présenter à vous. Si jamais vous aviez besoin d'un aide, d'un conseil, d'un ami aussi dévoué que respectueux, veuillez, je vous prie, compter sur moi. Je me nomme Renardet, et je demeure rue Richer, 57. »

Madeleine, depuis qu'il lui parlait, l'avait examiné. Ce n'était pas tout à fait le Renardet sordide, en redingote râpée, que nous avons vu se présenter chez Mme de Courcy par un escalier de service. Son costume était à la dernière mode. Il portait même un brillant à sa cravate. Mais il n'avait pu changer de visage.

Madeleine était physionomiste. Une figure aussi accentuée en laideur que celle de Renardet devait l'impressionner très-vivement et très-désagréablement. Ce regard de fourbe, cette bouche sardonique, ces méplats ignobles, ce teint terreux ne pouvaient être, selon elle, que l'enveloppe d'un mauvais homme. Elle ne voulut donc point paraître accepter des offres de service de la part de cet inconnu, dont l'extérieur révoltait tous ses instincts d'artiste. Elle se contenta de le saluer avec froideur.

« Je vois, mademoiselle, reprit Renardet qui ne pouvait encore se résoudre à abandonner la place, que je vous parais un intrus. Je tiens à gagner votre confiance; car je vous estime beaucoup, non-seulement comme talent, mais comme caractère. Sans que vous vous en doutiez, je vous connais depuis longtemps déjà. Vous allez me comprendre. J'étais le troisième personnage présent à cette conversation.... étrange, qui eut lieu entre vous et M. Maxime Borel, lors de votre dernier voyage à Lyon. Tous deux vous me croyiez endormi et j'étais fort éveillé. »

Madeleine rougit, et tout interdite ne répondit pas.

« Eh! mais, pensa Renardet, aimerait-elle Maxime Borel ?

— Rassurez-vous, mademoiselle; en pareille matière la discrétion est le devoir d'un galant homme; et jamais un mot de cette aventure n'est sorti ni ne sortira de ma bouche.

— Monsieur, reprit Madeleine un peu remise, dans cette aventure, comme il vous plaît de l'appeler, je n'ai rien à cacher. Je ne vous dois donc aucun remerciement pour votre discrétion.

— La réputation d'une femme est chose si délicate !... dit Renardet avec intention.

— Est-ce à dire que, si vous le vouliez, d'un mot vous pourriez perdre la mienne ?

— Oh ! mademoiselle, quel soupçon ! Je veux dire seulement qu'un homme moins.... bienveillant aurait pu supposer que cette rencontre n'était pas tout à fait fortuite et que.... »

Madeleine devint pâle et fit un pas vers la porte.

« Mais, continua Renardet, sans se laisser déconcerter par ce mouvement, interrogez M. Borel, que je connais beaucoup, qui est mon ami, et vous saurez quel souvenir plein d'admiration cette scène, vraiment émouvante, a laissé dans mon esprit. »

Madeleine était fort mal à l'aise. Cet homme lui inspirait une sorte d'effroi.

« Monsieur, dit-elle enfin, il est contraire aux règlements de la maison que les pensionnaires libres reçoivent des messieurs chez elles. Je le regrette, mais....

— Je comprends, mademoiselle ; n'oubliez pas que je me mets entièrement à votre disposition : Renardet, rue Richer, 57. »

Et il sortit.

« Quel est cet homme affreux ? Qui me l'envoie ? Est-ce Maxime qui connaît ma détresse ou qui la devine ? Est-ce M. de Lomas ? Non. Maxime n'a guère le temps de penser à moi ; ce doit être M. de Lomas. Cependant, dans ma position, peut-être aurais-je dû répondre moins brutalement. Mais, sans savoir pourquoi, car il ne me disait rien d'injurieux, j'étais indignée. Sans doute j'ai suivi mon instinct, j'ai bien fait de me défier. Mais que vais-je devenir, mon Dieu ! »

Renardet, en quittant Madeleine, écrivit à Lucrèce :

« J'ai enfin trouvé l'adresse de Madeleine Bordier. Je sors de chez elle. Elle vit misérablement dans un pensionnat ; mais elle vit. Sapristi ! c'est une rude vertu ! Toutefois j'ai fait une importante découverte. Maxime Borel l'aime, je crois vous l'avoir dit, et je crois qu'elle aime Maxime. Seulement Maxime est trop occupé de Fossette en ce moment pour penser sérieusement à une autre femme. Puis, il a le mariage en horreur ; et il sait bien qu'on ne peut proposer à cette fille-là que le mariage. D'ailleurs, je connais votre amour de la vengeance, et je soigne en même temps votre vengeance et votre fortune. Il va bien, votre Barnolf ! Et Maxime, donc ! J'excite sans cesse leur rivalité. Maxime veut éclipser Barnolf, Barnolf veut éclipser Maxime. Mme de Beausire et Fossette se font aussi une guerre acharnée, une guerre de luxe, de vanité.

« Comme Maxime trouve que nulle part on ne joue sérieusement, il donne à jouer depuis quelque temps. En deux jours il a perdu quarante mille francs, et depuis trois mois il en a dévoré cent cinquante mille.

« Soyez tranquille, je fais surveiller en même temps la maison Borel.

« Quant à M. de Barnolf, je viens de lui monter des écuries qui lui coûtent près de cent mille francs.

« Mais, pour en revenir à la petite Bordier, elle est si bien cachée dans son pensionnat, que l'amoureux le plus intrépide ne pourrait la déterrer là. Cependant une rencontre, un hasard.... Vous avez raison, la séduire me paraît fort difficile ; mais on pourrait la compromettre gravement. Je vais tâcher de la faire embarquer comme

nstitutrice pour Buénos-Ayres ou Calcutta. Si j'échoue, e tiens en réserve une autre combinaison ; car je veux votre bonheur à tout prix, et le mien aussi, bien entendu.

« Votre très-humble et dévoué serviteur ,

« RENARDET. »

Cette lettre en contenait une autre ainsi rédigée, et qui devait être mise sous les yeux d'Albert :

« Madame,

« Après mille recherches pour vous être agréable, j'ai fini par découvrir l'adresse de Mlle Bordier. Elle est fort convenablement installée dans un pensionnat. Elle est heureuse ; sa santé est florissante. Elle s'occupe toujours de peinture et de poésie. Je lui ai laissé mon adresse, et, selon votre désir, je me suis mis entièrement à sa disposition. Je l'ai fait d'autant plus volontiers qu'elle m'a paru mériter votre intérêt, quoique cependant je n'aie pas remarqué en elle cet air de dignité, de réserve, dont vous me parliez. Elle a dans ses manières et dans sa conversation un aplomb qu'on ne rencontre pas généralement chez les jeunes filles de son âge. Tout d'abord, l'assurance de son regard ne m'a pas prévenu en sa faveur. Mais que vais-je dire ? Peut-être ce jugement vous ferait-il perdre quelque chose de la considération que vous accordez à cette jeune personne. C'est un peu votre faute. D'après votre lettre, je m'attendais à voir une pensionnaire candide, et j'ai trouvé une femme ayant l'expérience du monde. J'espère qu'elle aura besoin de moi, et que je pourrai vous prouver ainsi mon entier dévouement. »

XXXIV

Madeleine, dans sa détresse, pensa de nouveau à écrire à Mlle Borel pour lui exposer sa situation et lui demander des conseils; mais peut-être sa protectrice était-elle en route pour le Pérou ou pour le Brésil. A tout hasard, Madeleine adressa une lettre à New-York.

Cependant, malgré sa première déception littéraire, elle n'avait pas encore perdu tout espoir de trouver un éditeur pour son poème.

Combien de livres, se disait-elle, critiqués par les uns, sont appréciés par d'autres comme des chefs-d'œuvre!

Elle prit le nom des libraires les plus en vogue et leur porta son manuscrit. Mais tous refusèrent de le lire, prétextant un encombrement. Elle s'adressa à des entrepreneurs de librairie, plus modestes, qui l'éconduisirent de même. Enfin elle proposa quelques nouvelles à des recueils qui lui paraissaient devoir être le domaine exclusif de la femme : les journaux de mode et les journaux pour l'enfance. Mais là, comme ailleurs, la place était envahie par les hommes. Toutes ces démarches lui demandèrent plusieurs jours, et le terme de son trimestre avançait vite. Prierait-elle la maîtresse de pen-

sion d'attendre quelque temps ? mais attendre, quoi ? Si elle ne trouvait rien ! Demander un crédit sans certitude de pouvoir s'acquitter, lui semblait une indécatesse.

Elle pensa alors à tenter une démarche au ministère pour obtenir une commande de tableau ; mais là, comme ailleurs, elle trouva une très-grande amabilité, de belles promesses et des ajournements indéfinis. Il lui fallut donc, malgré sa répugnance, recourir encore à l'enseignement.

Elle s'était liée avec la maîtresse d'anglais, sa voisine de mansarde. C'était une pauvre institutrice, qui était venue à Paris apprendre le français, afin de pouvoir se placer plus avantageusement, soit en Angleterre, soit aux colonies. Madeleine l'avait prise en commisération, parce que la femme de charge qui les servait à table, et qui était une féroce anglophobe, rognait ses rations et lui faisait subir une foule de petites avanies sous prétexte que les Anglais avaient fait mourir un de ses oncles sur les pontons.

Cette malheureuse Anglaise, qui ne mangeait pas à son appétit et qui gelait dans sa mansarde, buvait de l'eau-de-vie pour se réchauffer et lisait les romans de Paul de Kock pour s'initier aux finesses de la langue française. Quoique jeune, elle avait déjà couru le monde. Elle parlait souvent à Madeleine de son désir d'entreprendre, soit au Brésil, soit dans les Indes, quelque voyage lointain à la recherche d'un mari ; car, ainsi que toutes les Anglaises, elle avait cette idée fixe : se marier, dût-elle aller à la poursuite de cet idéal jusque sur les sommets de l'Himalaya, jusque dans les glaces du Groënland, ou même parmi les sauvages de la Nouvelle-Zélande.

Il n'est pas de périls qu'une Anglaise ne soit prête à braver, pas de tour de monde qu'elle n'entreprenne courageusement, soutenue par l'espérance de trouver un mari. Ces projets, très-naïvement racontés par miss Rosa, distraient parfois Madeleine de ses douloureuses préoccupations. Ce n'était pas qu'elle éprouvât pour sa voisine une entière sympathie. Elle trouvait dans ses désirs ambitieux et dans son amour du lucre un cynisme qui la révoltait. Enfin sa conduite ne lui paraissait pas parfaitement digne.

Cette Anglaise avait déjà tenu un peu tous les quartiers de Paris et bon nombre de pensionnats. Elle en savait long sur cette vie, qui a bien aussi ses misères. Elle connaissait un bureau de placement pour les institutrices, et l'avait indiqué à Madeleine, qui, par ce moyen, se crut certaine de trouver une place en peu de temps.

Elle était résolue maintenant à accepter le premier emploi qui se présenterait.

Mais, pour se procurer une place de sous-maitresse et gagner deux ou trois cents francs, c'est-à-dire pour occuper une position plus subordonnée, plus malheureuse que celle de domestique, il fallait passer des examens et obtenir des diplômes. Or, des examens demandaient de nouvelles études, des études spéciales; c'était du temps, et elle ne pouvait attendre.

On lui proposa un emploi de dame de compagnie, et on l'adressa à une vieille marquise un peu maniaque, qui, après l'avoir examinée quelques instants avec curiosité, lui tint à peu près ce langage :

« Vous êtes charmante, mon cœur, et vous me plaisez beaucoup, car j'aime les jolis visages. Telle que vous me

voyez, j'ai été fort belle dans ma jeunesse, et j'ai plaisir à me souvenir de ce temps-là. Voilà pourquoi je désirerais auprès de moi une jeune et jolie personne. Voyons, savez-vous coudre ?

— Oui, madame, un peu, répondit Madeleine.

— Je vois bien que vous ne savez pas beaucoup. Mais je vous apprendrai : car, voyez-vous, je ne puis supporter les couturières d'aujourd'hui. Depuis l'invention des mécaniques, la femme n'apprend plus à coudre. Quelle horreur ! une femme qui ne sait pas coudre ! Mais à quoi emploiera-t-elle donc son temps et ses jolis doigts ? La couture, quelle occupation charmante ! Voyez ma mie, c'est moi-même qui fais mes robes ; et regardez un peu comme c'est cousu ! Voilà dix mois que je travaille à ce corsage. »

Ce corsage, en effet, était un monument d'architecture et de couture. Il se tenait tout droit, avait huit pinces par devant, portait un mètre de tour, et presque autant de longueur. Il était cousu à points si serrés, qu'on les voyait à peine.

Madeline n'aurait pu s'empêcher de sourire devant ce corsage phénoménal, si la pensée que la bonne vieille femme voulait la condamner à un semblable travail, ne l'eût terrifiée.

« Et puis, mon cher cœur, reprit la marquise, j'ai une femme de chambre fort âgée et fort maladroite, qui ne sait pas me coiffer sans m'arracher les cheveux ; serez-vous assez gentille pour soigner vous-même ma pauvre tête qui est souvent malade ? Il me semble que votre main fine et délicate s'acquitterait à merveille de cette fonction. Enfin, mon petit mouton, matin et soir, quand je serai couchée, vous me lirez mes prières et *l'Imitation* ; car

vous êtes pieuse, vous devez être pieuse. Nous irons à la promenade ensemble. Le dimanche, je reçois mes enfants, il vous faudra leur plaire. Voyons ! cela vous va-t-il ? Je vous donnerai 600 fr. par an, vous n'aurez presque rien à faire. Ah ! j'oubliais encore : tous les jours à trois heures, vous irez promener Loulou. Loulou, c'est cet amour de carlin que vous voyez là-bas, et qui vous regarde si gentiment. »

C'était un emploi de femme de chambre un peu déguisé. Madeleine refusa. Elle préférerait encore les fonctions d'institutrice à cette domesticité. Au moins la carrière de l'enseignement avait-elle une certaine utilité, une certaine noblesse. Mais coiffer une vieille femme, conduire un chien à la promenade, coudre du matin au soir des corsages impossibles, c'était un supplice de toutes les heures, une humiliation devant laquelle sa fierté se révoltait.

Ne valait-il pas mieux mourir de faim que de s'abaisser ainsi ?

Elle demanda alors à faire l'éducation de jeunes filles déjà grandes. Au moins elle pourrait s'intéresser à leurs études ; elle ne serait plus bonne d'enfants ; elle remplirait une mission plus élevée que celle de promener des marmots ou de leur apprendre l'alphabet.

On l'adressa à une dame fort riche et très-mondaine. C'était une femme encore belle, qui avait deux filles de seize à dix-huit ans, et désirait s'en occuper le moins possible.

Madeleine énonça l'objet de sa visite.

« Comment ! s'écria cette dame, vous vous proposez pour être la gouvernante de mes filles ? Mais vous paraissiez plus jeune qu'elles. Il faudra alors que je prenne

une autre personne pour vous surveiller toutes les trois. Vous êtes aussi beaucoup trop jolie. En sortant avec elles, vous feriez retourner les passants. Et puis quelle est la femme qui voudrait prendre dans sa maison une aussi belle personne? On a des frères, des cousins, des neveux; ce seraient des histoires à n'en pas finir.

— Mais alors, madame, que faut-il donc que je devienne? fit Madeleine avec un sourire navrant, puisque je n'ai pas d'autre moyen pour vivre que l'enseignement?

— Est-ce que je sais, moi? Mais renoncez à l'idée d'entrer dans une famille; car il n'est pas une femme un peu prudente qui ne tremble en vous voyant, celle-ci pour le cœur de son mari, celle-là pour celui de son fils. Croyez-moi, mademoiselle, si vous êtes sage, comme je le crois; si vous ne pouvez trouver un mari, ce qui est probable puisque vous êtes pauvre, il faut entrer dans un convent. Cela me paraît être votre seule ressource. »

Madeline se retira désespérée. Ainsi tout tournait contre elle : sa jeunesse et jusqu'à sa beauté.

« Quelle société est donc la nôtre, pensait-elle, où une femme courageuse, instruite, possédant des talents même, ne trouve pas à gagner honnêtement sa vie! »

Comme sa mansardé n'était pas louée, elle obtint de la directrice du pensionnat d'y rester quelques jours encore. Elle prendrait ses repas au dehors.

Elle retourna chez Pinsard et vendit une robe qui lui fut payée 6 francs.

Six francs! Elle calcula qu'avec cette somme elle pouvait encore vivre une quinzaine de jours; car elle espérait que sa chambre ne serait pas louée immédiatement.

Elle se nourrissait d'un peu de pain, avec du beurre et des radis.

Renardet savait par Pinsard qu'elle vendait un à un tous ses vêtements. Puis, s'étant mis en relation secrète avec miss Rosa, il connaissait ainsi le résultat de toutes ses démarches. Il obtint les confidences de l'Anglaise et apprit qu'elle rêvait un voyage au long cours. Voici ce qu'il lui proposa :

« Tâchez, lui dit-il, de décider Madeleine Bordier à vous accompagner, et je vous paye à toutes les deux votre voyage jusqu'à Rio-Janeiro, ou jusqu'à tel autre point éloigné du globe à votre choix. Seulement qu'elle ne soupçonne rien de nos conventions. Vous seriez censée lui avancer cette somme, qu'elle vous rembourserait sur son gain futur. »

C'était pour cette miss aventureuse une proposition splendide ; et dès lors, sans même se demander quel pouvait être l'intérêt de cet homme à se débarrasser de Madeleine, elle fit un siège en règle autour de la pauvre abandonnée.

Madeleine hésitait. En tout cas, elle ne consentirait qu'à la dernière extrémité, si elle ne recevait aucune nouvelle de Mlle Borel, et si elle ne pouvait absolument se procurer en France un moyen de gagner sa vie.

D'ailleurs trouverait-elle immédiatement à son arrivée en pays étranger un emploi assez lucratif pour rembourser miss Rosa ? Enfin les instances mêmes de l'Anglaise lui paraissaient suspectes.

Mais au bout de quinze jours, Madeleine se trouvant toujours sans place et sans ressources, se décida. L'Anglaise lui avait amené une de ses amies qui avait voyagé

dans le Brésil, et qui prétendait qu'on y payait à prix d'or les talents des Françaises.

Elles partiraient donc dans la quinzaine pour Rio-Janeiro.

Certes, cette décision coûta à Madeleine. Quitter la France, s'éloigner autant de sa famille qui était malheureuse, abandonner aussi ses chères espérances de succès artistique pour courir le monde à l'aventure, lui semblait le plus rude sacrifice qu'elle pût faire à la nécessité; car elle n'avait rien de l'humeur vagabonde de miss Rosa. Sa nature, plus contemplative et rêveuse qu'agissante, l'éloignait de ce grand déploiement d'activité extérieure que réclament les voyages.

Bien qu'elle n'eût aucune timidité niaise, cependant son caractère réservé et contenu lui rendait pénible le contact avec les personnes étrangères. Mais elle n'avait pas à choisir. Puisque la vie en France lui devenait impossible, il fallait bien aller chercher ailleurs cette indépendance matérielle que son pays lui refusait.

Enfin elle espérait un peu rencontrer au Brésil Mlle Borel, qui lui avait exprimé son intention d'y séjourner pendant quelque temps.

Le jour du départ fut fixé. Renardet avait avancé à miss Rosa quelque argent pour ses emplettes, se réservant de lui remettre la somme entière lors de l'embarquement.

Or, un soir, miss Rosa, qui avait été absente toute la journée, rentra fort tard, et, sans frapper, se précipita plutôt qu'elle n'entra dans la chambre de Madeleine. Elle avait l'œil ardent, la joue enflammée; elle chantait un de ces airs sautillants et monotones qui sont essentiellement anglais.

Madeleine écrivait ses adieux à sa mère, à ses sœurs.

Elle était tout en larmes. Cette gaieté intempestive la choqua.

« Quoi ! *my darling*, s'écria miss Rosa, vous pleurez quand nous partir au recherche d'une méri, d'une bonne petite méri qui nous fera très-riches et très-huruses. *Une beautiful Spanishman*, avec de bels yeux noirs et de *pretty mustaches*. Tenez, *my dear*, j'ai rencontré aujourd'hui une Français, une vrai Français, qui avait tout à fait cette type. Il avait un charmant tornure. Il suivait môa, et me jetait des espagnols regards. Il suivait môa tujurs. Puis il me demanda avec une pôlitesse tout français le permission de m'offrir sa bras. Je ne pouvais pas refuser à lui ce faveur. Après le promenade, il m'offrit des rafraichissements. Quelles délicieuses vins : madère, porto, claret ! Mais je demandais de la eau-de-vie comme nous le buvons dans la Angleterre. Et il riait de me voir boire, et pour le faire rire ce aimable gentleman, je bouvais encore. »

Cette femme était presque ivre !

Un soupçon vint à Madeleine. En voyant ces mœurs étranges, elle se demanda si l'argent destiné à leur voyage avait été honorablement acquis. Était-il bien, comme le disait miss Rosa, le fruit de ses économies ? Toutê intimité avec une semblable femme lui répugnait.

Voulant éclaircir ses soupçons :

« C'est peut-être ce galant gentleman qui paye votre voyage ? demanda-t-elle.

— Oh ! no, loui être trop parfaitement bien élevé pour offrir de l'or à une femme.

— Cependant, je crois que c'est lui, reprit Madeleine ; et si vous ne me dites pas de qui vous tenez ces quatre

mille francs, avec lesquels nous devons nous embarquer, je ne partirai pas.

— Celui qui fournit le argent, répondit l'Anglaise oubliant toute prudence dans sa demi-ivresse, ce n'est pas un bel jeune homme ; oh ! no ; c'est une petit homme avec un chevelure rouge et pas de mustâches ; mais des dents pointues, un nez pointu, un menton pointu, des doigts crochus.

— Ne s'appelle-t-il pas M. Renardet ? demanda Madeleine qui venait de faire un rapprochement.

— Justement.

— Et il demeure rue Richer, 57.

— Yes.

— Encore M. de Lomas ! pensa Madeleine. Cet homme veut m'éloigner, me perdre peut-être ! Retirez-vous dans votre chambre, ma pauvre fille, dit-elle toute frémissante, et ne comptez plus sur moi pour vous accompagner dans votre voyage. »

Doucement elle poussa dehors miss Rosa, qui regagna en chancelant sa mansarde.

Le lendemain, miss Rosa eut une explication avec Madeleine ; elle tâcha de réparer sa sottise de la veille. Mais Madeleine fut inébranlable. Elle voulut rompre toute relation avec cette femme méprisable, qui n'avait pas même dans son désordre l'excuse de l'extrême misère.

Le jour même, Renardet connut le changement de résolution de Madeleine. Or, il venait de recevoir une lettre de Mme de Courcy qui, sur les instances pressantes d'Albert, hâtait son retour. Il n'avait pas de temps à perdre. Il recourrait à ce dernier moyen dont il avait parlé dans sa lettre à la courtisane.

XXXV

Claudine, en quelques mois, était arrivée au dernier degré du désenchantement. Quelle triste vie lui faisait Jaclard ! Et pourtant elle l'aimait toujours, elle l'aimait avec cette impatience, ces angoisses fiévreuses de la femme passionnée et jalouse qui se sent délaissée, et ses souffrances de cœur se compliquaient de tous les embarras de la misère.

Jaclard n'était pas encore placé. Souvent il passait la nuit au cabaret, rentrait ivre, demandait à manger ; et, quand Claudine n'avait rien à lui donner, il jurait et quelquefois la battait. Pendant l'ivresse il était jaloux, ou peut-être feignait-il la jalousie pour prévenir les reproches de Claudine.

La pauvre fille ne suffisait pas avec ses quelques pratiques à entretenir le ménage. Quand le pain manquait, elle partait dès cinq heures du matin, se rendait sur la place où se tient la grève des blanchisseuses, et là s'offrait pour laver le linge. Malgré la répugnance que lui causait le lavoir, elle y allait maintenant presque chaque jour, afin de gagner cinquante sous. Avec ces cinquante sous elle se nourrissait et nourrissait Jaclard. Elle faisait même quelques économies que Jaclard lui dérobait pour aller jouer au cabaret.

Quand il avait gagné au jeu quelque argent, Claudine retirait du mont-de-piété sa robe d'alpaga et son châle; elle mettait son chapeau, et pendant plusieurs jours c'était fête. Ils dinaient au restaurant et allaient au bal le soir. Ces quelques jours de gaieté effaçaient les angoisses des jours précédents, mais ils rendaient plus douloureuses les privations qui suivaient.

Jaclard, auquel répugnait tout travail régulier, aimait cette vie insouciant; quant à Claudine, elle en souffrait cruellement. Puis elle se rappelait son père et les misères de sa jeunesse. Maintenant elle regrettait amèrement sa faute; mais elle ne pouvait revenir à son existence passée, sinon heureuse du moins paisible; elle ne pouvait quitter Jaclard, non-seulement parce qu'elle l'aimait toujours, mais parce qu'un lien nouveau l'attachait à lui.

Elle le suppliait parfois de tenir ses promesses et de l'épouser; mais Jaclard renvoyait à plus tard cette cérémonie, fort coûteuse, disait-il, et parfaitement inutile.

« Quand nous aurons un enfant, à la bonne heure! Pour lui donner un nom, une famille, tu verras bien, je n'hésiterai plus. Mais d'ici-là que crains-tu? que je t'abandonne, ma Claudinette chérie? N'es-tu pas ma vie, ma plus chère affection? Que deviendrais-je sans toi? Si tu me vois sombre quelquefois et si je m'oublie au cabaret, c'est que je souffre de ne pouvoir te rendre aussi heureuse que je le désirerais; mais attends un peu, laisse-moi trouver une occupation lucrative et qui convienne à mes goûts, tu verras que je me rangerai et deviendrai le meilleur des maris. »

Et ces promesses, il les accompagnait de si douces flatteries que Claudine n'insistait plus, se croyant certaine enfin d'être aimée.

En effet, quand Jaclard avait de l'argent, c'était un garçon aimable, affectueux, c'était même un honnête homme ; mais quand la bourse était vide, il devenait ombrageux, violent, il se montrait sans cœur et sans délicatesse.

Tous les débauchés se ressemblent à peu près. Renardet n'eut pas besoin d'étudier longtemps ce caractère pour le connaître et pour juger de quelle manière il pourrait l'employer à la réussite de ses projets.

Orgueilleux, sans dignité réelle, aussi cupide que prodigue, pour gagner de l'argent sans rien faire, Jaclard ne reculerait devant aucune infamie, pourvu toutefois que cette infamie restât secrète.

Enfin Renardet devina que Jaclard n'aimait plus Claudine et serait heureux de trouver un moyen d'éluder le mariage.

Depuis huit jours l'ancien canut avait perdu constamment. Il s'était endetté dans plusieurs cabarets. De son côté, Claudine, prise d'une toux violente, ne pouvait aller au lavoir. Ils se trouvaient tous deux dans une extrême misère.

Un soir que Jaclard, faute d'argent, restait étranger au jeu et suivait tristement la partie, calculant les gains qu'il eût pu faire d'après les coups qui se présentaient, Renardet se glissa derrière lui et lui frappa sur l'épaule.

Jaclard l'accueillit comme un sauveur, car il se rappelait les cinquante francs qu'il avait si facilement gagnés.

« Voyons, dit Renardet en demandant une bouteille de Beaune *première*, je viens encore vous proposer une affaire ; ah ! celle-là, excellente à tous les points de vue, car elle vous débarrassera d'une charge, d'un souci et vous rapportera une somme assez rondelette. Vous pour-

liez même placer cette somme dans un petit commerce de vin; car vous paraissez aimer la partie, ajouta-t-il en riant.

— En effet, la partie ne m'est pas indifférente; la partie de vin comme la partie de cartes ou de billard.

— J'aime les gens d'esprit, fit Renardet; voilà surtout pour quoi je m'intéresse à vous. Mais venons au fait.

— Je vous écoute.

— Retournez à Lyon, et abandonnez-moi Claudine.

— Retourner à Lyon? abandonner Claudine! s'écria Jaclard indigné; vous plaisantez, je suppose.

— Vous l'aimez encore?

— Je l'estime. C'est une bonne fille qui m'aime. Je lui ai promis de l'épouser. Je ne puis l'abandonner comme cela. Je suis honnête homme.

— Bon! bon! fit Renardet avec un sourire ironique. Qui vous dit le contraire? C'est précisément parce que vous êtes honnête homme que je viens vous faire cette proposition. Vous la rendez très-malheureuse, cette pauvre fille.

— Elle n'est pas malheureuse, puisqu'elle m'aime, dit Jaclard avec fatuité.

— Elle est d'autant plus malheureuse qu'elle vous aime davantage. Enfin elle se tue de travail pour vous nourrir.

— Monsieur!

— Ne nous fâchons pas. Je vous parle sincèrement, parce que je vous crois assez intelligent et assez brave cœur pour me comprendre. Je veux faire votre bonheur et le sien en vous séparant. Si vous consentiez à partir ce soir pour Lyon, et à me signer les deux papiers que voici, je vous compte à l'instant même mille francs.

— Mais Claudine? demanda Jaclard ébranlé.

— Je me charge de pourvoir à son existence, car je m'intéresse sérieusement à elle. Dès aujourd'hui, si elle y consent, elle quittera son chenil de la rue Carnot. Au lieu de cette éternelle robe qu'elle remet tous les quinze jours au mont-de-piété, je vais l'envelopper de moire et de satin. Enfin tous les jours elle mangera à son appétit, et elle n'ira plus dans ces affreux lavoirs flétrir sa beauté et user sa vie.

— Claudine est une très-honnête fille, et jamais elle n'acceptera vos propositions.

— Vous ne connaissez pas le cœur des femmes : l'abandon, le dépit, et puis l'excès de la souffrance et la lassitude auront facilement raison de ses scrupules. Voici pourquoi je vous demande de signer ces deux billets; c'est afin qu'elle soit bien certaine de votre départ. Quand elle ne doutera plus, alors, pour se venger....

— Non, non, c'est une infamie. Ma bonne, ma brave Claudine ! C'est inutile, monsieur, je ne consentirai pas. »

Renardet tira de sa poche un petit sac de toile et se mit à aligner en les étalant dix groupes de 20 francs.

Il savait quelle fascination exerce sur les malheureux la vue de l'or.

En effet, jamais Jaclard n'avait eu à sa portée pareille somme.

« Eh bien ! lui dit Renardet, tout cela est à vous. Et de plus je vous payerai votre voyage. Là-bas, vous retrouverez vos amis, vous pourrez même ouvrir un cabaret à la Croix-Rousse ; et, je vous le jure sur ma parole d'honneur, j'aurai le plus grand soin de Claudine; je m'engage à la rendre heureuse.

— Voyons ces papiers, dit Jaclard qui commençait à subir le prestige.

— Voici d'abord l'acte que nous allons passer ensemble :

« Je soussigné, Armand Jaclard, m'engage, moyennant la somme de mille francs que j'ai reçue, à retirer toutes mes prétentions à la main de Mlle Claudine Bordier, que je déclare libre dorénavant de tout engagement à mon égard. Je m'oblige en outre à partir immédiatement pour Lyon et à ne pas reparaitre à Paris avant un an. Si je revenais avant ce délai, je serais redevable à M. Renardet, agent d'affaires, de ladite somme de mille francs.

« Fait à Paris, le 23 février 1864. »

Jaclard ayant lu ne fit aucune objection.

Renardet lui passa l'autre papier.

C'était une lettre ainsi conçue :

« Ma chère amie,

« Je vous quitte, car nous nous rendons mutuellement malheureux. Je vous aime, vous le savez bien. Un homme honoré de votre amour ne devrait chercher d'autre bonheur que celui de vous aimer. Il devrait tout faire pour vous rendre la vie agréable. Je me le suis dit bien des fois ; mais la passion du jeu l'emporte, ainsi que la passion du bruit, le goût de la débauche.

« Que voulez-vous ? je suis corrompu jusqu'à la moelle. Et puisque votre amour n'a pu me tirer de ce désordre, c'est que je suis incorrigible. Nous ne pouvons donc plus longtemps vivre ensemble. En outre, je suis horriblement

jaloux. Je voudrais lutter contre les soupçons qui par instant m'envahissent le cerveau, comme une colère, comme une folie. Je ne le puis pas. Je regrette ensuite mes brutalités, j'implore mon pardon, je me crois guéri ; et, le lendemain, sans que je puisse les dominer, je retombe dans mes emportements.

« Je vous quitte, car peut-être n'auriez-vous pas vous-même la force de m'abandonner. Mais, avant de nous séparer, je veux être sincère. Je vous aime sans doute ; mais parfois aussi je vous hais. Vous valez mieux que moi. Votre supériorité m'écrase ; votre générosité m'humilie. Je ne suis pas digne de vous ; et c'est mon indignité même qui me fait souffrir. Quand vous critiquez ma conduite, je sens que vous avez raison ; toutefois vos critiques m'exaspèrent. Nous autres hommes, nous ne pouvons souffrir qu'une femme ait raison contre nous.

« Adieu donc, mon amie. Je vous regrette sans doute. Cependant, nous nous étions trompés. Nous ne sommes pas faits l'un pour l'autre. Je sais d'ailleurs que je ne vous laisse pas dans la misère et que vous avez écouté sans trop de colère les offres d'un certain monsieur fort riche qui vous veut du bien. Je ne vous blâme pas, loin de là ! Je crois au contraire que, sous peine d'être dupe, il faut envisager la vie, non pas seulement au point de vue du sentiment, mais aussi sous ses côtés positifs.

« Une dernière prière ; conservez-moi votre amitié comme je vous garde la mienne. »

Cette lettre, rédigée avec une certaine recherche d'expressions, pouvait aussi bien avoir été écrite par un homme du monde que par un ouvrier.

Jaclard trouva cette lettre fort bien conçue. Elle ex-

primait tous ses sentiments mieux qu'il n'eût pu le faire lui-même. Elle acheva de le persuader plutôt qu'elle ne l'indigna.

Il consentit à la transcrire et à la signer de ses initiales.

Renardet plia la lettre et, sans la mettre sous enveloppe, lui dit :

« Écrivez sur le revers de cette lettre : Mademoiselle Madeleine Bordier, 15, rue de Vanneau. »

Jaclard hésita un moment et observa Renardet avec un regard défiant et scrutateur.

Renardet ne sourcilla point et répéta :

— Écrivez : « Mademoiselle Madeleine Bordier, rue de Vanneau, 15. »

Alors Jaclard comprit qu'il s'agissait d'une intrigue qui pouvait compromettre Madeleine, et, se rappelant l'hostilité qu'elle lui avait toujours montrée, il écrivit sans questionner davantage.

D'ailleurs l'or qui scintillait sur la table, le poussait à cette action déloyale plus impérieusement encore que le désir de se venger de Madeleine.

Mais cette intrigue enchevêtrée devait se dénouer d'une tout autre façon que Renardet, malgré toute sa sagacité, ne l'avait calculé.

XXXVI

Craignant un revirement de la part de Jaclard, et peu confiant dans sa parole, Renardet le conduisit au chemin de fer, prit son billet, le fit entrer à la salle d'attente, et ne quitta la gare qu'après le départ du train. A onze heures, il était chez Claudine.

Claudine attendait Jaclard. Elle l'attendait comme toujours, dans une cruelle anxiété. Elle travaillait, la pauvre martyre, pendant que Jaclard, au cabaret, jouait et buvait le produit de son pénible labeur.

Et Claudine est-elle une exception? sont-elles rares ces femmes qui se dévouent à leur amant, à leur mari, travaillant sans relâche, épargnant, se privant pour alimenter un ménage qui sans elles manquerait de pain? Pendant qu'elles ne boivent que de l'eau, lui, l'homme, le maître, se gorge de vin au cabaret. Tout le gain de la femme entre dans l'association; tandis que l'homme apporte à peine la moitié du sien. Toujours elle reste en face de la misère, tandis que lui, toutes les semaines, se donne un ou plusieurs jours d'orgie. A elle tous les soucis, les créanciers à implorer, le propriétaire à attendre, les enfants à soigner. Rarement elle prend un jour de repos, un moment de plaisir, et souvent encore

l'homme la bat en rentrant. Est-il étonnant qu'un jour elle se lasse de souffrir ?

Nos moralistes, qui fulminent avec tant de véhémence contre les vices des femmes, ont-ils jamais pénétré dans ces tristes intérieurs ? Ont-ils étudié de près l'horrible destinée de la femme dans la classe ouvrière ? Qu'elle soit fille ou mariée, ou simple *associée*, connaissent-ils toutes les exploitations, toutes les injustices, tous les martyrs et toutes les séductions auxquels elle se trouve exposée ? C'est l'entrepreneur qui ne lui paye son travail que la moitié, le quart quelquefois de ce qu'il vaut ; c'est l'homme auquel elle a lié son sort qui, au lieu de la nourrir, la maltraite et la dépouille souvent du fruit de son travail ; ce sont les libertins, jeunes ou vieux, qui marchandent sa beauté, sa jeunesse, la trompent et puis l'abandonnent lâchement.

Prétendons-nous excuser le désordre ? Non. Mais il faut que, dans cette honte, la part soit faite à chacun ; que les hommes, avant de flétrir ces malheureuses, avant de dénoncer leur dégradation, commencent à rougir de leur propre infamie ; il faut que, sondant leur conscience, ils se disent enfin : « C'est là notre ouvrage. »

Est-ce la corruption des femmes du peuple qui devrait nous étonner ? Ne serait-ce pas plutôt leur vertu ? Quelle éducation ont-elles reçue, ces pauvres filles ? Le plus souvent l'éducation de la rue. Quels exemples ont-elles eus sous les yeux ? Toutes les femmes autour d'elles ont des amants. Aucune n'en rougit. Que lisent-elles, quand elles savent lire ? N'avons-nous pas toute une littérature qui décrit avec complaisance les mœurs de nos courtisanes ?

Enfin lorsque, après avoir travaillé tout le jour dans un grenier, et souvent une partie de la nuit, elles vont reporter l'ouvrage, que voient-elles, qu'entendent-elles dès leurs premiers pas dans la rue? Elles voient des vitrines où s'étalent avec un art tentateur tous les produits du luxe; et, tout à côté d'elles, comme elles regardent éblouies, elles entendent murmurer :

« Si vous le voulez, ces parures, ces diamants sont à vous. » Ne savent-elles pas que la plupart des hommes qui passent sont des acheteurs? Ne savent-elles pas que dans une minute elles peuvent s'élever souvent de l'excès de la misère à une vie de luxe, d'insouciance et de plaisirs? Et puis elles voient défiler, splendidement vêtues, dans leurs équipages, les héroïnes du vice. Si la vue d'un semblable luxe pousse l'ouvrier malheureux à la révolte, est-il surprenant qu'elle soulève chez les femmes cette révolte morale qui les précipite dans le désordre?

Et cependant on en trouve encore de ces belles et pauvres filles qui conservent dans leur misère le respect d'elles-mêmes, et qui souffrent pendant toute leur vie sans donner un regret à cette richesse, à ces joies avilissantes. Il faut les avoir vues dans leurs tristes mansardes, poussant l'aiguille sans relâche, courbées sur un travail qui peut à peine les nourrir; il faut les avoir vues mourant à la peine plutôt que de faillir, pour comprendre la véritable grandeur, le vrai courage.

Comme elle était changée, cette belle Claudine! Elle avait maigri, son teint hâlé avait perdu sa chaude transparence; ses yeux si beaux, si passionnés, avaient une expression triste, presque sombre. Sa voix était devenue rauque.

Elle travaillait encore à la lueur d'une petite lampe qui ne lui donnait guère qu'une lumière insuffisante. Elle raccommodait le linge de Jaclard.

À la vue de Renardet, elle poussa un cri de terreur, se leva, et, d'un ton qui n'admettait pas la résistance, elle lui dit :

« Sortez !

— Je viens de la part de Jaclard. Il m'a chargé de vous faire ses adieux, » se hâta de lui annoncer Renardet.

Claudine retomba sur son siège, et, d'un air égaré :

« Il est parti ? Mais non, ce n'est pas vrai, vous mentez ! Sortez, vous dis-je, ou j'appelle au secours !

— Je ne sortirai pas avant d'avoir fait sa commission. Car je viens de le conduire à la gare de Lyon, et il m'a remis pour vous un papier. »

Claudine devint si pâle que Renardet crut qu'elle allait s'évanouir. Mais elle se mit à rire d'un rire ému, nerveux.

« Je ne devrais pas croire un mot de ce que vous dites, reprit-elle. Jaclard n'a pas d'argent ; comment serait-il parti ?

— Je lui en ai donné, répliqua Renardet. Le lâche vous a abandonnée moyennant mille francs que je viens de lui compter. Voilà comme il vous aimait. Et vous l'aimeriez encore ?

— Ce n'est pas vrai, ce n'est pas vrai ! répéta Claudine avec véhémence.

— En voici la preuve, fit Renardet en déployant l'acte signé de Jaclard.

— Non, je ne lirai pas, dit Claudine, qui avait peur.

— Je lirai donc, moi. »

Et il lui donna lecture de ce singulier traité.

Alors Claudine lui arracha le papier des mains. D'un regard avide et troublé elle essaya de le parcourir. Mais, reconnaissant au bas la signature de Jaclard, elle déchira le papier avec colère.

« Le lâche ! le lâche ! murmurait-elle. Pour mille francs commettre cette infamie ! pour mille francs ! Oh ! j'irai, j'irai à Lyon et... je veux partir !

— Vous n'avez pas le sou. »

Elle retomba sur sa chaise. Elle avait l'air d'une folle. Elle passait les mains sur son front et repoussait ses cheveux en arrière.

« Mon Dieu ! mon Dieu ! est-ce vrai ? Oh ! dites, monsieur, je vous en supplie, ne me trompez pas, ne mentez pas ? Soyez bon, ayez pitié d'une pauvre fille qui ne vous a jamais fait de mal. Oh ! dites-moi que c'est une histoire, une farce ; dites-moi qu'il va venir tout à l'heure. Vous m'aimez ; mais regardez-moi, je ne suis plus belle. Voyez, je suis noire, je suis maigre, et je suis si triste, si malheureuse ! Je vous ai insulté, c'est vrai. Ah ! je vous demande pardon. De grâce, ne me faites plus souffrir. Je sens que j'en mourrais ou que j'en deviendrais folle !

— Que voulez-vous, ma pauvre fille ? J'ai pitié de votre douleur, mais je ne puis vous donner l'espoir de revoir Jaclard. Il m'a dit qu'il ne vous aimait plus, qu'il désirait retourner à Lyon. Il m'a supplié de prendre soin de vous. Je le lui ai promis, d'autant plus volontiers que depuis longtemps je vous aime. »

Claudine fit un soubresaut.

« Rassurez-vous, mon enfant, je ne veux pas profiter de votre isolement. Non-seulement je vous aime, mais

je vous respecte, mais j'admire votre courage; et c'est pourqu^{oi} je veux votre bonheur. »

Claudine tenait ses yeux baissés. Elle semblait maintenant accablée plus que révoltée.

Renardet se disait :

« Le premier moment de la douleur est passé. Profitons de son abattement pour lui faire entendre raison.

— Mon enfant, j'éprouve surtout pour vous une affection paternelle. Je vous ai préparé un modeste appartement; oh! très-modeste, dans un quartier tranquille, honnête, plus central. Je veux vous faire donner quelque instruction et vous faire apprendre un état moins pénible que celui de blanchisseuse, qui est aussi funeste pour la santé que pour la beauté. Voyons, laissez-vous guider par un ami qui désire avant tout votre bien, votre tranquillité, et qui assurera votre avenir si vous êtes docile à ses conseils. »

L'infortunée restait silencieuse et immobile. Renardet avança sa main et la posa sur celle de Claudine.

A ce contact, elle se leva, l'œil en feu, la narine frémissante :

« Ne me touchez pas! » s'écria-t-elle.

Et, l'écartant d'un geste, elle s'élança vers la porte, descendit l'escalier si rapidement que Renardet, qui la suivait, ne put l'atteindre.

Comme la maison habitée par Claudine se trouvait à l'angle d'un carrefour, Renardet ne put savoir de quel côté la malheureuse fille s'était dirigée.

Il alla au cabaret que Jaclard fréquentait d'ordinaire. Il espérait la trouver à la porte.

Elle n'y était pas.

Il revint au logement de Claudine.

Elle n'était pas rentrée.

Il attendit longtemps dans la rue.

A deux heures du matin il rentra chez lui.

Il ne put dormir.

A sept heures, il courut de nouveau chez Claudine.

Personne ne l'avait vue.

Alors il se rendit à la morgue.

En y entrant, ses genoux tremblaient.

Là, sur une des dalles de marbre noir, il vit étendu, rigide, verdâtre, affaissé, le beau corps de Claudine. Les vêtements de la veille, pendus à la sinistre patère, dégouttaient l'eau.

La pauvre fille, folle de désespoir, s'était noyée.

En voyant ces yeux, la veille encore si pleins de feu et de passion, maintenant fixes et vitreux ; et sur ces lèvres autrefois si rouges, si voluptueuses, les teintes bleuâtres et glacées de la mort ; et ces grands cheveux noirs dénoués qui traînaient jusqu'à terre et s'y collaient en mèches éparses, il éprouva, cet homme de granit, sans conscience et sans cœur, le frémissement profond que doit éprouver un assassin devant le cadavre de sa victime. Car c'était bien réellement un assassin.

Cette émotion ne dura point. Sans doute il avait aimé Claudine ; mais comme il était capable d'aimer. Sa passion s'éteignit subitement devant cette morte.

Au lieu de se repentir, en face même du cadavre, il fit ce calcul odieux :

« Tâchons d'utiliser cette mort pour la réussite de l'affaire. »

Et passant au bureau,

« Je reconnais cette femme, dit-il ; elle se nomme Madeleine Bordier. Je vais prévenir ses amis ; car ses

parents demeurent à Lyon, et tout à l'heure ils viendront a réclamer. Il déposa une somme d'argent pour la faire ensevelir et placer dans un cercueil. »

Alors il se rendit rue Blanche, chez Fossette, où il pensait trouver Maxime, et il leur raconta qu'il venait le reconnaître à la morgue le corps de Madeleine.

Fossette jeta un cri.

Maxime devint pâle et resta quelque temps sans pouvoir parler.

« Mais êtes-vous bien sûr ? demanda-t-il.

— Oui, je viens de m'informer, car j'ai obtenu son adresse. Depuis hier au soir en effet elle a disparu. Sa sœur Claudine a quitté Paris, il y a quelques jours, avec un nommé Jaclard. Comme elle n'a plus de parents ici, j'ai pensé que vous vous chargeriez de la faire enterrer convenablement.

— Et sait-on ce qui l'aurait poussée au suicide ? demanda Fossette avec anxiété.

— J'ai questionné son concierge. Il pense que c'est un désespoir d'amour. Il a vu quelquefois un jeune homme venir chez elle. Peut-être aussi la misère... car elle était fort pauvre.

— Oh ! c'est affreux ! c'est affreux ! répétait Fossette ; une si bonne et si brave fille !

— Une merveille, ajoutait Maxime, pour le cœur, l'esprit, le charme, l'élévation du caractère. Ah ! que n'ai-je su plus tôt que cette brave fille était dans la détresse ! Allez, Renardet, et commandez un enterrement de première classe. C'est moi qui conduirai le deuil.

— J'en suis toute bouleversée, disait encore Fossette ; et cependant, quand on est si malheureux qu'on ne peut plus supporter la vie....

Elle soupira.

« Eh bien ! quoi ! demanda Maxime, qui la regardait avec inquiétude.

— Eh bien ! le suicide est comme une mort naturelle. C'est le cœur qui ne peut plus vivre parce qu'il souffre trop. J'aimerais mieux me tuer, par exemple, que de mourir du choléra. Je choisirais une mort qui ne défigure pas ; car, ce qui est affreux dans la mort, c'est qu'elle nous rend si laides. Quand je me rappelle cette pauvre mère Blancheton... Mais non, parlons d'autre chose. »

Elle prit le bras de Maxime et le conduisit dans la serre, où elle lui montra ses fleurs. Mais en entrant ils furent comme asphyxiés par l'odeur d'un magnifique *datura arboræa*.

« Tiens ! dit-elle, voilà une mort que j'aimerais assez. Mourir asphyxiée par l'odeur de ces belles fleurs.

— Tais-toi, Fossette, tu me fais peur. Je vais donner l'ordre qu'on enlève à l'instant cette caisse de *datura*.

— Et moi, je veux qu'on la laisse, répartit Fossette. Ne vois-tu pas d'ailleurs que les fleurs vont se faner bientôt ? »

Le lendemain un pompeux cortège se réunissait devant la morgue. Une grande affluence de monde l'environnait. Maxime et Fossette avaient convoqué leurs amis.

Les journaux racontèrent cette étrange solennité, et peut-être Madeleine lut-elle dans quelque feuille la relation d'un enterrement qui lui était destiné.

Sans doute Renardet n'espérait pas que cette substitution de noms resterait longtemps ignorée ; mais le mariage de Lucrèce une fois conclu, et il le serait bientôt,

que lui importait que son erreur volontaire fût découverte !

Le même jour, Renardet envoyait à Lucrèce, l'extrait mortuaire de Madeleine, avec deux lettres explicatives, l'une pour Albert et l'autre pour Lucrèce seule.

En apprenant la mort de Madeleine, Albert Daubré éprouva un long évanouissement ; puis pendant plusieurs jours il resta plongé dans une sombre mélancolie.

Mme de Courcy pressait le départ pour la France. C'était lui, maintenant, qui voulait le retarder.

« Marions-nous en Italie, disait-il, et restons-y. Ici du moins les femmes qui n'ont pas d'abri n'y souffrent pas du froid ; ici, quand elles ont faim, on ne leur défend pas de mendier. Mais là-bas, dans cette France qui se flatte d'être la plus juste, la plus grande nation de la terre, la femme qui travaille, quel que soit son courage, est exposée à mourir de faim. Non, Madeleine n'avait pas d'amant, mais elle a tant souffert qu'elle a préféré la mort à la vie qu'ils lui ont faite.

— Qui ? demanda Mme de Courcy.

— Ma belle-sœur et Lionel. Je ne pourrai les revoir, car je suis sûr qu'ils l'ont calomniée, et qu'il y a là-dessous quelque honteuse intrigue. J'ai relu bien des fois la lettre de Lionel. Elle est pleine de réticences. Cette lettre est un mensonge, j'en suis certain. Si vous l'aviez connue, cette belle, cette pure Madeleine ! »

Pendant peu à peu sa douleur se calma. Et Lucrèce, prétextant des affaires urgentes, précipita le départ ; car elle ne voulait pas d'un mariage à l'italienne, dont ses amis comme ses ennemis pussent mettre en doute l'authenticité. Elle voulait un mariage d'après la loi fran-

çaise, un mariage dans toutes les formes légales. Elle voulait aussi que son mariage fit du bruit.

A quarante ans passés, réussir à épouser un homme riche, très-riche; car il venait d'hériter de sa tante d'Allemagne une fortune considérable, un homme beau, intelligent, beaucoup plus jeune qu'elle, c'était un triomphe qu'elle désirait savourer avant de se retirer du monde, ainsi que tous deux l'avaient décidé.

Le 13 mars ils arrivèrent à Paris. Lucrèce avait fixé son mariage au 1^{er} avril. Il ne restait donc que le temps nécessaire pour se mettre en règle avec la mairie et faire les préparatifs.

Mme de Courcy demeurait rue de la Madeleine.

Par respect pour les convenances, Albert prit un appartement rue de la Paix.

Renardet fut chargé de s'entendre avec un notaire pour la rédaction du contrat.

XXXVII

Pendant qu'on faisait ses funérailles, pendant que ses meilleurs amis la pleuraient... et puis se consolaien^t, que devenait Madeleine ?

La mansarde du pensionnat de la rue de Parme ayant

été louée, elle avait dû chercher ailleurs un refuge. Elle avait retenu pour 8 francs par mois un cabinet dans une pauvre maison des Batignolles.

Elle découvrit un marchand de tableaux auquel elle proposa de faire des copies au Louvre, moyennant une très-faible rémunération. En travaillant depuis dix heures jusqu'à quatre, elle pouvait gagner deux francs.

Ce travail lui était très-pénible. Son esprit, amoureux de liberté et d'idéal, ne se soumettait qu'avec un effort douloureux à l'exactitude de ligne et de couleur que réclame la copie ; mais elle l'entreprit avec résignation. Il fallait vivre.

Toutefois ce marchand, qui lui donnait de ce travail un prix dérisoire, trouvait encore qu'il la payait trop cher. Il pensa pouvoir exploiter autrement sa misère. Presque chaque jour, il se rendait au Louvre, sous prétexte de surveiller ses copies, et il adressait à Madeleine des éloges et des regards qui la froissaient.

Le soir, l'incorrigible poète écrivait encore, non plus le poème des illusions, mais le poème de la réalité. C'était le poème de toute nature d'élite, jeune homme ou jeune fille de vingt ans, qui s'étiole dans une mansarde. C'était son histoire qu'elle racontait en vers ; ou plutôt elle la pleurait, cette histoire !

Quels accents ! Telle page rappelait la verve mâle et agressive de Juvénal, ses audaces et ses révoltes ; et telle autre exhalait les plaintes douces, les mélancolies harmonieuses d'un poète qui, de la vie, regrette surtout l'amour, l'amour qu'il ne doit pas connaître.

Écrire était sa consolation.

Il lui semblait qu'elle était apaisée quand elle avait jeté sur le papier son indignation ou ses tristesses, et son

cœur souffrait moins de l'isolement quand elle avait raconté ses souffrances.

Aussi, lorsqu'elle sentait gronder en elle la colère, ou que des larmes lui montaient aux yeux, elle prenait sa plume. Et, peu à peu, la colère se calmait, ses larmes se séchaient ; elle se sentait plus de courage pour supporter la vie.

Elle ignorait la mort de Claudine.

XXXVIII

A Lyon, la situation était toujours très-tendue. La fabrication des grands *façonnés* était complètement arrêtée. La mode en était passée en France. M. Borel avait dû néanmoins achever toutes les pièces qui se trouvaient en mains au moment où la crise s'était déclarée. Ces pièces, composant sa commande d'Amérique, avaient été vendues à perte aux magasins de nouveautés.

D'un autre côté, la faillite d'un banquier de Lyon lui avait fait perdre près d'un million. Enfin, une fausse spéculation de bourse avait achevé d'ébranler son crédit. On parlait à Lyon de la décadence de la puissante maison Borel, qui, pendant tant d'années, avait tenu le premier rang.

Cependant, comme les soies étaient à bas prix, il voulut

tenter une spéculation pour se remettre à lot. Par ses relations avec l'Inde, la Chine, la Russie, la Prusse, il s'ouvrit de nouveaux débouchés, et conclut d'importants marchés dans les velours.

Mais, au moment où la situation semblait s'améliorer, les veloutiers, profitant de la reprise subite des affaires, se coalisèrent et se mirent en grève ¹.

« Nous avons bien souffert pendant un an, se disaient-ils, nous souffrirons bien encore pendant un mois. Et d'ailleurs les fabricants ne voudront pas manquer leurs commandes ; ils céderont. »

La coalition était puissamment organisée. Il y avait un comité central qui dirigeait et surveillait le mouvement. L'ouvrier voulait gagner quatre francs au lieu de trois.

On vit donc une calamité nouvelle succéder à une calamité, la grève succéder à la crise.

Car les fabricants tinrent bon. Naturellement, ils faisaient, de leur côté, ce raisonnement : Les ouvriers souffrent depuis si longtemps qu'ils céderont.

Cependant, ni les uns ni les autres ne cédaient.

M. Borel était à la tête de la résistance.

Douloureux conflit, résultat de notre système économique ! L'une des plus grandes misères de notre époque transitoire n'est-elle pas, en effet, cette lutte entre le travail et le capital, entre ces deux éléments indispensables de la production ?

Ces conflits dureront tant que l'association, seul moyen équitable, n'aura pas réglé et concilié les droits de chacun.

1. Nous transportons à Lyon la grève des veloutiers de Saint-Étienne qui se produisit dans des circonstances identiques.

Toutefois, les maîtres d'ateliers restaient généralement en dehors de la grève. Depuis si longtemps leurs métiers chômaient qu'ils préféraient gagner un peu moins et reprendre de l'activité. Enfin ils craignaient les rancunes des fabricants.

On travaillait donc chez les Bonfilon.

Le père Bonfilon était à son métier ; Mme Bonfilon à son ourdissoir, et la petite Arlésienne, encore plus pâle et plus triste que l'année précédente, faisait voler ses bobines. Comme elle était devenue plus habile à rajouter les fils, on entendait moins souvent la voix âcre de Mme Bonfilon. Un quatrième personnage travaillait encore, c'était Grangoire. Que de souffrances se peignaient sur ce visage autrefois si ouvert et d'une gaieté si franche !

« Se mettre en grève ! grommelait Mme Bonfilon. Si cela ne devait nuire qu'aux fabricants, encore passe ; mais nous, les pauvres patrons, qui chômons depuis si longtemps ! Un loyer de 800 francs !... Toutes nos économies y ont passé. »

Grangoire poussa un soupir.

« Vous du moins, dit-il, vous aviez des économies. Que voulez-vous ? on se fait rendre justice comme on peut. Cependant je suis de l'avis des chefs. Les ouvriers et les patrons devraient s'entendre, acheter la soie et travailler pour leur compte.

— Ah ça ! est-ce que, vous aussi, vous allez devenir un mauvais sujet et ressembler à ce garnement de Jaclard ?

— On a beau avoir un bon caractère, la souffrance aigrit, madame Bonfilon. Jaclard était un pauvre sujet, j'en conviens, et tout en réclamant la justice, il n'était

pas toujours juste. Il avait l'esprit trop remuant pour un canut.

— Ces ouvriers-là ! ne m'en parlez pas ! reprit la patronne ; ça n'est bon qu'à faire des *feignants*, des pas grand'chose. Que sera-t-il devenu à Paris ? »

En cet instant la porte s'ouvrit, et l'on vit paraître Jaclard, vêtu à la dernière mode.

« Comment, vous voilà, mauvais sujet ? Justement on parlait de vous. Depuis quand êtes-vous de retour à Lyon ? Venez-vous travailler enfin ? »

— Non, non, j'arrive justement pour me mettre en grève.

— C'est votre affaire, la grève.

— Vous l'avez dit, patronne ; je voudrais que la vie fût une grève perpétuelle. Je viens seulement vous voir, et plus tard....

— Vous êtes donc riche que vous voilà beau comme un Saint-Georges.

— J'avais rapporté quelques économies. Mais, bah ! en huit jours tout a été flambé. Je suis à sec.

— Et ramenez-vous Claudine ? demanda Grangoire. Que fait-elle ?

— Elle est blanchisseuse, répondit Jaclard avec quelque émotion.

— Ah ! et cela va-t-il à Paris, le métier de blanchisseuse ?

— Comme ci, comme ça.

— Et pense-t-elle revenir à Lyon ?

— Oh ! non, pas le moins du monde.

— Vous êtes toujours bons amis ?

— Toujours.

— Vous vous marierez ?

— Cela dépend. Eh bien ! et vous, Grangoire, que faites-vous de Marie ?

— Marie est allée avec la mère, dans l'Ardèche, rejoindre Amélie. La pauvre fille m'écrit qu'en piochant la terre, elle gagne quinze sous par jour. Ah ! voyez-vous, je ne puis pas vivre comme cela. J'ai peur qu'elle ne se rende encore malade. Aussitôt que j'aurai gagné assez pour pouvoir nous marier, je partirai.

— Allons, bon ! s'écria Mme Bonfilon, encore un qui s'en va. Mais que ferez-vous là-bas, malheureux ? Vous irez gagner aussi quinze sous par jour, c'est-à-dire crever de faim.

— Non, les hommes gagnent jusqu'à trente et trente-cinq sous, et à la campagne on vit de peu.

— Vous piocherez la terre ?

— Oui, pour que cette pauvre Marie ne travaille plus et puisse se guérir tout à fait.

— Vous aurez deux femmes à nourrir ?

— Eh bien ! puisqu'elles ne peuvent pas se nourrir elles-mêmes, ces pauvres créatures ! »

Au même moment, un caillou lancé du dehors brisa une vitre et atteignit à la tête le pauvre Grangoire, qui perdit connaissance.

« Les vauriens, s'écria Mme Bonfilon, ils ont entendu le bruit des métiers. Ils ne veulent pas qu'on travaille, et voilà ce que c'est que la justice de la grève. »

Cependant M. Borel, soutenu par les autres fabricants de velours, restait inébranlable et refusait énergiquement toute concession. Maintenir les anciens prix et les anciens usages, c'était son dernier mot.

« Si nous nous laissions faire la loi, disait-il, où s'ar-

rèteraient les ouvriers dans leurs exigences ? Et d'ailleurs, est-ce au moment où nous avons tant fait pour eux qu'ils devraient émettre de telles prétentions ? Leur céder, ce serait les encourager, non-seulement dans la révolte, mais encore dans l'ingratitude. Quoi qu'il en arrive, nous ne devons pas faiblir. Nos soies peuvent attendre. »

Toutefois M. Borel se trompait dans son calcul ; les veloutiers ne fléchirent point.

Les conséquences de cette grève pouvaient donc être pires que celles de la crise. La crise, en effet n'est qu'un accident passager, tandis qu'une grève qui se prolonge peut déterminer le déplacement de la production.

Las d'attendre, les commerçants vont puiser à d'autres sources. C'est ainsi que la grève des chapeliers a été si funeste à la chapellerie parisienne. L'Angleterre et l'Allemagne nous ont envoyé leurs produits.

Chacun de son côté s'opiniâtrant et ne voulant admettre aucun arbitrage pour trancher la question, la grève menaçait de durer longtemps et de ruiner ouvriers et fabricants, chefs d'ateliers et commerçants.

Enfin M. Borel reçut le dernier coup en apprenant la vie folle que son fils menait à Paris.

Il lui écrivit en toute hâte :

« Monsieur,

« J'apprends que vous vous perdez dans la considération publique par vos extravagances, votre dissipation et votre luxe effréné. Vous ne savez donc pas ce qui se passe ici ? Sachez que je suis à peu près ruiné. Après la crise, la faillite ; après la faillite, la grève ; après la grève viendront les dettes de mon fils, et je les payerai, monsieur,

quand je devrais donner jusqu'à mon dernier sou, car votre honneur, c'est le mien.

« Revenez en toute hâte. Il faut que nous causions sérieusement, très-sérieusement, de ma situation et de la vôtre.

« TH. BOREL. »

Cette lettre ne ressemblait point à une de ces mercuriales que fait à son fils un père irrité mais prêt à pardonner. Maxime comprit que c'était là le ton d'un homme réellement inquiet et qui redoutait une catastrophe.

Il n'hésita pas un instant. Il quitta Fossette, abandonna ses plaisirs et vola auprès de son père.

Avant de partir toutefois, il passa chez Renardet pour savoir au juste où il en était de ses affaires.

Mais Renardet, qui était alors en conférence avec M. de Barnolf, refusa de le recevoir.

Lorsqu'il revit son père, Maxime trouva qu'en trois mois il avait vieilli de dix ans.

Quand M. Borel lui eut exposé sa situation :

« Mais il faut céder, s'écria Maxime, ou vous perdrez votre dernière planche de salut !

—Non, je ne céderai pas. Je ne puis engager l'industrie lyonnaise dans une voie que je désapprouve, que j'ai toujours désapprouvée. C'est une question d'honneur, et bien plus une question de principes. Voyons, ne me cachez rien : quelles sont vos dettes ? »

Maxime n'en savait rien au juste, et d'ailleurs, dans la détresse où se trouvait son père, il n'osa point lui avouer tous ses emprunts. Il n'accusa que deux cent mille francs.

— Je les payerai, dit M. Borel. Je revendrai mes soies, dussé-je les céder à perte. »

La famille entière était consternée.

Béatrix seule se consolait en pensant que cette ruine faciliterait son mariage avec Lionel, car elle croyait toujours être aimée pour elle-même.

XXXIX

Qu'était allé faire M. de Barnolf chez Renardet ? S'agissait-il aussi de quelque grave question d'argent ?

Non, il poursuivait sa vengeance.

Le prochain mariage de Lucrèce de Courcy faisait grand bruit. La petite presse le célébrait sur tous les tons, tantôt avec ironie, tantôt avec admiration. Mme de Beausire en perdait le sommeil, et plus d'une courtisane enviait cette gloire et rêvait un tel mariage.

Or, Barnolf s'était dit : « Ce mariage ne se fera pas. Je ne veux pas, si je puis l'empêcher, qu'un honnête et loyal garçon soit la dupe de cette intrigante. » A son insu cependant, c'était une pensée de haine qui l'animait bien plus qu'un sentiment de justice.

Renardet seul, lui avait suggéré Mme de Beausire, peut trouver un moyen de faire manquer un mariage aussi avancé.

Et Barnolf s'était rendu chez Renardet.

En écoutant la proposition de M. de Barnolf, Renardet eut dans les yeux un éclair de malice satanique.

« Oh! oh ! fit-il en frappant à petits coups sur sa tabatière de corne, vous me demandez là quelque chose de bien difficile, car le mariage est presque conclu. Cela vous coûterait fort cher. Je sais bien que la vengeance est le plaisir des dieux, et sans doute vous êtes assez riche pour vous payer ce plaisir-là. Cependant, pour vous être agréable, j'y songerai cette nuit, et nous pourrons en causer. Demain, à huit heures, je vous porterai ma réponse. Je vous le répète, cela vous coûtera fort cher.

— Je vous attendrai demain à huit heures, » insista M. de Barnolf.

Un incident qui se passa dans la soirée du même jour vint irriter encore chez le Hongrois son désir de vengeance.

Une des divinités à la mode donnait un bal où devait se trouver réunie toute la fashion du demi-monde. Depuis quinze jours on parlait de cette fête. Les petits journaux en avaient raconté à l'avance les splendeurs. On assurait même que plusieurs femmes du meilleur monde avaient brigué la faveur d'y être invitées.

Barnolf se rendit à cette soirée. Il pensait y rencontrer Fossette ; Fossette qu'il aimait toujours avec une ardeur, un désespoir poussés jusqu'à la haine ; car ce Madgyare, d'un esprit tout français, avait les passions asiatiques.

Fossette, en effet, vint à ce bal. Le départ de Maxime ne l'inquiétait pas, Maxime lui ayant promis un prompt retour.

Sans doute elle était curieuse d'assister à cette fête ; mais peut-être, à son insu, espérait-elle y voir M. de

Barnolf. Elle le haïssait; elle voulait lui témoigner son mépris.

Au milieu de tout le fracas de toilettes qu'on annonçait, elle pensa qu'il serait original et de bon goût de s'habiller avec simplicité.

Elle portait une robe de tarlatane, vaporeuse comme un nuage; sur la double jupe couraient des guirlandes de feuillage.

Dans ses cheveux châains relevés à la grecque et frisés en chignon, elle avait posé une simple rose blanche. Son cou était orné d'un collier de perles fines, fermé par une émeraude; un collier qui à lui seul valait un écrin.

Elle ne portait aucun autre bijou. Son corsage, haut comme la main, laissait à découvert ses épaules mignonnes, ses épaules à fossettes et ses bras d'un galbe si pur.

Bien qu'elle n'eût mis sur son visage ni rouge, ni blanc, ni bleu, ni poudre de riz, il y avait tant de fraîcheur dans son sourire, tant de bonté et de candeur même dans son regard, que, grâce aussi à ses formes un peu mièvres, on lui eût donné, non pas vingt-deux ans, mais seize à peine.

Puis dans toute sa toilette on admirait cette élégance native qui avait toujours imprimé à ses moindres chiffons la distinction et la grâce.

Ce soir-là, ses yeux gris à reflets changeants brillaient d'un éclat extraordinaire, l'éclat de la coquetterie.

Elle voulait être belle. Elle traversa les salles au bras d'un cavalier; mais elle ne jeta qu'un regard distrait sur les magnificences de la fête. Elle paraissait chercher quelqu'un.

En entrant dans un quatrième salon, elle aperçut, appuyé contre le chambranle d'une porte, M. de Barnolf, qui la regardait venir. Elle se composa une attitude in-

différente. En passant, elle le frôla de sa robe, et rien dans son maintien ne témoigna de l'émotion terrible qui tout à coup l'avait envahie. C'est à peine si ses narines eurent un frémissement. Il eût fallu l'observer de bien près pour découvrir dans ses yeux le mouvement de la pupille qui se contractait.

M. de Barnolf, au contact de cette robe, poussa comme un sourd gémissement. Ah ! qu'il l'aimait, cette femme ! Eût-il cédé à sa folle pensée, qu'il eût emporté Fossette dans ses bras, loin de cette foule, pour lui dire une dernière fois tout l'amour et toute la haine de son cœur.

Fossette, après s'être un instant dominée, tremblait si fort qu'elle remercia son cavalier et se retira dans l'endroit le moins bruyant.

On venait d'annoncer l'illumination du jardin, et tous les invités s'y étaient rendus.

Fossette resta seule. Elle s'était vengée, elle l'avait fait souffrir ; car ce gémissement était venu jusqu'à ses oreilles. Se trouvait-elle heureuse à présent ? Non, son cœur souffrait. Cette fête ne l'amusait point. Le bruit la fatiguait. Ce luxe lui faisait mal aux yeux sans l'éblouir. Pour qui était-elle belle ? Qui jouissait de sa beauté ? Elle n'avait pas cette vanité futile qui trouve le bonheur suprême à éclipser une rivale. A Fossette il fallait les émotions du cœur, il fallait l'amour.

Assise sur un divan, elle restait rêveuse et triste. Ce n'était plus cette femme coquette et brillante qui l'instant d'auparavant avait traversé la foule admirative ; c'était une pauvre fille qui s'ennuyait, et des larmes roulaient dans ses yeux.

M. de Barnolf entra.

Elle tressaillit, se leva et voulut sortir.

« Non, madame, dit-il avec autorité : vous ne sortirez pas ; il faut que je vous parle.

— Hé quoi ! de la violence ici !

— Fossette, supplia M. de Barnolf d'une voix rauque, étranglée, je vous en conjure, écoutez-moi un seul instant. Cette lettre, est-ce vous qui me l'avez écrite ?

— Depuis notre séparation, répondit-elle avec hauteur, je ne vous ai jamais écrit.

— Je vous en prie, madame, lisez cette lettre. »

Fossette prit le papier.

C'était la lettre anonyme écrite par Renardet à M. de Barnolf.

« Comment ? monsieur, s'écria-t-elle après l'avoir parcourue, est-ce encore une manière de m'insulter ?

— Ainsi vous m'assurez qu'elle n'est pas de vous ?

— Vous donner une semblable assurance, monsieur, ce serait m'avilir. Croyez ce qu'il vous plaira. Maintenant j'ai fait mon deuil de l'estime des hommes ; ils ne me mépriseront jamais autant que je les méprise.

— Ah ! madame, un dernier mot, le dernier, je vous le jure, car sans doute nous ne nous reverrons jamais. Permettez-moi de m'humilier devant vous et de vous demander pardon.

— C'est inutile, monsieur ; je ne vous pardonnerai point.

— Je vous ai offensée cruellement, c'est vrai ; mais la colère me rendait ivre, mais l'amour me rendait fou. Fossette, vous ne savez donc pas ce que c'est que la passion ? La colère, cela vous monte au cerveau comme une tempête. On voit rouge, on agit comme un homme qui n'est plus maître de ses mouvements. En voudriez-vous à un aliéné qui vous outragerait ? Eh bien ! la jalousie

c'est de la folie ! Oh ! pardonnez-moi ! j'ai tant souffert, tant souffert depuis un an ! J'ai voyagé pour vous oublier, et je ne l'ai pu ; j'ai voulu aimer pour vous oublier, et je ne le puis pas ; j'ai voulu m'étourdir par le jeu, par le plaisir ; mais, Fossette, ton image est là, soudée à mon cerveau, soudée à mon cœur.... Je ne puis t'oublier !

— J'en suis fâchée pour vous, monsieur.

— Ah ! laissez-moi espérer qu'un jour vous me pardonnerez.

— Jamais !

— Écoutez-moi, Fossette ; vous avez beau me témoigner de la haine, de l'indifférence même, je sens que vous m'aimez.

— Oh ! oh ! dit Fossette avec sarcasme.

— Oui, vous m'aimez.

— Auriez-vous fait le pari de me mettre en colère ? Vous n'y parviendrez pas, je vous en préviens. Ainsi, veuillez me laisser passer.

— Non, pas encore ; vous m'entendrez jusqu'au bout, car c'est pour moi comme pour vous une question de vie ou de mort.

— Vous devenez tragique. Soit ! continuez. Cela m'amusera peut-être.

— Eh bien ! oui, je vous dirai, au risque d'être ridicule, que, pour une question d'amour-propre, car c'est l'amour-propre qui en ce moment vous inspire cette méchanceté....

— Ah ! vous appelez cela de l'amour-propre ? Je l'appelle, moi, de la dignité.

— Quelle dignité trouvez-vous donc à me faire souffrir ainsi ? Vous êtes bonne, madame, je le sais, je vous connais bien, je suis sûr que vous souffrez vous-

même de ma torture. Pourquoi vous obstiner? Revenez à moi, je vous en supplie; et si jamais, par un mot, par un geste, je vous outrageais encore, oh! alors vous ne me pardonneriez plus.

— Je l'avais prévu : vous devenez amusant.

— Voulez-vous que là, devant tout le monde, je me prosterne et vous demande pardon?

— Vous passez du tragique au bouffon.

— Fossette, encore un mot, un seul; je vous dois une réparation éclatante, je viens vous l'offrir. Voulez-vous être ma femme?

— Non.

— Ainsi tout est bien fini entre nous?

— Oui.

— Adieu donc! »

Et d'un pas chancelant il s'éloigna.

Pendant toute cette scène, Fossette était restée debout. Elle avait répondu d'une voix brève, saccadée, mordante, qui trahissait une émotion contenue.

Quand il fut parti, brisée par l'effort qu'elle venait de faire sur elle-même, elle se laissa tomber sur le divan; et ne le voyant plus, elle lui tendit les bras. Elle sanglotait.

« O mon Dieu! mon Dieu! comme je l'aime! disait-elle. Léopold!.... O ma fierté, que tu me coûtes cher! Ne plus le voir jamais!... »

Et puis tout à coup elle s'essuya les yeux, se leva et s'élança sur les traces de M. de Barnolf.

La foule commençait à rentrer. Les quadrilles se formaient. L'orchestre faisait entendre une joyeuse ouverture. Des flots de soie, de dentelles, de fleurs, de blanches épaules, de frais visages se mouvaient en tous sens. Les

plateaux circulaient chargés de cristaux ; les diamants scintillaient aux lumières ; les rires éclatants, les propos joyeux se croisaient ; mais Fossette, pâle, le cœur déchiré, traversait tout ce monde, tout ce bruit, sans rien voir, sans rien entendre. Avec quelle angoisse elle sondait du regard tous ces groupes ! Elle alla dans le salon où l'on jouait, et puis revint interroger les quadrilles. M. de Barnolf n'y était plus.

« Parti ! parti ! » répétait-elle.

Alors à moitié folle de désespoir, elle se précipita dans l'escalier, les épaules et la tête nues. Et, dans la rue, elle vit une voiture qui s'éloignait. Elle fit avancer la sienne.

Elle allait donner au cocher l'adresse de M. de Barnolf, quand elle se souvint que dans ce bal elle n'avait pas vu Mme de Beausire, et cette pensée l'arrêta :

« Si chez M. de Barnolf j'allais trouver sa maîtresse ! »

Elle rentra chez elle.

XL

Le lendemain à huit heures précises, Renardet se présenta chez M. de Barnolf.

M. de Barnolf n'avait pas dormi. Il portait sur son visage les traces de ses agitations et de son insomnie.

Il attribuait à Mme de Courcy cette seconde lettre anonyme qui lui avait mis, comme la première, la rage au cœur.

« Je n'ai qu'une ennemie, pensait-il, c'est cette femme ; il n'y a qu'elle d'assez perfide pour commettre une telle infamie.

— Etes-vous homme, lui dit Renardet, à sacrifier cent mille francs pour vous venger ?

— Cent mille francs ! Pourquoi cette somme ?

— Voici, dit Renardet. C'est que Mme de Courcy m'en donne cinquante mille pour lever tous les obstacles qui s'opposent à son mariage. Je les ai levés, ces obstacles, non sans peine.

— Comment ? c'est vous qui....

— Oui, c'est moi, répondit Renardet avec importance ; mais maintenant vous venez me proposer de détruire mon ouvrage. Vous comprenez, c'est une campagne à recommencer. Puis j'ai des obligations à Mme de Courcy, qui a toujours payé très-généreusement mes services. Enfin je l'admire, cette femme. Quelle volonté ! quelle imagination ! Quelle diplomatie ! Il me serait fort désagréable de lui causer un chagrin. Il faut donc bien que vous payiez mes répugnances. »

Barnolf au premier moment était absourdi.

« Au moins, dit-il quand il fut un peu remis de sa surprise, me donnerez-vous quelque preuve de ce que vous avancez ? Quand et comment Mme de Courcy vous a-t-elle proposé cinquante mille francs pour la marier ? Quels moyens avez-vous employés pour faire réussir le mariage, et quels moyens emploierez-vous pour l'empêcher ?

— Ce moyen, le voici. Je vais en sortant d'ici reporter

à Mme de Courcy les lettres qu'elles m'a écrites au sujet de ce mariage. J'en laisse tomber une chez vous par mégarde. Vous la ramassez, vous l'envoyez à M. Daubré, et le mariage manque, je vous en réponds.

— Les moyens qu'elle vous a prescrit d'employer n'étaient donc pas parfaitement honnêtes ?

— Cela dépend de la signification que vous attachez à ce mot. Ce sont des moyens que la loi ne peut atteindre.

— Il y a tant d'infamies que la loi n'atteint pas !

— Infamie est un mot d'une violence.... Non, non, vous allez trop loin. Étant donnée seulement la délicatesse scrupuleuse de M. Daubré, il est certain qu'il n'approuverait pas toutes mes petites manœuvres.

— Mais enfin, reprit M. de Barnolf, pouvez-vous me fournir la preuve qu'elle vous a promis 50 000 francs ? »

Renardet tira son portefeuille, et parmi plusieurs lettres en choisit une.

— Vous connaissez, dit-il, l'écriture de Mme de Courcy ?

— Parfaitement.

— Celle-ci est un peu déguisée, et la lettre n'est pas signée. Mais regardez le timbre de Naples. Je n'aurais pas eu le temps depuis votre visite d'hier de faire venir une lettre de Naples.

— Je reconnais très-bien l'écriture déguisée de Mme de Courcy ; car c'est une précaution qui lui est assez ordinaire.

— Eh bien ! fit Renardet, lisez ce passage. »

Barnolf voulut prendre la lettre.

« Non pas, permettez, je la tiendrai. Cette lettre représente 50 000 fr. ; je n'ai pas d'autre titre. »

Dans cette lettre, on s'en souvient, Lucrèce confiait à Renardet son projet de mariage, et lui donnait ordre de compromettre ou même de faire disparaître Madeleine.

Barnolf suivit le doigt de Renardet, et lut le passage qu'il lui désignait concernant la promesse de 50 000 francs.

Mais dans la page voisine, le mot « Hongrie » attira le regard de Barnolf, qui put saisir cette phrase tout entière : « il faut que M. de B..., ruiné et désespéré, n'ait d'autre ressource que de se brûler la cervelle ou de retourner au fond de sa Hongrie. »

M. de B..., ce ne pouvait être que lui. Il frémit ; car toute la nuit il avait hésité entre ces deux alternatives : se brûler la cervelle ou retourner en Hongrie.

Il resta un instant comme frappé de stupeur. Il regardait cet homme avec une sorte d'effroi, et se demandait :

« Quel est ce singulier personnage ? Quels moyens emploie-t-il, quels ressorts fait-il mouvoir pour arriver aussi sûrement à ses fins ? Quelle science diabolique des passions humaines possède-t-il ? Je n'en puis douter, c'est à lui en partie que je dois mon malheur et ma ruine.

— Eh bien ! lui dit-il, les dents serrées par la colère, est-ce cette lettre que vous me donnerez, si je m'engage tout à l'heure à vous payer une somme de 100 000 fr. ?

— Oh ! non, pas celle-là, fit Renardet, qui se hâta de la remettre dans son portefeuille.

— Cependant c'est celle-là qu'il me faut.

— Non, c'est impossible.

— Il me la faut, vous dis-je, car mon nom se trouve mêlé à toute cette intrigue, et je tiens à savoir dans quelle mesure.

— Je vous répète que c'est impossible; cette lettre contient des secrets qui ne m'appartiennent pas. »

Renardet qui observait M. de Barnolf et qui voyait grossir les veines de son front et ses prunelles pâlir, prit peur, il regarda la porte.

Mais d'un bond le Hongrois se plaça devant lui, ferma la porte à double tour, mit la clef dans sa poche, et détachant un pistolet de sa panoplie, il le dirigea contre Renardet.

« Si vous faites un mouvement, si vous criez et si vous ne me donnez cette lettre, vous êtes un homme mort. »

Renardet connaissait la violence de M. de Barnolf. Il devint livide. Sa langue s'attachait à son palais, ses genoux tremblaient.

« Voyons, dit-il en grimaçant un sourire d'angoisse, il y a moyen de s'arranger. Je vous donnerai toutes les lettres du portefeuille, mais je garderai celle-ci.

— Rien. Je veux cette lettre. Vous êtes un gredin et je vous tuerais comme un chien. Ce pistolet ne rate jamais et ne fait aucun bruit. D'un mouvement de mon doigt je vous tue roide. Je vous enferme ici, et, ce soir, tout à l'heure, je me fais sauter la cervelle ou je pars pour la Hongrie. N'est-ce pas ce que voulait Mme de Courcy? Ah! ah! vous êtes très-fort, mais moi aussi je suis très-fort. Jamais je ne manque mon coup. »

Renardet était atterré; mais il hésitait encore.

Barnolf fit un pas vers lui.

« De grâce! s'écria le lâche, voici les lettres, le portefeuille.

— C'est bon! dit M. de Barnolf, qui tenait toujours son arme levée, craignant que Renardet ne lui sautât à

la gorge. Posez-le sur ma table.... Bien ! Et maintenant voici la clef de la porte. Ouvrez et sortez. »

Renardet ramassa la clef que lui avait jetée M. de Barnolf et sortit.

M. de Barnolf lut ces lettres. Mais il essaya vainement de démêler ce tissu d'intrigues. Il vit seulement qu'on avait dû faire disparaître une jeune fille qu'aimait M. Daubré ; en définitive il ne découvrit rien de précis, rien qui pût convaincre Fossette qu'ils avaient tous deux été séparés par la haine de Mme de Courcy.

Il fit un paquet de ces lettres et les envoya immédiatement à M. Daubré avec ces simples mots :

« Monsieur,

« Je n'ai pu vous persuader par mes assertions que vous étiez dupe d'une intrigante. Ces lettres peut-être vous feront ouvrir les yeux ; je le souhaite, tandis qu'il en est temps encore.

« L. DE BARNOLF. »

Sans doute le coup fut rude pour Albert, et la déception, cruelle ; mais en même temps ces lettres lui donnaient l'espoir que Madeleine vivait.

Il adressa sur-le-champ à Mme de Courcy le portefeuille de Renardet avec un billet ainsi conçu :

« Je vous excuse, madame, et je vous pardonne, parce que je crois encore que tout n'était pas en vous mensonge et duplicité ; parce que je crois surtout que vous

m'avez réellement aimé ; mais je ne puis faire davantage. Tout est rompu entre nous.

« Votre humble serviteur,

« ALBERT DAUBRÉ. »

A la réception du billet d'Albert, billet qui anéantissait son dernier bonheur, Lucrèce courut chez Renardet.

Ses lettres avaient-elles été vendues ou volées ? Renardet l'aurait-il trahie, quand il avait tant d'intérêt à se taire ? C'était impossible. D'où partait donc le coup ?

On lui répondit que Renardet était en route pour Lyon, et ne reviendrait que dans quelques jours.

Elle essaya de se présenter chez Albert. Elle avait imaginé tout un système de mensonges pour expliquer ses lettres. Puis, s'il s'obstinait à ne pas croire, elle le toucherait par son repentir, et mettrait tout sur le compte de l'amour, un amour insensé qui lui avait ôté momentanément le sens moral.

Albert était sorti sans dire à quelle heure il rentrerait.

Alors elle lui laissa ces mots, écrits avec le laconisme du désespoir :

« Au nom de l'amour vrai et profond que j'ai pour vous, Albert, je vous en supplie à genoux, venez ce soir. Les apparences vous trompent ; je vous expliquerai tout. »

Elle l'attendit jusqu'à minuit. Et dans quelles impatiences, dans quelles angoisses !

Mais Albert ne vint pas.

Le châtiment commençait.

Elle lui écrivit encore, espérant l'attendrir par ses prières et le convaincre par ses explications.

Albert lui renvoya sa lettre sans l'ouvrir.
A cet affront elle crut qu'elle devenait folle.

Ainsi croulait tout cet échafaudage d'intrigues si habilement construit.

Ainsi le bonheur lui échappait encore. Son dernier amour, le plus beau de sa vie, l'abandonnait. Ainsi toute réhabilitation devenait à jamais impossible. Et puis, quelle honte ! Ce mariage annoncé avec tant de fracas, se trouvait rompu au moment de se conclure. Que de commentaires ! que de malices ! quel triomphe pour ses ennemis !

Dans son égarement, elle se rendit chez Lionel. Elle voulait le supplier d'intercéder pour elle auprès d'Albert.

Elle trouva M. de Lomas fort soucieux. Mme Daubré venait de recevoir une lettre de Béatrix qui lui apprenait la ruine de la maison Borel. Il mit sous les yeux de Lucrèce cette lettre sentimentale et niaise.

« Les Borel ruinés ! s'écria Lucrèce. Oh ! tout m'acable à la fois. »

Ce mot lui était échappé.

« Quoi, demanda Lionel, auriez-vous des intérêts engagés dans la maison Borel ? »

Mais Lucrèce n'écoutait pas.

« Et pas un mot de Renardet ! disait-elle ; cela ressemble à une fuite. Aurais-je dû me fier à un pareil scélérat ? »

Lionel ne savait que penser de l'agitation de Mme de Courcy.

Cette femme étrange pleurait. Avec son intelligence si forte, elle avait les nerfs d'une petite maîtresse.

« Voyons, Lucrèce, reprit M. de Lomas, calmez-vous, confiez-moi vos peines. Ne suis-je pas votre ami ? »

— Oh ! je n'ai plus d'ami, je ne crois plus à rien. Il y a un an, vous vous en souvenez, je riais du sentiment, je riais de l'amour. J'étais aussi sceptique que vous, Lionel. Hé bien ! j'ai voulu croire, j'ai voulu aimer, être aimée surtout. Voyez où cela m'a conduite, au désespoir ! »

Elle lui raconta l'abandon d'Albert.

Lionel essaya de lui offrir quelques consolations banales.

« Taisez-vous, lui dit Lucrèce, votre calme et votre rhétorique m'exaspèrent. Que me parlez-vous de votre déception ? En quoi votre malheur peut-il me consoler du mien ?

— Je crois, repartit Lionel, que l'existence est une fort piètre chose, et je trouve que nous nous donnons bien du mal inutile pour arriver, un peu plus tôt, un peu plus tard, à la fin de notre carrière.

— Ah ! le suicide, n'est-ce pas !

— Vous êtes tout à fait folle, ma pauvre amie, et vous me faites vraiment de la peine. La vie est déjà si courte, que je regarde comme insensé de terminer ses jours soi-même, tant qu'il reste un moyen quelconque de vivre. J'ai cru comprendre tout à l'heure que votre fortune se trouvait compromise ; mais il est impossible que vous soyez entièrement ruinée. Eh bien ! tâchez de liquider votre situation, et peut-être aurai-je une affaire à vous proposer. Car, après le scandale de votre rupture avec Albert, vous ne pouvez reparaître dans le monde qu'au bras d'un mari, d'un vrai mari.

— Ainsi, c'est un mariage que vous voulez me proposer ?

— Oui.

— Avantageux ?

— Comme fortune, non.

— Ah ! bon ! j'y suis, dit Lucrèce ; vous voulez m'offrir votre nom.

— Vous l'avez deviné. Ma famille est une des plus anciennes de la Flandre française ; elle est fort considérée à Lille, et nous portons « de gueules à bandes de sable avec un croissant d'or en pointe. »

— Vous êtes trop vieux.

— Oh ! oh ! quel gros mot ! Catherine Lemoine n'est-elle pas née en 1817 ! Lucrèce de Courcy aurait donc bien près de quarante-huit ans ; moi, je n'en ai que quarante-deux.

— Il ne s'agit pas des années, il s'agit du cœur.

— Oh ! ma chère Lucrèce, vous m'effrayez ; je ne vous croyais pas aussi vieille que cela ; vous tombez en enfance.

— Il vous faut à vous une pensionnaire du Sacré-Cœur.

— Et à vous un collégien. Est-ce cela ?

— Qu'aurions-nous à nous dire que nous ne sachions déjà ?

— Entendons-nous, Lucrèce, je vous propose non pas un mariage d'inclination, mais une association. Nous avons assez d'esprit tous deux pour savoir nous conduire dans le mariage, pour n'y apporter ni jalousie, ni scrupules exagérés. Je vous donne mon nom qui vaut quelque chose, et vous me donnez une partie de votre fortune.

— Ce n'est pas une association alors, c'est un échange.

— Échange, si vous voulez. Vous, vous avez à vous venger d'Albert, de M. de Barnolf et du public ; moi,

j'ai à me tirer d'une situation embarrassée et embarrassante; car cette petite Borel m'a tout l'air de vouloir s'acharner au mariage. Voyons, pensez-y.

Soit! j'y songerai, dit Lucrèce avec un soupir.»

Ce soupir était encore un regret pour le bonheur perdu.

XLI

Fossette, depuis sa rencontre avec M. de Barnolf, allait tous les soirs dans le monde, et, dans la même soirée, à plusieurs bals et à plusieurs théâtres. Elle voulait le revoir, lui parler, lui dire qu'elle l'aimait encore; elle voulait lui pardonner; mais elle ne le rencontra plus.

Inquiète, malheureuse, elle se rendit chez lui, et là on lui apprit qu'il avait quitté la France.

C'en était fait! Elle ne devait plus songer à le retrouver jamais.

Profondément attristée par ce départ, pendant plusieurs jours elle ne voulut recevoir personne. Elle restait seule dans sa chambre. Abimée dans ses regrets, elle contemplait ses fleurs sans plaisir, et ne souriait plus comme autrefois quand elle se regardait au miroir. Maintenant il lui était indifférent d'être belle; elle sentait

bien qu'elle n'aimait pas Maxime et qu'il y avait pour toujours un grand vide dans son cœur.

Ce luxe lui était devenu presque odieux, car en face de ces dorures, de ces richesses, elle ne pouvait plus s'estimer ; enfin son oisiveté même lui pesait ; parfois elle regrettait son aiguille et la nécessité de travailler pour vivre ; elle regrettait surtout ses causeries avec Geneviève et Claudine, et souvent aussi, bien souvent, elle pensait avec des larmes à ce bon Robiquet.

« Oh ! comme alors, se disait-elle, j'étais mieux servie que je ne le suis aujourd'hui par ces grands laquais galonnés qui semblent me regarder avec insolence ! Pauvre Robiquet ! pourvu que lui du moins soit heureux ! »

Elle était dans cette douloureuse disposition d'esprit quand elle reçut de Maxime une lettre peu propre à lui rendre sa gaieté.

« Ma chère amie, écrivait-il,

« Je suis retenu à Lyon quelques jours encore par une affaire fort importante dans laquelle la fortune de mon père se trouve gravement compromise. Ma position sera considérablement modifiée par ce revers de fortune.

« Je connais, ma chère Fossette, toute la noblesse de votre cœur. Cependant votre affection pour moi ne résisterait peut-être pas à ma ruine.

« Puis, j'ai toujours soupçonné que vous conserviez de l'attachement pour M. de Barnolf, et je crois aussi que la haine de M. de Barnolf n'est qu'une manifestation de son amour.

« Ainsi, Fossette.... mais non, vous m'avez compris ; je n'achèverai pas, cela me coûte trop à écrire. Sachez seulement que je respecte autant que vous la liberté du cœur, et que, me fussiez-vous infidèle, je n'en resterais pas moins votre ami sincère et dévoué.

« Ne croyez pas, ma bien chère, que ce soit une manière polie de vous dire que j'ai cessé de vous aimer. Non, c'est seulement une prévoyance d'honnête homme. Je ne voudrais pour rien au monde, pas même au prix de mon bonheur, vous voir retomber dans l'affreuse misère dont je vous ai tirée. C'est pourquoi je crois devoir vous prévenir, en toute loyauté, de l'état embarrassé de mes affaires.

« Tout ce qui est dans l'hôtel est à vous. Je vous enverrai un acte en bonne forme pour vous reconnaître la propriété du mobilier.

« Quoi qu'il arrive, et quoi que vous décidiez, croyez, ma bonne et charmante fille, que je vous conserverai toujours la meilleure place dans mes souvenirs de cœur.

« MAXIME. »

« Oh ! mon Dieu ! c'est fini, je ne veux plus aimer, se dit Fossette. Le cœur fait si mal quand on voit souffrir ceux qu'on aime ! Oh ! que la vie est laide ! Ce généreux Maxime, il souffre, bien que, par délicatesse, il ne veuille pas le laisser paraître. Il a des dettes. Nous avons fait tant de folies ! C'est pour moi peut-être qu'il s'est ruiné, qu'il a ruiné son père, ses sœurs. Et maintenant toute une famille me maudit. Oh ! non, je ne toucherai à rien ici. Ce serait affreux, ce serait un vol. Je m'en irai comme je suis venue. Je m'en irai, mais où?...

au n° 37 de la rue de Venise ? et faire quoi ?... ourler des chemises ou coudre des pantalons pour la troupe, à raison de quinze sous par jour ? »

Elle regarda ses petites mains si fines, si blanches, depuis qu'elle ne travaillait plus, et sur lesquelles à chaque phalange se dessinait une fossette.

« Mes pauvres doigts, dit-elle en souriant avec tristesse, saurez-vous bien encore tenir une aiguille ? Le travail, ce travail douloureux de toutes les heures, de tous les instants, cela se désapprend si vite ! »

Elle fut tirée de sa rêverie par sa femme de chambre, qui lui remit de la part d'un commissionnaire une lettre et un paquet cachetés, adressés à Maxime.

Ce commissionnaire était allé d'abord rue Joubert, d'où on l'avait renvoyé rue Blanche.

« Il n'est pas payé, ajouta la soubrette.

— C'est bien, payez-le, dit Fossette. »

Mais croyant reconnaître une écriture de femme, elle la rappela.

« Demandez donc à ce commissionnaire qui lui a remis cette lettre.—

— C'est une jeune fille très-belle, mais qui avait l'air très-malheureux. »

Fossette regardait alternativement la lettre et le paquet cachetés. Qu'est ce que cela signifiait ? Peut-être Maxime la trompait. Peut-être ne feignait-il d'être ruiné que pour recouvrer sa liberté. Peut-être encore allait-il se marier. Quelle était donc cette jeune fille très-belle qui écrivait à Maxime ?

« Et s'il fallait répondre immédiatement ? se disait-elle pour légitimer sa curiosité. Bah ! toute autre femme, à ma place, eût déjà ouvert cette lettre. »

Elle brisa le cachet, courut à la signature et lut :

« Madeleine Bordier. »

Mais non, ce n'était pas possible ! Elle se frotta les yeux. Elle se demanda si elle ne rêvait pas, ou si le chagrin, la jalousie, ne lui avaient point fait perdre la tête. Et puis elle relisait ce nom écrit en toutes lettres :

« Madeleine Bordier. »

Madeleine qu'elle avait enterrée et pleurée !

La première émotion passée, elle put enfin lire cette lettre :

« Cher monsieur Maxime,

« Il est probable que je vais mourir. De quelle maladie ? demanderez-vous peut-être. De l'impossibilité de vivre. Vous êtes, je crois, mon seul ami ; de plus, j'ai une entière confiance dans la générosité de votre cœur. C'est pourquoi je veux vous faire mon exécuteur testamentaire. C'est une lourde charge que je vous laisse-là ; car je suis si riche ! Oh ! monsieur, ne riez pas : je laisse deux chefs-d'œuvre.

« Vous savez que j'ai toujours eu la manie littéraire. Et, à ce propos, j'ai dû subir plus d'une fois vos sarcasmes. Vous me devez donc une réparation.

« Je vous envoie mes deux poèmes avec prière de les faire publier à vos frais. Car trouver un éditeur, il n'y faut pas penser. L'éditeur, pour le poète qui débute, c'est un rêve plus irréalisable que la pierre philosophale.

« Néanmoins, mon ami, je meurs en conservant la foi dans mon talent. Vous souriez et vous dites : « Voilà un orgueil de poète naïf et robuste. » Ne souriez pas.

Lisez, et si vous pouvez lire mes poèmes sans être ému, jetez-les au feu. Mais si vous versez quelques larmes et sur mes héros et sur le poète, Maxime, c'est ma dernière prière, publiez mon œuvre ; car je ne puis me résoudre à mourir ainsi tout entière à vingt-deux ans, quand je sens en moi tant de vie, tant de puissance, je n'ose dire tant de talent.

« Si mes œuvres ont quelque succès et se vendent, après être rentré dans vos frais, veuillez envoyer le surplus à ma mère qui demeure avec Amélie au fond de l'Ardèche.

« Adieu, mon ami, et merci, car vous ne repousserez pas la fantaisie d'une mourante.

« MADELEINE BORDIER. »

Ainsi Madeleine vivait ; mais elle était malade, elle allait mourir.

« Par impossibilité de vivre, » répétait Fossette.

Que voulaient dire ces mots ? Sans doute, si elle était malheureuse, c'était la fierté qui l'empêchait de donner son adresse.

Peut-être elle aussi, elle souffrait de la faim !

A cette pensée, Fossette eut entre les épaules un frisson qui fit monter à ses tempes une sueur froide.

La bonne fille se souvenait de ses douleurs passées ; elle se souvenait aussi que Madeleine avait arrosé ses fleurs.

Mais où la trouver ?

Renardet devait avoir cette adresse.

Toute fiévreuse, elle mit son chapeau, jeta un châle sur ses épaules et courut chez Renardet.

Il était toujours à Lyon.

A qui s'adresser ?

Mais peut-être elle avait tort de s'inquiéter ainsi ; peut-être Madeleine, simplement malade, avait auprès d'elle quelqu'un pour la soigner.

Fossette cherchait à se rassurer, puisqu'elle ne pouvait rien pour la secourir.

XLII

Madeline n'avait personne auprès d'elle.

Elle avait atteint le dernier degré de la détresse.

Le marchand de tableaux qui lui avait donné pendant quelque temps du travail au Louvre, rebuté par sa froideur hantaine, lui avait retiré toute commande.

A Paris, cela est triste, la corruption est si grande, la vénalité de l'amour est telle, que toute femme pauvre qui cherche du travail n'est jamais sûre d'être respectée. Qu'elle soit belle ou qu'elle n'ait même qu'une beauté médiocre, elle ne peut rien demander à un homme sans que, presque toujours, cet homme ne conçoive la pensée, non pas de la séduire, car la séduction elle-même est moins révoltante, mais de la corrompre, mais d'exploiter sa misère.

Pauvre Madeleine! elle était bien lasse de solliciter, bien lasse de souffrir, bien lasse de vivre enfin, au milieu de ce monde qui n'a guère que des vertus de parade, chez lequel l'hypocrisie de l'honneur, de la vertu recouvre des transactions honteuses, des lâchetés, des turpitudes d'autant plus coupables que la loi ne peut les atteindre.

Depuis un an quelle triste expérience des hommes elle avait acquise! Que de déboires!

Elle mourait de misère, mais plus encore de dégoût, de chagrin.

Elle n'avait plus rien à vendre.

La dernière fois qu'elle était allée chez les Pinsard, la vieille femme, qui prétendait lui acheter si cher sa défroque, avait cherché à obtenir ses confidences.

« Voyons, la petite mère, ne soyez donc pas cadenasée comme ça. Vous êtes malheureuse, ça se voit de reste, puisque vous vendez tout, tout. Cependant quand on est jolie comme vous.... Auriez-vous donc mal placé vos affections? Ah! il y en a de ces mauvais sujets qui s'emparent de notre cœur si bien et si bien, qu'ils nous arrachent le pain de la bouche. Mais, mon pauvre agneau, faut pas vous laisser tondre comme ça la laine sur le dos; c'est de la bêtise. Voyons, avec ces yeux-là je gage qu'on a un petit amoureux.

— Vous vous trompez, madame, avait répondu sèchement Madeleine.

— Ah! on fait la fière avec moi. Eh bien! tant pis pour vous, mon chat; car la mère Pinsard est une femme de ressource, et elle en a tiré bien d'autres d'embarras. Vous le verrez, on ne vit pas de l'air du temps.»

Madeleine avait donc pris son parti. Elle mourrait si personne ne venait à son secours.

« Bah ! se disait-elle, la faim est une maladie comme une autre. C'est une maladie sociale. »

Madeleine avait raison, la faim est une maladie sociale. La faim est la conséquence d'une répartition mal équilibrée du travail et de la richesse.

La faim ! On dit qu'on ne meurt pas de faim. Sans doute il est rare qu'on meure du manque absolu de nourriture. Il faut si peu de chose pour prolonger la vie. Mais que de maladies, que de lentes agonies engendrées par les privations, par l'excès du travail, par les inquiétudes et les chagrins de la misère !

Pendant deux jours, Madeleine se soutint avec de l'eau ; puis se trouvant très-faible, elle se coucha. Elle éprouvait tour à tour des étourdissements, des défaillances, des sueurs, des frissons.

Par moment aussi, son instinct de conservation se révoltait contre cette mort prématurée. C'est alors qu'elle se décida à écrire à Maxime. Elle espérait un peu qu'il interrogerait le commissionnaire, apprendrait par lui son adresse et viendrait à son secours. Quand à l'implorer directement, elle ne l'osait, elle ne le pouvait pas.

Mais ne le voyant pas accourir, le désespoir la saisit, et la fièvre aussi. Une sorte de délire s'empara de son cerveau.

La nuit commençait à tomber. Dans sa mansarde peu à peu se levèrent les fantômes de tous les êtres qu'elle avait aimés et qui l'aimaient. C'étaient sa mère, la douce Marie, Amélie et Claudine ; c'étaient Maxime et Albert ; c'était la grande et noble figure de la femme qui l'avait

élevée. Et tous s'agenouillaient autour de son lit et pleuraient. Tout à coup apparut, venant à elle, la mort aux orbites sans yeux, au front mat, aux narines béantes, au terrifiant rictus.

Madeleine eut peur. Ses lèvres sèches et ses joues pâles se collaient sur ses dents. Ses cheveux mouillés par la sueur s'attachaient à ses tempes. Et les yeux dilatés par l'effroi, elle s'écria :

« Non, non, je ne veux pas mourir. Oh ! pas encore ! »

Mais la mort avançait toujours et de son doigt de squelette lui toucha le front.

« Pourtant je suis bien éveillée, ce n'est pas un rêve.... c'est le délire.... c'est l'agonie peut-être.... mais non, je puis marcher ; je veux vivre. »

La fièvre lui prêta des forces. Elle se leva, s'habilla et sortit.

Elle demeurait tout en haut des Batignolles.

Elle marchait lentement, et de temps à autre elle s'appuyait aux murailles pour ne pas tomber ; mais elle était plus calme. L'air lui faisait du bien.

« J'aime mieux mourir dans la rue, au milieu du monde et du bruit, que seule là-haut, dans cette sombre et triste cellule. »

Elle descendit la rue d'Amsterdam, puis la rue Tronchet, et se trouva sur la place de la Madeleine.

Il était neuf heures du soir.

Il faisait beau. Les promeneurs affluaient sur le boulevard. Le mouvement rapide des voitures, l'éclat des lumières, et tous ces gens qui volaient au plaisir, et ces bijoux et ces riches étoffes qui resplendissaient aux vitrines, tout ce bruit, tout ce luxe, toute cette agitation, c'était la vie, le bonheur.

Elle n'eût eu qu'à vouloir pour obtenir, elle aussi, les plaisirs, la richesse et la gloire que donne la beauté.

Lui fallut-il un grand courage, une grande vertu pour résister? Non, car elle avait le cœur si haut placé, et l'âme si pure qu'elle ne fut pas même tentée.

Elle marchait toujours. Cependant la fatigue la gagnait peu à peu. La tête lui faisait mal. Elle ressentait de violentes douleurs au creux de l'estomac.

Elle frissonnait, et par instant tout son corps était comme embrasé par des bouffées de chaleur qui faisaient monter à son visage une sueur glacée.

Elle venait de franchir la place Vendôme et se trouvait alors rue de Castiglione.

Sous une arcade, elle vit une pauvre femme accroupie qui tenait un enfant et qui sans doute sollicitait la pitié des promeneurs; mais ils passaient indifférents devant cette misère.

Madeleine, par une sympathie d'infortune, éprouva pour cette inconnue une profonde commisération.

« Moi, du moins, se dit-elle, je souffre seule; mais cette mère qui souffre aussi pour son enfant.... »

Oubliant un instant ses propres douleurs, elle se pencha vers la malheureuse, qui tantôt chantait à demi voix, tantôt laissait échapper des mots sans suite.

Elle berçait son enfant, bien qu'il fût immobile et parût endormi.

« Dors, dors, mon petit ange, disait-elle. Cette méchante femme m'a séparée de toi. Oh ! mais à présent je ne te quitterai plus. Tes pauvres petites mains sont si froides et tes joues si pâles ! Comme il me tarde que tu t'éveilles pour te voir sourire, Louissette, ma Louissette, sourire à ta mère; elle t'aime tant que pour toi.... Oh !

jamais ne parlons de cette horreur, mon enfant; je n'y veux plus penser.

— Mais, dit Madeleine en se penchant vers elle, vous avez froid et votre enfant aussi, pourquoi ne rentrez-vous pas ? »

La mendiante releva vivement la tête, et dans ses yeux caves, égarés, dans ce visage flétri, Madeleine crut reconnaître Geneviève.

Mais non, ce n'était pas possible.

« Pourquoi ? répondit l'infortunée ; parce que je n'ai pas d'asile. Nous sommes bien là. Mon enfant n'a pas froid, je lui ai mis mon châle et je le réchauffe dans mes bras. Ce n'est pas la première fois. Il y a longtemps déjà. Un jour il pleuvait. Oh ! je me souviens très-bien. Quoi donc ? que voulais-je dire ?... des choses horribles.... Et un jour ils ont dit que la petite était morte. Mais ce n'était pas vrai, pauvre mignonne ! Alors moi je suis sortie, je l'ai prise et me voilà !

— N'êtes-vous pas Geneviève Gendoux ? demanda Madeleine.

— Chut ! pas ce nom ! Oh ! si le père Gendoux savait, il nous tuerait toutes les deux, Louissette et moi. Je ne m'appelle plus Geneviève ; ils m'ont donné un autre nom, là-bas, je m'appelle.... attendez donc....

— C'est affreux ! pensa Madeleine. Elle a perdu la raison. Que faire pour elle ? Comment la secourir ? »

Elle-même se soutenait à peine. Elle s'appuya contre le pilastre de l'arcade. Ses yeux animés par la fièvre paraissaient inspirés, et de sa belle voix de contralto, émue et vibrante, elle chanta, en les improvisant, quelques stances pleines de chaleur et de pitié pour implorer les secours des passants. C'était le gémissement d'un cœur

navré; c'était aussi le cri ardent de la charité et de la justice. L'âme ulcérée par sa propre infortune, avec quelle poignante éloquence ne dit-elle pas le malheur de cette mère devenue folle de désespoir; avec quelles paroles trempées de larmes elle montra cet enfant assailli par la douleur dès sa naissance, cet enfant souffrant du froid et de la faim, et dont le visage livide semblait envahi déjà par les glaces de la mort! Tout ce qui lui restait de vie, elle l'exhala dans cette invocation suprême, dans ce court poème, le poème de la misère, le poème de la faim.

Les passants, surpris de l'émotion de cette voix et de la distinction de ces accents, s'arrêtaient pour écouter et jetaient leur aumône sur les genoux de Geneviève. Il s'était formé autour d'elle un rassemblement.

Cependant peu à peu la voix de Madeleine s'affaiblissait; ses forces l'abandonnaient.

Tout à coup un jeune homme fendit cette foule, arriva jusqu'à celle qui chantait et prononça son nom.

Madeleine jeta un cri, s'affaissa sur elle-même. Elle avait reconnu Albert.

Albert rentrait à son hôtel, rue de la Paix, la pensée remplie d'elle, car depuis trois jours il la cherchait. Il avait été frappé de cette voix et s'était approché. Peut-être aussi l'instinct du cœur, qui chez certaines natures impressionnables est comme une seconde vue, l'avait-il guidé.

Il fit transporter Madeleine dans son hôtel.

Quand Madeleine reprit ses sens :

« Où est Geneviève? dit-elle.

— Qui cela? demanda Albert.

— Cette mendiante qui était accroupie à côté de moi.

Vite! oh vite! allez la chercher. »

Quelques instants après, Geneviève entra tenant toujours son enfant serré contre son sein.

Dès qu'elle vit du feu, elle se dirigea de ce côté et s'assit à terre pour réchauffer sa fille. Madeleine écarta le châle qui l'enveloppait et recula d'effroi.

C'était le cadavre d'un enfant mort depuis plusieurs jours.

Mais la pauvre folle s'obstinait à dire que sa fille vivait.

Albert la conduisit dans une chambre voisine et envoya chercher un médecin.

Madeleine n'avait besoin que d'un grand repos d'esprit et d'un régime réparateur.

Le médecin, après avoir questionné Geneviève, déclara que des souffrances antérieures et la mort de son enfant avaient dû causer le dérangement de son esprit. Mais avec des soins cet égarement pouvait n'être que passager.

Dès le lendemain, Albert la conduisit dans une maison de santé.

Puis il revint s'établir au chevet de Madeleine. Ils ne parlaient pas, mais que de choses ils se disaient en se taisant !

Comment Madeleine eût-elle pu avouer le trouble nouveau, indéfinissable qui venait de l'envahir ?

Pour la première fois elle comprenait l'amour, pour la première fois elle aimait véritablement.

Le sentiment exalté que lui avait inspiré Maxime, ne ressemblait en rien à l'émotion à la fois douce et profonde qu'elle éprouvait en présence d'Albert.

Elle avait aimé Maxime avec son imagination de poète, elle aimait Albert avec son cœur de femme.

Les galanteries de Maxime, ses qualités brillantes, sa nature chevaleresque avaient fait naître en elle un de ces amours de tête si fréquents chez les jeunes filles. La tendresse noble et sérieuse d'Albert, son intelligence et son caractère élevés, sa chaleur d'âme rayonnante, lui faisaient éprouver une ivresse sereine et ces élans de cœur qui sont les symptômes du véritable amour.

Son affection pour Maxime avait toujours été mêlée d'inquiétude et de chagrin. Son amour pour Albert, c'était le repos, la confiance absolue. Il lui semblait maintenant qu'aucun malheur ne pouvait l'atteindre, et que sa vie ne serait jamais assez longue pour aimer comme il le méritait, cet homme si bon, tendre jusqu'à la passion, dévoué jusqu'à l'héroïsme.

Dès lors plus rien ne les séparerait jamais.

« Mon amie adorée, lui dit Albert, vous m'aimez donc ?

— Oh ! de toute mon âme !

— Et vous consentirez à m'épouser ? »

Madeleine posa sa main dans celle du jeune homme et ses larmes lui répondirent.

« Écoutez-moi, Albert. Je suis pauvre, mais je sais bien que pour vous la pauvreté n'est ni une tache ni un obstacle ; cependant en m'épousant vous épousez un peu ma famille. Je ne puis donc consentir avant que vous la connaissiez. Elle appartient, vous le savez, à la classe laborieuse ; mon père n'a pas toujours eu une existence honorable ; ma mère est aveugle, et son esprit est aussi peu cultivé que son cœur est bon.

— Comment pouvez-vous croire, Madeleine, qu'avec mon indépendance d'esprit, je puisse un instant m'arrêter à de telles considérations !

— Je le sais bien. Mais les préjugés sont si vivaces ! Souvent nous nous y soumettons alors même que notre raison les répudie. Je vous en prie, consentez à venir vous marier dans l'Ardèche. »

Albert consentit.

Il fut donc convenu que Madeleine partirait d'abord, par respect pour les convenances, et qu'Albert irait immédiatement la rejoindre.

Elle écrivit un mot à Maxime pour lui annoncer qu'elle était sauvée, mais elle ne dit pas encore de quelle manière.

XLIII

L'Ardèche, dans sa partie montagneuse, est l'un des pays les plus pauvres de France. L'habitant de ces contrées n'est point actif et intelligent comme le montagnard jurassien, qui sait compenser par les produits de l'industrie sédentaire l'infertilité du sol.

Le village de Saint-Val, habité par Amélie et sa famille, qui était venue la rejoindre pour achever la guérison de Marie, ce village est situé dans la zone tempérée des Cévennes et ressemble à tous les pauvres villages de France.

Vu de loin, il apparaît comme un vaste cimetière. Ces

toits grisâtres groupés autour d'un clocher font l'effet de tombeaux qu'on saurait habités par des vivants.

Et si l'on entre dans ce village, quel aspect douloureux ! Que de misères on devine derrière ces murs en pisé, ou en pierre gélide, sans alignement, sans aplomb, criblés de trous et de crevasses, sous ces toits de chaume où croissent en sécurité les saxifrages et les joubarbes et que menacent à toute heure la trombe et l'incendie !

Devant chacune de ces cahutes, des monceaux de détritus en fermentation montent jusqu'aux fenêtres, si l'on peut donner ce nom à d'étroites percées, aux châssis vermoulus, aux verres encrassés qui ne laissent pénétrer l'air et la lumière que lorsqu'on les brise.

Mais qu'est-ce que cette misère extérieure à côté de la laideur physique et morale qu'on remarque en général chez les hommes qui habitent ces immondes cabanes ? Quelle vulgarité dans les traits ! quelle rudesse de mouvements et de langage ! Leurs grossiers éclats de rire affligent plus encore que l'hébétément ordinaire de leurs visages ; et puis que d'astuce, que d'égoïsme se cachent sous leurs regards ternes et leur fausse bonhomie !

Ah ! sans doute il est navrant de constater une telle dégradation du type humain. Mais ce qui est plus douloureux encore, c'est la condition de la femme dans les campagnes. Dès trente ans, il ne reste chez ces malheureuses créatures aucune trace de jeunesse.

A trente ans, elles sont flétries ; elles n'ont plus de sexe ; elles ne se distinguent des hommes que par l'absence de la barbe et la forme des haillons. Comme eux, ce sont des bêtes de somme qui portent des fardeaux,

piochent la terre, exposées tout le long du jour aux intempéries. Est-il étonnant que, soumises à ce travail contre nature, elles perdent leurs formes féminines, que leurs bras amaigris se musclent, que leurs épaules s'élargissent, que leur démarche devienne lourde et traînante !

« Dans les villes, dit Michelet, si l'ouvrière meurt de faim, dans les campagnes elle meurt par excès de travail. »

Cependant la misère des villes est plus affreuse, dit-on, que celle des campagnes. Sans doute, car l'ouvrier y est plus isolé, plus oublié. Il souffre d'autant plus que ses besoins de luxe sont plus développés. Puis la corruption plus générale y multiplie les causes de pauvreté.

La misérable cahute qu'habitaient Marie, sa mère et Grangoire, n'était guère plus spacieuse que leur mansarde de la rue Terraille. Elle ressemblait à une étable. On y marchait sur la terre nue. Le mobilier ne se composait que d'une mauvaise table vermoulue sur laquelle était en permanence un morceau de pain noir; de quelques chaises disloquées et d'un banc en forme de tréteau où s'asseyaient les commères qui venaient visiter le malade et la pauvre aveugle.

Malgré le coup assez grave qu'il avait reçu à la tempe, Grangoire était venu à Saint-Val; il n'avait apporté que de faibles épargnes. Marie, pour alléger les charges de sa sœur Amélie, malgré sa santé débile, allait travailler aux champs comme journalière, ou bien lavait la lessive, cousait un peu, et repassait les bonnets des demoiselles de Saint-Val.

Mais on était à la fin de mars. Le travail de la vigne pressait. Comme il était un peu mieux rétribué, la cou-

rageuse fille, ne consultant que son dévouement, se rendait chaque jour à ce rude labeur qui fait perler la sueur au front des plus forts. Quelle misère comparable à celle de cette femme débile, que ses forces trahissaient à chaque coup de pioche, qui, à chacun de ses efforts, sentait la vie s'amoindrir !

Grangoire se rétablissait lentement. Il lui eût fallu les soins d'un médecin ; mais à la campagne, loin des bourgs, le médecin coûte trop cher.

Le bruit avait couru à Lyon, parmi les connaissances des Borel, que Madeleine était morte.

Grangoire en avait apporté à Saint-Val la triste nouvelle.

On ne savait rien de Claudine.

« Ah ! disait la pauvre mère Bordier, ma vie finira comme elle a commencé, dans le malheur. »

Elle avait la résignation des désespérés. L'habitude de souffrir rend insensible ; le cœur se bronze à la longue contre ces coups répétés du sort.

C'était par une belle matinée de mars. La nature était si fraîche, si riante, l'air si limpide, que le pauvre village tout doré des splendeurs du soleil, paraissait moins sordide, moins désolé. Les toits de chaume baignés de lumière, semblaient étaler avec coquetterie leurs jardins de mousses et de giroflées.

Dans le ruisseau moins fangeux, les volatiles de basse-cour picoraient allègrement. Les enfants barbouillés avaient des regards vifs, des lèvres vermeilles ; un rayon de vie perçait la malpropreté de leur visage. Répercutés dans un air pur, leurs cris, leurs éclats de gaieté réjouissaient. Les vaches blondes dans l'herbe verte leur répondaient par de longs mugissements.

Le visage des femmes semblait plus doux et comme rajeuni. Le laboureur, qui poussait ses bœufs avec l'aiguillon, chantait. Ses traits détendus, son regard levé vers le ciel lui rendaient enfin la physionomie d'un homme.

Quel grand artiste que le soleil pour parer ainsi toutes ces misères !

Les fenêtres de l'école étaient ouvertes. C'était l'heure de la récréation. La bonne Amélie se mêlait aux jeux des enfants. Les petites filles, quoique couvertes de haillons, avaient la figure et les mains propres.

L'école d'Amélie était une école modèle. On voyait qu'une sage direction, unie à l'amour de l'enfance, avait opéré des prodiges, en répandant un rayon d'intelligence sur ces visages primitivement inexpressifs et mornes.

La mère Bordier, assise sur le seuil de l'école, tricotait, et à côté d'elle Grangoire, pâle et triste, le front bandé, regardait jouer les enfants.

« Être là les bras croisés, disait-il, pendant qu'elle est aux vignes à piocher la terre !

— Tranquillisez-vous, mon pauvre Grangoire, votre tour viendra de travailler. Et puis Marie s'est un peu fortifiée.

— Moi je vous dis que ce travail la tue. »

En cet instant le facteur parut et remit une lettre à Amélie.

En reconnaissant l'écriture, elle pâlit, courut à sa mère, et l'étreignit avec force.

« Madeleine ! s'écria-t-elle, Madeleine n'est pas morte, c'est elle qui nous écrit. »

La mère Bordier laissa tomber ses bras le long de son

corps, et dans son émotion, elle ne put que répéter les mots d'Amélie :

« Madeleine n'est pas morte, c'est elle qui nous écrit. »

Madeleine annonçait sa visite. Peut-être arriverait-elle le jour même.

Une heure après, le bruit d'une voiture se fit entendre dans le chemin pierreux.

« Ah ! c'est elle, fit Amélie. »

Par un mouvement instinctif, l'aveugle se leva comme si elle pouvait voir.

C'était Madeleine, en effet, Madeleine radieuse, embellie par le bonheur. Elle s'élança, courut à sa mère, qui, toute tremblante de joie, était retombée sur le banc.

Madeleine s'agenouilla devant elle, l'entoura de ses bras, car elle avait toujours eu pour sa mère une tendre et pieuse vénération.

En dehors de tout lien naturel, cette femme du peuple, chez laquelle l'extrême souffrance n'avait altéré ni la probité ni le dévouement, et qui subissait avec tant de résignation sa douloureuse destinée, lui paraissait héroïque.

Elle levait au ciel ses yeux sans regards. C'était la première fois que la joie faisait couler des larmes de ces paupières que la douleur avait taries. »

Quel tableau que ces deux femmes qui s'enlaçaient ! Quel contraste !

L'une vieille, infirme, ployée sous le poids d'une trop longue infortune ; l'autre resplendissante de toutes les fraîcheurs, de toutes les grâces de la jeunesse, de tous les rayons de la pensée et de l'espoir !

L'une semblait personnifier la prolétaire du passé, esclave de la misère et des préjugés qui la condamnaient à la passivité, à la douleur; l'autre, la prolétaire de l'avenir, intelligente et forte, se révoltant contre les entraves qui s'opposent à l'éclosion de son âme, à l'accomplissement de sa réelle destinée.

Cependant Amélie avait envoyé chercher sa sœur.

Pour arriver plus vite, Marie courut un peu. L'excès du travail, la fatigue, l'émotion achevèrent d'épuiser ses forces. Elle tomba presque mourante dans les bras de Madeleine.

Le lendemain, la venue d'Albert mit le comble à la joie. C'était le bonheur, c'était la richesse pour toute cette famille depuis si longtemps éprouvée.

XLIV

Ce fut encore Fossette qui reçut la seconde lettre de Madeleine adressée à Maxime.

Elle éprouva une véritable joie en apprenant que Madeleine ne souffrait plus.

Elle avait relu bien des fois la première lettre, et son instinct de femme lui avait fait deviner que Madeleine aimait Maxime. Elle se rappelait aussi l'émotion si vive

de Maxime à la fausse nouvelle de la mort de Madeleine, et sa douleur pendant la cérémonie funèbre.

Elle pensait donc que l'amour de Madeleine était jusqu'à un certain point partagé.

« Sans doute, elle se disait bien : je ne suis pas un obstacle sérieux à leur amour. Je ne suis pour Maxime qu'un objet de luxe qu'on admire un jour, une semaine, un mois, et qu'ensuite on met de côté sans scrupule, sans pitié. Mais Madeleine peut croire que je l'aime, moi, et par délicatesse ou par fierté, renoncer à cette union. »

Sur ces entrefaites, une nouvelle lettre de Maxime lui annonça que l'hôtel et le mobilier allaient être saisis.

« Maintenant, pensait-elle, pourquoi tiendrais-je à la vie ! N'ai-je pas connu tout ce qu'elle a de bon, d'enivrant : l'amour, le luxe, et toutes les jouissances de vanité qu'il donne ? Est-il un de mes désirs, le plus extravagant, qui n'ait été satisfait ? Pourquoi donc vivrais-je, à présent ? Pour me voir vieillir, pour constater chaque jour devant mon miroir que mes paupières et mes fossettes se rident, ou que mes cheveux blanchissent ; et puis, pour retomber dans l'affreuse misère. Pourrais-je aujourd'hui porter une robe d'indienne et un chapeau de sept francs ! Ou bien me faudra-t-il passer d'amant en amant, de honte en honte, jusqu'à ce qu'enfin, enlaidie et mise au rebut, je mendie la pitié du passant ? Oh ! non ! non ! jamais cet avilissement, jamais ! Et pourtant, sur cette pente, le dénouement est fatal. Enfin, quoi que je fasse, je ne puis aimer que *lui*. Et il est parti ! D'ailleurs, la vie avec lui m'eût été impossible. J'aurais eu trop à souffrir. Il vaut donc mieux mourir maintenant, mourir encore belle, mourir aimée, mourir au milieu de mes fleurs. »

Elle renvoya à Maxime, par délicatesse, ses bijoux les plus précieux; elle congédia les domestiques et ne garda que le concierge.

Elle fit acheter une grande quantité de fleurs printanières les plus odorantes, puis elle apporta de la serre tous les arbustes fleuris, entre autres ses beaux *datara arborea*, au parfum si enivrant, et les disposa dans sa chambre en gradins pour mieux les voir.

Elle joncha son lit de violettes.

Par un reste de coquetterie, elle s'habilla comme pour une fête, tout en blanc, et laissa tomber sur ses épaules et son cou ses beaux cheveux châains, naturellement bouclés. Elle voulait être belle, même après sa mort, aussi belle que ses fleurs.

Elle écrivit plusieurs lettres : une à Maxime pour le remercier de l'avoir aimée avec respect; une autre à M. de Barnolf, ne contenant que ces mots :

« Je n'ai jamais aimé que vous; je meurs en vous aimant. A vous, Léopold, la dernière pensée de votre Fossette! »

Enfin une dernière à Robiquet.

A cette lettre elle joignait quelques bijoux sans valeur pour sa femme. Elle lui demandait de penser à elle quelquefois, et, s'il avait une fille, de l'appeler Fossette.

Ayant achevé ces préparatifs, fermé les issues, tiré les rideaux et les portières, elle s'étendit sur son lit au milieu des fleurs.

« Belles petites fleurs, dit-elle en souriant tristement, ingrates violettes, vous que j'ai tant aimées, vous allez me donner la mort. »

Elle en prit plein ses mains, elle en aspira le parfum avec une ardente volupté.

« Ah ! faites-moi mourir vite, car j'ai peur de souffrir. »

Elle eût voulu s'endormir, mais elle ne le pouvait pas. La pensée de la mort lui causait une excitation cérébrale qui la tenait éveillée.

Cependant elle commençait à éprouver comme une lourdeur de tête et des étouffements. Une sorte de torpeur l'envahissait peu à peu.

Elle sentit enfin le besoin de dormir, et crut qu'elle allait mourir.

Elle resta assez longtemps plongée dans un sommeil lourd et pénible. Mais elle fut réveillée en sursaut par un bruit de marteau qui partait du salon voisin, et par une voix connue qui chantait tout doucement d'abord, en s'élevant peu à peu :

Pour tant d'amour ne soyez pas ingrate !

« Ah ! sans doute c'est un rêve, une hallucination, se dit Fossette, le cerveau appesanti par cette atmosphère chargée de parfums. C'est peut-être le délire qui commence. »

Elle éprouvait maintenant une grande douleur de tête et comme un engourdissement dans tous les membres.

Quand la voix cessait de chanter, le marteau frappait.

Tout à coup une angoisse horrible la saisit.

« Oh ! s'écria-t-elle en ouvrant les yeux et en faisant un effort pour se soulever, est-ce que l'on me cloue dans mon cercueil ? »

Mais non, ses mouvements étaient libres, et elle sentait toujours les fleurs sous ses doigts. Toutefois l'obscurité était complète. Elle ne put rien distinguer.

Le bruit s'était arrêté.

Mais, un instant après la voix reprit :

Pour tant d'amour....

« C'est trop fort, dit-elle, il faut que je sache qui est là. »

Elle fit un mouvement pour se lever, et puis elle se recoucha.

« Si c'était Robiquet !... Mais à quoi bon ! puisque je suis décidée à mourir. »

Au même instant on frappa discrètement à la porte.

Elle ne répondit pas.

On frappa plus fort.

Elle résista à la tentation de la curiosité et garda le silence.

Alors la porte s'ouvrit.

Elle n'avait pas fermé sa porte à clef, bien persuadée qu'on la trouverait morte le lendemain.

Un rayon de soleil fit irruption dans sa chambre.

« Qui est là ? demanda-t-elle. »

— L'ouvrier tapissier demandé hier pour raccommoder le fauteuil de madame. »

Elle jeta un cri :

« Robiquet ! »

Dans l'entrebâillement de la porte, elle avait reconnu son ami.

« Oh ! pardonnez-moi, mademoiselle Fossette, pardonnez-moi, supplia-t-il, il y a si longtemps que je désirais vous revoir ; mais je n'osais pas. Enfin, j'ai trouvé ce moyen.... »

— Entrez, mon ami. Mais dans quel moment venez-vous ? »

Robiquet, dès ses premiers pas dans la chambre, fut comme asphyxié par l'atmosphère épaisse et odorante qu'il respirait.

« Ah ! mademoiselle Fossette, vos fleurs, toujours vos fleurs ; je vous l'ai dit bien souvent, elles vous joueront un mauvais tour. »

Et, sans attendre les ordres de Fossette, il se précipita vers la croisée et l'ouvrit toute grande.

En retrouvant Robiquet, en revoyant la lumière, en respirant l'air frais du matin, Fossette se sentit reprise du désir de vivre.

« Merci, » dit-elle en tendant la main à Robiquet.

Tout tremblant, il s'agenouilla et prit cette main dans les siennes.

« Mais dites-moi, mon ami, comment êtes-vous à Paris ? Je vous croyais au fond de la Creuse. Comment m'avez-vous retrouvée ? Et votre femme ?

— Ma femme ! Je n'ai jamais été marié.

— Vous m'avez donc trompé ?

— Pour vous décider à accepter la brillante position qu'on vous offrait.

— Comment saviez-vous ?

— Un de vos amis, qui se disait votre père, me l'avait écrit.

— Mon père, dit Fossette, qui resta un moment pensive. Ah ! sans doute, c'était une ruse de Maxime ou de Renardet, pour vous éloigner, mon pauvre ami. Alors, l'histoire de la cousine Jacqueline était un conte ?

— Oui, je comprenais que vous ne pouviez pas être ma femme, et je vous savais bonne au point de refuser un avenir pour ne pas me chagriner. Cependant, après vous avoir écrit cela, j'étais bien malheureux, si mal-

heureux, que je n'ai pu y tenir et que je suis revenu à Paris. Comme je vous ai cherchée ! J'allais tous les jours aux Champs-Élysées. C'est là que je vous ai vue dans une calèche magnifique traînée par quatre chevaux. Vous étiez si belle ! mais vous ne paraissiez pas heureuse. Vous étiez même très-pâle ce jour-là, et je me suis dit : Est-ce que ce mauvais sujet lui causerait du chagrin ? Oh ! si c'était vrai, moi, Robiquet, je lui ferais passer un vilain quart d'heure. Alors j'ai pris la résolution de m'établir tout près de vous et de veiller sur vous. Ah ! je suis encore bien heureux, allez ! Tous les jours je vous vois passer dans votre belle voiture, et quelquefois, le soir, quand vous allez au bal, si bien parée, je vous admire du fond de la boutique, et mon cœur bat bien fort ; mais je me dis : Du moins elle a tout ce qui fait le bonheur. Elle ne souffre plus du froid ; ses petites menottes sont dans un bon manchon, et ses petits pieds aussi sont dans la fourrure. Elle mange, au lieu de ces mauvais cornichons qui lui creusaient l'estomac, tout ce qu'il y a de meilleur au monde. Elle a les plus belles fleurs de tous les pays. Elle est aimée, elle est riche comme une reine. Que puis-je désirer de plus ? Eh bien ! je ne sais ; mais je voyais sur votre figure que vous n'étiez pas gaie comme autrefois. Voilà ce qui me tourmentait ; voilà pourquoi, depuis deux mois, je me suis dit : Il faut que je lui parle, il faut que je la voie. Mais j'avais peur de vous ennuyer. Oh ! rassurez-moi. Dites-moi que vous me pardonnez d'être venu, et de vous raconter tout cela qui peut-être ne vous intéresse pas.

— Vous ne voyez donc pas que j'en ai des larmes plein les yeux, mon bon Robiquet. Mais où demeurez-vous ? que faites-vous ? vous êtes donc tapissier à présent ?

— Peut-être ne savez-vous pas que les chapeliers se sont mis en grève. Je suis entré chez un tapissier de la rue Saint-Lazare pour me rapprocher de vous. Oh ! je suis rusé, allez ? Afin d'avoir tous les jours de vos nouvelles, j'ai travaillé gratis pour votre concierge. C'est lui qui m'a appris ce matin que vous aviez renvoyé tous vos domestiques. Alors, j'ai eu une pensée, la meilleure de ma vie ; je suis venu me proposer.

— Pour être mon domestique ?...

— Oui, mademoiselle Fossette, comme autrefois. Oh ! je vous servirai bien ; et j'aurai soin de vous, et jamais personne ne saura que j'ai osé vous aimer.

— Taisez-vous, Robiquet, taisez-vous, mon ami ! s'écria Fossette que les larmes cette fois suffoquaient.

— Vous refusez mes services ?

— Oui, comme domestique ; mais non pas comme ami.

— Ah ! mademoiselle Fossette, vous me permettez de vous aimer encore.

— Oui, mon ami, puisque je consens à être votre femme. »

Robiquet devint si pâle que Fossette en fut effrayée.

« Ma femme ! Oh ! ne vous moquez pas, mademoiselle Fossette, d'un pauvre garçon qui vous aime.

— Je vous assure, Gustave, que je ne plaisante pas. »

Robiquet ne put répondre. La joie l'étouffait.

« Mon ami, ne croyez pas que je vous fasse un bien grand sacrifice. Quand vous êtes entré, j'étais résolue à mourir. Et si je ne suis pas morte, je m'en aperçois maintenant, c'est que j'avais oublié de calfeutrer la cheminée. J'ai été riche pendant trois mois ; mais je me trouve aujourd'hui tout aussi pauvre que lorsque vous m'avez

connue; car cet hôtel doit être saisi demain. N'est-ce pas moi qui suis heureuse de trouver un brave garçon qui veuille bien encore m'épouser ! »

Elle plaça sa petite main dans celle de Robiquet.

« Embrassez-la donc cette main, car elle est à vous. »

XLV

Le 15 avril 1864, le petit village de Saint-Val était en fête. On y célébrait en même temps deux mariages, celui de Grangoire et de Marie, convenablement dotée par Albert, et celui d'Albert et de Madeleine.

M. Borel, toujours bon et affectueux, même dans l'infortune, avait voulu servir de père à Madeleine. Car, après beaucoup de recherches, on avait appris que le père Bordier était mort des suites de l'ivresse.

Laure et Béatrix refusèrent d'assister au mariage. Elles se trouvaient profondément humiliées du revirement de fortune qui les plaçait dans une position inférieure à celle de cette pauvre fille qu'elles avaient si durement critiquée.

Quant à Maxime, il venait d'être nommé agent plénipotentiaire à Smyrne. M. Borel avait composé avec les créanciers de son fils et menacé Pinsard de le poursuivre comme usurier. Mme de Courcy, craignant les révélations

d'un procès, avait consenti à la restitution pure et simple de l'argent prêté; en outre, elle reprenait l'hôtel de la rue Blanche pour le prix de vente.

Avant de partir pour l'Asie-Mineure, Maxime fit une visite aux nouveaux époux.

A la vue de Madeleine, encore embellie par l'amour heureux, il éprouva une vive émotion; mais cette émotion passa, car c'était une de ces natures expansives, aux sympathies faciles, et incapables de jalousie ni de haine.

Il aimait Madeleine, il la vénérât surtout. Mais dès qu'elle en aimait un autre, son amour tombait, pour ne laisser de place qu'à l'amitié. Le moment où cette révolution s'opéra, fut douloureux sans doute, mais de courte durée. Et il se réjouit sincèrement d'une union qui lui paraissait devoir assurer le bonheur de Madeleine.

Quelques jours après, Mme de Courcy épousait Lionel de Lomas, et le mariage se célébrait sans faste et sans bruit.

A la suite de la crise cotonnière, M. Daubré, le filateur, se trouvait dans une situation analogue à celle de M. Borel.

Les grandes dépenses de Mme Daubré, jointes aux pertes occasionnées par un chômage prolongé, obligèrent M. Daubré à vendre ses deux usines.

Albert, pour venir au secours de son beau-frère, acheta la filature du quartier Saint-Sauveur.

Comme Lucrèce désirait vivre désormais dans la retraite, Lionel acheta à bas prix l'usine située en dehors de la ville. C'était un placement d'argent fort avantageux;

car la crise ne pouvait plus durer longtemps. En outre, l'habitation attenante à la manufacture, ensevelie dans de hauts arbres, parut à Mme de Lomas une délicieuse retraite.

Peut-être aussi cachait-elle l'espoir, en se rapprochant d'Albert, ou de regagner son cœur ou de se venger.

Lionel, incapable de comprendre la vertu pour la vertu, attribuait maintenant la résistance de Madeleine à un calcul : elle voulait se marier ; mais ayant atteint ce but, elle se montrerait peut être moins rebelle à ses hommages.

Pour la première fois il aimait avec passion. Sa pensée en était obsédée ; toutefois il y avait dans ce souvenir plus de haine encore que d'amour.

Depuis longtemps il avait oublié Geneviève.

Madeleine avait écrit à Gendoux la triste situation de sa fille.

La pauvre Thérèse, en lisant la lettre, n'avait pu résister à ce dernier coup. Affaiblie par une longue maladie et de longs chagrins, elle était morte presque subitement.

Lorsque Gendoux sortit de prison, le cœur enfiéllé par tant de souffrances, il partit pour Paris et se rendit à la maison de santé où Albert avait conduit Geneviève. Elle commençait à recouvrer quelque lucidité. Elle reconnut son père et s'agenouilla devant lui pour lui demander pardon.

Gendoux la releva.

« Je te pardonne, ma fille, mais à la condition que tu répondras à mes questions. »

Et il lui demanda le récit de tout ce qui lui était arrivé depuis son départ de Lille.

Geneviève raconta sa douloureuse histoire. Mais à

chaque instant elle s'interrompait. Le regard de Gendoux lui faisait peur.

« Oh ! mon père, s'écriait-elle toute tremblante, promettez-moi que vous ne me tuerez pas ? »

— Oui, mon enfant, continue. Il faut que je sache tout, afin d'être juste dans le châtement. »

Et Geneviève acheva son récit.

Quand elle parla de son enfant et de son désespoir de mère, sa folie sembla reparaitre un instant, ses yeux reprirent une fixité inquiétante.

Gendoux pleurait. Était-ce de pitié, de honte ou de colère ?

Lorsqu'il voulut partir :

« Oh ! mon père, emmenez-moi, supplia Geneviève, car mon enfant n'est pas mort, j'en suis sûre ; emmenez-moi. »

Gendoux la repoussa rudement ; mais, au moment de franchir le seuil de la porte, il revint sur ses pas, ouvrit ses bras et serra Geneviève sur son cœur.

« Pauvre, pauvre enfant ! dit-il. Oui, je te pardonne, car tu n'es pas coupable. »

Et il sortit.

La fête des ouvriers de Lille tombe le lendemain de la Saint-Nicolas d'été, c'est-à-dire le 9 mai. Elle s'appelle le Broguelet¹. Ce n'était d'abord que la fête des dentellières ; mais elle fut adoptée depuis par les fileurs, les filtiers, les tisseurs, et enfin par tous les ouvriers de la ville.

1. De l'espagnol *broguelette*, petit bouclier, appui, par extension carreau de dentellière.

L'ouvrier lillois a érigé l'insouciance en système. Ce jour-là, s'il reste quelques épargnes dans la maison, on ne manque pas de les boire. C'est comme le carnaval des Parisiens.

Autrefois, pour préluder à la fête, les plus jolies ouvrières offraient des bouquets et des compliments aux patrons qui répondaient par des gratifications. La plupart des patrons assistaient au bal. Les ouvriers ornaient de fleurs les fabriques. Malheureusement ces gracieux usages qui entretenaient l'harmonie entre les patrons et les ouvriers, et poétisaient le travail, ont à peu près disparu.

La fête ne dure pas moins de trois jours et s'étend jusqu'aux environs de la ville.

Par conséquent la filature de M. de Lomas chômait. Les ouvriers étaient en liesse.

Lucrèce, qui depuis quelques années rêvait idylle, avait voulu à cette occasion célébrer son arrivée dans le pays. Elle donnait donc aux ouvriers de la manufacture un festin, un bal et un feu d'artifice.

Ainsi que les anciennes châtelaines vis-à-vis de leurs vassaux, elle était venue saluer son peuple, puis était rentrée dans le parc avec Lionel.

C'était une voluptueuse soirée de mai, pleine à la fois d'harmonies et de violents contrastes. Les demi-teintes rougeâtres du crépuscule s'effaçaient. On apercevait au loin les reflets des becs de gaz et des lampions. La lune, élevée sur l'horizon, tantôt voilée, tantôt claire et brillante, dessinait sous les grands arbres des ombres molles et capricieuses.

Ces brusques transitions de nuit et de clarté causaient d'indicibles tressaillements. Les caresses de l'air attiédi,

les ser
lant à
glapis
lodier
des en
étran
Lu
silenc
à se
les sé
temp
Lion
Ay
femm
affec
inté
C
les
jam
poir
*
ain
jusq
sou
D
se fe
et m
lupt
*
EL
EL
haiss

les senteurs énervantes des roses et des glycines se mêlant à l'odeur de la poudre ; les cris aigus du grillon, le glapisement de la grenouille verte, les variations mélodieuses du rossignol s'unissant aux bruits de la fête, des cris de joie, des violons, des pétards, formaient un étrange concert qui mettait tous les sens en vibration.

Lucrèce se promenait au bras de Lionel. Ils restaient silencieux. Ces époux de quinze jours n'avaient plus rien à se dire ; et, bien que marchant côte à côte, un abîme les séparait moralement. Lucrèce pensait à Albert, et de temps à autre elle frémissait en s'appuyant au bras de Lionel. C'était le souvenir d'Albert qui la faisait frémir.

Ayant connu les enivrements du véritable amour, cette femme blasée ne pouvait plus s'habituer aux douceurs affectées, aux froids hommages dont Lionel, poli par intérêt, mais simplement poli, l'entourait encore.

Ce beau soir lui rappelait les soirées de l'île de Wight, les soirées de Florence ; lui rappelait des bonheurs à jamais perdus ; lui rappelait ses jalousies et ses désespoirs.

« Il en aime une autre, se disait-elle, comme il m'a aimée, et ce nouvel amour lui a fait oublier, peut-être, jusqu'à mon existence. Oh ! je saurai bien l'en faire souvenir ! »

Dans ces pensées d'amour et de vengeance, ses yeux se fermaient à demi, son sein palpitait, sa narine ardente et mobile se soulevait comme pour aspirer quelque volupté secrète.

« Asseyons-nous là, » dit-elle tout alanguie.

Elle se laissa tomber sur un banc.

Elle méprisait son mari, par instant même elle le haïssait ; mais, accablée par les langueurs de cette belle

nuît, accablée par cette souffrance intérieure qui la dévorait comme une flamme, elle abandonna sa tête sur l'épaule de Lionel, et des larmes brûlantes roulaient sur ses joues.

M. de Lomas ne s'aperçut ni de ses larmes ni de ses frémissements; il ne devina pas ses souffrances, car il souffrait aussi; sa pensée était ailleurs.

Tout à coup derrière eux un bruit, le bruit de branches qu'on écartait, se fit entendre.

La tête d'un homme parut entre le feuillage.

Un coup de feu partit.

Lionel, mortellement blessé, s'affaissa sur lui-même sans proférer une parole.

Lucrèce se leva pleine d'effroi, fit quelques pas avec égarement, aperçut à travers le taillis le canon d'un fusil dirigé contre elle. Elle poussa un cri de terreur; mais un second coup l'atteignit en plein visage. Elle tomba en poussant un gémissement sourd.

Un homme alors sortit du fourré. Il était livide; ses genoux s'entrechoquaient; son œil était hagard, terrible. Il s'avança jusqu'à M. de Lomas, et avec un soupir d'allégement :

« Enfin, murmura-t-il, je suis vengé! »

Et il s'enfuit.

Lucrèce vivait encore. Elle essaya de soulever sa tête ensanglantée pour appeler du secours. Mais il ne sortit de ses lèvres qu'un râle étouffé.

Des cris de joie lui répondirent. En cet instant même la fête paraissait redoubler : plusieurs pétards partirent à la fois.

Par un effort désespéré, cette femme énergique, luttant contre la mort, s'agita de nouveau, comme si elle

voulait se lever et marcher. Ses forces la trahirent. Elle retomba complètement évanouie.

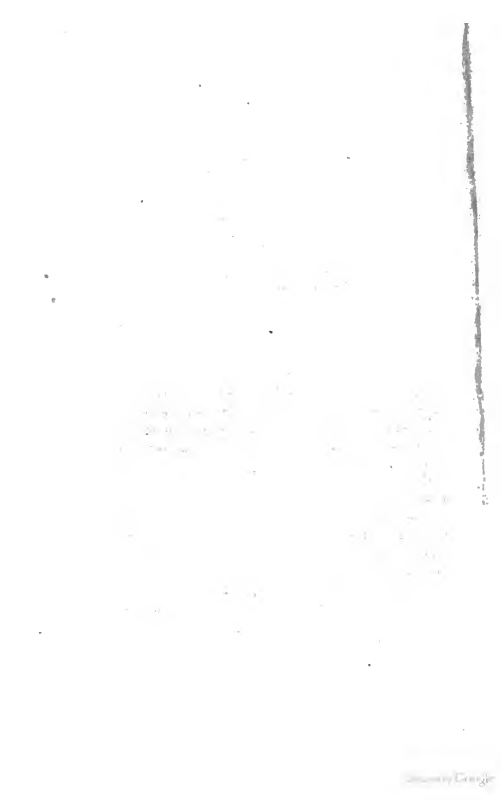
Vers le matin seulement on retrouva leurs corps roidis baignant dans le sang.

Lionel était mort. Lucrèce respirait encore. Pendant plusieurs jours sa vie fut en danger. On la sauva; mais elle fut défigurée à ce point qu'elle devint un objet d'horreur et de dégoût. N'était-ce pas, pour cette femme habituée aux hommages, et qui espérait plaire encore, le plus cruel des châtimens?

On se souvient encore à Lille de l'émotion causée par cet événement.

Cependant le meurtrier avait disparu. Était-il mort? S'était-il réfugié en Belgique? On ne put découvrir ses traces.

Personne n'avait vu Gendoux depuis sa sortie de prison.



CONCLUSION.

La ruine imminente de M. Borel hâta le retour de sa sœur, qui, suivant son itinéraire, avait visité le Brésil.

En effet, la grève durait encore à Lyon, et les ouvriers, au lieu de se rendre, menaçaient de s'organiser en société coopérative¹.

Mlle Borel rentra donc en France au commencement de septembre.

Albert et Madeleine allèrent l'attendre au Havre. Ils composaient à eux deux sa véritable famille ; car cette noble femme mettait au-dessus des liens du sang ceux du cœur et de l'intelligence.

Mlle Borel rapportait de ses voyages non-seulement de sérieuses études sur la situation des femmes dans tous

1. Tel a été en partie le résultat de la dernière grève des veloutiers de Saint-Etienne.

les pays d'Europe et d'Amérique, mais surtout une compassion profonde pour les misères morales et physiques qu'elle avait observées, et un désir immense de consacrer le reste de sa vie à leur soulagement.

Elle avait compté sur sa fortune pour commencer cette œuvre de régénération féminine. Mais sa fortune se trouvait compromise dans les entreprises de son frère. Toutefois le désastre n'était pas aussi complet qu'elle l'avait cru d'abord. Il lui restait encore deux millions.

Connaissant l'intégrité de M. Borel, elle ne demanda pas de comptes. C'était à lui d'ailleurs, à son habileté commerciale qu'elle devait sa richesse. Elle lui laissa le maniement d'une partie de ses capitaux. Avec cette somme, M. Borel comptait relever en peu de temps sa maison. Seulement Mlle Borel stipula quelques conditions auxquelles souscrivit le fabricant.

Mlle Borel avait été profondément impressionnée par le récit de l'effroyable détresse où la crise venait de plonger la population lyonnaise ; d'un autre côté, elle était doublement affligée de la dépopulation des campagnes, et de l'engorgement monstrueux des villes. Elle déplore la situation douloureuse des villageoises succombant sous un travail excessif, et des ouvrières de la ville opprimées par la concurrence masculine et dégradées par une misère corruptrice.

Elle pensait donc que le premier moyen de remédier à tous ces fléaux était de favoriser la contre-émigration des villes dans les campagnes, et, pour Lyon en particulier, de répandre davantage dans les environs de la ville les métiers de soieries. Les ateliers s'établiraient au sein même des villages. Une société de crédit pourrait s'organiser pour l'achat des métiers.

Cette combinaison unirait avantageusement l'industrie et l'agriculture. Pendant que l'homme se livrerait aux rudes labours des champs, la femme s'adonnerait à un travail plus en harmonie avec ses goûts et ses forces.

Pour former ces *canutes* campagnardes, pour remédier à l'exploitation dont les apprenties sont trop souvent l'objet ainsi qu'à la profonde démoralisation de l'ouvrière citadine, Mlle Borel voulait avant tout fonder dans le voisinage de Lyon des maisons d'apprentissage.

Elle exigea donc de son frère qu'il porterait son industrie dans les campagnes environnantes, et qu'il fonderait une école professionnelle modèle.

Il existait déjà autour de Lyon des maisons de ce genre présentant pour les familles certaines garanties. Mais dans ces maisons, dirigées par des religieuses, l'ouvrière se trouve privée d'une éducation suffisante, et séquestrée de la manière la plus rigoureuse.

Mlle Borel avait visité l'établissement de Lowel aux États-Unis. Elle y avait vu régner l'ordre le plus parfait, les mœurs les plus pures, bien que l'ouvrière y conservât une certaine liberté. Là aussi l'ouvrière réalisait, grâce aux économies de la réunion, un petit capital qui lui rendait le mariage possible.

Dans cette école professionnelle, les jeunes apprenties recevraient une saine éducation et apprendraient les éléments d'une seconde profession qui les empêcherait de mourir de faim pendant les chômages¹.

Mais Mlle Borel ne s'en tint pas là. Elle avait étudié les inconvénients du travail des femmes sous ses trois as-

1. A Saint-Étienne, où les chômages sont fréquents, les ouvriers sont à la fois *canuts* et armuriers.

pects : travail en ateliers, travail des manufactures et travail isolé.

Le type du travail en ateliers, c'est la fabrication lyonnaise.

La manufacture telle que nous l'avons vue à Lille, en décuplant les forces productives, est un grand progrès ; mais comme elle réduit l'homme à l'état de machine, qu'elle jette la femme hors de chez elle, qu'elle livre l'enfant jusqu'à 8 et 12 heures par jour à la torture d'une attention soutenue et d'une immobilité constante, qu'elle le livre surtout à l'ignorance la plus complète, la manufacture est, en même temps qu'une immense richesse, une horrible misère.

Or, presque tous nos travaux sont destinés à s'organiser en manufactures. Certainement on coudra bientôt à la vapeur. Alors que deviendra la famille ? A quel degré d'étiollement physique et moral descendra le peuple des travailleurs et des travailleuses ?

Pour Mlle Borel, il ne s'agissait pas de supprimer la manufacture et de retourner au travail isolé, qui est une pauvreté, il s'agissait de trouver une organisation propre à resserrer les liens de la famille, tout en conservant la manufacture.

Albert, aidé des conseils de Mlle Borel, devait donc fonder à Lille la manufacture modèle. La crèche et l'asile se trouveraient dans l'usine. La mère pourrait ainsi allaiter elle-même son enfant, le voir et l'embrasser plusieurs fois par jour, au lieu de l'abandonner aux mains d'une étrangère ou de l'endormir avec de la thériaque.

Les logements, au lieu d'être disséminés, seraient réunis dans un grand bâtiment voisin de l'usine. Certaines dispositions assureraient l'indépendance des mé-

nages. A l'heure des repas, la famille pourrait se réunir, et une société alimentaire, fondée sur les mêmes bases que celle de Grenoble, fournirait aux ouvriers une nourriture saine et abondante dans les prix les plus bas possible.

Enfin les heures de travail se trouveraient réduites¹. L'enfant aurait ainsi le temps de s'instruire et de prendre un exercice salubre; l'homme, le loisir de cultiver davantage sa nature morale; la femme pourrait être épouse, pourrait être mère.

Quant au travail isolé, si faiblement rétribué, c'est à Paris peut-être qu'il présente les conséquences les plus désastreuses au point de vue de la morale et de l'équité.

La principale cause de la misère des ouvrières parisiennes, c'est l'exploitation par l'entrepreneur ou l'entrepreneuse, exploitation justifiée sans doute par l'usage et peut-être jusqu'à nouvel ordre, par certaines nécessités commerciales.

Mlle Borel, pour affranchir l'ouvrière de cette exploitation, projeta de fonder à Paris une société qui ouvrirait des ateliers et créerait une agence pour servir d'intermédiaire entre l'offre et la demande de travail. L'ouvrière alors, au lieu de ne recevoir que la moitié ou le quart de la valeur réelle de son travail, en recevrait le prix presque entier.

A cette association s'en rattachait une autre de crédit et d'assistance mutuelle pour les femmes, ainsi qu'une

1. Une récente expérience de M. Dollfus, fondateur des cités ouvrières de Mulhouse, constate que la réduction d'une heure de travail sur douze peut même augmenter la quantité des produits.

société pour la fondation d'écoles professionnelles en faveur des jeunes filles¹.

Enfin une vaste pensée unitaire absorbait aussi l'intelligence élevée et synthétique de Mlle Borel. Elle voulait organiser une sorte de franc-maçonnerie féminine qui relierait dans une large confraternité les femmes de tous les pays, une sorte de ligue universelle pour l'amélioration du sort moral et matériel de l'ouvrière.

Cette société tiendrait un congrès international où les femmes de toutes les nations seraient conviées pour y débattre les grandes questions concernant la situation de la femme au point de vue de l'éducation, de la législation, du travail et des mœurs.

Car elle pensait qu'aussi longtemps que la société perdrait la moitié de ses forces en condamnant la moitié de ses membres à une passivité, à une oisiveté, à une infériorité relative, il n'y aurait pas, pour notre civilisation gangrénée, de guérison, de régénération possible².

1. Il existe à Paris une société de ce genre, fondée par la généreuse initiative de Mme Lemonnier et Mlle de Marchief Girard. — Mlle de Marchief dirige aujourd'hui avec un succès croissant l'école de la rue de Turenne. Cette maison aura, nous l'espérons, dans un avenir prochain, de nombreuses succursales. Nous citerons aussi Mme Cohadon, qui dirige, rue Chapon, avec autant de zèle que d'intelligence, une école spéciale d'apprentissage pour les brunisseuses.

2. Sir Edward Bulwer Lytton, dans les *Derniers jours de Pompei*, émet cette opinion, remarquable de la part d'un grand seigneur anglais, d'un diplomate :

« C'a été une grande erreur des hommes, une erreur qui a tristement influé sur leur destinée, d'imaginer que la nature des femmes est (je ne dis pas inférieure à la leur, cela peut-être), mais si différente, qu'ils se soient crus obligés de faire des loi-

Aujourd'hui cette idée a fait son chemin, non-seulement en France, mais jusque dans les steppes de la Russie, car la justice est souveraine, et tôt ou tard elle régnera sur le monde ¹.

Que sont devenus aujourd'hui les autres personnages de cette histoire?

Mme. Daubré, ruinée, désespérée du départ de son âme pour l'Asie Mineure, s'est jetée dans une piété brûlante. Elle n'a pas renoncé à la littérature érotico-mystique. Elle compose maintenant un ouvrage pieux, intitulé : *Les contemplations d'une épouse de Jésus*.

Béatrix, plus blessée encore que désolée de l'infidélité de M. de Lomas, s'est fait enlever par un jeune gandin lyonnais, ruiné de bourse et de réputation. Cette fuite avait rendu le mariage nécessaire; mais au bout d'un an elle quitta son mari.

Les petits journaux satiriques de Lyon, le *Guignol* et le *Gnafron*, faillirent s'attirer un mauvais parti en racontant et enjolivant avec malice cette aventure. Le scandale a forcé Béatrix d'entrer au couvent.

peu favorables au développement de leur esprit. N'ont-ils pas, en agissant ainsi, fait des lois contre leurs propres enfants, que les femmes doivent élever, contre les maris eux-mêmes, dont les femmes doivent être les amies toujours et quelquefois les conseillères?» — Cette note, à l'appui de notre thèse, nous a été adressée par un de nos plus spirituels écrivains, M. Émile Solié.

1. Nous avons voulu personnifier dans Mlle Borel l'idée de la révolution féminine qui s'accomplit de nos jours. De toutes parts se fondent des associations de femmes, à Berlin, à Saint-Petersbourg, à Stockholm, en Angleterre. Enfin, un congrès de femmes a eu lieu l'année dernière à Leipsick.

Laure, instruite par le malheur de sa sœur, a épousé modestement le dessinateur de son père, un homme de mérite, qui assurera la prospérité de la nouvelle maison Borel.

Quant à Mme Borel, elle monte tous les samedis à Fourvière, en pèlerinage, pour obtenir la conversion de Maxime, qui s'obstine dans l'impénitence.

Fossette, mariée à Robiquet, dirige un des ateliers fondés à Paris par Mlle Borel, et situé rue Rochechouart. Elle a repris sa gaieté. Elle dit maintenant qu'elle n'eût jamais soupçonné tout le bonheur qu'on trouve dans une affection solide et dans l'aisance acquise par le travail. Elle ne pense plus guère à M. de Barnolf, et ne regrette point cet amour violent, fiévreux, qui est plutôt une maladie qu'un état normal du cœur.

Robiquet est encore tout ahuri de son bonheur. « Je me demande, dit-il à Fossette, si je suis bien éveillé, et si je ne rêve pas depuis fin an que je suis le plus heureux des hommes. »

Geneviève est entièrement guérie. Elle travaille dans l'atelier de Fossette. On ne la voit jamais sourire.

Jaclard est aujourd'hui membre d'une société coopérative de veloutiers. Cette nouvelle organisation du travail, rendant à l'ouvrier son indépendance et son autonomie, devait convenir à cette nature altière, ambitieuse, impatiente de toute dépendance, de toute contrainte. Son intelligence l'a fait nommer par ses camarades secrétaire de l'association. Fier de cette marque de confiance, il se conduit maintenant avec dignité; plein d'émulation pour le bien, comme il l'était pour le mal, travaille avec ardeur, afin d'apporter dans la société une cotisation qui lui donne plus d'influence encore.

Enfin, la nouvelle de la mort de Claudine, qu'il aimait véritablement, fit sur lui une violente impression. Il comprit alors que le désordre pouvait conduire à des fautes comme à des malheurs irréparables. Il a renoncé au jeu et à ses habitudes de dissipation.

M. de Barnolf n'est point revenu en France. Le bruit a couru qu'il avait pris part à l'insurrection de la Pologne et avait glorieusement combattu pour l'indépendance de ce pays. Cette ardeur généreuse aura contribué sans doute à le guérir de sa passion pour Fossette.

Renardet est toujours le factotum de ces beaux petits messieurs et de ces jolies petites dames ; comme le règne du sportman et de la lorette s'étend de plus en plus, il fait de brillantes affaires.

Madeleine n'a pas publié ses deux premiers poèmes ; mais elle en prépare un autre ; c'est : *l'Epopée du travail*.

Albert Daubré a abandonné la poésie pour se livrer tout entier à la direction de son établissement, appelé sans doute à devenir le type de la manufacture¹.

1. Un établissement analogue a été fondé à Guise (Aisne), par M. Godin Lemaire. Il est beaucoup plus complet que celui que nous avons esquissé ; mais nous avons voulu rester au-dessous de la réalité pour n'être pas taxé d'utopie. Ce généreux et intelligent manufacturier, sorti des rangs de la classe ouvrière, reçoit avec affabilité ses nombreux visiteurs, qui partent enthousiasmés de sa grande œuvre.

9232. — IMPRIMERIE GÉNÉRALE DE CH. LAHURE
Rue de Fleurus 9, à Paris.

23173



